This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

31. C. 8

LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE,

TOME SECOND.

LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, juſqu'en 1772:

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Hîc ego grationa dictu eſſe ſcio; ſed me verè pro gratis loqui, etſi meum ingenium non moneret, neceſſitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: ſed multò malo vos ſalvos eſſe, qualicumque erga me animo futurè eſſis. Tit. Liv. l. 4, n°. 96.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.
DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.

31 c 8

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE.

F.

FABRE, [*Jean-Claude*] Oratorien, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1753.

Il a bien pu prendre ſur lui de continuer l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de *Fleuri*, mais peu de Gens oſent prendre ſur eux d'acheter ſa continuation. Il y a autant & peut-être plus de différence entre l'Hiſtorien de l'Egliſe & ſon Continuateur, qu'entre les Mémoires du Cardinal de *Retz*, & les Mémoires de *Joli*. Quand on entre-

prend de ſuivre une carrière tracée par un Ecrivain juſtement célèbre, on ne devroit pas ignorer qu'il faut, avant toutes choſes, avoir ſon diſcernement, ſon érudition, ſa méthode, ſon ſtyle; M. *Fabre* manquoit abſolument de tout cela; ſon Hiſtoire eſt plus civile qu'eccléſiaſtique, & compoſée d'ailleurs ſur des Mémoires ſuſpects & inexacts. Qu'on joigne à ces défauts les vices du ſtyle; en voilà plus qu'il n'en faut pour nous faire dire que M. *Fleuri* attend encore un Continuateur. *Virgile* attendroit auſſi un Traducteur, ſi nous n'avions de ce Poëte d'autre Traduction que celle de cet Oratorien, plus médiocre encore que la Traduction de *Martignac*.

FAGAN, [*Chriſtophe-Barthelemi*] né à Paris en 1702, mort en 1755.

Sans rien ôter à ſa gloire littéraire, on auroit pu retrancher du Recueil de ſes *Œuvres* un grand nombre de ſes Pièces & les réduire à trois ou quatre qui méritoient ſeules d'être recueillies. *Le Rendez-vous*, *la Pupille*, *l'Amitié Rivale*, *Joconde*, ſont ſans contredit ce qui le diſtingue de la foule des Auteurs comiques de ce ſiecle: les deux premieres ſur-tout ſont d'un comique agréable & piquant, d'un ſtyle ſimple & ſans précaution; les caractères y ſont variés, naturels; les perſonna-

ges n'y disent que ce qu'ils doivent dire ; on n'y trouve point de ces tirades parasites, de ces portraits encadrés avec effort, & tout exprès pour exercer les mains du parterre qui n'applaudit jamais tant que quand son jugement est le plus offusqué. Ces deux petites Pièces reparoissent souvent, & les Amateurs de la bonne Comédie les revoient toujours avec le même plaisir. On reconnoît d'excellentes choses dans l'*Amitié Rivale* & dans *Joconde*, mais il y a trop à désirer ou à reprendre pour qu'on puisse les ranger parmi les bonnes Pièces.

M. *Fagan* étoit né avec du talent pour la Comédie, mais les chagrins qui le dévoroient ne lui permettoient pas de donner à ses Ouvrages la perfection dont ils étoient susceptibles. Il devoit beaucoup à la Nature, & en avoit reçu les germes du génie. Il auroit donc été plus loin, si l'indigence n'eût pas été pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le poison mortel du génie. La tristesse sombre, compagne inséparable du besoin, étouffa ou rétrécit les heureuses dispositions que l'aisance l'auroit mis à portée de cultiver & de développer.

Ce seul exemple devroit suffire pour engager les *Mécènes* modernes à mieux accueillir les vrais talens & à ne pas accorder leur protection & leurs

bienfaits à des Auteurs dont ils devroient être eux-mêmes les plus redoutables fléaux. C'eſt en demander peut-être trop : les hommes en général n'approfondiſſent jamais rien ; l'illuſion, la flatterie les décident ; & par-là le bon goût & la Littérature trouvent leurs premiers deſtructeurs dans ceux qui pourroient le plus aiſément en ſoutenir les droits & en perpétuer la gloire.

FAGNAN, [*Marie-Antoinette*] née à Paris en 17..... On ne lit plus ſes petits Romans, parcequ'ils ſont remplis de penſées plus niaiſes que naïves & revêtus d'expreſſions plus plates que familieres. Ce ſont pour la plûpart des Contes de Fée, qu'on peut ſe procurer dans un preſſant beſoin de ſommeil.

FAILLE, [GERMAIN DE LA] Secretaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floreaux, né à Caſtelnaudari en 1616, mort en 1711, Ecrivain laborieux à qui la ville de Toulouſe doit ſes *Annales*, ouvrage plein de recherches très-bien digérées. Ces Annales ont été fondues preſqu'en entier dans la grande Hiſtoire de Languedoc, & épargneront beaucoup de peine au Compilateur, qui a entrepris de les refaire ou plutôt de leur donner une nouvelle forme. Les

autres Ouvrages de *la Faille* ſont moins connus, ſans doute parcequ'ils étoient moins utiles.

• FARET, [*Nicolas*] de l'Académie Françoiſe, né à Bourg en Breſſe en 1599, mort à Paris en 1646.

Ce vers & demi de *Boileau*,

Qu'on vit avec *Faret*,
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret.

eſt le ſeul monument qui nous reſte de ſa triſte célébrité; il a été cependant Poëte, Traducteur, Hiſtorien, Académicien.

FAVART, [*Charles-Simon*] né à Paris. De tous ceux qui ont travaillé pour le Théâtre de l'Opéra-comique, il eſt celui qui a le mieux ſaiſi l'eſprit de ce genre de ſpectacle. Sans le ſurcharger ridiculement d'un ſentiment froid & puérile, ſans y étaler une philoſophie vaporeuſe propre à faire hurler la muſique ou à la dénaturer, ſans le parſemer, le parfumer de ces petits riens à prétention, qui ne ſont accueillis qu'au défaut de quelque choſe, il a ſçu y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaieté, de la fineſſe & tous les agrémens dont il eſt ſuſceptible; il a ſçu, en un mot, y peindre le vrai caractère de la Nation!

que ſes Rivaux ne s'occupent qu'à abatardir & à défigurer. *La Chercheuſe d'eſprit* ſera toujours la plus agréable & la plus ingénieuſe de ces ſortes de bagatelles qui exercent tant de Chercheurs d'eſprit qui n'ont encore trouvé que le verbiage, la fadeur, & jamais le goût & la raiſon.

FAUQUE, [*N.* Mademoiſelle] née dans le Comtat Venaiſſin en 17.....

On ne peut lui refuſer beaucoup d'eſprit & de talent pour écrire, mais dans ſes Ouvrages, qui ne ſont que des Romans, elle a plus conſulté l'imagination que la nature. Ce n'eſt cependant que par la vraiſemblance & une noble ſimplicité que ces ſortes de productions peuvent plaire & ſe ſoutenir. Tout ce qui eſt auſſi incroyable que peu naturel, n'intéreſſe jamais que foiblement.

FAIDIT, [*Pierre*] Abbé, né à Riom en Auvergne, mort en 1709, eſprit bizarre & impétueux dont on ne lit plus les Ouvrages, malgré le ton d'originalité qui y regne. On pourroit y trouver encore quelques idées juſtes, ſi on avoit le courage de dévorer un tas d'inepties & d'extravagances qui les ſuffoquent. Le choix de tous ſes Ouvrages étoit dirigé par la tournure de ſon eſprit. Que penſer de ſon jugement, quand on ſait qu'il fit

une Critique de l'immortel *Télémaque* & de quelques Ouvrages de l'éloquent *Boſſuet*? Que doit-on penſer de celui de tant d'autres Ecrivains qui ont cherché, depuis lui, à déprécier ces mêmes Auteurs? On peut bien compoſer quelques Epigrammes contre des Hommes célébres, mais la pointe de ces Epigrammes ne bleſſe que celui qui l'a aiguiſée; c'eſt ce qui arriva à l'Abbé *Faydit*. Son caractère d'extravagance & de folie s'eſt peint dans ſes Sermons & dans ſes Ecrits de Religion, comme dans ſes Productions littéraires, ce qui lui valut un ſéjour de quelques années à *S. Lazare*, d'où il ſortit pour aller mourir dans ſa patrie de la maniere qu'il avoit vécu, c'eſt-à-dire, au milieu de la plaiſanterie & de l'Epigramme. Il en fit pluſieurs contre la Mort qui prouvoient que la Mort avoit raiſon de débarraſſer la Société d'un mauvais plaiſant qui en eſt le plus terrible fléau.

FAYE, [*Jean-François* LERIGUET DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Vienne en Dauphiné en 1674, mort à Paris en 1731.

L'imagination, l'eſprit & la délicateſſe caractériſent le petit nombre de ſes Poéſies. C'eſt de lui que M. de *Voltaire* a dit,

Il reçut deux préſens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire;
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le ſecret d'être heureux.

Le plus connu de tous ſes ouvrages eſt ſon Ode apologétique de la Rime contre le ſyſtême de M. de *la Motte* en faveur de la proſe, dans laquelle on trouve cette belle Strophe :

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'éleve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'éleve dans les airs :
Et la regle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux Vers.

FAYETTE, [*Marie-Madelaine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comteſſe DE LA] née en 1633, morte en 1693.

Avant elle, les Romans étoient l'ouvrage de l'imagination & jamais celui du ſentiment; elle en a banni la premiere un héroïſme chimérique, & en a réduit la fiction à la peinture des mœurs, des caractères & des uſages de la Société. Elle a joint à ce premier mérite celui d'un ſtyle naturel,

élégant & correct, tel qu'il convient à ces ſortes d'ouvrages. On lit encore avec plaiſir *la Princeſſe de Cléves*, tandis que mille autres Romans publiés depuis, n'ont pu ſe ſoutenir au-delà des bornes toujours étroites de la nouveauté.

Le Roman de *Zaïde* qui parut d'abord ſous le nom de *Segrais* & fut attribué, après ſa mort, à Mad. de *la Fayette*, eſt encore aujourd'hui la matiere d'un problême. Si l'on en croit M. *Huet*, Evêque d'Avranches, c'eſt au beau Sexe qu'il faut en attribuer l'honneur, & voici les preuves qu'il en donne : » Mad. de *la Fayette* négligea ſi » fort la gloire qu'elle méritoit, qu'elle laiſſa ſa » *Zaïde* paroître ſous le nom de *Segrais*; & » lorſque j'eus rapporté cette Anecdote, quel- » ques Amis de *Segrais* qui ne ſavoient pas la » vérité, ſe plaignirent de ce trait, comme d'un » outrage fait à ſa mémoire. Mais c'étoit un » fait dont j'avois été longtems témoin oculaire; » & c'eſt ce que je ſuis en état de prouver par » pluſieurs Lettres de Mad. de *la Fayette* & par » l'original du manuſcrit de *Zaïde*, dont elle » m'envoyoit les feuilles, à meſure qu'elle les » compoſoit «.

Nous ſerions tentés de croire que ces preuves ſont inſuffiſantes. *Segrais*, qui de l'aveu de tout le monde & de Mad. de la *Fayette* elle-même

avoit travaillé à *la Princeſſe de Cléves*, ſans ſonger à s'en faire honneur, n'étoit pas capable d'adopter un ouvrage au préjudice d'une femme dont il ſe plaiſoit à ſeconder les talens. On ſait encore qu'il étoit peu jaloux de ſes productions. Ses ſuccès dans l'Eglogue où il eſt juſqu'à préſent le ſeul qui ait ſçu conſerver la douceur & la ſimplicité qui conviennent à ce genre de poéſie, flattoient peu ſon amour-propre poétique; il n'attacha jamais aucun mérite à ſes *Nouvelles Françoiſes*, où l'on reconnoît la même trempe d'eſprit & la même touche que dans *Zaïde*. Comment imaginer après cela qu'il eût eu la mal adreſſe de ſe donner pour l'Auteur d'un Ouvrage qu'il n'avoit pas fait, & ſur-tout d'un Ouvrage compoſé par une femme dont le nom avoit paru à la tête d'autres Productions moins eſtimées & moins eſtimables, telles que *la Princeſſe de Montpenſier*, les *Mémoires de la Cour de France*, & *Henriette d'Angleterre*. D'ailleurs il étoit très-facile à Mad. de *la Fayette* d'envoyer les feuilles du manuſcrit à M. *Huet* à meſure qu'on les compoſoit : *Ségrais* étoit alors logé chez elle & cette Dame n'avoit que la peine d'écrire ou de tranſcrire.

Sans prétendre néanmoins décider la queſtion, nous nous contenterons de dire que *Zaïde* eſt un

de nos meilleurs Romans. Le plan en eſt bien concerté, les paſſions en ſont ſages, les détails agréables, le dénoûment très-heureux. Ce ſeroit toujours beaucoup pour l'honneur de l'eſprit de Mad. de *la Fayette* d'y avoir mis le coloris, après que *Ségrais* en eut tracé le deſſein.

1. FEBVRE, [*Philippe* LE] Préſident Honoraire du Bureau des Finances de la Généralité de Rouen, ſa patrie, né en 1705.

Pluſieurs de ſes petites Brochures, accueillies dans leur tems, annoncent en général un genre d'eſprit qui n'eſt point étranger à la Littérature; ce ſont des Lettres ſur différentes Pièces de Théâtre, des Songes romanesques & d'autres bagatelles. On ne doit pas s'attendre à vivre longtems, quand on ſe borne à des Pamphlets; quelque agréables qu'ils ſoient ce ne ſont que les enfans du moment; un autre moment les méconnoît, les tue, & les fait oublier.

M. *le Febvre* a donné encore une *Hiſtoire abrégée de la Vie d'Auguſte.* Ce petit morceau hiſtorique ſe fait lire avec plaiſir & prouve que ſes autres Ouvrages ne doivent l'oubli actuel où ils ſont qu'au choix des ſujets. Quiconque avec des talens veut travailler pour l'immortalité, doit s'attacher à des objets immortels.

2. FEBVRE DE ST. MARC, [*Charles-Hugues* LE] né à Paris en 1698, mort en 17...

Il a donné de nouvelles Editions de pluſieurs bons Auteurs modernes, auxquelles il a joint des notes & des réflexions tirées de ſon propre fonds; il auroit dû ſe diſpenſer d'inférer dans celles des Œuvres de *Chapelle*, de *Bachaumont*, de *Chaulieu*, de *Pavillon*, des Pièces qui n'appartiennent point à ces Poëtes ou qu'ils avoient rejettées eux-mêmes. Cette fureur de groſſir indiſcrettement les volumes ſous prétexte de les enrichir, eſt commune à preſque tous les Editeurs, & cependant point de moyen plus sûr de nuire au goût & à la gloire des Auteurs; on croit leur donner de la parure & de l'embonpoint; on ne leur rend que de vieux vêtemens réformés, & on ne leur donne qu'une enflûre hydropique qui les défigure.

FELIBIEN, [*André*] également connu ſous le nom *des Avaux*, Hiſtoriographe du Roi & de ſes Bâtimens, des Arts & des Manufactures de France, de l'Académie des Inſcriptions, né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695. Perſonne n'a tant écrit que lui ſur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Son meilleur Ou-

vrage eſt celui qui a pour titre, *Entretiens ſur les Vies & les Ouvrages des Peintres anciens & modernes*, dont la meilleure Edition eſt celle de Trévoux, 6 vol. in-12. 1725. On y remarque un jugement ſolide, un goût exquis, une méthode claire, un tour ingénieux, mais le ſtyle en eſt quelquefois diffus & peu châtié. Sa maniere d'écrire eſt la meilleure qu'on put employer dans un Ouvrage de cette nature. Les principes y ſont expoſés avec netteté & les faits racontés avec intérêt. Il eſt facile de juger que l'Auteur a vu de ſes propres yeux, qu'il a examiné & réfléchi avec ſoin ſur la plûpart des objets qu'il préſente au Lecteur. *Félibien* étoit ami du fameux *Pouſſin* qui ne contribua pas peu à perfectionner ſon goût pour les Arts. Son Livre eſt à la portée des Artiſtes, des Amateurs, de ceux même qui ne ſeroient ni l'un ni l'autre; c'eſt un ouvrage tout à la fois le plus agréable & le plus inſtructif que nous ayons en ce genre.

Jean-François Félibien, ſon fils, Hiſtoriographe des Bâtimens du Roi, Membre de l'Académie des Inſcriptions, mort en 1733, eſt Auteur d'un *Recueil hiſtorique de la Vie & des Ouvrages des plus célébres Architectes*, qui eſt eſtimé des Artiſtes.

1. FÉNÉLON, [*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE] Archevêque de Cambrai, Précepteur des Enfans de France, de l'Académie Françoiſe, né en Quercy en 1651, mort en 1715; Homme qui a peut-être eu le privilége unique de réunir les plus beaux & les plus heureux dons du génie, aux ſentimens de l'ame la plus élevée, la plus ſenſible & la plus vertueuſe.

N'eût-il fait que *le Télémaque*, les premiers rangs de la gloire lui ſeroient aſſurés dans la poſtérité; il a ajouté à l'éclat des grands talens le mérite des plus hautes vertus: c'eſt plus qu'il n'en faut pour conſacrer ſon nom à l'amour & au reſpect, autant qu'à l'immortalité.

Avant lui notre Nation étoit réduite à admirer chez les Anciens ou les Etrangers les beautés du Poëme épique; *Fénélon* parut, & nous lui dûmes la gloire de pouvoir offrir en ce genre un chef-d'œuvre propre à ſurpaſſer peut-être, ou du moins à balancer ceux qui l'avoient précédé.

Quelques-uns de nos Littérateurs modernes, ont prétendu & ſoutiennent encore que *le Télémaque* n'étoit pas un Poëme. Ont-ils cru aveugler les Eſprits au point de leur faire méconnoître les principes & la vérité? Pour nous, nous ne craignons pas d'aſſurer que cet Ouvrage eſt non-

ſeulement un Poëme, mais encore un des plus beaux Poëmes épiques qui aient été faits. Qu'eſt-ce en effet que l'Epopée? Ce mot Grec n'a jamais ſignifié autre choſe que *récit*, *narration*; il eſt vrai que l'Epopée doit s'attacher au récit d'une Action grande, merveilleuſe, intéreſſante, propre à exciter l'admiration & à inſpirer la vertu. Ces différens reſſorts ne ſe trouvent-ils pas raſſemblés dans *le Télémaque*? Envain, nous dira-t-on que la Fable ou l'Action de l'Epopée doit être racontée par un *Poëte*; il faut entendre d'abord l'idée qu'on attache à ce mot. La Poëſie n'a jamais été & ne ſauroit être regardée que comme une imitation de la nature, la peinture des objets & des paſſions; le but du Poëte doit donc être de peindre, & quel Peintre tout à la fois plus vigoureux, plus tendre, plus animé, plus fécond, plus varié, plus naturel & plus vrai que *Fénélon*! L'Eloquence peint ſans doute, mais dira-t-on pour cela qu'un Orateur ſoit Poëte? Ce qui diſtingue la Poéſie de l'Eloquence, c'eſt la fiction, la vivacité des figures, la hardieſſe de l'expreſſion, la richeſſe & la multiplicité des images, l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, les divers eſſors du génie. L'Orateur peut employer quelquefois ces reſſources, mais dès qu'il les prodigue ou les excéde, dès qu'il

en fait la baſe de ſes Diſcours, il ceſſe d'être Orateur, parceque tous les Arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la verſification a toujours été le caractère & le ſigne diſtinctif de la Poéſie, il en faudroit donc conclure que tout ce qui eſt en vers eſt néceſſairement poétique, tandis que nous avons tant de Verſificateurs & ſi peu de Poëtes. Il eſt bien plus naturel & plus juſte de regarder la meſure & la rime comme des ornemens de convention, agréables, il eſt vrai, point du tout eſſentiels. Le Rithme des Hébreux, celui des Grecs & des Latins avoient entre eux une différence marquée; cette différence ſubſiſte encore aujourd'hui chez les Modernes: les Chinois, les Ruſſes, les Lapons ont des Poëtes, & n'ont point de verſification déterminée; les Poëtes Italiens & Anglois ſavent ſe dégager quand ils veulent du joug de la rime, ſur-tout dans les grands Poëmes. Les regles ſont des obſtacles au génie, & le génie fait s'élever au-deſſus des regles, ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt.

Cette aſſertion que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui bien approfondie ſuffit ſeule pour conſerver la couronne poétique à *Fénélon*, ſe trouve développée dans les Ouvrages de cet Ecrivain par des raiſons auſſi lumineuſes que ſolides. » La Poéſie, dit-il, perd

» plus

» plus qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd » beaucoup de variété, de facilité & d'harmo- » nie. Souvent la rime qu'un Poëte va chercher » bien loin, le réduit à allonger & à faire languir » ſon diſcours ; il lui faut deux ou trois vers » poſtiches pour en amener un dont il a beſoin. » On eſt ſcrupuleux pour n'employer que des » rimes riches, & on ne l'eſt ni ſur le fonds des » penſées & des ſentimens, ni ſur la clarté des » termes, ni ſur les tours naturels, ni ſur la » nobleſſe des expreſſions. La rime ne nous » donne que l'uniformité des finales qui eſt en- » nuyeuſe & qu'on évite dans la proſe, tant elle » eſt loin de flatter l'oreille. Cette répétition de » ſyllabes laſſe même dans les vers héroïques » où deux maſculins ſont toujours ſuivis de deux » féminins *, &c. «

Nous pourrions encore appuyer notre ſentiment ſur l'autorité d'*Ariſtote*, de *Denis d'Halicarnaſſe* & de *Strabon*, qui ſoutiennent que la verſification n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. Parmi les Modernes cette idée ſe trouve répétée dans mille endroits. *Le don le plus utile que les Muſes ayent fait aux hommes*, diſoit l'Abbé *Terraſſon*,

* *Réflexions ſur la Poétique*, &c. adreſſées à M. *Dacier*, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoiſe.

c'eſt le Télémaque, car ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un POÈME *il naîtroit de celui-là.* On ne fit point un crime à *la Motte-Houdart*, de s'être ainſi expliqué dans une Ode lue & applaudie par toute l'Académie Françoiſe à qui elle étoit adreſſée,

Notre âge retrouve un *Homere*,
Dans ce POEME ſalutaire,
Par la vertu même inventé;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité.

M. de *Sacy* ne fut contredit par perſonne lorſqu'il dit que *le Télémaque étoit un* Poëme épique *qui mettoit notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains.*

Reſpectons des noms conſacrés par l'unanimité des ſuffrages de tous les ſiecles, mais qu'il nous ſoit permis de comparer l'*Iliade* & l'*Enéide* avec l'immortel Ouvrage *du Cygne de Cambrai.* Le Sujet de ces deux Poëmes eſt-il auſſi heureux que celui de notre Poëme François? Le Plan en eſt-il mieux entendu, l'Unité d'action mieux obſervée, les Epiſodes amenés avec plus d'art, le Nœud plus adroitement tiſſu & le Dénouement plus naturel? *Homere* & *Virgile* ne le cédent-ils pas

ſouvent à *Fénélon* du côté de l'intérêt général, des intérêts particuliers ; de la vérité des caractères, de la beauté des ſentimens, de la ſublimité de la morale ?

Un heureux Sujet, comme une phyſionomie heureuſe, prévient d'abord en ſa faveur ; & *Télémaque* annoncé dès le début, eſt déja sûr de tous les cœurs. Les Sujets de l'Iliade & de l'Odyſſée, celui de l'Enéide ſont ſans doute beaux aux yeux de l'imagination ; ils ne ſont intéreſſans que pour les Grecs & les Latins. Le Sujet du *Télémaque* eſt d'un reſſort univerſel ; il prend ſa ſource dans la nature de l'homme ; rien de plus touchant que la tendreſſe filiale ; rien de plus digne des vœux de tous les hommes qu'un ſage & heureux Gouvernement.

Achille eſt quelquefois trop bouillant & vindicatif, *Ulyſſe* ſouvent faux & trompeur, *Enée* foible & ſuperſtitieux ; *Télémaque* eſt toujours d'accord avec lui-même, courageux ſans férocité, politique ſans artifice, tendre ſans foibleſſe, ferme ſans opiniâtreté, ſage ſans oſtentation, paſſionné ſans excès. S'il paroît quelquefois faillir & s'égarer, ce n'eſt qu'une adreſſe de l'Auteur pour le rendre plus intéreſſant & donner un nouveau luſtre à ſes vertus. Toutes les différentes circonſtances où il ſe trouve, ne

ſervent qu'à mieux développer ſon caractère ; ſans jamais le démentir, l'affoiblir ou l'excéder.

L'Iliade a pour but de montrer les ſuites funeſtes de la déſunion parmi les Chefs d'une Armée ; l'Odyſſée de faire ſentir ce que peut la prudence ſoutenue par la valeur ; l'Enéide de développer la piété jointe au courage & à la conſtance : la Morale du *Télémaque* eſt mieux choiſie, plus étendue, plus touchante, plus univerſellement utile ; tous les Peuples & toutes les Conditions y peuvent trouver des leçons qui leur ſont propres ; elle tend à former un Prince guerrier, équitable, vertueux & légiſlateur, & par-là, des Peuples dociles, laborieux, vaillans, fidéles & heureux ; elle enſeigne l'art de gouverner des Nations différentes, les moyens de conſerver la paix avec ſes voiſins, d'affermir un Royaume au dehors par des forces toujours prêtes, de lui donner de l'activité au dedans par des reſſorts bien concertés, de l'enrichir par le commerce & l'agriculture, d'en écarter le luxe, d'y prévenir la corruption & l'indépendance par de ſages loix ; elle apprend en un mot à reſpecter la Religion, à écouter la voix de la belle Nature, à aimer ſon pere, ſa patrie, à être Citoyen, Ami, Malheureux, Eſclave même, ſi le ſort le veut.

Le Poëte a ſçu accorder la politique la plus profonde avec les idées de la juſtice la plus ſévére. Son grand principe eſt, d'après la Religion chrétienne, de rappeller tous les hommes à la concorde & à l'union, d'établir entre eux une correſpondance de ſecours mutuels, d'émouvoir tous les cœurs en faveur de l'humanité & de les intéreſſer au ſort des malheureux de quelque Nation qu'ils ſoient. Un tel deſſein ne pouvoit naître que d'une ame ſenſible, & il falloit un génie ſupérieur pour le rendre auſſi intéreſſant.

Admirons encore dans cet Ecrivain incomparable l'idée ſublime & neuve d'avoir caché *Minerve* ſous la forme de *Mentor*. Par cette adreſſe heureuſe tout devient poſſible à ſon Héros; le naturel & la vraiſemblance ſe trouvent toujours d'accord avec le merveilleux. Tout ſe fait dans ſon Poëme par des ſecours divins, & tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant au jeune *Télémaque* l'aſſiſtance d'une Divinité toujours préſente, il a l'art de ne rien dérober à ſa gloire; la vertu du jeune Grec en eſt plus vigilante & plus ferme, ſes triomphes en ſont plus glorieux & plus ſolides, ſes dangers plus intéreſſans, ſes ſuccès plus flatteurs & plus ſenſibles.

Tels ſont les caractères eſtimables qui aſſurent au *Télémaque* la certitude de pouvoir être lu dans

tous les tems & chez tous les Peuples, & de faire éprouver dans la poſtérité les mêmes impreſſions que dans ſon ſiecle.

Les Poëmes épiques écrits en vers perdent beaucoup dans la Traduction, tandis que le *Télémaque* conſerve ſes beautés originales. La Jéruſalem délivrée, le Paradis perdu, la Henriade, fatiguent, dégoûtent même dans une longue lecture par la monotonie de la verſification; *le Télémaque* ſe fait lire toujours avec le même intérêt; l'eſprit ne le quitte qu'avec le deſir d'y revenir, & tout Lecteur en ſent les beautés, parcequ'elles ſont tout à la fois ſublimes & naturelles. Qui pourroit en effet réſiſter aux charmes ſéducteurs d'un ſtyle qui pénétre l'ame, la remue, l'échauffe & lui fait éprouver ſans fatigue les ſenſations les plus douces & les plus variées? » Quoique cet Ouvrage, dit un des * » Panégyriſtes de *Fénélon*, ſemble écrit pour la » Jeuneſſe & particuliérement pour un Prince, » c'eſt pourtant le Livre de tous les âges & de » tous les eſprits. Jamais on n'a fait un plus bel » uſage des richeſſes de l'antiquité & des tréſors

* Eloge de *François de Salignac de la Motte Fénélon*, &c. Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en 1771, par M. *Delaharpe*.

» de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta » pour parler aux hommes un langage plus en- » chanteur, & n'eut plus de droits à notre » amour. Là ſe fait ſentir davantage ce genre » d'éloquence qui eſt propre à *Fénélon* ; cette » onction pénétrante ; cette élocution perſuaſive ; » cette abondance de ſentiment qui ſe répand » de l'ame de l'Auteur & qui paſſe dans la nô- » tre ; cette aménité de ſtyle qui *flatte toujours* » l'oreille & *ne* la *fatigue jamais* ; ces *tournures* » nombreuſes où ſe développent tous les ſecrets » de l'harmonie périodique & *qui* pourtant *ne* » *ſemblent être que les mouvemens naturels de* » *ſa phraſe* & *les accens de ſa penſée* ; cette » *diction* toujours élégante & pure qui s'éleve » ſans effort, qui *ſe paſſionne* ſans affectation & » ſans recherche ; ces formes antiques qui ſem- » bleroient ne pas appartenir à notre langue & » qui l'enrichiſſent ſans la dénaturer ; enfin cette » facilité charmante, l'un des plus beaux carac- » tères du génie, qui produit de grandes choſes » ſans travail & qui s'épanche ſans s'épuiſer «.

On ſouſcrira toujours, avec M. *Delaharpe*, à la vérité de cet éloge du *Télémaque*, parcequ'il ne fait qu'énoncer ce que tout le monde avoit dans l'eſprit & dans la bouche avant le Panégyriſte ; mais on s'élevera toujours contre la témé-

rité qui le porte à lui refuſer le titre de Poëme. Nous voulons croire que ce ſont des ſentimens étrangers qui l'ont déterminé à faire cet outrage à un des plus glorieux monumens de notre Littérature. Il falloit peut-être ſe prêter aux idées du Tribunal qui devoit adjuger la couronne à ſon Diſcours ; il falloit rendre un hommage à l'Auteur de la Henriade, qui ne viendra jamais à bout d'obtenir parmi nous les honneurs excluſifs de l'Epopée ; il falloit prendre le ton du ſiecle, parler au moins d'après le langage de convention établi dans certains départemens. Comment n'a-t-il pas ſenti que de fauſſes idées ſuggérées ſont toujours froides & révoltantes, quelque effort que l'on faſſe pour les donner comme les ſiennes ? Un Siecle où l'on n'a pas rougi de comparer un fade & ennuyeux Roman (1) à un Poëme divin, eſt-il donc fait pour donner des loix contre les déciſions d'un Siecle plein de lumieres & de goût qui avoit déja fixé la queſtion ? Quand on eſt capable d'avancer (2) que *Boileau* ne doit être regardé que comme un ſimple Verſificateur ; que

(1) *Bélisaire*, que les amis de l'Auteur ont mis à côté du *Télémaque*.

(2) C'eſt ce qu'ont dit & écrit preſque tous les Encyclopédiſtes.

tous les Littérateurs du Siecle dernier, à l'exception de *Perrault*, de *Boindin*, de *Terraſſon* & de *la Mothe* n'étoient pas en état de fournir à l'Encyclopédie une ſeule page qu'on daignât lire (3) aujourd'hui; que *Racine* n'a jamais ſçu peindre que des Juifs (4); que *Corneille* n'eſt ſupportable que dans cinq ou ſix Pièces (5); que *la Fontaine* n'a fait tout au plus que trente bonnes Fables (6); que J. B. *Rouſſeau* n'eſt qu'un Poëte de ſons & de beaux mots (7): que *Boſſuet* n'eſt qu'un Déclamateur (8): quand on ne craint pas de déſigner maladroitement ſon Siecle par les noms de *Diderot*, de *d'Alembert*, de *Marmontel*, de *Delisle* & de *St. Lambert* (9); de pareilles abſurdités doivent néceſſairement être appuyées ſur des paradoxes.

---

(3) Voyez l'article PERRAULT, où nous rapportons le paſſage dans lequel M. *Diderot* ſoutient cette étrange aſſertion.

(4) Dans une note du quatrieme Chant du Poëme des *Saiſons*.

(5) Dans les *nouveaux Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(6) *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

(7) *De la Poéſie Lyrique*, par M. *Delaharpe*, Mercure de France, Avril 1772, premier vol.

(8) *Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(9) *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

Que ces *Ariſtarques* apprennent encore que *Fénélon* dans ſes autres Ouvrages a de nouveaux droits pour exciter leur jalouſie & la confondre par ſa ſupériorité. Rien de plus éloquent que ſes *Diſcours* &, entre autres, celui qu'il prononça pour le Sacre de l'Electeur de Cologne; ce Diſcours eſt un vrai modele à propoſer aux Orateurs chrétiens, ſoit pour l'art d'appliquer ſans affectation l'Ecriture ſainte, ſoit pour celui de ſavoir diſpoſer, embellir & animer ce qu'ils peuvent tirer de leur fonds.

Ses *Œuvres philoſophiques* auront toujours l'avantage de réunir le mérite de la préciſion & de la netteté, à celui de la méthode & de l'élégance. Cet Ouvrage fut compoſé pour l'inſtruction du Duc de *Bourgogne*, ſon Eleve, & la Jeuneſſe y trouvera un contre-poiſon contre le délire de notre eſpece de philoſophie.

Dans ſes *Réflexions ſur la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique & l'Hiſtoire*, on reconnoît le Littérateur éclairé, l'érudit ſans étalage, l'Homme de goût ſans affectation. Quiconque les lira avec attention, & tout le monde devroit s'empreſſer de les lire, y apprendra à éviter les écueils, à reſpecter les régles, à préférer le naturel au Bel-eſprit, les beautés réelles & ſolides au faux brillant & aux penſées recherchées,

l'éloquence de tous les tems à celle du moment.

Il a fait encore des *Dialogues ſur l'Eloquence* pleins de réflexions lumineuſes qui prouvent ſon génie, mais ne ſauroient convenir qu'à des génies auſſi heureux que le ſien. Sans adopter ſon ſyſtême qui donneroit peut-être plus de reſſort à l'imagination & aux vrais talens, les Orateurs chrétiens doivent au moins en ſuivre les préceptes, & ſe garantir des défauts qu'il condamne.

Nons ne parlons pas de ſes Ouvrages aſcétiques; c'eſt à la Piété à les juger. Il ſuffit de dire que la piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumieres, de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de perſuaſion, de plus de charmes, de plus de reſſources enfin pour ſe faire goûter. *Fenelon* étoit dans les choſes céleſtes, comme dans les choſes humaines, toujours entraîné par la pente de ſon eſprit à choiſir ce qu'il y avoit dans tout de plus ſolide & de plus exquis; la piété étoit pour ainſi dire la ſeconde vie de ſon ame; pouvoit-il ne la pas tranſmettre dans ſes écrits qui portent partout l'empreinte de ſon caractère?

Il ſemble qu'un tel Homme n'eût jamais dû eſſuyer de contradictions. On ſait pourtant que la ſenſibilité de ſon ame le conduiſit trop loin dans une matiere où il ſeroit beau de s'égarer, ſi la

Divinité ne rejettoit elle-même tout excès. Ses ſentimens ſur l'Amour de Dieu excitèrent des débats. Mais ſans aigreur dans la diſpute, ſans entêtement dans ſes idées, ſans acharnement contre ſes adverſaires, l'Archevêque de Cambrai ſe contenta d'expoſer ſes raiſons, & les abandonna dès qu'il eut lieu de connoître qu'il défendoit une mauvaiſe cauſe. Le livre des *Maximes des Saints* fut condamné par lui-même, auſſitôt qu'il eût été condamné à Rome.

Ce genre de triomphe, ſi glorieux pour ſa mémoire, prouve que ſi l'eſprit peut s'égarer parce qu'il eſt faillible, la droiture des ſentimens, l'élévation de l'ame, la généroſité du cœur, ſont des reſſources puiſſantes pour foudroyer l'amour-propre, & faire naître la véritable gloire du ſein même de ce que les hommes vulgaires ſeroient tentés de regarder comme une humiliation.

Il fit plus; il voulut éterniſer lui-même ſa ſoumiſſion par un monument auſſi reſpectable que magnifique. Le Soleil de la Cathédrale de Cambrai dépoſera toujours contre la folle opiniâtreté de toute eſpèce de Novateurs, & atteſtera la magnificence & la docilité du Paſteur qui en conçut l'idée & en fit le préſent *.

* Ce Soleil repréſente la Vérité foudroyant pluſieurs Livres d'erreurs, parmi leſquels on en voit un intitulé, *Maximes des Saints*.

Son désintéressement égaloit sa modestie. *Il vaut mieux*, répondit-il à celui qui lui annonça l'incendie de sa Bibliothèque ; *il vaut mieux que le feu ait pris à mes Livres qu'à la Chaumiere d'un pauvre Laboureur.*

C'est à ces traits qu'on doit reconnoître sa véritable & sublime Philosophie, & non dans un Couplet absurde que M. de *Voltaire* lui impute, & qu'il n'a jamais fait. Cette anecdote impertinente a été démentie sur des preuves sans réplique, & quand ces preuves nous auroient manqué, il eût suffi de dire : » Philosophes, *Fenelon* eût été vo- » tre plus grand adversaire, ne lui imputez pas » votre langage «.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, [*N.*] Auteur d'un Drame médiocre intitulé l'*Honnête criminel.* Ce Drame, à la faveur du sentiment qui y regne, n'a pas laissé que d'avoir du succès sur des Théâtres de Société où l'on accueille tout ce qui est nouveau. Il s'en faut bien que cette Piéce lugubre, quoiqu'en vers, ait autant de mérite que la *Piété filiale* de M. *Courtial* qui a traité en Prose le même sujet. Ce dernier a le talent du dialogue & celui de marcher avec activité au dénouement ; l'autre ne songe qu'à accumuler les incidens, & perd en déclamations & en

ſoupirs un temps qui doit être employé à l'action.

1. FERRAND, [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris, né à Toulon en 1645, mort en 1699. Plus connu par ſes Ouvrages ſur l'Ecriture Sainte, que par ſes Ouvrages de Juriſprudence. Il ſavoit les Langues orientales. C'eſt apparemment chez les Orientaux qu'il puiſa ſa maniere d'écrire qui eſt ſans correction, ſans méthode & toujours ſubordonnée au déſordre de ſes idées.

2. FERRAND, [*Antoine*] Conſeiller à la Cour des Aydes de Paris, ſa patrie, mort en 1719, âgé de 42 ans.

Le naturel & la délicateſſe font l'agrément du petit Recueil de ſes Poéſies; elles conſiſtent en des Chanſons miſes en muſique par *Couperin*, en des Madrigaux pleins de fineſſe, & des Epigrammes pleines d'enjouement & de ſel. Si M. *Ferrand* n'a pas eu la force & l'énergie pittoreſque de *Rouſſeau*, il avoit du moins autant de préciſion & de grace. L'Epigramme ſuivante ſuffira pour donner une idée de ſon talent.

D'amour & de mélancolie,
Celemnus enfin conſumé,
En Fontaine fut transformé,
Et qui boit de ſes eaux oublie

Juſqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier *Egerie*,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'Amant
L'infidele l'avoit tarie.

FEUTRY, [*Amé-Ambroiſe-Joſeph*] Avocat au Parlement de Douai, né à Lille en Flandres en 1720.

Il eſt connu par de petits Poëmes, des Héroïdes, des Romances & d'autres Poéſies propres à juſtifier le ſuccès qu'elles ont eu. Parmi ſes Poëmes on doit diſtinguer *le Temple de la mort*, & *les Tombeaux*. Avec une verſification en général noble, forte & élégante, ce Poëte auroit dû s'attacher à y répandre un peu plus de cette douceur, de ce moëlleux qui ſans nuire à l'énergie donne, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, de l'embonpoint aux vers & les fait paroître faciles.

M. *Feutry* s'eſt encore occupé de la Traduction de pluſieurs Ouvrages Anglois, dont la plûpart ſont des Romans qui ſe font lire avec plaiſir.

FEVRE, [*Tannegui* LE] Profeſſeur de Belles-Lettres à Saumur, né à Caen en 1615, mort en 1672.

Son nom mériteroit d'être en quelque ſorte con-

ſacré parmi nous pour déſigner le travail & l'érudition. Perſonne ne poſſédoit mieux que lui les Auteurs Grecs & Latins, & n'a plus travaillé à les commenter, à les éclaircir, à les faire paroître ſur la Scène avec tout le cortége d'une Edition travaillée avec ſoin. Ses notes ſur *Lucien*, *Longin*, *Eutrope*, *Juſtin*, ſur *Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phédre*, ſont d'un Editeur conſommé dans l'étude & la langue de ces originaux. Il n'a pas eu le même ſuccès lorſqu'il a voulu écrire en François; ſes différentes Traductions, ainſi que ſes *Vies des Poëtes Grecs* ſont d'un ſtyle peſant, inexact & trop ſec.

Le Fevre fut le pere & l'inſtituteur de Madame *Dacier*, ce qui n'eſt pas une médiocre recommandation dans la République des Lettres. Il ne faut pas oublier auſſi qu'au mérite du ſavoir il joignoit le mérite, plus eſtimable encore, des vertus ſociales. Les Gens de Lettres peuvent apprendre par ſon exemple à ſe reſpecter mutuellement dans les ſuccès & dans les malheurs. Il étoit ami de *Péliſſon*; malgré ſa diſgrace, il eut le courage de lui dédier ſon Commentaire ſur *Lucrece*, pendant qu'il étoit priſonnier à la Baſtille où l'on ne va pas ordinairement chercher ſes *Mécenes*. Ce ſeul trait prouve l'élévation

de

de ſon ame & celle de ſon ſiecle. Le nôtre qui croit aſſez lourdement qu'on peut tout faire avec de l'eſprit & des maximes, devroit ſe rappeller que l'eſprit ne peut jamais donner qu'un foible droit à l'eſtime, & que des volumes de belles maximes ne valent pas un acte de généroſité.

FLECHIER, [*Eſprit*] Evêque de Nîmes, de l'Académie Françoiſe, né à Pernes près d'Avignon en 1632, mort en 1710.

De toutes les parties des Belles-Lettres qu'il a cultivées, ſi on en excepte l'*Hiſtoire de Théodoſe le Grand*, l'Eloquence de la Chaire eſt la ſeule où il ait réuſſi d'une maniere diſtinguée. On a comparé ſes *Oraiſons funèbres* à celles de *Boſſuet*, ſans faire attention que les comparaiſons deviennent ridicules ou au moins inutiles entre deux génies différens. Celui de *Boſſuet* étoit ſublime en tout; & celui de *Fléchier*, quoique ſupérieur, ne paroît avoir eu en partage que la nobleſſe des penſées & l'harmonie de l'élocution. Il eſt vrai qu'il poſſédoit éminemment ces deux qualités de l'Orateur & que perſonne n'avoit porté auſſi loin cette derniere, dont on avoit eu longtems la ſimplicité de croire que notre langue étoit peu ſuſceptible. L'Oraiſon funèbre de M. de *Turenne* peut être regardée comme un chef-d'œuvre pas

la maniere dont les différentes qualités du Héros ſont développées, par la chaleur du ſtyle & la beauté des traits qui s'y ſuccédent ſans appareil, ſans gêne, comme la vraie peinture de chaque objet. Les autres Diſcours qu'il a faits en ce genre ſans avoir le même mérite, n'en annoncent pas moins un talent particulier d'aſſortir la morale & l'inſtruction aux éloges des différentes perſonnes qu'il célébre. C'eſt là, comme dit M. *Mongin* dans un de ſes Diſcours académiques » c'eſt là » qu'on eſt étonné de voir dans un ſeul homme » l'ame univerſelle de pluſieurs grands Hommes, » l'ame du Guerrier, l'ame du Sage, du grand » Magiſtrat & de l'habile Politique; là il s'éleve, » il change, il ſe multiplie & prend toutes les » formes différentes du mérite & de la vertu. La » ſéduction eſt ſi forte qu'on croit voir tout ce » qu'on ne fait que lire ou qu'entendre. Avec un » Livre à la main vous êtes tranſportés dans des » ſieges & dans des batailles, c'eſt l'Orateur qui » vous charme & vous n'êtes occupé que du » Héros; c'eſt *Fléchier* qui parle & vous ne voyez » que le grand *Turenne*; l'art cache l'Orateur & » ne montre que le grand Capitaine ou le grand » Magiſtrat «.

Cet éloge ne ſeroit point au-deſſus des talens de l'éloquent Evêque de Nîmes, ſi on n'étoit

pas obligé d'avertir en même tems ceux qui courent la même carriere de ſe garder de le prendre en tout pour modele. Trop de penchant à mettre de l'eſprit dans ſes penſées, trop d'affectation dans la ſymmétrie du ſtyle, trop de goût pour les antithéſes, ne pourroient produire & n'ont peut-être déjà que trop produit de mauvaiſes copies, parcequ'il eſt plus facile d'imiter l'eſprit des grands Orateurs, que leur génie. C'eſt ſans doute cette imitation mal entendue qui a altéré ſi fort parmi nous le vrai goût de l'Eloquence de la Chaire. On a cru pouvoir faire revivre les grands Hommes & plaire à leur exemple, en ne prenant d'eux préciſément que ce qui les empêche d'être de grands Hommes accomplis.

Il s'en faut bien que *Fléchier* ait toujours été entêté des défauts qu'on lui reproche. La maturité de l'âge & la perfection du goût les lui firent ſentir & éviter dans ſes derniers Ouvrages. Si ſes Oraiſons funebres & ſes Sermons perdent beaucoup de leur mérite par une élégance trop compaſſée, on peut dire que ſes Inſtructions Paſtorales, ſes Diſcours Synodaux, ſont bien éloignés de toute affectation. Ceux qui n'ont jamais connu le véritable eſprit de la Religion, peuvent y reconnoître ſes vrais ſentimens & ſon langage; ceux qui reprochent à l'Egliſe un ca-

ractère odieux d'intolérance n'ont qu'à lire les Inſtructions qu'il donnoit à ſes Diocéſains pendant les troubles des Cévennes : ils y verront comment un eſprit vraiment paſtoral ſait allier la fermeté de la foi avec la charité qu'elle ordonne ; ils y admireront des exhortations propres à affermir le courage des Miniſtres de la Religion & à ſoutenir leur patience dans les perſécutions ; ils ſeront pénétrés de reſpect & d'attendriſſement pour cette douceur de morale, cette généroſité de ſentimens, cette indulgence qui plaint l'erreur en la combattant, cette magnanimité qui ſe refuſe même la plus légére ſatisfaction, lorſque les Perſécuteurs les plus atroces ſont devenus malheureux. C'eſt dans ces Ouvrages enfin que la Philoſophie apprendra l'uſage qu'on doit faire des lumieres & du ſentiment, & que l'Humanité n'a pas de conſolation plus ſolide que la Religion, comme la Politique n'a pas de meilleur appui.

1. FLEURY, [*Claude*] Prieur d'Argenteuil, Sous-Précepteur des Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*, né à Paris en 1640, mort en 1723.

Son *Hiſtoire Eccléſiaſtique* qui finit au Concile de Conſtance, a immortaliſé ſon nom parmi les bons & utiles Ecrivains. Cette hiſtoire eſt ce que

nous avons de plus complet & de meilleur en cette partie. On eſt fâché qu'un ſtyle ſouvent inégal & toujours monotone, qu'une narration trop lente, trop embarraſſée, trop timide, affoibliſſent en quelque ſorte aux yeux de Lecteurs délicats le mérite de cet excellent Ouvrage. Mais où l'Ecrivain ſe développe avec avantage, c'eſt dans les Diſcours préliminaires, imprimés depuis ſéparément, & qu'on peut regarder comme des chefs-d'œuvre de raiſon, de critique, de ſtyle, par la pureté, la préciſion, la force & l'élégance qui y regnent. Ils renferment la quinteſſence de tout ce qu'on a penſé de plus ſage ſur l'établiſſement, les progrès & les révolutions de la Religion chrétienne; l'Auteur y eſt Obſervateur éclairé, profond Politique, Diſſertateur plein de ſagacité lorſqu'il s'agit de remonter aux principes des troubles, d'en faire connoître les dangers & d'indiquer les moyens de les empêcher de renaître.

Les Hiſtoriens de l'Egliſe Gallicane ont relevé dans le corps de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* quelques erreurs de faits & de dates, mais avec le reſpect dû à un Ecrivain recommandable & dont les mépriſes ne ſauroient être que légéres & de peu de conſéquence.

Il ſeroit à ſouhaiter que M. l'Abbé *Fleury* eût trouvé un autre Continuateur que le Pere *Fabre*,

qui n'a ſervi, en marchant ſur ſes traces, qu'à prouver la ſupériorité de ſon modele.

Nous avons encore de ce laborieux Ecrivain pluſieurs ouvrages eſtimés, dont les plus connus ſont ceux qui ont pour titre, *Mœurs des Iſraëlites*, & *Mœurs des Chrétiens*; le premier offre un tableau fidéle de la vie, de la conduite, des uſages, du gouvernement des Hébreux; le ſecond, écrit avec une candeur & une onction peu communes, peut ſervir d'Introduction à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & de réfutation aux Calomniateurs de la Religion.

2. FLEURY, [*Jacques*] Avocat au Parlement de Paris, mort en 176...

Le Recueil de ſes Poéſies offre une Collection de Fables, d'Epitres, de Chanſons, de Madrigaux, d'Epigrammes, qu'on peut placer parmi les ouvrages qu'on ne lit point; de la Proſe en meſure & en rime, voilà tout ce qu'on auroit à regretter. Ses Chanſons pour la plûpart ont eu cependant de la vogue dans les Sociétés Bourgeoiſes; la Muſique ſans doute eſt le principe de cette petite fortune; car il eſt certain que M. *Fleury* avoit le talent de parodier les Airs & d'y appliquer des paroles avec juſteſſe.

FONT, [*N.* DE LA] né à Paris en 1686, mort à Paſſy en 1725, Poëte qui a travaillé pour les trois Théâtres de la Capitale & n'a eu des ſuccès que ſur celui de la Comédie Françoiſe où l'on joue encore l'*Amour vengé* & les *trois Freres Rivaux*, deux de ſes Pièces que le Public revoit toujours avec un nouveau plaiſir.

FONT DE ST. YENNE, [*N.* DE LA] de l'Académie de Lyon, ſa patrie.

Des Réflexions ſur la Peinture, des Obſervations ſur le Poëme de l'*Art de peindre*, des Lettres critiques ſur *Cénie*, ſur l'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre* & ſur quelques autres Ouvrages, n'ont pu lui faire une réputation durable. On remarque cependant beaucoup d'eſprit & de facilité dans ces différentes Brochures ; mais elles devoient néceſſairement mourir, parceque les circonſtances qui y ont donné lieu n'exiſtent plus.

1. FONTAINE : [*Jean* LA] *Voyez* LA-FONTAINE.

2. FONTAINE, [*Jean*] né dans le Diocèſe de Coutance, en 17...

Les honneurs de l'acceſſit ont été juſqu'à préſent le ſeul fruit de ſes travaux, dans pluſieurs Pièces de Poéſie qu'il a préſentées au concours des prix de l'Académie Françoiſe. Ce ſeroit toujours beaucoup ſi le Public eut confirmé les Eloges du Tribunal; mais le vernis philoſophique répandu ſur le Poëme de *la rapidité de la Vie* & ſur le *Diſcours en Vers* de M. *Fontaine*, n'a pas ébloui les vrais Connoiſſeurs ſur le défaut d'intérêt, de poéſie & de vrai talent qu'on y a remarqué.

FONTAINES : [*Pierre-François* GUYOT DES] *Voyez* DESFONTAINES.

FONTANELLE, [*Jean-Gaſpard* DE] né à Grenoble en 1737.

Avec plus de travail, ſes Ouvrages qui annoncent du talent, ſeroient parvenus à une plus grande perfection & à de plus grands ſuccès. On ſent évidemment que cet Auteur eſt en état de mieux faire, & que trop de rapidité & de négligence dans la compoſition ôte aux productions de ſa plume un caractère qui pourroit les rendre dignes de lui.

Dans ſa Tragédie d'*Ericie* ou *la Veſtale*, il s'eſt un peu trop laiſſé aller aux effervescences de

ſon imagination ; ſes penſées ne ſont pas toujours juſtes & ſont aſſez ſouvent trop hardies ; mais quant au mérite dramatique, cette Pièce eſt ſupérieure à la *Mélanie*, ſi vantée dans le Mercure où M. *Delaharpe*, qui y travaille, ne s'eſt point épargné les tranſports d'admiration ; le ſujet, la marche, les caractères en ſont infiniment mieux préſentés & mieux ſoutenus, l'intérêt plus vivement développé, le ton plus noble, plus tragique ; elle a encore l'avantage d'avoir en quelque ſorte ſervi de modele à M. *Delaharpe*, & les Imitateurs devroient être un peu plus modeſtes.

La Traduction des Métamorphoſes d'Ovide par M. de *Fontanelle*, annonce une plume ſinon auſſi exercée & auſſi élégante que celle de l'Abbé *Bannier* qui a traduit le même Ouvrage, du moins plus exacte, & capable de faire paſſer dans notre langue les graces & la facilité de l'ingénieux Poëte de Sulmone.

FONTENELLE, [*Bernard* LE BOVIER DE] de l'Académie des Sciences, dont il fut Secretaire pendant 22 ans, de l'Académie Françoiſe, de celle des Inſcriptions, & de pluſieurs autres, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son nom peut ſervir à deux époques différentes dans l'Hiſtoire des progrès de l'eſprit chez notre

Nation, au développement de la philoſophie & à la corruption du goût.

Si on l'enviſage comme Poëte, à l'exception de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, tous ſes autres ouvrages de Poéſie paroîtront médiocres à ceux qui préférent le naturel à l'affectation du Bel-eſprit. Ses *Eglogues* ſont des entretiens de Petits-maîtres raffinés, & non des paſtorales, dont la candeur & la ſimplicité doivent être le premier caractère.

Comme Proſateur, il faut bien ſe garder de prendre ſa maniere d'écrire pour modele. L'agrément & la fineſſe qui regnent dans ſa proſe, ſont des amorces ſéduiſantes propres à égarer les jeunes Eſprits. Ses *Lettres au Chevalier d'Her**** ſont aujourd'hui regardées avec raiſon comme l'antipode du ſtyle épiſtolaire. Les *Dialogues des Morts* ne ſont que des aſſauts de penſées brillantes où l'Auteur cherche plus à étonner par des Interlocuteurs diſparates, qu'à inſtruire en développant leur vrai caractère. Ce n'eſt pas ainſi qu'on écrit la morale; l'étalage de l'eſprit ne peut que l'affoiblir; on ne goûte en ce genre que ce qui part du cœur & de la raiſon.

Si M. de *Fontenelle* étoit réduit au mérite de ces ſeules productions, ſa célébrité auroit fini avec ſa vie, & même avant. Mais en reconnoiſſant

les défauts du Bel-eſprit, peut-on s'empêcher de rendre juſtice au Philoſophe ? Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matieres les plus abſtraites ; de revêtir de la clarté & des agrémens du ſtyle les ſujets les plus ingrats ; de répandre dans ſes Ouvrages les connoiſſances les plus étendues ſans affectation, avec ordre & dans la plus grande préciſion ; de dominer par la force de ſon eſprit tout ce qui ſe préſentoit ſous ſa plume dans les genres les plus oppoſés & les plus difficiles, aſſure à ſon nom & la gloire d'une intelligence prompte, fine, profonde, & celle du mérite rare d'avoir ſçu communiquer aux autres ſans effort ce qui paroiſſoit, avant lui, au-deſſus de la trempe d'eſprit du commun des Lecteurs.

C'eſt ce qu'il eſt facile de remarquer dans ſon Livre ſur la *Pluralité des Mondes*, dans ſon *Hiſtoire de l'Académie des Sciences* & dans les *Eloges* qu'il a fait de pluſieurs Académiciens.

Le premier Ouvrage fait admirer un eſprit lumineux qui ſe joue de l'embarras des ſyſtêmes, procéde avec dextérité à travers les contradictions, développe ſans gêne les principes qu'il a établis & finit par faire adopter ſes idées, ſans faire ſentir la touche intime de la perſuaſion & encore moins la force de la conviction : l'adreſſe & la ſubtilité ſont la ſource de tout le preſtige.

L'*Hiſtoire* de l'Académie auſſi bien que les *Eloges* des Académiciens, forment une eſpece d'Encyclopédie où tous les genres de ſavoir ſe réuniſſent & ſont traités d'une maniere conforme à leur objet. L'Aſtronome comme le Moraliſte, le Médecin comme le Géomètre, le Chimiſte comme le Méchanicien, le Philoſophe comme l'Homme d'Etat, y reconnoiſſent l'homme ſupérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne ſe fut attaché toute ſa vie qu'à elle ſeule.

On ne ſauroit donc lui refuſer la qualité d'Eſprit univerſel. Il n'a rien inventé, il eſt vrai, mais il a ſçu ſe rendre propres les découvertes des autres en y ajoutant des traits de lumiere qui n'ont pas peu ſervi à les faire valoir. Le Livre de *Vandale* ſur les Oracles, fût tombé dans l'oubli, ſi ſa plume ne lui eût prêté des agrémens qui ont fait diſparoître la ſéchereſſe de l'original. On ſait que cette Traduction excita de grands débats & que le Pere *Baltus* entreprit de réfuter le ſyſtême du Traducteur. La modération de M. de *Fontenelle* dans cette circonſtance doit ſervir de modele à tout Auteur raiſonnable. Il étoit Philoſophe dans toute l'étendue du terme, & cependant il fut toujours éloigné de ce ton dogmatique, de ce ſtyle avantageux, de cet orgueil apprêté, de cette aigreur de reſſentiment, de cette intolérance

preſque fanatique qui fait le caractère dominant de ceux qui ne le ſont que dans le ſens actuel. S'il s'égara quelquefois dans ſes idées, il n'eut pas la témérité de les établir en ſyſtême ; s'il avança quelques propoſitions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté ; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les ſoutint avec honnêteté, & les termina par un ſilence toujours ſage, quand on n'offre aux autres que des découvertes oppoſées aux idées reçues : qualités qui rendirent ſa philoſophie reſpectable dans ſes ſentimens, quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ſes maximes.

On lui a reproché, dans la Société, un Egoïſme qui rapprochoit tout de lui-même ; c'eſt un défaut ſans doute, mais on le lui pardonne en ce qu'il n'a pas cherché à le communiquer par ſes Ecrits & qu'il n'en a point fait la baſe du bonheur de l'Humanité, comme nos Moraliſtes modernes qui briſent tous les liens de la Société, ſous le ſpécieux prétexte d'un amour univerſel pour les individus qui la compoſent & d'une haute ſupériorité ſur les événemens, mais dans le fonds par un orgueil exceſſif & par une indifférence coupable pour tout ce qui doit toucher une ame ſenſible & un cœur véritablement vertueux.

L'Abbé *Trublet* a fait une eſpèce de *Fontenelliana* où l'admirateur enthouſiaſte ſe fait ſentir à chaque ligne. Ce n'eſt pas ainſi qu'on fait valoir les grands Hommes ; ce n'eſt pas non plus d'après de tels Panégyriſtes qu'on doit juger de leur mérite. L'abus de l'eſprit dans le ſtyle ; la plus grande pénétration & la plus grande étendue dans les connoiſſances, fixeront les divers degrés d'eſtime qu'on doit à M. de *Fontenelle* comme Littérateur & comme Philoſophe.

FORBONNAIS, [VERON DE] Inſpecteur Général des Monnoies de France, Conſeiller au Parlement de Metz.

Les Ouvrages de cet Auteur, qui ſont en très-grand nombre, ont preſque tous pour objet les Finances & le Commerce & ſont remplis d'excellentes vues ; la maniere noble, facile, & ſouvent élégante avec laquelle ils ſont écrits, eût été capable d'embellir & de faire goûter des productions purement littéraires, s'il s'y fut conſacré. M. *Thomas* en a ſenti tout le mérite, & y a * puiſé les principes d'adminiſtration & d'économie dont il a enrichi ſon *Eloge du Duc de Sully*.

* Voyez les *Recherches ſur les Finances*, par M. *Veron de Forbonnais*.

FORCE, [*Charlotte-Roſe* DE CAUMONT, Demoiſelle DE LA] née en Guienne en 1650, morte à Paris en 1724.

On a d'elle ſeize Romans, dont quelques-uns ſont en pluſieurs volumes. Ils annoncent en général beaucoup d'imagination, de l'eſprit & le talent d'écrire; s'il y regnoit plus de vivacité & de préciſion, on pourroit les préférer au déluge de productions de ce genre dont le Public eſt inondé tous les jours. Ils ont un avantage qui doit les faire accueillir avec plus d'indulgence, c'eſt que l'hiſtoire y eſt mêlée avec la fiction; les perſonnages qu'elle y introduit ont preſque tous exiſté, & leurs aventures ſont conformes au caractère qu'on leur connoît. On ſent bien que l'exactitude hiſtorique y eſt très-peu obſervée, mais tant d'Hiſtoriens ont donné des Romans pour des Hiſtoires, que celles de Mlle de *la Force*, qui n'en ont pas la prétention, ne doivent pas être jugées à la rigueur. Ses *Contes de Fées* ſont pleins de variété, d'intérêt & de morale.

Elle cultiva auſſi la Poéſie. On trouve dans ſon Poëme adreſſé à la Princeſſe de *Conti*, & dans une Epitre à Mad. de *Maintenon*, des détails très-heureuſement rendus.

La fortune de cette ingénieuse Demoiselle ne répondoit point à l'éclat de sa naissance ni au mérite de son esprit, si on en juge par les Vers qu'elle adressoit à Mad. de *Maintenon*.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal ;
Nos Ayeux autrefois marchoient d'un pas égal,
Cependant entre nous que je vois de distance,
Et combien ton mérite y met de différence ! &c....

FORT : [*Adrien-Claude* LE] *Voyez* MORINIERE.

FOSSE, [*Antoine* DE LA] premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatistes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies & principalement celle de *Manlius*, Piéce dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théâtre. Il n'a pas une force aussi continue que son modele ; mais il a en général la touche noble, vigoureuse ; ses plans sont réguliers, ses caractères vrais, énergiques & bien rendus.

La Fosse avoit toutes les qualités d'un homme estimable & d'un vrai Philosophe dans le sens que les bons Moralistes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune & la vertu aux Lettres*,

Lettres, dit M. du *Tillet*, ce qui donne un nouveau prix à ſes talens.

1. FOUCHER, [*Simon*] né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, a été ſurnommé le *Reſtaurateur de la Philoſophie académicienne*, dont il a compoſé une aſſez bonne *Hiſtoire*. On doit lui ſavoir gré de l'Hiſtoire, mais ſa Reſtauration de la Philoſophie des anciens Académiciens ſera toujours d'un très-petit mérite auprès des Gens ſenſés.

Il a compoſé outre cela une vingtaine d'Ouvrages qu'on ne prendra pas ſans doute ſoin de reſtaurer. On eſtime pourtant celui qui a pour titre, *Diſſertation ſur la Recherche de la Vérité*, ſuivie d'un examen particulier des ſentimens de *Deſcartes*; malgré la bonté de cet Ouvrage, *Simon Foucher* ne ſera jamais qu'un Philoſophe très-obſcur.

2. FOUCHER, [*Paul*] Abbé, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Cenſeur Royal, né à Tours en 1704.

On trouve dans le Recueil de l'Académie dont il eſt Membre, onze ou douze *Mémoires* qui complettent un Traité hiſtorique de la Religion des anciens Perſes. Il eſt facile de juger par eux

que M. l'Abbé *Foucher* joint le mérite des recherches à l'art de les mettre en œuvre & à celui de les rendre agréables & intéressantes à la lecture. Si tous les Mémoires des derniers volumes du Recueil de la même Académie étoient travaillés avec autant de soin, on ne seroit pas dans le cas de se plaindre que l'Erudition a dégénéré parmi nous. Ce n'est qu'après les sources qu'on peut éclaircir les traditions obscures ; la répétition n'est qu'une froide lumiere, & se fait sentir malgré les efforts qu'on fait pour la cacher.

FRAGUIER, [*Claude-François*] Abbé, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1728.

Cet Auteur a sçu parer des graces de la Littérature les richesses de l'Erudition. La connoissance du Grec, du Latin, de l'Italien, de l'Espagnol & de l'Anglois, n'affoiblit point en lui le véritable goût de sa langue. Dans ses Poésies latines on trouve une élégance & une urbanité qui en rendent la lecture intéressante, quoique le sujet n'en soit pas toujours intéressant. Plein de la Philosophie platonicienne, il la mit en Vers Latins sous le titre d'*Ecole de Platon*. Ce Poëme est marqué au coin d'un génie aussi facile

qu'aimable; l'Homme de goût, le sage Moraliste, l'Ecrivain élégant, s'y disputent la préférence. Ce sont peut-être les plus beaux vers qu'on ait faits depuis *Ovide* dont ils retracent la maniere, nouveau motif de réfuter ceux qui prétendent qu'il est impossible de faire de bons vers dans une Langue morte.

L'Abbé *Fraguier* ne mérite pas moins d'éloges pour ses Ouvrages de pure érudition. Ses Dissertations insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, sont autant de morceaux précieux qui enrichissent ce Recueil & prouvent que la délicatesse de notre langue n'étoit pas moins familiere à leur Auteur, que celle des Latins. On sait que cet habile Littérateur avoit été Jésuite l'espace de treize ans, & qu'il ne quitta cette Société qu'à cause de ses infirmités qui durerent jusqu'à sa mort.

FRANC, [*Jean-George le*] Evêque du Puy, né à Montauban en 1714.

De l'esprit, de la raison, une littérature étendue, une théologie saine, un style pur, facile, & souvent élégant, sont les principaux traits qui caractérisent ses Ouvrages dont la plûpart ont pour objet la défense de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a

pour titre ; *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, est sans contredit ce qu'on a fait de meilleur en ce genre ; on y trouve une logique pressante & des raisonnemens aussi clairs que profonds qui ne laissent rien à desirer au Lecteur ; c'est le plus sûr préservatif contre la séduction des Ecrits philosophiques. Il sera toujours aisé à tout esprit raisonnable de sentir une extrême différence entre un homme qui raisonne sur des principes solides & un Dissertateur capricux dont les idées ne marchent qu'au hazard & sans aucune liaison.

L'*Instruction pastorale sur la prétendue Philosophie des Incrédules modernes* ne fait pas moins d'honneur au zèle & aux talens de ce Prélat ; il y est également clair, également profond, également nourri de l'Ecriture sainte & de l'érudition littéraire. C'est principalement à cet Ouvrage qu'il doit les Sarcasmes dont le Philosophe des Alpes n'a pas rougi de l'accabler. Cette *Instruction* demandoit des réponses ; & M. de *Voltaire* n'y a répondu que par de fades plaisanteries. Telle est la méthode des *Dom-Quichottes* de l'impiété ; ils sont toujours braves quand il ne faut combattre que des moulins-à-vent : dès qu'ils rencontrent un Adversaire réel, ils esquivent le combat ; & croient suppléer par des pantalo-

nades à ce qui leur manque du côté de la vigueur. Il eſt vrai qu'ils amuſent par-là le Peuple & les Eſprits légers ; mais les Eſprits éclairés n'en reconnoiſſent que mieux leur foibleſſe, & bientôt les ſots même ſeront forcés d'ouvrir les yeux au milieu de la fumée étourdiſſante dont ils les repaiſſent.

FRANC : [*Jean-Jacques*] *Voyez* POMPIGNAN.

FRANCHEVILLE, [*Joſeph* DUFRESNE DE] de l'Académie de Berlin, né à Dourlens dans la Picardie, en 1704.

On eût pu d'abord être tenté de croire que ce Nom placé à la tête de la premiere Edition de l'*Hiſtoire du Siecle de Louis XIV*, étoit un de ces noms de guerre dont M. de *Voltaire* a ſi ſouvent coutume de parer le frontiſpice de ſes Ouvrages, mais il eſt très-aſſuré qu'il eſt celui d'un Auteur exiſtant. Le Public eût été cependant excuſable de s'y méprendre, car les Hiſtoires, les Journaux, les Ecrits polémiques de cet Auteur ſont abſolument inconnus aujourd'hui. Si M. de *Francheville* eſt mort pour ſon compte, il vivra du moins, à la faveur d'une production étrangere, parmi les Editeurs faciles & indul-

gens à l'égard des Ouvrages qu'ils donnent au Public.

1. FRANÇOIS I, Roi de France. Nous le plaçons ici en qualité de Reſtaurateur des Lettres & comme capable de les honorer par ſes Ouvrages, ſi les ſoins du gouvernement lui euſſent permis de cultiver davantage ſes talens pour la Poéſie. Ce Monarque a réuni dans ſa perſonne les dons heureux qui font les Héros & qui forment les génies aimables. Intrépide, généreux, affable, ſpirituel, amateur de l'étude & ſur-tout de la lecture des Anciens, il procura aux Lettres par ſes bienfaits ce qu'il auroit voulu leur procurer par ſes travaux. Les Savans de toutes les Nations éprouverent ſa libéralité & la plûpart furent appellés à ſa Cour. Il fonda des Colléges, établit des Imprimeries, & fit adopter à la Juriſprudence la Langue Françoiſe, au lieu de celle des Latins qui avoit été juſqu'alors en uſage dans les Arrêts & dans les Contrats. Quelques morceaux de Poéſie qui nous reſtent de lui font juger qu'il auroit pu figurer avec éclat parmi les bons Poëtes de ſon Siecle que ſa protection fit éclore. L'Epitaphe dont il honora le tombeau de la belle *Laure*, en paſſant à Avignon, fait honneur à ſa Muſe:

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue & le devoir,
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.
O gentil ame, étant tant eſtimée,
Qui ſe pourra louer qu'en ſe taiſant;
Car la parole eſt toujours réprimée
Quand le Sujet ſurmonte le Diſant.

2. FRANÇOIS, [*Laurent*] Abbé, né en Franche-Comté, vers le commencement de ce ſiecle.

M. de *Voltaire* a bien pu dire dans une Epitre *,

L'Abbé *François* écrit; le Léthé ſur ſes rives
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.

il a bien pu ajouter dans une note deſtinée à éclaircir ces vers : » Il y a en effet un Abbé nommé *François*, des Ouvrages duquel le fleuve » Léthé s'eſt chargé entiérement. C'eſt un pauvre » imbécille qui a fait un Livre en deux volumes » contre les Philoſophes, Livre que perſonne » ne connoît ni connoîtra «: la fadeur de ſes plaiſanteries n'a pas empêché & n'empêchera pas qu'on ne rende juſtice à ſes Ecrits; les *Preuves de la Religion* & l'*Examen des faits qui ſervent*

* Epitre à M. *d'Alembert*.

de fondement au Chriſtianiſme, ſeront toujours aux yeux d'un Lecteur éclairé la réfutation de ſon abſurde badinage. Ces deux Ouvrages, ſans avoir le mérite de l'élégance dont ils peuvent ſe paſſer, ont celui de l'intérêt, de la clarté, de la ſimplicité, de la facilité & de l'onction; qui vaut bien la ſéchereſſe, l'obſcurité, l'enflûre, l'entortillage & la morgue des productions philoſophiques.

Quelle étrange mépriſe que celle de prétendre déprécier des Auteurs eſtimables, en cherchant à les couvrir d'un ridicule qui n'attaque que le mauvais Plaiſant! *Boileau* à qui la Philoſophie fait un crime de la Satyre, ſongea-t-il jamais à décrier ainſi les honnêtes gens? Trouve-t-on dans ſes Epitres des paſſages tels que celui-ci, au ſujet de M. de *la Beaumelle*, *ce vil croquant contre qui tout honnête homme éclate en attendant qu'on lui ait appliqué les fleurs de Lys ſur la joue ou ſur l'épaule*? A-t-il jamais dit de quelqu'un *qu'il réclamoit, dans ſon grenier*,

La Loi qui proſtitue & ſa fille & ſa femme *?

auroit-il traité d'*Ecolier impudent qui, mourant de honte & de faim, ſe fit Satyrique pour avoir*

* M. de *Voltaire*, dans cette même Epitre, dit cela de M. *Larcher* qui n'eſt point marié.

du pain *, un Critique eſtimable qui n'eût eu d'autre tort que d'éclairer la Littérature & de venger le bon goût ?

Telles ſont cependant les précieuſes ſaillies qui enrichiſſent l'Epitre amicale de l'Auteur de *Zaïre* à M. *d'Alembert*. Ecrire ainſi à ſes amis, n'eſt-ce pas donner une étrange idée & de l'amitié qui écrit & de l'amitié qui reçoit ? Ne devroit-on pas répondre à de pareils *Epiſtoliers* par ce vers d'*Ovide*,

Nil mihi reſcribas, ſed tamen ipſe veni,

en retranchant toutefois le dernier hémiſtiche ?

3. FRANÇOIS, [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris, des Académies de Nancy, de Lyon, de Marſeille & de Dijon, né à Neuf-Château en 1752.

M. de *Voltaire* a autant célébré celui-ci qu'il a décrié le précédent. Il eſt vrai que les talens prématurés de M. *François* pour la Poéſie, méritoient d'être accueillis du Patriarche de nos Poëtes ; à l'âge de douze ans il avoit été reçu dans les Sociétés Littéraires dont il eſt Membre. Il ne paroît pas que depuis ce tems, il ſe ſoit encore

* C'eſt en ces termes qu'il parle de M. *Clément*.

attaché à des Ouvrages de grand genre. Une éruption trop précoce auroit-elle affoibli dans lui les germes du génie? Nous aimons mieux croire que par une prudence, peu ordinaire dans ce Siecle, il préfére l'avantage ſolide de cultiver dans le ſilence de l'étude les heureuſes diſpoſitions qu'il a reçues de la nature, à l'éclat ſubit & paſſager d'une réputation trop prompte. L'exemple de tant de jeunes *Icares* qui ont perdu leurs aîles dès le premier eſſor de leur vol inconſidéré lui a ſans doute fait ſentir la néceſſité de laiſſer croître & fortifier les ſiennes.

FRASNAY. [*Pierre* DE] On ne ſait pas où eſt né cet Auteur, mais c'eſt une bien petite gloire de perdue pour ſa patrie. On le connoît par un mince Recueil de Fables qu'il publia en 1751 ſous le titre de *Mythologie ou Recueil de Fables Grecques, Eſopiques & Sybariques, miſes en Vers françois.* Ce ſeul titre ſuffit pour donner une idée de la juſteſſe de ſon eſprit. Confondre les Fables d'*Eſope* & des autres Fabuliſtes avec la Mythologie, c'eſt la preuve d'un grand diſcernement. Il eût mieux fait d'intituler ſon Recueil *Parodie des Fables d'Eſope*, ou plutôt, *des Fables de la Fontaine*, [car ce Monſieur de *Fraſnay* a mis en Vers les mêmes Fables que celui-ci] que

il annoncet ſon travail ſous un titre qui le rend doublement ridicule. On l'a pourtant loué dans le Mercure.

Qui Bavium non odit amet tua carmina Mevi.

FRERET, [*Nicolas*] de l'Académie des Inſcriptions, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1749, Ecrivain également célébre & par l'étendue & par l'abus du ſavoir. Il n'avoit pas vingt ans qu'il avoit déjà fait pluſieurs *Mémoires* très-ſavans ſur preſque tous les points de la Mythologie Grecque, & à vingt-cinq il fut reçu à l'Académie des Inſcriptions. L'Ouvrage par lequel il débuta dans cette Compagnie, fut un diſcours ſur l'Origine des François, lû dans une Séance publique, & ſuivi de l'empriſonnement de l'Auteur à la Baſtille.

Son ardeur pour l'étude, qui étoit ſon unique paſſion, ſoutint ſa captivité. Mais s'il eut voulu ſe guérir de ſa hardieſſe & de ſes erreurs, ce n'étoit pas dans les Ouvrages de *Bayle* qu'il devoit chercher ſes délaſſemens. La lecture de ce Philoſophe toujours flottant dans ſes principes, non-ſeulement fortifia ſa témérité, mais encore le rendit un ſceptique outré, & ôta à ſon eſprit la faculté de trouver une aſſiette fixe.

Il ne faut donc pas s'étonner que la plûpart de

ſes Ouvrages ſe reſſentent de cette incertitude d'idées, fruit ordinaire d'une érudition indigeſte qui marche au hazard & n'a point d'étoile polaire pour la diriger. Tout à la fois Chronologiſte, Géographe, Philoſophe, Mythologiſte, Grammairien, il n'eſt inſtructif que pour ceux qui ſavent écarter les erreurs & s'attacher avec diſcernement aux différens matériaux qu'il raſſemble. C'eſt ce qui paroît dans ſon *Examen des Apologiſtes de la Religion chrétienne*, ouvrage où il empoiſonne & défigure tous les faits qui contrediſent ſes idées, à-peu-près comme certains tempéramens convertiſſent en humeurs malignes tous les alimens qu'ils prennent. Sa *Lettre de Traſibule à Leucipe* eſt encore plus dangereuſe. On peut la regarder comme l'élixir des ſyſtêmes de *Hobbes* & de *Spinoſa*, & la ſource où l'Auteur du *Syſtême de la Nature* eſt venu enſuite puiſer ſes vertiges. Jamais l'Athéïſme ne parut plus réduit en principes, quoiqu'adroitement enveloppé, que dans cette production qui porte par tout le caractère d'un eſprit dur & d'un cœur corrompu.

Ces deux Ouvrages n'ont paru qu'après la mort de M. *Freret*, & le zèle de ſes Editeurs a moins contribué à la gloire de ce Savant, qu'à fournir un répertoire aux Incrédules, à M. de *Voltaire*,

entre autres, qui s'eſt fait un mérite de ſe parer de ſon érudition.

Tel eſt donc l'effet ordinaire de l'abus des talens : ils deviennent un poiſon entre les mains des Frénétiques qui s'en trouvent malheureuſement pourvus. L'orgueil, l'indépendance, l'entêtement, ſont tour-à-tour des preſtiges qui les aveuglent ; & égarés eux-mêmes par leurs propres illuſions, ils deviennent un principe d'égarement & de folie pour les Eſprits foibles qui ſe laiſſent entraîner au torrent de leurs fauſſes idées.

Le nom de M. *Freret* eût pu tenir un rang auſſi illuſtre qu'irréprochable parmi nos célébres Littérateurs. » Ce Savant connoiſſoit, dit l'Au» teur de ſon Eloge hiſtorique *, tous les Ro» mans & les Théâtres de preſque tous les Peu» ples, comme ſi ſes Lectures n'avoient jamais » eu d'autre objet... & l'on étoit ſurpris de » l'entendre raconter les Anecdotes littéraires & » politiques du tems par un Homme que les » Grecs, les Romains, les Celtes, les Chinois, » les Péruviens auroient pris pour leur Compa» triote & leur Contemporain «. Que ne bornoit-il là ſes travaux ! On pourroit prononcer

* Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

ſon Nom ſans rappeller aux perſonnes ſages & religieuſes celui d'un homme qui a attaqué le plus ouvertement le Chriſtianiſme & a fourni le plus d'armes aux extravagans Adverſaires qui l'ont attaqué après lui.

FRERON, [*Elie-Catherine*] des Académies d'Angers, de Montauban, de Marſeille, de Nancy, d'Arras & des Arcades de Rome, né à Quimper en 1719.

Croit-on que ce Journaliſte puiſſe trouver aujourd'hui des défenſeurs, après les anathêmes lancés contre lui par nos Littérateurs les plus célébres? Seroit-on bien reçu à dire que perſonne n'étoit plus capable de remplacer l'Abbé *Desfontaines*; qu'il a autant d'eſprit que ſon prédéceſſeur; que les Auteurs Grecs & Latins lui ſont auſſi familiers que ceux du Siecle de *Louis XIV*; qu'il joint la connoiſſance de pluſieurs Langues étrangeres au mérite de bien écrire dans la ſienne; qu'il eſt ſupérieur dans l'art de faire l'analyſe d'un Ouvrage & ſur-tout d'une Pièce de Théâtre, quand il veut s'en donner la peine? Seroit-il permis d'ajouter, que peu de Littérateurs ont le coup-d'œil plus juſte pour découvrir les défauts d'un Livre, le tact plus fin pour en ſentir les négligences & les beautés; qu'il eſt le ſeul des Jour-

naliſtes qui releve les fautes de langage aujourd'hui ſi communes, & qui, en matiere de ſtyle, ſache mieux diſtinguer le ſimple du bas, le naturel du recherché, le ſublime de l'enflûre, le vrai du faux?

Nous nous garderons bien de donner dans des idées auſſi abſurdes, par reſpect pour les nouveaux oracles de notre Littérature. C'eſt aſſurément ſans intérêt & ſans reſſentiment qu'ils ont avancé, M. de *Voltaire* entre autres, que *Maître Freron* n'étoit qu'un *Poliſſon*, un *Sicophante*, un *Yvrogne*, un *Ane*, un *Inſecte*, une *Chenille*, un *Vermiſſeau*. En effet, quels autres noms lui donner, lorſqu'on ſait que parmi les cent cinquante volumes qui compoſent le Recueil de ſon Journal, il n'y en a pas un où il n'ait l'audace de critiquer nos meilleurs Ecrivains! Il a beau dire que le goût & la gloire des Lettres ſont intéreſſés à cette ſévérité; que les défauts des Auteurs célébres ſont beaucoup plus dangereux que ceux des Auteurs médiocres qu'on n'eſt jamais tenté de prendre pour modeles; qu'il eſt eſſentiel d'arrêter les uſurpations des Tyrans littéraires qui abuſent de leur réputation pour renverſer les loix & faire reſpecter juſqu'à leurs écarts: de pareilles raiſons ne ſauroient juſtifier ſes attentats.

De quel crime de leze-majeſté poétique ne

s'eſt-il pas rendu coupable, par exemple, en s'acharnant ſans relâche contre M. de *Voltaire*! A-t-il pu imaginer qu'on adopteroit ſes déciſions, lorſqu'on l'a vu vingt fois s'efforcer de prouver que ce premier Poëte de notre nation n'eſt pas auſſi infaillible qu'on le penſe; que ſes Ouvrages ne ſont pas exempts de fautes contre la langue & le goût; qu'il a avancé des erreurs & des menſonges; qu'il eſt injuſte dans preſque toutes ſes Critiques, indécent & atroce dans ſes Diatribes; que tous ſes Opéra ſont déteſtables; que pluſieurs de ſes Comédies n'ont d'autre mérite que celui de la verſification; que quelques-unes de ſes Tragédies ſont médiocres; que ſes Hiſtoires ſont remplies de fauſſetés, ſes Satyres de calomnies, ſes Romans d'impiétés?

Mais ce n'eſt encore là qu'un des petits griefs de M. *Freron*. Pour achever de nous convaincre de ſa folle témérité, il n'a laiſſé échapper aucune occaſion de fronder les Encyclopédiſtes & les Philoſophes. Quoiqu'il n'ait ceſſé d'entendre dire qu'on ne ſauroit trop reſpecter des hommes qui honorent notre Nation par leur littérature autant que par leurs lumieres & leurs vertus, il n'a pas craint de les accuſer d'être vindicatifs, intolérans, orgueilleux, égoïſtes, pleins de morgue; il leur a reproché de corrompre le goût

par

par des paradoxes & des exemples, les mœurs par des principes qui détruiſent tous les ſentimens & renverſent toute ſociété : qui ne ſait cependant que ce ſont les plus ardens prédicateurs de la modération, de la tolérance; qu'ils n'ouvrent la bouche que pour recommander la modeſtie & jamais pour parler d'eux-mêmes; que tous leurs Ecrits dépoſent en faveur du reſpect qu'ils ont pour la Religion, la Nation, les Loix & toute eſpece d'autorité?

Le moyen, après cela, que la raiſon puiſſe être de ſon côté!

La juſtice y eſt-elle davantage? Liſez ſes feuilles, & vous verrez que M. *Diderot* qui a tant écrit, tant écrit, n'a pas fait encore un bon Livre; que M. *d'Alembert* qui a traduit des morceaux de *Tacite*, n'entend pas le Latin, & que ſes *Mêlanges de Littérature*, ſi eſtimés de tous les Connoiſſeurs, ſont écrits avec ſéchereſſe & avec froideur; que de tous les Ouvrages de M. *Marmontel*, on ne lit plus que quelques-uns de ſes *Contes*; que M. *Thomas* eſt moins éloquent que bourſouflé, plus Compilateur & Copiſte que Penſeur & Original; que M. *Delaharpe*, qui a traduit *Suétone*, a beſoin d'étudier encore la langue des *Céſars*; que les Extraits qu'il fournit au Mercure ſont plus apprêtés que ſavans, que ſon Egoïſme

enfin le rend d'abord insupportable & ensuite ridicule.

Peut-on avancer de pareilles inepties, & avoir le sens commun ?

Ajoutons qu'incapable de sentir combien le siecle des lumieres doit l'emporter sur le siecle du goût, il a eu la simplicité de prendre la défense des *Corneilles*, des *Racines*, des *Crébillons*, contre MM. de *Voltaire* & de *Saint-Lambert*, celle de *Despreaux* & de *J. B. Rousseau* contre MM. *Diderot*, *d'Alembert* & *Marmontel*, qui cependant ont évidemment démontré que l'un n'étoit pas Poëte & que l'autre n'étoit qu'un Versificateur.

Après de si lourdes mépriſes, quel contraſte ! Des éloges prodigués aux plus minces Littérateurs, de l'indulgence pour des productions foibles, de l'encens pour des minuties. M. *Freron* nous apprend, il eſt vrai, » qu'il avoit à craindre » le mécontentement de pluſieurs puiſſans *Mé-* » *cènes* pleins d'entrailles pour leurs chers petits » Rimailleurs ou leurs inſipides Romanciers ; » que ſes Amis ont été cent fois le trouver lorſ- » qu'il paroiſſoit un Ouvrage nouveau pour l'en- » gager à n'en pas dire du mal, parceque l'Au- » teur étoit vivement protégé par tel Prince ou » tel Duc, ou telle Dame qui ne manqueroit

» pas d'employer contre ſa perſonne & ſon Jour-» nal toutes les reſſources du crédit « *.

Que la philoſophie entre donc dans l'eſprit de M. *Freron* ! Il pourra alors impunément attaquer les grands Hommes, donner des brevets d'honneur aux petits, & en eſpérer un pour lui-même.

FRESNAYE, [*Jean* VAUQUELIN, ſieur DE LA] né à Caen, mort en 1620, ami de *Malherbe* & ſon Compatriote. Il s'exerça, comme lui, dans la Poéſie, ſans avoir les mêmes talens, & n'eut pas par conſéquent les mêmes ſuccès. On lui doit cependant le premier exemple du mêlange de la Proſe avec les Vers, genre de compoſition tout à la fois commode & capable de faire naître l'agrément & la variété, quand une plume délicate ſait le manier à propos. Il eſt auſſi le premier qui ait donné des Idylles en notre langue. Le Public doit toujours un tribut de reconnoiſſance à ceux qui lui ont procuré quelque nouveau plaiſir. Il n'en eſt pas certainement dans la Littérature comme dans la Nobleſſe : l'Auteur d'une grande Maiſon eſt ordinairement un homme d'un grand mérite, & c'eſt de lui qu'on ſe fait gloire de dater, tandis que c'eſt le plus

* Voyez l'*Année Littéraire* 1754, *tom.* 3.

ſouvent un Ecrivain obſcur qui eſt l'inventeur d'une nouvelle Génération poétique ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour ſe diſpenſer de l'hommage qu'on doit à ſon invention.

FRESNOY, [*Charles-Alphonſe* DU] né à Paris 1611, mort en 1665.

Il a réuſſi dans deux Arts qui exigent des talens naturels pour être cultivés avec ſuccès. Il fut Peintre & Poëte, mais ſon Poëme de *Arte Graphica* eſt moins eſtimé que ſes Tableaux, qui, dit-on, approchent du *Titien* pour le coloris & de *Carrache* pour le deſſin. Quant à ſa touche poétique, nous pouvons aſſurer qu'elle n'approche ni de l'élégance de *Virgile*, ni de la facilité d'*Horace* ; elle eſt ſouvent vigoureuſe, mais preſque toujours ſéche & dure. Ses Vers ſont remplis de termes techniques qui en rendent la lecture pénible. Ses préceptes ſont trop détaillés, trop entaſſés les uns ſur les autres ; il auroit dû les entremêler de plus d'images, multiplier plus qu'il n'a fait les leçons applicables à tous les Arts, & par-là il auroit rendu ſon Ouvrage auſſi agréable qu'il eſt utile ; il ſemble qu'il n'ait voulu écrire que pour les Artiſtes, ſans s'embarraſſer des Amateurs. N'eût-il pas mieux fait d'écrire en proſe, ou au moins de joindre l'agréable à l'utile

puiſqu'il écrit en vers ? La Poéſie ne vit que d'images & d'ornemens, & tout ce qui en eſt dépourvu ne ſauroit être appellé Poëme. Seroit-il vrai que, comme l'a voulu faire entendre M. *Clément*, que *l'Art de peindre* ne puiſſe jamais faire le ſujet d'un bon Poëme didactique ? Nous n'avons garde de le penſer, comme on peut le voir dans l'article *Marſy*, où nous tâcherons de prouver le contraire.

Au reſte, le Poëme de *Dufreſnoy* nous paroît eſtimable malgré tous ſes défauts. Les préceptes en ſont toujours judicieux, toujours fondés ſur la nature ; ils ſont le fruit de trente ans d'expérience dans l'Art qui en eſt l'objet. Le ſtyle, quoique peu élégant eſt aſſez correct ; il eſt dans le vrai genre de la Poéſie didactique, & a un caractère marqué & toujours ſoutenu.

FRESNY, [*Charles* RIVIERE DU] Valet-de-Chambre de *Louis XIV* & Controlleur de ſes Jardins, né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.

Un goût univerſel pour les Beaux-arts, des talens pour les cultiver avec ſuccès, doivent le faire regarder comme un de ces génies heureux propre à faire admirer les richeſſes de la nature. La Muſique, le Deſſein, la Peinture, l'Archi-

tecture, la Poéſie, ont exercé tour-à-tour ſon activité; les Belles-Lettres & ſur-tout la Poéſie comique paroiſſent cependant avoir eu la préférence.

La plûpart de ſes Comédies offrent des caractères neufs, peints avec fineſſe & parfaitement ſoutenus. Son Dialogue eſt juſte & concis, le comique de ſes Perſonnages eſt pris dans la penſée, quelquefois dans la ſituation, non dans des jeux de mots ou de froides ſaillies, reſſource ordinaire des Auteurs médiocres. Ses portraits tirent leur principal agrément de la Critique & non pas de la Satyre, comme ceux de quelques Poëtes comiques qui ſont venus après lui. Avec toutes ces parties eſtimables, ſes Pièces manquent en général par l'intrigue, & ſes dénouemens ne répondent pas au jeu & à la vivacité des Scènes. *Regnard*, dit-on, lui doit ſon *Joueur*. Quoi qu'il en ſoit, quand *Dufreſny* voulut faire repréſenter le ſien, il n'étoit plus tems; celui de *Regnard* s'étoit emparé des ſuffrages, & c'eſt ce qui acheva de brouiller irréconciliablement ces deux Auteurs.

Louis XIV honora toute ſa vie *Dufreſny* d'une bienveillance particuliere & le combla de bienfaits ſans pouvoir jamais l'enrichir. *Dufreſny* avoit deux paſſions qui dévoroient tout, l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractère ſembloit ne devoir jamais ſe fixer,

cependant il ſe maria deux fois, En ſecondes noces il épouſa ſa Blanchiſſeuſe pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. *le Sage* raconte ainſi ce trait dans ſon *Diable Boiteux*. » Je veux envoyer » aux Petites Maiſons un vieux Garçon de bonne » famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le » dépenſe, & qui ne pouvant ſe paſſer d'eſpeces » eſt capable de tout faire pour en avoir. Il y a » quinze jours que ſa Blanchiſſeuſe, à qui il de- » voit trente piſtoles, vint les lui demander, en » diſant qu'elle en avoit beſoin pour ſe marier » à un Valet-de-Chambre qui la recherchoit. Tu » as donc d'autre argent, lui dit-il, car où diable » eſt le Valet-de-Chambre qui voudra devenir ton » mari pour trente piſtoles! Hé, mais, répondit- » elle, j'ai encore outre cela deux cents ducats. » Deux cents ducats, répliqua-t-il avec émotion, » mal peſte, tu n'as qu'à me les donner à moi, » je t'épouſe & nous voilà quitte à quitte; & la » Blanchiſſeuſe eſt devenue ſa femme «.

Dufreſny a travaillé auſſi au Mercure de France. Les volumes qui ſont de lui fourmillent de ces traits d'eſprit & d'enjouement qu'il ſavoit répandre dans toutes ſes productions. On a encore de lui des *Amuſemens ſérieux & comiques*, qui eurent dans le tems beaucoup de ſuccès &

qu'on lit encore aujourd'hui avec plaiſir. Il y introduit un Siamois pour y faire une critique agréable de nos mœurs & de nos uſages. C'eſt vraiſemblablement dans cette ingénieuſe production qu'on a puiſé l'idée des Lettres Perſannes, des Lettres Turques, des Lettres Chinoiſes, &c. mais les Imitateurs, quoique ingénieux & profonds, n'ont pas été auſſi ſages & auſſi réſervés que lui.

FRONTEAU, [*Jean*] Chanoine Régulier de Ste. Genevieve, Chancelier de l'Univerſité de Paris, né à Angers en 1614, mort en 1662.

Il ſavoit, dit-on, neuf langues, & ſes Ouvrages nous apprennent qu'il ne ſavoit pas la ſienne.

FURETIERE, [*Antoine*] Abbé de Chalivoy, de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1620, mort en 1688.

Il fut exclu de l'Académie parcequ'on l'accuſa d'avoir profité du travail de ſes Confreres pour compoſer le Dictionnaire univerſel qui porte ſon nom. Il y eut un procès intenté pour des mots. *Furetiere* défendit ſa Cauſe avec vivacité, & les injures qu'il ajouta aux raiſons la lui firent perdre.

Cet Ouvrage fut néanmoins donné au Public quelques années après ſa mort, & eut même pluſieurs Editions ; on pouvoit le regarder comme le meilleur en ce genre avant que le Dictionnaire de Trevoux eut paru. Il faut remarquer au ſujet de celui-ci, qu'à force d'avoir cherché à l'enrichir, on l'a tellement ſurchargé d'exemples & augmenté de volumes, qu'on en a rendu l'uſage auſſi difficile que l'acquiſition couteuſe. L'Abregé qu'on en a donné, a un autre inconvénient ; il eſt trop ſuccint & trop dépourvu d'autorités. Dans les Ouvrages d'utilité publique, il n'eſt pas moins eſſentiel d'éviter une amplification ambitieuſe, qu'une abbréviation famélique.

Furetiere eſt encore connu par le *Roman Bourgeois*, production burleſque qui pourroit être agréable, ſi le Roman comique de *Scarron* n'en effaçoit la plaiſanterie.

FUZELLIER, [*Louis*] né à Paris, mort en 1752, Poëte médiocre qui a ſucceſſivement travaillé pour les trois Théâtres avec plus de facilité que de génie. De toutes les Pièces qu'il a compoſées, il n'y en a guères que trois ou quatre qui aient eu des ſuccès durables. *Momus Fabuliſte*, Comédie en un acte & en proſe, eut

trente repréſentations. On ſait que cette Pièce eſt une critique ingénieuſe des Fables de *la Motte*. Les autres Pièces de *Fuzellier* qui ont réuſſi, ſont ſur le Théâtre de l'Opéra, où l'on donne encore *le Carneval du Parnaſſe* & *les Fêtes Grecques & Romaines*.

G.

GACON, [*François*] Prieur de Baillon ; né à Lyon en 1666, mort en 1725, Verſificateur ſatyrique qu'on ſurnomma le Poëte *Sans fard*, & qui auroit eu beſoin d'en employer pour adoucir l'âcreté & relever la platitude de ſes Satyres. Ce genre de compoſition ceſſe d'être excuſable quand la bîle & la groſſiéreté y regnent, & l'on ſe rend juſtement odieux en diſant du mal des autres, quand la maniere de le dire fournit des armes légitimes contre ſoi.

On peut à *Deſpreaux* pardonner la Satyre,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de ſa piqûre adoucir les douleurs *.

Mais *Gacon* & tous ſes Imitateurs ne doivent attendre que l'indignation ou pour mieux dire le mépris public. Son *Homere vengé* eſt un Ouvrage pitoyable où l'on trouve beaucoup d'injures & pas une penſée. Il y fait un reproche à *la Mothe-Houdart* d'être aveugle, ce qui eſt une

* Diſcours ſur l'Envie, par M. de *Voltaire*.

atrocité. M. de *Voltaire* a ſouvent reproché à ſes Adverſaires leur naiſſance, leur état, leur peu de fortune, comme ſi on étoit fait pour avoir raiſon parcequ'on ſera plus riche, plus accrédité, plus noble; la Critique a ſes bornes, & tout ce qui ne contribue pas à prouver la bonté d'une cauſe la décrédite néceſſairement. L'*Homere vengé* donna lieu à cette Epigramme.

Envain des ſiecles triomphant,
De l'Univers entier *Homere* eut le ſuffrage;
Le plus honteux revers l'attendoit dans notre âge,
Houdart l'attaque & *Gacon* le défend.

Gacon a fait auſſi un *Anti-Rouſſeau* qui ne vaut pas mieux que tout ce qu'on a écrit contre ce grand Poëte. Il eſt honteux pour ceux qui ont oſé l'attaquer de ſe trouver en ſi mauvaiſe compagnie.

GAICHIEZ, [*Jean*] Oratorien, de l'Académie de Soiſſons, mort à Paris en 1731, âgé de 83 ans.

Cet Auteur a peu écrit, & n'a pas même mis ſon nom à ſes Ouvrages. Cette attention ne peut être que le fruit d'une timidité exceſſive ou d'une très-grande modeſtie. A en juger par ſon Livre de *Maximes ſur le Miniſtere de la Chaire*, il pouvoit ſe montrer au grand jour. On ne ſauroit

trop desirer que cet Ouvrage fût plus connu ; c'est ce que nous avons de plus sensé & de mieux écrit sur cette partie de l'Art oratoire. Dans sa naissance on l'attribua à *Massillon*, qui prouva qu'il n'en étoit pas l'Auteur par les grands éloges qu'il lui donna, éloges que cet Ouvrage obtiendra toujours, de la part d'un Lecteur judicieux, par la solidité des préceptes, la profondeur des réflexions, l'énergie & la précision du style.

GAILLARD, [*Gabriel-Henri*] Avocat au Parlement, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Soissons en 17..., Littérateur estimable, moins célébre que plusieurs de ses Confreres de l'Académie, quoiqu'il leur soit supérieur par ses talens & le mérite de ses Ouvrages. Il à cultivé avec succès différentes branches de la Littérature, & ses productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent en général l'Homme instruit en état d'instruire les autres, l'Ecrivain noble, élégant & sage, le Philosophe éclairé qui connoît les hommes & sait peindre les vices & les vertus avec les couleurs qui leur sont propres. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il soit exempt de défauts, mais ceux qu'on peut lui reprocher sont rachetés par plusieurs bonnes qualités qui le distinguent

avantageuſement du commun des Littérateurs. Il y a des morceaux dans ſes *Mêlanges littéraires* & dans ſon Hiſtoire de *François I*, qui feroient honneur à nos meilleurs Ecrivains. Nous ne parlerons point de ſa *Rhétorique*, ni de ſa *Poetique* à l'uſage des Dames, Ouvrages où il s'eſt montré bien au-deſſous de lui-même. Nous dirons ſeulement que ſes Obſervations en matiere de littérature ſont en général d'un Homme de goût, mais qu'il eſt à propos de ne pas en adopter toutes les idées. Quant à ſes petites Poéſies, elles ne ſeroient pas inférieures à ſa Proſe, ſi les apoſtrophes & les exclamations n'y étoient pas trop fréquentes, ſi le ſtyle en étoit auſſi doux & auſſi moëlleux, que la verſification en eſt harmonieuſe & ſerrée.

GALLAND, [*Antoine*] né dans la Picardie en 1646, mort en 1715.

La traduction des *mille & une Nuits*, eſt le fruit de ſa connoiſſance dans les langues Orientales. Ces Contes, faits pour amuſer des enfants, n'ont pas laiſſé de faire une grande fortune par l'amour que tous les hommes ont pour le merveilleux, & par les traits de fécondité qui caractériſent l'imagination arabeſque. En général ils ſont mal écrits & inſipides; & cependant la lecture n'en a pas été inutile à pluſieurs Gens de

Lettres : les uns y ont puiſé le ſujet d'une Comédie ou d'un Opéra comique ; les autres le ſujet d'une Fable, d'un Conte, d'une Nouvelle ou d'un Roman. Les Contes des deux premiers volumes commençoient tous par ces mots, *Ma chere Sœur, ſi vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous ſavez*. Des Jeunes-gens ennuyés de cette éternelle répétition, en firent une critique, où la plume n'entra pour rien & qui corrigea l'Auteur. Ils allerent une nuit d'hiver frapper à la porte de M. *Galland*, qui courut en chemiſe à la fenêtre pour ſavoir ce qu'on demandoit ; après l'avoir laiſſé ſe morfondre pendant quelque tems, en lui demandant toujours s'il étoit M. *Galland* lui-même, Auteur des Mille & une Nuits ; M. *Galland*, lui dirent-ils, *ſi vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous ſavez*.

A combien de nos Auteurs ne ſeroit-on pas en droit de dire, *dormez & ne nous faites point de Contes* ?

GAMACHES, [*Etienne-Simon*] Chanoine Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, de l'Académie des Sciences, né à Meulan en 1672, mort à Paris en 1756. On peut lire avec fruit quelques-uns de ſes ouvrages de Phyſique, de

Littérature & de Morale, car il s'eſt également exercé dans les Sciences & dans les Belles-Lettres. Ses *Diſſertations littéraires & philoſophiques* ont tout à la fois le mérite de la réflexion & celui d'être écrites avec clarté & préciſion, quoique avec trop de ſubtilité quelquefois. Celle qui regarde les *Agrémens du Langage* fait ſur-tout honneur à ſa ſagacité & à ſon goût : il eſt vrai qu'on n'y trouve rien, ou preſque rien de nouveau ; mais c'eſt beaucoup de s'attacher aux vérités connues, de les développer & de les mettre à la portée de tous les Eſprits. On préférera toujours la raiſon ſage & circonſpecte, à cette folle raiſon qui s'égare en courant après la nouveauté qui ne peut être qu'un travers, depuis que les notions du goût & de la langue ſont fixées. Il y a de fort bonnes choſes dans ſon *Syſtême du Cœur* ; on y deſireroit un peu moins de réflexions, qui pour la plûpart ſont plus ſubtiles que naturelles & profondes.

GARASSE, [*François*] Jéſuite, né à Angoulême, mort en 1631, âgé de 46 ans.

Le nom de cet Auteur eſt devenu une injure. Il s'eſt rendu véritablement mépriſable par l'abus qu'il a fait de ſon eſprit, de ſon imagination & de ſa vivacité toujours dépourvue de goût & de jugement.

jugement. Ceux de ſes Contemporains qui lui déplurent, furent inondés d'un déluge de groſſieretés les plus indécentes & les plus plates. Son Livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Paſquier*, peut être regardé comme les archives où M. de *Voltaire* a puiſé les injures qu'il a prodiguées à tant d'Ecrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & *Garaſſe*, c'eſt que celui-ci ſe bornoit à dire que ſes adverſaires étoient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *ſots par bemol*, des *ſots par bequarre*, des *ſots à la plus haute gamme*, & que M. de *Voltaire* a traité les ſiens non-ſeulement d'*ânes* & de *ſots*, mais de *Crocants*, de *Cuiſtres*, de *Marauts*, de *Frippons*, d'*Yvrognes*, de *Sodomites*, de *Scélérats*, d'*Auteurs mourant de honte & de faim*. Chaque Siecle a donc ſa nuance; *Garaſſe* étoit un déclamateur burleſque, comment nommera-t-on ſon imitateur & enchériſſeur?

GARDEIN DE VILLE-MAIRE, [*N.*] *Charles I, Roi d'Angleterre, la mort de Thamas-Kouli-Kan*, Tragédies qui n'en ont que le nom & la rime, ſont deux titres pour être juſtement placé parmi nos plus mauvais Poëtes. Sa Critique de *Denis le Tiran*, d'*Ariſtomene* & de *Cléopatre*, annonce un Auteur qui ſe connoît

très-bien en mauvaises Pièces, mais qui ne sait ni rendre ses pensées, ni bien écrire. Aussi ce n'est point à cette Critique qu'il faut attribuer la mort de ces trois Tragédies de M. *Marmontel.*

1. GARNIER, [*Robert*] Poëte François, né à la Ferté-Bernard au Maine en 1534, mort au Mans en 1590.

Il développa dans l'art de la Tragédie ce que *Jodelle* son prédécesseur n'avoit fait qu'ébaucher, c'est-à-dire que ses Tragédies eurent une forme plus ajustée aux régles qu'on observe aujourd'hui. Sa *Bradamante* eut un succès prodigieux, tant on commençoit alors à se sentir entraîné vers le vrai goût. Il donna cette Pièce sous le nom de *Tragi-Comédie*, qu'on ne connoissoit pas encore en France, & qui ne convenoit point à cette Tragédie où il n'y avoit rien de comique. » La » presse étoit alors si grande aux Spectacles, dit » M. l'Abbé de *Mervesin*, que l'on fit venir » une troupe des meilleurs Comédiens d'Italie : » elle trouva beaucoup de difficulté à son établis- » sement. Le Roi lui avoit accordé des Lettres- » Patentes ; mais le Parlement refusa plus d'une » fois de les enregistrer. Cet auguste Sénat, » composé de tant de Gens éclairés, ne faisoit » peut-être pas réflexion que dans une ville

» comme Paris, dont la magnificence attire tou-
» tes les Nations de l'Europe, on doit tolérer ces
» Spectacles, qui amuſent les Jeunes-gens &
» moderent en eux l'ardeur des plaiſirs illiçites,
» où infailliblement l'oiſiveté les entraîne. Le
» Roi s'expliqua en faveur de ces Comédiens;
» ils jouerent en public & ſe conformerent au
» Théâtre François, qui ne ſouffroit rien de li-
» bertin ni d'obſcène «.

On remarque dans la verſification de *Garnier* une grande facilité, & ſes Tragédies au nombre de neuf, offrent quelques morceaux qui ſe font lire encore avec plaiſir. La lecture en a ſans doute plu à pluſieurs de nos Poëtes tragiques, puiſqu'ils n'ont pas craint d'en prendre les idées, & quelquefois de ſe borner ſeulement à en rajeunir les expreſſions.

Les premiers eſſais de la Muſe de *Garnier* furent couronnés dans les *Jeux Floraux*, qui ſoutinrent long-tems l'honneur de notre Poëſie & qui furent érigés en Académie en 1694, ſous la protection de M. le Chancelier.

2. GARNIER, [*Jean*] Jéſuite, né à Paris en 1612, mort à Bologne en 1681, plus Théologien qu'Homme de Lettres, mais à qui l'on eſt redevable de pluſieurs Ouvrages propres à ſervir,

à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ; tel eſt, entre autres ; ſon *Journal des Papes*, enrichi de Notes curieuſes & de trois Diſſertations ſavantes. Il y auroit de l'injuſtice à dépriſer un travail capable d'en épargner aux autres Auteurs.

3. GARNIER, [*N.*] Abbé, Profeſſeur d'Hébreu au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Succeſſeur de deux habiles Ecrivains dans la compoſition de l'*Hiſtoire de France*, il ſeroit digne de marcher à côté d'eux, s'il ſe fût un peu moins écarté de leur plan & qu'il eût mis un peu plus de chaleur dans ſon ſtyle. On ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait beaucoup de mérite ; il écrit avec nobleſſe & ſouvent avec élégance, il a l'art de préſenter les faits d'une maniere intéreſſante ; on voit qu'il eſt plein de ſagacité dans la Critique, judicieux & quelquefois profond dans ſes Réflexions, toujours vrai dans ſes Récits. Mais qu'il nous ſoit permis d'obſerver que les Mœurs de la Nation, l'état des Arts & des Sciences, les uſages des différentes claſſes de Citoyens, devenus ſi intéreſſans ſous la plume de MM. *Velli* & *Villaret* ſont trop négligés par le Continuateur. C'eſt par-là que ſes Prédéceſſeurs s'étoient écartés du plan ſuivi par tous ceux qui ont écrit

l'Hiſtoire de France. M. l'Abbé *Veli* avoit très-ſagement ſenti que l'hiſtoire d'un Peuple ne ſe borne pas à l'hiſtoire des Rois, que le Tableau de ce qu'il a été dans l'ordre moral & civil eſt pour le moins auſſi piquant, aux yeux d'un Lecteur avide & éclairé, que celui des révolutions de ſon Gouvernement. M. *Villaret* a ſuivi la route de ſon modele, & l'on a lieu d'être étonné que M. l'Abbé *Garnier* s'en ſoit écarté pour rentrer dans celle de nos autres Hiſtoriens.

Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, c'eſt trop de timidité dans le récit, & trop peu de cette abondance hiſtorique, ſi nous pouvons nous ſervir de ce terme, qui facilite la marche de l'Hiſtorien & lui donne de la facilité. » Un » Homme qui écrit l'Hiſtoire, dit M. de *Fénélon*, » doit en embraſſer & en poſſéder toutes les par- » ties ; il doit la voir toute entiere, comme » d'une ſeule vue. Il faut en montrer l'unité & » tirer pour ainſi dire d'une ſeule ſource tous les » principaux événemens qui en dépendent. Il » faut choiſir ſur vingt endroits celui où un fait » ſera le mieux placé pour répandre la lumiere » ſur tous les autres. Souvent un fait montré » par avance & de loin, débrouille ce qui le » prépare ; ſouvent un autre fait ſera mieux dans » ſon jour étant placé en arriere «.

A ces défauts près, M. l'Abbé *Garnier* nous paroît digne d'être avantageuſement placé dans la claſſe de nos bons Hiſtoriens. Il avoit déja mérité un rang diſtingué parmi les Littérateurs par un Ouvrage qui a pour titre *l'Homme de Lettres*. Des vues excellentes, beaucoup de connoiſſance dans la Littérature ancienne & moderne, étrangere & nationale, dans la Morale & la Politique, prouvent que l'Auteur a ſçu bien choiſir la matiere de ſes lectures, qu'il les a très-bien digérées & en a tiré un grand parti. Son *Traité de l'origine du Gouvernement François*, eſt dans un autre genre; il a le ton de la Diſſertation, mais l'érudition n'y marche qu'accompagnée de l'éloquence & du raiſonnement.

GAUCHAT, [*Gabriel*] Abbé de St. Jean de Falaiſe, de l'Académie de Ville-Franche, né en Bourgogne en 1709.

Les Ouvrages qu'on a de lui pour la défenſe de la Religion contre les Incrédules, réuniſſent à la ſolidité des raiſonnemens une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix. Il a ſçu en écarter cet appareil de Théologie ſcholaſtique qui éloigne & décourage le Lecteur, & y a mêlé par intervalles une ironie fine, très-propre à faire ſentir le ridicule de ſes adverſaires. Le ſtyle

en eſt net, facile & plein de décence; il n'y manque qu'un peu plus de nobleſſe & de preciſion.

GAUMIN, [*Gilbert*] Conſeiller d'Etat, né à Moulins en Bourbonnois en 1547, mort en 1667.

Outre le mérite de la capacité néceſſaire à ſa place, il avoit encore le goût des Lettres, & des talens propres à s'y diſtinguer. Il eſt beaucoup queſtion de lui dans *Ménage* & dans *Guy-Patin* où l'on rapporte pluſieurs de ſes poéſies latines qui font regretter qu'on n'en ait pas formé un recueil. Il excelloit ſur-tout dans l'Epigramme.

Gaumin étoit encore un des Eſprits agréables & des beaux diſeurs de ſon tems. Le Luxembourg étoit ordinairement le Lycée où il alloit débiter ſes nouvelles. Comme il racontoit avec autant d'aiſance que d'intérêt, l'Auditoire qui ſe raſſembloit autour de lui étoit toujours très-nombreux. Un jour qu'il voulut faire retirer un laquais qui l'écoutoit, celui-ci lui répondit, *Monſieur, je retiens place ici pour mon maître.*

GAUTIER, [*Jean-Baptiſte*] Abbé, né à Louviers dans le Diocèſe d'Evreux en 1685, mort à Paris en 1755.

Il paſſa ſa vie à écrire contre les incrédules & les Jéſuites, mais ſes ouvrages mouroient à meſure qu'ils voyoient le jour. Il fut long-tems attaché à M. de *Colbert*, évêque de Montpellier, dont il faiſoit, dit-on, les mandemens. Il y a apparence que la fermentation de ſa bile étoit le véhicule ordinaire qui enflammoit ſon génie; ſes Critiques des Lettres Perſannes & de l'eſſai de *Pope* ſur l'homme, en ſont la preuve; le fiel & les déclamations contre les Philoſophes y abondent. Ce n'eſt pas ainſi qu'on doit réfuter de pareils adverſaires; ſi on n'a pas le talent de la plaiſanterie, il faut du moins avoir le langage de l'honnêteté & de la raiſon.

GAYOT DE PITAVAL, [*François*] Avocat, né à Lyon en 1675, mort en 1743.

Pour ſe dédommager du peu de ſuccès de ſon éloquence au Barreau, & réparer les débris de ſa fortune qui étoit médiocre, il prit le parti de ſe mettre aux gages d'un Libraire, & publia volume ſur volume, ce qui n'eſt pas le moyen de faire de bons Ouvrages. Auſſi ceux de *Gayot de Pitaval* ne ſont-ils que des compilations indigeſtes & mal écrites. Le ſeul qui ſoit connu, par l'intérêt des matieres, eſt celui qui a pour titre, *Cauſes célebres*, en 20 vol. in-12. Cette collec-

tion ſeroit intéreſſante ſi un amas trop confus de matériaux jettés au hazard, ſans choix & ſans diſcernement, ſi la fadeur, l'inégalité, l'incorrection & la platitude du ſtyle, n'étoient capables de fatiguer le Lecteur le plus avide & le plus curieux.

Nous n'ignorons pas que M. *Garſault* a réduit cet Ouvrage énorme en un ſeul volume ſous le titre de *Faits des cauſes célebres & intéreſſantes*. Mais celui-ci eſt tombé dans l'extrémité oppoſée; il n'a fait qu'un ſquelette, & d'ailleurs ſon ſtyle eſt auſſi rampant que celui de *Pitaval*.

GAZON DOURXIGNÉ, [*Sébaſtien-Marie*] né à Quimper en 17...

Ce qu'il a fait de meilleur, ce ſont ſes *Lettres critiques* ſur quelques Tragédies modernes. Le diſcernement, le goût, la bonne Littérature ſe font ſentir dans ces petits ouvrages polémiques, que l'enthouſiaſme du Public pour de mauvaiſes Pièces de Théâtre n'empêche que trop ſouvent de goûter. On eſt fâché qu'après avoir ſi bien fait valoir les Régles, M. *Gazon* ait donné ſon *Alzate ou le préjugé détruit*. Cette petite Comédie en un acte & en vers n'a point été repréſentée & ne méritoit pas non plus d'être imprimée.

Cet Auteur s'eſt encore exercé dans l'Héroïde où ſes ſuccès ont été médiocres. On peut pardonner au Public de ne pas toujours bien accueillir ce genre de Poéſie lugubre, fruit ordinaire des vapeurs & très-propre à en donner.

GEDOYN, [*Nicolas*] Abbé de Notre-Dame de Beaugenci, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Orléans en 1667, mort en 1744.

La Préface qu'il a miſe à la tête de ſon excellente Traduction de *Quintilien*, prouve qu'il étoit en état de produire par lui-même. Il y préſente avec capacité les plus beaux traits de l'éloquence, en découvrant en même tems les cauſes de ſa corruption chez les Romains. Dans le cours de l'ouvrage on remarque partout un Traducteur habile qui ſans être eſclave de ſon original, en offre le véritable ſens embelli par les graces d'un eſprit auſſi élégant qu'éclairé; ce qui en rendra toujours la lecture utile aux jeunes gens qui voudront ſe former des idées ſaines ſur l'éloquence & connoître les vrais principes du bon goût.

GENEST, [*Charles-Claude*] Abbé de St. Vilmer, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1635, mort en 1719, étoit un des beaux Eſ-

prits de le Cour de Madame la Ducheſſe *du Maine.* Ses vers pouvoient être agréables pour la Société qui en avoit fourni le ſujet, mais on n'auroit pas dû les rendre publics ; on n'en peut ſoutenir la lecture. Sa Tragédie de *Pénélope* eſt aujourd'hui le ſeul de ſes ouvrages dont on conſerve le ſouvenir. Cette Pièce fut jouée pour la premiere fois en 1684 ſur le Théâtre de Guénégaud & eut huit repréſentations. Elle eut plus de ſuccès à la repriſe en 1703 ; elle fut encore mieux accueillie, quand on la redonna en 1722 ; & en 1745 elle eut un ſuccès plus grand que tous ceux qu'elle avoit déjà eu, ce qui feroit croire qu'il eſt beaucoup de Pièces qu'on ne joue plus qui auroient peut-être auſſi du ſuccès, ſurtout à préſent où la diſette fait tout accueillir avec tant d'indulgence.

Nous remarquerons au ſujet de cette Tragédie que M. *Boſſuet* qui, comme tout le monde ſait, a écrit contre le Théâtre, la trouvoit ſi remplie de ſentimens de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas d'approuver lui-même le ſpectacle, ſi l'on y donnoit toujours des Pièces auſſi épurées. L'illuſtre évêque de Meaux n'avoit certainement en vue que le fonds du ſujet & les mœurs des perſonnages, car il étoit trop connoiſſeur pour l'admirer du côté du ſtyle qui eſt partout foible & proſaïque.

GENNES, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement de Paris, mort en 1759.

On voit par la lecture de ſes *Mémoires* qu'il avoit la pénétration néceſſaire pour ſaiſir tous les points d'une affaire & l'art plus néceſſaire encore de les réduire à un ſeul ſans obſcurité. Son ſtyle tantôt noble, tantôt badin eſt toujours analogue au ſujet; ſa diction eſt naturelle, exacte, élégante. On peut juger, par ce que cet Avocat nous a laiſſé, qu'il avoit du goût & s'étoit formé ſur de bons modeles, mérite qui manque à pluſieurs de ſes confreres dont les talens auroient beſoin d'un peu plus de correction.

GEOFFROY, [*Jean-Baptiſte*] ci-devant Jéſuite, ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, de l'Académie de Caen, né à Charoles en Bourgogne en 1706.

Les productions qu'on a de cet Auteur, pour être relatives aux devoirs de la place qu'il a occupée, n'en ſont pas moins propres à être goûtées de tous les ſages Littérateurs, par la chaleur & l'éloquence qu'il a ſu y répandre. Il a ſurtout un Diſcours latin très-bien penſé & très-bien écrit où il examine dans quelle claſſe de Citoyens on doit placer un Homme de Lettres, & où il

décide ainſi très-ſagement la queſtion : *S'il eſt honnête homme, parmi les meilleurs ; s'il eſt corrompu, parmi les plus dangereux.* L'Oraiſon funèbre de M. le Dauphin qu'il publia en Province, nous a paru l'emporter ſur preſque toutes celles qu'on a débitées à Paris, par le caractèere bien choiſi de ſon Héros, caractère préſenté avec un intérêt qui ſemble ne rien devoir aux ſentimens de toute la France, pour l'auguſte Prince dont elle a reſſenti ſi vivement la perte.

1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé, né à Paris, mort en 1749.

A l'âge de vingt-deux ans il publia l'*Hiſtoire naturelle & politique du Royaume de Siam* qu'il compoſa à Siam même, où il avoit été conduit fort jeune par des Miſſionnaires de la Congrégation de *St. Vincent de Paule.* Quelques années après on vit paroître la *Relation hiſtorique du Royaume de Macacar.* Ces deux Ouvrages renferment des choſes curieuſes & qui paroiſſent exactes, mais le ſtyle en eſt foible & incorrect. La meilleure production de l'Abbé *Gervaiſe* eſt l'*Hiſtoire de Boëce, Sénateur Romain, avec l'Analyſe des Ecrits qui nous reſtent de ce Philoſophe.* On y remarque une critique ſaine & judicieuſe qui fait honneur à ſes lumieres & à ſon goût.

2. GERVAISE, [*Dom-Armand-François*] frere du précédent, Carme Dechauſſé, puis Abbé de la Trappe, mort enſuite ſimple Religieux à l'Abbaye de Notre-Dame de Reclus dans le Diocèſe de Troyes, où il avoit été enfermé par ordre de la Cour.

Sa plume ne s'eſt exercée que ſur des Ouvrages de Biographie écrits avec chaleur, mais qui péchent par le défaut de juſteſſe & la ſingularité des idées. Il a écrit dans ce goût la vie de *St. Cyprien*, de *St. Irenée*, de *St. Paul*, de *St. Paulin*, de *Rufin*, de *St. Epiphane*, d'*Abailard*, de l'Abbé *Suger*, de l'Abbé *Joachim* & de pluſieurs autres. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Moine qui avoit, dit-on, des mœurs ſi auſteres, qu'il ſe rendoit inſupportable à tout ce qui l'environnoit, & qu'il fut obligé de ſe démettre de ſon Abbaye, ait traduit en François les *Lettres d'Abailard & d'Héloïſe* d'une maniere plus libre que ſon état, ſon caractère & le texte même, ne devoient le lui permettre.

GESSÉE ou JESSÉE, [*Jean* DE LA] Secretaire du Duc d'Anjou depuis *Henri III*, né à Mauvaiſin dans la Gaſcogne en 1551, mort vers 1593; Poëte auſſi médiocre que fécond. Son

penchant à la Satyre lui attira pluſieurs déſagrémens qui ne le corrigerent pas. La plûpart de ſes Poëſies, qui ſont en très-grande quantité, furent imprimées chez *Plantin*, dont la célébre preſſe n'avoit ſans doute pas alors de meilleure occupation. Elles conſiſtent en Sonnets, Ballades, Satyres, Epitres, Odes & Quatrains. Il n'y a guères que ces derniers dont la lecture ſoit encore ſupportable. Ils ſont moraux, ainſi qu'on en peut juger par celui-ci.

Nos Vies ſont pesle-mesle aſſorties,
De bien & mal : encor de toutes parts
Croiſſent toujours dans ce jardin eſpars,
Là peu d'Œillets, ici beaucoup d'Orties.

1. GIBERT, [*Jean-Pierre*] Docteur en Théologie, né à Aix en Provence en 1660, mort à Paris en 1736, Auteur peu connu des Littérateurs, mais très-eſtimé & très-conſulté par les Juriſconſultes & les Théologiens. Il a beaucoup écrit en Latin & en François, & preſque tous ſes Ouvrages ont pour objet le droit canonique, & l'hiſtoire eccléſiaſtique. Quoique le ſtyle en ſoit fort négligé, ils ne laiſſent pas d'être fort recherchés.

2. GIBERT, [*Balthazar*] ancien Recteur

de l'Université, Professeur de Rhétorique au Collége Mazarin, parent du précédent, né, comme lui, à Aix en 1662, mort en 1741.

Celui-ci est plus connu dans la Littérature, & a acquis plus de droits sur la reconnoissance des Gens de Lettres, pour avoir professé avec distinction les Humanités pendant plus d'un demi siecle. Les Ouvrages qu'il a publiés ont été fort loués par les Journalistes, & sont encore très-vantés dans l'Université. Notre intention n'est pas de contredire de justes suffrages, mais de les modérer. Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique* où l'on a copié trop aveuglément les Journaux, auroient pu se dispenser de dire que la *Rhétorique ou les Regles de l'éloquence* de M. *Gibert*, *est peut-être le meilleur Livre que nous ayons sur le bel art de persuader & de convaincre.* Pourquoi se laisser aller avec tant de facilité à des éloges exclusifs ? Un Littérateur instruit qui lira l'ouvrage de M. *Gibert* n'y trouvera tout au plus qu'une compilation surchargée de la Rhétorique d'*Aristote*, de celle d'*Hermogene*, du livre de l'Orateur de *Cicéron* & de l'Institution oratoire de *Quintilien*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de méthode, beaucoup d'érudition, beaucoup de citations, beaucoup d'observations ; mais les Ouvrages didactiques, surtout dans ce genre, exigent

gent du goût, de la critique, des vues bien préſentées, & principalement une élocution ſoignée & propre à animer les préceptes que l'Auteur veut faire goûter. C'eſt préciſément la partie qui manque à cette Rhétorique. Le ſtyle en eſt tantôt diffus; tantôt obſcur, tantôt embrouillé, & toujours ſans caractere.

M. *Rollin*, dans ſon Traité des études, a évité cet écueil. Il y eſt peut-être moins ſavant & moins profond que le Profeſſeur du Collége Mazarin dans ſa Rhétorique, mais il eſt plus élégant, plus moëlleux, plus piquant, plus inſtructif, plus didactique; il a l'art d'inſinuer ce qu'il enſeigne. Ceux qui ont donné la préférence à l'ouvrage de M. *Gibert* ſur tous les autres du même genre, ne connoiſſoient donc pas ce *Traité* eſtimable, ni tant d'autres productions telles que la Rhétorique du P. *Lami*, les Principes pour la lecture des Orateurs de M. l'Abbé *Mallet*, le cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé *Batteux*, &c., &c. que nous ne citons ici que pour faire ſentir combien on doit être réſervé ſur ces excès d'approbation qui peuvent nuire à la juſtice & au goût.

M. *Gibert* nous paroît bien plus eſtimable dans ſes *Jugemens des Savans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*. Cet Ouvrage, quoique

une imitation de celui de *Baillet*, eſt infiniment ſupérieur à ſon modele. Au mérite d'une compilation beaucoup mieux digérée, l'Auteur joint celui d'un ſtyle aſſorti à ſon objet. Il eſt aiſé d'y remarquer encore un talent ſingulier pour l'analyſe, des réflexions ſaines & judicieuſes, ainſi que dans ſes *Obſervations ſur le Traité des études*, où M. *Gibert* paroît capable de bien écrire, quand il eſt animé. Pourquoi ces deux Ouvrages ſont-ils moins connus que le premier ? C'eſt un de ces problêmes que la bizarrerie du Public offre ſouvent à réſoudre.

GILBERT, [*Gabriel*] Secretaire des commandemens de *Chriſtine* Reine de Suede, & ſon Réſident en France, mort à Paris vers l'an 1680.

Deux *Paſtorales* de ſa façon, chacune en cinq Actes, & un Poëme ſur l'*Art de plaire*, à l'imitation de l'Art d'aimer d'*Ovide*, peuvent encore trouver place dans les Bibliothéques où l'on ſe pique de tout conſerver. Ces Ouvrages offrent de tems en tems quelques traits heureux, peu propres toutefois à ſoutenir une réputation dans le monde Littéraire. Il y a même long-tems que le nom de ce Poëte ſeroit oublié, ſi les Compilateurs de Dictionnaires ne ſe fuſſent fait un devoir de le ranger parmi les Hommes célébres.

Gilbert ne mérite point de l'être & ne l'a jamais été.

GILLET, [*Louis-Joachim*] Chanoine Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Ste. Genevieve, né dans le Diocèse de St. Malo, en 1680, mort en 1753.

Sa Traduction de l'Historien *Joseph*e est préférable à celle d'*Arnaud d'Andilly* pour la fidélité, mais très-inférieure pour la chaleur, la pureté & l'élégance du style. Il est fâcheux que l'éloquence se déploye souvent aux dépens de la vérité; il est fâcheux encore qu'un Traducteur exact n'ait pas toujours le talent d'embellir son original.

GIRAC, [*Paul-Thomas* DE] né à Angoulême, mort à Paris en 1663, n'est connu que par les Ecrits qu'il publia contre *Costar*, qui mettoit *Voiture* au-dessus de *Balzac*. Il étoit plus versé dans l'Histoire & la Littérature que son adversaire, mais il étoit moins poli. On est étonné des termes qu'il employe jusques dans l'argument des chapitres de son Ouvrage; en voici un qui peut en donner une idée: *Bévues, fausſetés, contradictions, ignorance, impudence de M. Costar. Qu'il est un insigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied plat, un grand chica-*

neur, un insolent, un imposteur. Ce seul début dispenseroit tout Lecteur honnête de lire le reste du chapitre, supposé que cet Ouvrage oublié tombât entre ses mains. Quelles bonnes raisons peut-on trouver dans un homme qui oublie toute raison dès le commencement?

1. GIRARD DE VILLE-THIERI, [*Jean*] Abbé, né à Paris, mort dans la même ville en 1709, âgé de 68 ans.

Une vingtaine d'Ouvrages ascétiques sont le tribut que ses talens ont consacré au progrès de la piété. Il est non-seulement louable de ses bonnes intentions, mais encore très-digne d'estime par l'onction, les lumieres & l'instruction qu'il a sçu y répandre; ils ont d'ailleurs le mérite d'être assez bien écrits. Les plus connus sont *le véritable Pénitent* & *le chemin du Ciel*, chacun en deux vol. in-12.

Les Littérateurs peu dévots seront étonnés de la place que nous donnons ici à cet Abbé; mais ceux qui comprennent & qui prouvent que la Littérature n'est quelquefois que plus intéressante, quand elle est animée par une dévotion sage & éclairée, souscriront volontiers à cette admission.

2. GIRARD, [*N.*] Abbé, de l'Académie

Françoiſe, Secretaire-Interprête du Roi, mort en 1748.

Il y a d'excellentes choſes dans ſa *Grammaire*, connue ſous le titre de *Principes de la Langue Françoiſe*; malgré cela, cet Ouvrage le diſtingueroit peu du commun des Grammairiens. Ce ſont ſes *Synonymes François* qui ont juſtement établi ſa célébrité. M. l'Abbé *Girard* ne s'eſt point attaché à l'idée qu'on conçoit ordinairement du terme de *Synonyme*; il a fait connoître au contraire très-évidemment que notre Langue n'avoit pas deux mots qui ſignifiaſſent préciſément & dans un égal dégré de nuance la même choſe. En conſéquence de ce principe, il s'eſt appliqué à développer le vrai ſens, la véritable acception des mots qui ont entre eux une premiere reſſemblance de ſignification, & c'eſt là ce qu'il faut entendre par les mots ſynonymes; il les a claſſés & mis dans le jour le plus propre à en faire ſentir la valeur, la force, l'énergie & les diverſes nuances qui les diſtinguent. Non-ſeulement il joint dans ſes examens la clarté & la préciſion à la juſteſſe & à la méthode, mais il réunit encore, dans les exemples qu'il donne, le mérite de la morale à la délicateſſe des penſées.

C'eſt à ces Littérateurs utiles que l'Académie Françoiſe, principalement inſtituée pour la per-

fection de la langue, devroit réſerver les honneurs de ſes fauteuils ſi ſouvent occupés par des Ecrivains qui la méconnoiſſent & la dégradent.

M. *Beauzée* a donné une nouvelle Edition des Synonymes de M. l'Abbé *Girard*, où il en a ajouté quelques-uns de ſa façon, ſans parvenir à autre choſe qu'à faire ſentir que ſon modele eſt inimitable.

GIRAUD, [*Claude-Marie*] Docteur en Médecine, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, en 17...

Les dons des Muſes ſont bizarrement confondus avec ceux d'*Eſculape*, dans les Ouvrages qu'il a donnés au Public. On peut en juger par deux Poëmes en proſe, dont les titres ſont ſeuls capables d'effrayer; l'un eſt intitulé, *la Thériacade*, l'autre, *la Diabotanogamie*. On s'attend bien que la ſuite doit répondre à un titre auſſi étrange. Il faut néanmoins avouer que l'Auteur a ſçu y répandre des traits d'eſprit & des ſaillies d'une imagination gaie. L'Apothéoſe du Docteur *Procope* en ſix Chants & en Vers, eſt de la même tournure & du même goût; la Poéſie y parle le langage du Docteur *Diaphorus*.

Il n'en eſt pas ainſi d'une *Epitre du Diable à M. de Voltaire*: les traits en ſont ingénieux &

d'autant plus piquans, qu'ils ſont tous fondés ſur la vérité. Ainſi nous ne dirons pas que le Diable ait mal choiſi ſon Secretaire. Le malheur de ces ſortes de productions, c'eſt d'être bientôt confondues dans la foule; ce ſont des lueurs qui brillent un inſtant pour diſparoître enſuite dans la nuit profonde de l'oubli.

GIROUST, [*Jacques*] Jéſuite, né à Beaufort en Anjou en 1641, mort à Paris 1689.

Il n'a pas une onction auſſi moëlleuſe & auſſi délicate que le P. *Cheminais*, ni une éloquence auſſi perſuaſive; ſes *Sermons* approchent cependant de cette touche vive & douce dont il a été peut-être lui-même le modele. A la lecture il eſt aiſé d'y remarquer beaucoup d'incorrections dans le ſtyle, qui pouvoient être moins ſenſibles dans le débit, où la chaleur de l'action cache & fait même pardonner les négligences de la compoſition. Quoi qu'il en ſoit, le P. *Girouſt* a été placé parmi nos bons Prédicateurs, & le P. *Bretonneau* nous a donné une Edition de ſes Sermons en 5 vol. in-12.

GLAIN, [*N.* DE SAINT] né à Limoges en 1620, mort vers la fin du dernier ſiecle.

Pour profeſſer plus librement le Calviniſme,

il prit le parti de ſe retirer en Hollande. Ses premiers travaux littéraires ſe bornerent à la compoſition de la Gazette. Enſuite devenu Athée par la lecture des ouvrages de *Spinoſa*, ſa plume s'exerça à une mauvaiſe Traduction du *Tractatus Théologico-Politicus* de ce bizarre incrédule. C'eſt dans cette Traduction qu'on a puiſé les premiers argumens dont on a farci tant de déclamations contre *Moyſe* & l'ancien Teſtament. Le plus petit embryon ſuffit à la Philoſophie pour faire éclorre les monſtres qu'elle va chercher dans des pays barbares & inconnus.

GLATIGNY, [*Gabriel* DE] premier Avocat général de la Cour des Monnoies de Lyon, de l'Académie de la même ville, ſa patrie, né en 1690, mort en 1755.

On a imprimé quelque tems après ſa mort le Recueil de ſes *Œuvres* qui conſiſte en des Harangues, prononcées au palais, & des Diſcours académiques. On voit qu'il n'étoit pas ſans talent, qu'il écrivoit avec une ſorte de facilité peu ordinaire aux Magiſtrats de Province; mais on voit en même tems qu'il avoit des prétentions au ſavoir & au bel eſprit, ce qui ſuffit pour déprécier ſes bonnes qualités; d'ailleurs ſon ſtyle eſt trop peu noble & trop peu animé. Ses *Œuvres* n'ont pas laiſſé d'avoir une ſeconde Edition.

GOAR, [*Jacques*] Dominicain, né à Paris en 1601, mort en 1653, un de ces hommes qui ſans littérature & ſans goût, réuſſiſſent quelquefois à faire des ouvrages utiles. Tel eſt celui que nous avons de lui ſous le titre d'*Eucologe* ou Rituel des Grecs, dans lequel on trouve des recherches très-curieuſes ſur la Lithurgie ſacrée des Orientaux. Le long ſéjour qu'il fit dans le Levant le mit ſans doute à portée de s'inſtruire par lui-même de tout ce qui concerne les cérémonies & pratiques religieuſes des peuples qui l'habitent. Mais s'il y acquit de l'érudition, il y oublia le génie de ſa langue.

1. GODEAU, [*Antoine*] Evêque de Graſſe, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672. Dans ſon temps il paſſoit pour un des meilleurs Auteurs ſoit en vers ſoit en proſe; aujourd'hui on ſait ſeulement qu'il a écrit, ſans qu'on ſe donne la peine de lire ſes Ouvrages qui déplaiſent par la prolixité du ſtyle, quoique l'élocution en ſoit nombreuſe & facile. Son *Hiſtoire de l'Egliſe* a de la nobleſſe & de la ſimplicité, mais n'eſt pas exempte du défaut que nous venons de lui reprocher. Il n'a pas plus évité cet écueil en poéſie qu'en proſe. On dit pourtant que ſa *Pa-*

raphraſe du Cantique des trois jeunes Hebreux lui valut l'évêché de Graſſe. Il paroît que cette anecdote n'a été imaginée que pour faire dire un bon mot ou plutôt un mauvais rébus au Cardinal de *Richelieu*. Quoi qu'il en ſoit, cette longue Paraphraſe ne valoit pas un évêché; on n'y trouve partout que des *fleurs d'or ſur le Ciel étalées*, des *miracles roulans*, de *vivans écueils*, & mille autres expreſſions ſemblables que le bon goût rejette, & que n'admit jamais la belle Poéſie. Le ſeul mérite qu'on y reconnoiſſe, c'eſt le nombre & l'harmonie, qualités aſſez rares dans les Poëtes ſes contemporains. Il faut cependant rendre juſtice à quelques ſtrophes & ſurtout à celle-ci dont le quatrieme vers paroîtra très-heureux :

Qu'on te béniſſe dans les Cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches ſur les étoiles,
Et d'où juſqu'aux enfers tu lances tes rayons.

L'immenſe recueil de ſes Poéſies offre quelques autres morceaux aſſez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de vers vuides & bourſoufflés. Enfin on peut s'en rapporter, à quelque choſe près, au jugement que *Boileau*

portoit de ce Poëte ». M. *Godeau* eſt un Poëte » fort eſtimable. Il me ſemble pourtant qu'on » peut dire de lui ce que *Longin* dit d'*Hypé-* » *ride*, qu'il eſt toujours à jeun, & qu'il n'a » rien qui remue, ni qui échauffe : en un mot » qu'il n'a point cette force de ſtyle & cette vi- » vacité d'expreſſion qu'on cherche dans les ou- » vrages & qui les font durer. Je ne ſais point s'il » paſſera à la poſtérité, mais il faudra pour cela » qu'il reſſuſcite, puiſqu'on peut dire qu'il eſt » déjà mort n'étant preſque plus maintenant lu » de perſonne «.

Nous remarquerons avant de finir cet article, qu'on lit dans une Ode de M. *Godeau à Louis XIII*, une image rendue preſque mot à mot dans la Tragédie de *Polieucte*.

Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il y a dans la Tragédie :

Toute votre félicité,
Sujette à l'inſtabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il eſt difficile de ſe déterminer à ſoupçonner

Corneille de plagiat ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Ode à *Louis XIII* eſt antérieure aux premieres repréſentations de *Polieucte*.

2. GODEAU, [*Michel*] Profeſſeur de Rhétorique au Collége des Graſſins, Recteur de l'Univerſité & Curé de St. Côme à Paris ; n'eſt connu que par la peine inutile qu'il s'eſt donnée de traduire ou plutôt de traveſtir en vers latins les œuvres poétiques de *Deſpréaux*. Le *Virgile* de *Scarron* approche plus de l'Enéïde, que cette Traduction ridicule, de ſon original.

GODEFROI. Il y a eu pluſieurs Savans de ce nom, preſque tous de la même famille, qui ont laiſſé une quantité prodigieuſe d'ouvrages ſur la Juriſprudence civile & eccléſiaſtique, ſur les Antiquités, l'Hiſtoire, la Théologie, la Politique, la Morale, & qui ne ſont bons qu'à être conſultés.

GOGUET, [*Antoine-Yves*] Conſeiller au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1716, mort en 1758.

On a de cet Auteur un Ouvrage intitulé, l'*Origine des Loix, des Sciences & de leurs progrès chez les anciens peuples* ; où l'on conſidere le progrès des connoiſſances humaines depuis *Adam*

juſqu'à *Cyrus*. Cette matiere eſt traitée avec autant d'exactitude que d'habileté. Les recherches & les réflexions profondes y répandent autant de jour que d'intérêt. Le travail s'y fait plus ſentir que le génie, mais le génie y perce quelquefois de maniere à donner une idée très-favorable des vues & du mérite de l'Auteur. C'eſt dommage que ſa carriere n'ait pas été plus prolongée ; il auroit pu enrichir notre Littérature de pluſieurs autres Livres utiles ; on dit même qu'il ſe préparoit à développer, pour la France en particulier, ce qu'il avoit d'abord entrepris pour les anciens peuples en général.

GOMBAUD, [*Jean* OGIER DE] né à St. Juſt de Luſſac en Xaintonge, mort à Paris en 1666, âgé de près de cent ans. Membre très-oublié de l'Académie Françoiſe, moins parcequ'il fut un des premiers reçus dans cette Compagnie, que parcequ'il étoit peu fait pour conſerver la moindre réputation. *Boileau* a trouvé cependant quelques-uns de ſes Sonnets paſſables ; qu'on y joigne trois ou quatre Epigrammes pleines de naturel & de vivacité, & l'on aura dans trois pages tout l'eſprit de *Gombaud*.

GOMBERVILLE, [*Marin* LE ROI, ſieur DE]

de l'Académie Françoiſe, né dans le Diocèſe de Paris en 1600, mort en 1674.

Si les louanges des Contemporains pouvoient aſſurer l'immortalité, cet Auteur, qui n'eſt plus connu, tiendroit un rang diſtingué ſur notre Parnaſſe. Tel eſt le ſort ordinaire de ces réputations ſoufflées par l'eſprit de parti ou par une amitié indiſcrete. On fit pour *Gomberville* pendant ſa vie, ce que deux ou trois Journaliſtes font aujourd'hui en faveur d'une foule d'Auteurs médiocres qui ne valent pas mieux que lui. Il fut gratifié de pluſieurs Odes, Epitres, Sonnets, & entre autres d'un de *Maynard*, où l'on eſt étonné de lui voir prodiguer les louanges ſans meſure.

Travaille utilement pour la poſtérité,
Abandonne la Fable & prends ſoin de l'Hiſtoire;
Ton eſprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera ſa gloire.

Ta plume, *Gomberville*, a touché les Savans,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choſes.
L'art qui fait les Diſcours fleuris & décevans,
Montre toute ſa pompe en ce que tu compoſes.

Cette heureuſe éloquence abaiſſe tes rivaux;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux;
Tes Princes fabuleux l'ont puiſſamment charmée.

Rome plaint les diſerts qu'*Auguſte* a careſſés ;
Tes Ecrits ont enfin guéri la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les Siecles paſſés.

Qu'avoit-il fait pour mériter une ſi forte doſe d'encens ? Quelques Romans inſipides que le Peuple ne voudroit pas lire à préſent, quelques Poéſies dont le recueil ſeroit à peine ſupportable quand on le réduiroit à quatre pages. Pourroit-on compter après cela ſur tant de brevets d'honneur accordés ſi libéralement par M. de *Voltaire*, par l'*Ariſtarque* du Mercure de France, & par pluſieurs autres Laudateurs qui ne ſongent pas aſſez que la louange eſt un ridicule pour ceux à qui on la donne ſans qu'ils la méritent, & pour ceux qui ſe croyent en droit de la diſpenſer.

GOMEZ, [*Madelaine-Angélique* POISSON DE] née à Paris en 1684, morte à St. Germain-en-Laye en 1770.

Sa plume a été auſſi féconde qu'intéreſſante ; plus de cinquante volumes de Romans atteſtent ſa facilité & ſon goût pour ces ſortes de bagatelles qui ceſſent quelquefois d'en être, quand elles tendent à l'inſtruction & à la morale. Les plus connus de tous, & ceux qui méritent le plus de l'être, ſont les *Journées amuſantes* & *les cent*

Nouvelles Nouvelles, où par un mêlange d'Hiſtoires & de Contes l'Auteur trouve le moyen d'inſtruire & de plaire ; il y regne autant d'imagination que de variété ; c'eſt dommage que le merveilleux en détruiſe quelquefois l'intérêt & que les longueurs en déparent le ſtyle d'ailleurs agréable & facile.

GOMICOURT, [*Auguſtin-Pierre* DE] Secretaire du Gouvernement de Picardie & d'Artois, de l'Académie d'Amiens, ſa patrie.

Né avec des talens propres à le faire exiſter par lui-même, & après avoir donné deux bons Ouvrages de ſon propre fonds, il s'eſt attaché à des Compilations, & par malheur il ne paroît pas avoir ſçu bien choiſir ſes matériaux. On en a de lui une intitulée, *Eſprit des Philoſophes & Ecrivains célébres de ce Siecle*, à la tête deſquels il a mis M. d'*Alembert*. Nous avons d'abord cru que c'étoit pour ſuivre l'ordre alphabétique, mais il aſſure très-poſitivement que c'eſt par ordre de mérite & de diſtinction : *c'eſt parceque je crois*, dit-il très-ſérieuſement, *pouvoir aſſigner à cet Auteur eſtimable la premiere place parmi les Philoſophes de nos jours, non-ſeulement de ma Nation, mais de toutes celles de l'Europe*. Si telle a été ſa perſuaſion, il auroit dû au moins ne pas nous

nous préſenter un *Eſprit* auſſi volatil que celui de cet Extrait. *Le premier Philoſophe de l'Europe* y paroît dans un raccourci qui étonne, & d'une ſéchereſſe plus que géométrique, ce qui n'eſt pas propre à faire honneur à la *Philoſophie*. Auſſi ne faut-il pas être ſurpris que le Public, dont le Compilateur bénévole a voulu preſſentir le goût, ne ſe ſoit pas empreſſé à lui voir augmenter ſa Collection. Cet homme ſubſtantiel auroit eu bientôt réduit tous nos Philoſophes à rien.

Il n'eſt pas plus heureux lorſqu'il dit que *notre Siecle ne le céde en rien aux plus célébres de l'antiquité*. A-t-il pu ignorer que ceux de *Périclès*, d'*Auguſte*, de *Léon X*, & de *Louis XIV*, ſeront toujours par excellence les Siecles du Goût & de la Raiſon? Qui pourra donc aſſurer la préſéance au nôtre? Sera-ce les lumieres philoſophiques? Mais on ſait en même tems que tous ces beaux Siecles ont dégénéré, quand ces météores ont paru.

M. de *Gomicourt* eſt beaucoup plus connu par un Ouvrage périodique, intitulé, *l'Obſervateur Francois à Londres*, où il ſait répandre de l'intérêt ſur les matieres qu'il y traite. Il faut croire qu'abandonné à lui-même, ſon jugement y eſt moins expoſé aux mépriſes, que lorſque l'enthouſiaſme philoſophique lui ſert de guide.

GOUDELIN., [*Pierre*] né à Toulouſe, mort dans la même ville en 1649 âgé de 67 ans, célebre Poëte Gaſcon dont les Ouvrages ſubſiſteront tant qu'on parlera la langue dans laquelle ils ſont écrits, & qui ſerviront à la faire ſubſiſter elle-même.

Il s'eſt exercé dans l'Epigramme, le Sonnet, l'Epitre, l'Idylle, la Chanſon, l'Ode & le Chant Royal, & a excellé dans tous ces genres. Nous oſons dire, ſans crainte d'être démentis par ceux qui ſont en état d'apprécier ſes ouvrages, qu'il le diſpute à nos meilleurs Poëtes par l'agrément & la fécondité des images & des fictions, l'élégance & la variété des tours, la juſteſſe & l'originalité des expreſſions, & ſurtout par l'harmonie imitative. Quoiqu'il eut reçu de la nature une imagination vive & brillante, un caractere tendre & enjoué, & un génie véritablement poétique, nous doutons qu'il eût également réuſſi, s'il avoit écrit en France, langue pauvre & timide en comparaiſon de celle qu'on parle en Languedoc. Celle-ci eſt non-ſeulement riche & hardie, mais pittoreſque & fléxible, douce & énergique, variée & harmonieuſe; elle n'a ni expreſſions triviales ni images ignobles, parce que le Peuple y donne le ton, & qu'une langue qui n'eſt point

ſujette au caprice des Cours & des Académies ne peut ni s'appauvrir ni dégénérer *.

Bayle, *Doujat*, *Peliſſon*, le P. *Vaniere*, *Campiſtron* à qui la langue de *Goudelin* n'étoit point étrangere, faiſoient beaucoup de cas de ſes Poéſies; c'eſt ſans doute ce qui a engagé M. *Titon du Tillet* à placer ce Poëte dans ſon Parnaſſe François. La ville de Toulouſe pleine d'admiration pour ſes talens & d'eſtime pour ſes vertus, lui fit une penſion pendant les vingt dernieres années de ſa vie, &, lorſqu'il fut mort, plaça ſon buſte dans le Capitole à côté de celui du Poëte *Maynard* ſon Compatriote.

* L'Idiome Languedocien n'eſt autre choſe que la *Langue Romance* ou *Romaine* que parloient les François avant que leurs Rois euſſent fixé leur ſéjour à Paris. On peut s'en convaincre par la lecture de *Nitar*, Auteur du neuvieme Siecle qui, dans ſon Hiſtoire des guerres entre les fils de *Louis le Débonnaire*, rapporte pluſieurs paſſages écrits en *Langue Romance*, qui ne différent en rien du langage uſité aujourd'hui par les Languedociens. Les différentes Poéſies qui nous reſtent des *Troubadours* ou *Trouveyres*, en ſont une nouvelle preuve. Cette langue fut dans la ſuite appellée *Provençale*, du nom des Comtes de Toulouſe, qui prenoient le titre *de Marquis & de Seigneurs de Provence*. C'eſt ce qui fit donner le nom de *Poëtes Provençaux* aux Troubadours & aux autres Poëtes de la Gaule Narbonnoiſe.

GOUJET, [*Claude-Pierre*] Abbé, des Académies de Marſeille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1767.

De plus de trente ouvrages que nous avons de cet Auteur on ne connoît gueres que ſa *Bibliothéque Françoiſe* qui lui donnera toujours de la célébrité. L'érudition qui y eſt répandue, le ſtyle qui, ſans être vif ni délicat, a une rondeur juſtement proportionnée à ce genre de compoſition, le font lire avec plaiſir. On auroit ſeulement voulu que M. l'Abbé *Goujet* ſe fût borné à la qualité d'Hiſtorien, ſans prendre celle de Juge. Pour prononcer ſur les Ouvrages d'eſprit, il faut être connoiſſeur & impartial. Cet Auteur a trop paru oublier que ces deux qualités lui manquoient.

GOULU, [*Jean*] Général de l'ordre des Feuillans, né à Paris en 1576, mort dans la même ville en 1629.

Ce n'étoit pas la peine qu'il ſe fît connoître dans la République des Lettres par un démêlé tel que celui qu'il eut avec *Balzac*. La fermentation de ſon eſprit plus fait pour la ſolitude & le recueillement, que pour l'eſcrime littéraire, ne produiſit que des libelles auſſi abſurdes que pla-

tement écrits. Ils ſont oubliés aujourd'hui pour l'honneur de ſa politeſſe : ſes Vers & ſes Traductions le ſont auſſi pour l'honneur de ſa littérature.

GOURNAY, [*Marie* JARS DE] morte à Paris en 1645, âgée de 80 ans, fut en haute conſidération parmi nos premiers Académiciens. Elle étoit très-jalouſe de la ſociété des beaux eſprits; & quiconque prétendoit à ce genre de gloire, devoit d'abord un tribut à ſa vanité. A ce ridicule près qui n'en eſt plus un aujourd'hui, Mademoiſelle de *Gournay* avoit du mérite. Son eſprit étoit orné; elle avoit l'imagination vive & agréable, une érudition peu commune parmi les perſonnes de ſon ſexe. C'eſt ce qu'il eſt facile de reconnoître par ſes Ouvrages qu'elle termine aſſez ſingulierement. » Si ce livre me ſurvit, dit-elle, je » défends à toute perſonne, telle qu'elle ſoit, » d'y ajouter, diminuer, ni changer jamais au» cune choſe, ſoit aux mots ou en la ſubſtance, » ſous peine à ceux qui l'entreprendront d'être te» nus pour déteſtables aux yeux des gens d'hon» neur, comme violateurs d'un ſépulchre inno» cent..... Les inſolences, voir les meurtres de » réputation que je vois tous les jours en pareils » cas en cet impertinent ſiecle, me portent à là-

» cher cette imprécation «. Ces terribles anathêmes ont ſans doute effrayé le Lecteur, & c'eſt apparemment pour ne pas s'expoſer à cette tentation qu'on ne les lit plus. On leur rendroit cependant un grand ſervice d'en retrancher une infinité de mots ſurannés pour leſquels Mademoiſelle de *Gournay* a toujours eu la plus tendre affection, ce qui engagea *Ménage* à la faire figurer dans ſa *Requête des Dictionnaires*. Le Cardinal de *Richelieu* ne pouvoit s'empêcher de rire quand il lui en entendoit prononcer. *Tant mieux*, lui répondit-elle un jour, *je fais un grand bien à la France*. La fineſſe de ce mot conſiſtoit à faire entendre au Miniſtre qu'elle conſervoit les jours de ſon Eminence en l'égayant, genre de flatterie plus fait pour plaire à celui qui en étoit l'objet, qu'au Lecteur qui n'en juge pas de même.

Il ne faut pas ignorer que Mlle de *Gournay* fut fille adoptive de *Michel Montagne* qu'elle avoit elle-même choiſi pour Pere après la mort de ſes Parens. On lui doit une édition des *Eſſais* avec une Préface à ſa maniere, où l'on trouve des traits de ſens, d'eſprit & d'érudition, qui ont fourni, par parenthèſe, à *Paſcal* trois ou quatre de ſes plus brillantes penſées.

GOURNÉ, [*Pierre-Mathias* DE] Prieur de

N. D. de Taverny, né à Dieppe en 1702. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages sur la Géographie ancienne & moderne, parmi lesquels il s'en trouve deux ou trois dont on fait cas.

GOUSSET, [*Jacques*] Ministre protestant, né à Blois en 1635, mort à Groningue en 1704, où il étoit Professeur de langue Grecque & de Théologie. On a de sa façon un Dictionnaire Hébreu auquel il travailla pendant quarante ans, & qui n'en est pas meilleur pour cela, s'il faut en croire plusieurs Savans qui en ont fait la Critique.

GRAFFIGNY, [*Françoise* D'HAPPONCOURT DE] née à Nancy en 1696, morte à Paris en 1758. Ses *Lettres Péruviennes* lui ont fait une grande réputation. Quoiqu'il regne dans ce Roman un ton de métaphysique qui paroît contre nature, sur-tout dans une femme, & qui en refroidit l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expressions alambiquées; quoique le dénouement en soit totalement manqué, on ne peut cependant se refuser, en le lisant, au charme séducteur qui en rend la lecture agréable & en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendresse a de plus vif & de plus touchant, tout ce que la nature

animée par le ſentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richeſſe des détails, la variété des images, la chaleur du ſtyle, le pathétique des ſituations, peuvent offrir à l'ame pour l'intéreſſer, la captiver & l'attendrir, ſe trouve dans cet Ouvrage eſtimable, préférable à mille autres du même genre. On eſt ſeulement fâché que l'infidélité de *Zilia*, contre l'attente du Lecteur, vienne amortir l'intérêt qu'elle inſpire. Son changement, dont les motifs, malgré l'adreſſe de l'Auteur, trouvent peu de grace dans un cœur ſenſible, change auſſi les ſentimens qu'on ſe plaiſoit à éprouver en ſa faveur. Elle a beau faire des tours de force pour juſtifier ſa foibleſſe, on n'y découvre plus que les preſtiges d'une conſcience qui veut s'étourdir ſur ſes fautes, mais qui n'en impoſent point au Juge impartial qui doit les condamner.

Madame de *Graffigny* eſt Auteur du Drame de *Cénie*, en cinq actes & en proſe. Cette Pièce eut beaucoup de ſuccès dans ſa nouveauté, & le Public la revoit jouer avec un nouveau plaiſir. Tel ſera toujours le ſort de ces Pièces où l'intérêt domine, quand elles ſeront réduites aux juſtes bornes que le bon goût doit leur preſcrire.

GRAMMOND, [*Gabriel*, Seigneur DE] Préſident au Parlement de Toulouſe, mort en 1654.

On fait peu de cas de ſon *Hiſtoire de Louis XIII* à cauſe de l'inexactitude des faits que l'envie de plaire au Cardinal de *Richelieu* lui fit dénaturer; mais on eſtime ſon Hiſtoire des Guerres que ce même Monarque eut à ſoutenir contre les Sujets Proteſtans, pour les recherches & les anecdotes curieuſes qu'elle renferme. Le ſtyle de ces deux Ouvrages eſt peu ſoigné.

1. GRAND, [*Joachim* LE] Abbé, né à St. Lo, en Normandie, en 1653, mort à Paris en 1733.

Il fut très-profond dans l'Hiſtoire & dans la Politique, & ſe diſtingua dans pluſieurs ambaſſades, où ſous le titre de Secretaire il eut la plus grande part aux Traités qui ſe négocierent de ſon tems. A ſon retour il exerça dans le Miniſtere des Affaires étrangeres la place que M. l'Abbé de *La Ville* remplit aujourd'hui avec tant de ſuccès & de diſtinction. Quoiqu'on ne liſe plus ſes différens Mémoires, parceque les objets ſur leſquels ils roulent, ont ceſſé d'être intéreſſans, on y trouve néanmoins des anecdotes & des vues

propres à satisfaire & à instruire les Curieux. Son *Histoire du Divorce d'Henri VIII* est surtout un recueil de faits qu'on peut consulter utilement, pour connoître les principaux ressorts pratiqués dans ce célébre événement.

2. GRAND, [*Marc-Antoine* LE] Comédien, mort à Paris en 1728, âgé de 56 ans.

Peu content de prêter sa voix aux productions des autres, il voulut occuper la Scène de ses propres Ouvrages. Le défaut principal de ses Comédies en général est d'être peu régulieres & trop licentieuses, mais elles offrent de la gaieté, des saillies, du naturel, un dialogue vif, & des traits d'un très-bon Comique. Plusieurs sont restées au Théâtre ; *L'Aveugle-Clairvoyant*, *l'Ami de tout le monde* & *la Nouveauté*, sont celles qui reparoissent le plus souvent.

GRANVILLE, [*Jean-Etienne* LE BRUN DE] *Voyez* BRUN.

GRANGE, [*Joseph* DE CHANCEL DE LA] né au Château d'Antoniat près de Périgueux en 1676, mort au même Château en 1758.

Ses plus grands succès ont été précisément dans le genre qu'il auroit dû s'interdire. Tout le

monde connoît ſes *Philippiques*, ouvrage auſſi plein d'énergie que de fiel & d'atrocité, dont la Poéſie ne fait pas pardonner les monſtrueux écarts. Malheur à ceux qui n'ont d'eſprit qu'autant que la bile fermente dans leur eſtomac. L'eſprit qui naît des paſſions déréglées ne peut que s'égarer, & perd aux yeux des hommes ſages tout le mérite qui tranſpire dans ſes productions. Il y a toute apparence que c'étoit le ſeul germe de celui de M. de *la Grange*; ce qu'il a fait de ſang-froid eſt au-deſſous du médiocre. Il eſt étonnant que ſes Tragédies ne conſervent pas même le plus foible reſte de cette chaleur impétueuſe qu'on remarque dans ſes *Philippiques*. *Amaſis*, *Ino & Mélicerte*, ſont reſtées au Théâtre ſans qu'on s'empreſſe trop de les faire reparoître. Le défaut de ſimplicité dans le plan, les négligences dans la verſification, ont été cauſe du diſcrédit de cette derniere, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs intéreſſante & pathétique; la premiere eſt beaucoup mieux conduite, mais les défauts de l'élocution nuiſent également au mérite qu'elle peut avoir. Malgré ſa médiocrité elle n'a pas laiſſé de fournir au Marquis de *Maffei* & à M. de *Voltaire* le ſujet de leur *Mérope* ſous des perſonnages différens.

Pour apprécier en deux mots les talens & les défauts dramatiques de M. de *la Grange* qu'on

réuniſſe d'un côté, la fécondité de l'invention, la liaiſon dans l'intrigue, l'adreſſe dans l'enchaînement des Scènes, la juſteſſe & l'intelligence dans le Dialogue, & de l'autre, les travers d'une imagination romaneſque à la foibleſſe du ſtyle, au manque de vigueur dans les caractères, à trop de langueur dans le dialogue, & l'on aura une juſte idée de ce Poëte.

On peut donc conclure qu'il n'avoit de talent décidé que pour la Satyre, car ſes *Opéra* ſont encore inférieurs à ſes Tragédies. Cette malheureuſe diſpoſition ne l'abandonna preſque jamais. Après avoir fait des vers à la louange du Gouverneur des Isles Ste. Marguerite, où il étoit priſonnier, & en avoir obtenu par reconnoiſſance un peu plus de liberté, il fit bientôt après une Epigramme violente contre le même homme, ce qui le replongea dans une plus étroite priſon. Ce trait ſuffit ſeul pour faire connoître que les talens ſont toujours dangereux pour les mauvais caractères.

Il a laiſſé un fils qui a cultivé auſſi la Poéſie. Si les vers de celui-ci ne ſont pas non plus de la premiere perfection, ils ſont du moins bien éloignés de l'emportement de ceux de ſon pere.

GRAVILLE, [*Barthelemi-Claude* GRAIL-

LARD DE] né à Paris en 1727, mort en 1764. De toutes les Brochures dont il a été le pere, la ſeule qui lui ait ſurvécu eſt celle qui a pour titre, *l'Ami des Filles*. Ce n'eſt pas un de ces Ouvrages approfondis, médités avec ſoin, & toujours irréprochables dans leurs maximes; mais il eſt écrit avec facilité & contient des avis dont le Sexe peut tirer de l'utilité.

GRÉCOURT, [*Jean-Baptiſte-Joſeph* VILLARS DE] Chanoine de Tours, ſa patrie, né vers 1683, mort dans la même ville en 1743; Poëte moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordurier. Il s'eſt exercé dans le genre des Contes de *la Fontaine* & des Epigrammes de *Rouſſeau*, ſans ſonger qu'il n'avoit ni le même génie que ces deux Poëtes, ni les mêmes qualités pour lui faire pardonner ſes licences. Son Poëme de *Philotanus* n'eut de ſuccès que par les circonſtances & que parce que la malignité humaine eſt toujours avide de ce qui la flatte. L'uniformité du ſtyle, le peu de nobleſſe des penſées, le défaut de fineſſe & même d'imagination, réduiſent ce Poëme plus burleſque que marotique dans la claſſe de ces ouvrages qui ne ſont plus ſupportables dès que le ſujet ceſſe d'intéreſſer.

GRESSET, [*Jean-Baptiſte-Louis*] de l'Académie Françoiſe & de celle de Berlin, né à Amiens.

Le *Vert-vert* ſera toujours un Poëme charmant & inimitable. Sans ſouiller ſa plume par l'impiété & la licence qui deshonorent celle de l'Auteur de *la Pucelle*, le Poëte a ſu y répandre un agrément, une fraîcheur & une vivacité de coloris qui le rendent auſſi piquant dans les détails, qu'il eſt riche & ingénieux dans la fiction. On placera toujours cet agréable badinage parmi les productions originales, propres à faire aimer des étrangers la gaieté Françoiſe, en écartant toute mauvaiſe idée de nos mœurs.

Ses autres Poéſies légeres ne le diſtinguent pas moins des Poëtes de nos jours qui ſe ſont exercés dans le même genre. Si on leur pardonne quelques négligences qui prêtent quelquefois à l'agrément du ſtyle, & quelques longueurs qui impatientent le Lecteur, on conviendra que c'eſt ce que nous avons de mieux pour le naturel, les graces & la ſimplicité.

Le Méchant ſera toujours, de l'aveu des Connoiſſeurs, une de nos excellentes Comédies & un vrai modele de verſification. Le ton de cette Pièce eſt du meilleur goût, le Dialogue plein d'aiſance & de vivacité, le ſtyle précis, élé-

gant & varié ; les caracteres en ſont ſaiſis & deſſinés avec fineſſe & rendus avec vérité.

M. de *Voltaire* a donc eu tort de plaiſanter M. *Greſſet* ſur ſes ſcrupules au ſujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Il étoit très-permis à un Poëte, toujours attentif à reſpecter les mœurs & la Religion, de ſe repentir publiquement d'avoir exercé ſes talens dans un genre que l'auſtere vertu eſt très-éloignée d'approuver. D'ailleurs perſonne ne devoit être plus réſervé ſur la cenſure comique que l'Auteur de la *Prude*, de l'*Indiſcret*, de *la Femme qui a raiſon*, du *Droit du Seigneur*, de *Charlot ou la Comteſſe de Givry*, en un mot de toutes les Comédies qui ont paru ſous ſon nom. Mais enfin il a voulu être plaiſant, & il a oublié qu'*Arlequin* demeure toujours *Arlequin*, même lorſqu'il a joué ſon rôle avec le plus d'applaudiſſement.

GREVIN, [*Jacques*] né à Clermont en Beauvoiſis, mort à Turin en 1570, âgé de 29 ans, Poëte oublié & contemporain de *Ronſard*. Tout ce qu'on peut dire à ſon ſujet, c'eſt qu'il paroît avoir le premier introduit parmi nous l'uſage des Chanſons galantes dont il avoit tiré le modele des Italiens & des Eſpagnols. Celles qu'on a faites depuis, ſont très-propres à effacer

les ſiennes. Ce genre étoit réſervé à notre Nation & aucune n'y a plus excellé.

GRIFFET, [*Henri*] Jéſuite, Prédicateur du Roi, né à Moulins en Bourbonnois en 1698.

L'éloquence de la chaire, l'Hiſtoire & la Critique ont ſucceſſivement exercé ſes talens. Ses *Sermons*, quoique très-eſtimables, d'un ſtyle naturel, oratoire & aſſorti aux différens ſujets, ne ſont pas la partie la plus ſenſible de ſon mérite. La *Continuation de l'Hiſtoire de France du P. Daniel* & l'*Hiſtoire de Louis XIII*, eſt particulierement ce qui lui aſſure une gloire ſolide parmi nos utiles Littérateurs. Les Diſſertations qu'il a répandues dans le corps de l'ouvrage du P. *Daniel*, ſont d'une inſtruction & d'une netteté qui jette le plus grand jour ſur pluſieurs parties de nos Annales qui n'étoient pas encore aſſez développées. L'érudition, la ſagacité, la méthode, y marchent d'un pas égal revêtues du genre de ſtyle convenable à ces ſortes de diſcuſſions. Le volume qu'il a ajouté aux *Mémoires chronologiques* du P. d'*Avrigny*, ſon confrere, eſt marqué au même coin. Son dernier Ouvrage ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire, doit être regardé comme le Code de tous les Hiſtoriens.

On a encore du P. *Griffet* pluſieurs Livres aſcétiques

aſcétiques, comme l'*Année du Chrétien*, l'*Exercice de Piété pour la Communion*, &c, qui prouvent autant la diverſité de ſes talens, que ſon zèle pour la Religion.

GROSLEY, [*Pierre-Jean*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, né à Troyes en 1718.

Il a beaucoup écrit & preſque tous ſes Ouvrages ſont inſtructifs. On peut le placer avantageuſement dans le petit nombre de Littérateurs qui ſoutiennent parmi nous le goût de l'érudition. Avec un ſtyle plus ſoigné, il ſeroit encore plus intéreſſant, & par-là même plus utile. Son *Voyage d'Italie* & celui *de Londres* ſont les plus eſtimées de ſes productions, où parmi quelques petites inéxactitudes on reconnoît le bon Obſervateur, en état de communiquer ſes obſervations d'une maniere auſſi agréable qu'inſtructive.

GUEDEVILLE, [*Nicolas*] né à Rouen vers 1650, mort en 1712.

Après avoir quitté les Bénédictins il ſe réfugia en Hollande où il ſe maria. La néceſſité ſans doute le jetta dans le métier d'Ecrivain, pour pouvoir ſubſiſter; les Ouvrages qu'on a de lui ſe reſſentent également & du mauvais état de ſa fortune

& de la trempe de ſes ſentimens. Le plus connu eſt un Journal intitulé, l'*Eſprit des Cours de l'Europe* qui n'eſt qu'un Recueil de déclamations pleines de fiel, de menſonges, de platitudes & d'atrocités. M. d'*Avaux* le fit ſupprimer, mais l'Auteur le continua, après la mort de ce Miniſtre, ſous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, juſqu'en 1710. Malgré la baſſeſſe du ſtyle, cet Ouvrage a été recherché, parce que la Satyre eſt toujours piquante pour tous les Eſprits, & encore plus pour ceux qui y applaudiſſent ſans diſcernement. Il faut bien ſe garder d'accueillir de ſemblables productions. Quand la Satyre eſt inſolente & calomnieuſe, elle n'eſt propre qu'à révolter les ames honnêtes; elle eſt pardonnable & utile, lorſqu'elle attaque des défauts ou des abus réels, en reſpectant les loix de la bienſéance & en annonçant ſurtout plus de zèle que de malignité.

GUELLETTE, [*Thomas-Simon*] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1683, mort à Charenton en 1766.

Les Contes Mogols, les *Mille & une heure*, les *Mille & un quart d'heure* ſont le fruit de ſa plume facile & plus attentive à conſulter le goût des perſonnes frivoles & oiſives, que l'utilité du

Lecteur éclairé & judicieux. On doit être peu ſurpris que ces rêveries aient été bien reçues, dès qu'elles furent miſes au jour. Il eſt une certaine claſſe d'Eſprits, & c'eſt le plus grand nombre, incapables de s'attacher à des lectures ſolides; il leur faut des Livres qui ne demandent ni application ni étude; & le talent de les amuſer n'a pas droit de prétendre aux honneurs des talens réels & honorables.

GUENEBAULD, [*Jean*] Médecin, né à Dijon, mort dans la même ville en 1630. On a de cet Auteur un Ouvrage de près de 200 pages in-4. intitulé, *Le Réveil de Chindonax, Prince des Vacies, Druydes, Celtiques, Dijonnois, avec la ſainteté, religion & diverſité des cérémonies obſervées aux anciennes ſépultures.* Ce livre eſt une preuve de l'intempérance des conjectures où ſe portent les enthouſiaſtes de l'antiquité. On avoit trouvé dans une vigne appartenante à M. de *Guenebauld* un tombeau de pierre où étoit une inſcription grecque qu'on a traduite ainſi:

» Dans le Bocage de Mithra, ce Tombeau » couvre le Corps de Chindonax, Grand-Prêtre. » Retire-toi, impie, car les Dieux ſauveurs gar- » dent mes cendres «.

Il n'en a pas fallu davantage pour faire, ſur

des preuves très-légeres, de ce *Chindonax*, un Prince des Vacies, des Druydes, des Celtes, des Dijonnois, & pour amener un Traité de la fainteté, de la religion des diverſes cérémonies obſervées aux anciennes ſépultures. Il peut y avoir des recherches utiles dans ce Traité, mais on conviendra que d'après la ſeule inſcription, il faut avoir bien du courage, pour faire de *Chindonax* un Prince des Vacies, des Druydes, &c. Quoi qu'il en ſoit, nous remarquerons au ſujet de cette découverte que M. *Guenebauld* ne fut pas le ſeul qui s'en enthouſiaſma. *Caſaubon* alla exprès de Geneve à Dijon pour voir ce monument; le Préſident *de Thou* voulut l'acheter; M. le Docteur ne put s'en détacher qu'en faveur du Cardinal de *Richelieu*, qui lui donna en échange la Charge de Bailli de l'Abbaye de Citeaux d'une utilité plus réelle. Après la mort du Cardinal, ce tombeau paſſa entre les mains de *Gaſton*, duc d'Orléans. On ne ſait ce que cette pierre eſt devenue depuis ce tems; M. l'Abbé *le Bœuf* très-avide, comme on ſait, de ces ſortes de morceaux, aſſure cependant l'avoir vue dans la Baſſe-Cour d'un Curé, près de Verſailles, où elle ſert d'abreuvoir. C'eſt ainſi que tout dépérit dans la vie.

GUENÉE, [*Antoine*] Abbé, ci-devant Pro-

feſſeur de Rhétorique au Collége du Pleſſis, né dans le Diocèſe de Sens, eſt principalement connu par un Ouvrage intitulé, *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*, où l'on venge la Nation Juive des calomnies de cet Ecrivain, & où l'on releve avec force les erreurs, les mépriſes, les contradictions, les bévues, les abſurdités dans leſquelles il eſt tombé, lorſqu'il a voulu diſſerter ſur l'ancien Peuple de Dieu & ſur les Livres ſacrés. Il eſt peu d'ouvrages polémiques qui ſoient écrits avec autant de ſolidité, de ſageſſe, de méthode & d'honnêteté. Cependant M. de V. n'y a répondu que par des injures toujours plus faciles que les raiſons, ſurtout quand on a tort. Mais ſes invectives n'ont pu nuire au ſuccès de ces *Lettres*. On vient d'en donner une troiſieme Edition qui n'a pas été moins bien accueillie du Public que les précédentes, & qui, entre pluſieurs augmentations, contient ſix nouvelles Lettres employées à la défenſe de la légiſlation de *Moyſe*. On ne peut refuſer à M. l'Abbé *Guenée* une grande érudition, une profonde connoiſſance de l'hiſtoire ancienne en général, & de celle des Hébreux en particulier, une logique vive & preſſante, de la juſteſſe dans les idées, de la clarté & de la netteté dans le ſtyle qui n'eſt peut-être pas aſſez

animé, & un ton de modeſtie & de politeſſe d'autant plus généreux, que l'Auteur prend la défenſe de la vérité contre un Adverſaire qui l'avoit traité d'*Imbécille* & de *Franc ignorant*.

GUERET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1641, mort dans la même ville en 1688.

Le Parnaſſe reformé, & *la Guerre des Auteurs*, qui en eſt la ſuite, eurent beaucoup de ſuccès dans leur nouveauté, & ſeroient encore aujourd'hui des Ouvrages piquans, ſi la plaiſanterie & l'ironie qui y dominent étoient d'un meilleur goût. Ce qu'on y remarque de plus eſtimable, c'eſt la droiture & le zèle de leur Auteur. Il étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de ſon tems, qui n'étoient cependant rien en comparaiſon de celles qui déshonorent le nôtre. Il eût fallu, pour avoir un ſuccès durable, que *Gueret* eût ſçu mieux modérer ſes ſaillies, & qu'il eût attaqué ce travers de ſon ſiecle avec des armes plus propres à en faire ſentir le ridicule & les dangereux effets. Tant que les Auteurs médiocres auront la reſſource de ſuppléer au défaut du mérite par les manéges des petites ſéductions de Société, la Littérature ſera médiocre, parce que le vrai talent, qui dédaigne les manœuvres,

ſera toujours opprimé & méconnu. Les Roſſignols déſerteront les boſquets du Parnaſſe, pour y laiſſer glapir les Roitelets, à moins que le Dieu du Goût ne vienne en perſonne écorcher les *Marſias*, & diſtribuer des oreilles d'âne aux *Midas*, qui les protégent ou les approuvent.

GUIBERT, [*N.* Madame] Penſionnaire du Roi, née à Verſailles en 1725.

Ses Vers ont été loués par les Journaliſtes; mais ceux qui les liſent ſans prévention, trouvent qu'elle eût pu ſe diſpenſer d'en publier le Recueil. Madame *Guibert* a joint, dit-on, dans ſa premiere jeuneſſe les agrémens de la figure à la prétention de l'eſprit: elle a dû ſans doute l'accueil de ſes Poéſies à l'empire de ſes charmes. Les Lecteurs qui ne l'ont point vue, ſont donc diſpenſés d'être auſſi indulgens, & on peut lui dire que c'eſt deſirer trop de faveurs à la fois, celles des Grâces & des Muſes.

GUICHARD, [*Jean-François*] Poëte léger, plein d'eſprit & de ſaillies. Il ne s'eſt encore exercé que dans des bagatelles & ſortiroit peut-être de ſon genre, s'il entreprenoit un Ouvrage ſérieux & de longue haleine. Nos Journaux ont ſouvent préſenté de petites Pièces de Poéſie

de ſa façon qui ſe font lire avec plaiſir. Le Recueil qu'il ſe propoſe d'en donner pourra être très-piquant, à condition qu'il en écartera certains Contes trop libres répandus ſous ſon nom dans les Sociétés. La petite Comédie lyrique du *Bucheron* eſt pleine d'agrément & de gaieté, & eſt dans le vrai goût du Théâtre Italien qui ſe perd tous les jours par le jargon philoſophique qu'on a eu la maladreſſe d'y admettre.

GUICHENON, [*Samuel*] Hiſtoriographe de France, de Savoye & de Dombes, né à Macon en 1607, mort en 1664.

Ceux qui écrivent ſur l'Hiſtoire de France, trouveront de grands ſecours dans ſes Ouvrages; ils contiennent des recherches curieuſes qui remontent fort haut. Son *Hiſtoire de Breſſe & de Bugey*, dont on a donné une nouvelle Edition en 1770, ſon *Hiſtoire généalogique de la Maiſon de Savoye*, fourniront toujours un recueil de titres, de chartes, d'obſervations, d'éclairciſſemens qui peuvent ſervir à débrouiller le cahos de l'Hiſtoire, dont on ne ſauroit trop conſtater les monumens. Au reſte, ces Ouvrages ſont enrichis de figures, plus propres à inſtruire le Lecteur que la plûpart des colifichets qui embelliſſent nos Brochures, & qui les font vivre quelque tems à la faveur du Burin.

GUYON, [*N.*] Abbé, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté.

Il eſt moins connu par ſon *Hiſtoire Romaine*; ſon *Hiſtoire des Indes*, celle *des Amazones*, celle *des Empires*, & ſon *Eſſai critique ſur* celui *d'Occident*, que par l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, Ouvrage où il entreprend de réfuter les erreurs & les impiétés de M. de *Voltaire*, en rapprochant ſes principes, & en le mettant en contradiction avec lui-même. Ce Livre a été accueilli, comme il le méritoit, par les Honnêtes-gens, & a eu pluſieurs Editions.

Il étoit naturel que l'Oracle, ſi vivement attaqué dans ſon ſanctuaire, ſe déchaînât à ſon tour contre le Profanateur de ſes myſteres; mais la maniere dont il s'eſt expliqué, n'a fait que mieux connoître combien il étoit indigne du culte que la ſuperſtition lui rendoit. Les termes les plus bas ſont ſortis en foule de ſa bouche ſacrée, & jamais Divinité ne fit entendre un pareil langage. Nous ne répéterons pas tous les anathêmes de ſa fureur; il ſuffit de dire qu'il l'appelle *Valet de Libraire, Auteur de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs, le dernier des Ecrivains inutiles & par conſéquent le dernier des Hommes.* Ces raiſons ne ſont rien moins que divines. Voici ce qu'un

ſimple Mortel y a répondu dans un * Ouvrage édifiant.

» Les derniers des hommes, M. de *Voltaire*, » ſont ceux qui ſont les plus dangereux, & les » plus dangereux ſont ces Ecrivains dont la » plume s'efforce de renverſer tout à la fois l'or- » dre de la Religion & celui de la Société; ces » Ecrivains qui dégradent les Lettres par l'in- » juſtice de leur haîne, l'amertume de leur ſtyle, » la licence de leurs déclamations, l'atrocité de » leurs calomnies, le renverſement de toutes les » bienſéances; ces Ecrivains qui amuſent, par » leurs bons mots & leurs ſarcaſmes, la multi- » tude ignorante & légére, & qui oſent ridicu- » liſer le mérite & l'honnêteté; ces Ecrivains » qui veulent être plaiſans aux dépens de ce qu'il » y a de plus ſacré & de plus reſpectable, qui » veulent être crus en dépit du jugement & de » la raiſon, qui veulent être eſtimés malgré » la juſtice & le bon goût; ces Ecrivains enfin » que le délire encenſe, & qui, noircis par la » fumée de l'encens même qu'ils ont reçu, ſont » mis enſuite au rebut, comme ces fauſſes Di-

---

* *Tableau philoſophique de l'eſprit de M. de Voltaire, pour ſervir de ſuite à ſes Ouvrages & de Mémoires à l'Hiſtoire de ſa Vie.*

» vinités que la ſuperſtition la plus groſſiere ne » peut adorer qu'un moment «.

GUYS, [*Jean-Baptiſte*] de l'Académie de Caën, né à Marſeille.

Son Drame en Vers libres d'*Abaylard & d'Héloïſe*, n'eſt point fait pour être repréſenté ; ſa Tragédie de *Térée*, en cinq actes, ne l'a jamais été ; mais on remarque dans ces deux Pièces une verſification facile & quelquefois pleine de chaleur.

H.

1. HABERT, [*François*] né à Iſſoudun en Berri, Poëte qui vivoit ſous *François I* & ſous *Henri II.* Après *Marot*, il eſt celui de tous ſes Contemporains qui ait réuni plus de grace & d'énergie dans ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, & qu'on ne lit plus. Les Littérateurs qui ne ſe laiſſent point aller au torrent de la mode & du bel-eſprit, y trouveront des morceaux qui pour la force & l'imagination, ſont infiniment ſupérieurs à ces prétendus morceaux choiſis dans nos anciens Poëtes qui figurent dans le Mercure. C'eſt ſur-tout dans les Epitres qu'*Habert* a le mieux réuſſi. Il en a d'hiſtoriques, de badines, de philoſophiques. C'eſt de ce dernier genre qu'eſt celle qu'il adreſſe au Comte de *Nevers*, dont le but eſt de prouver qu'il n'y a point de véritable nobleſſe ſans vertu,

Non pas vertu, de laquelle eſt vêtu
L'homme arrogant, qu'on dit vertu mondaine,
Qui ſemble belle & ne vaut un feſtu,
Pour ce qu'elle eſt de tout orgueil fontaine;
Mais bien vertu excellente, haultaine,

Qui fait des Grands la naiſſance florir,
Qui ſous les pieds met l'envie & la haine,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir,
Vertu qui vient d'une ſource certaine
De vérité, non ſujette à mourir.

Pierre HABERT, ſon frere, n'eut pas autant de ſuccès dans la Poéſie, qu'il cultiva également. Ses Ouvrages ne laiſſerent pas de lui procurer des Charges honorables à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III.* Il fut pere d'un autre Poëte connu ſous le nom d'*Iſaac Habert*, dont les productions ſont auſſi inconnues que les ſiennes. C'eſt de ce dernier que naquit *Iſaac Habert*, mort Evêque de Vabres en 1668, de qui nous avons des Poéſies Latines aſſez eſtimées, des Hymnes, entre autres, inſérées dans quelques Breviaires, dont la chaleur & l'onction donnent une idée favorable des talens & de la piété de l'Auteur.

2. HABERT, [*Philippe*] Commiſſaire d'Artillerie, un des premiers qui furent reçus à l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1603, mort en 1637, d'une autre famille que les précédens.

On a de lui un Poëme de trois cents Vers, intitulé, *le Temple de la Mort*, où l'harmonie ſe fait ſentir autant que la verve, & où le langage eſt beaucoup plus pur, que dans la plûpart des

ouvrages de ſon tems & même de celui-ci ; ce qui prouve qu'il avoit du génie & qu'il auroit pu porter plus loin la perfection de ſes talens, ſi la mort n'eût abregé ſa carriere. On ſera étonné de ce début, ſur-tout ſi on ſe rappelle que *Deſpreaux* & *Racine* n'étoient pas nés, quand ce petit Poëme parut.

Sous ces climats glacés où le Flambeau du monde
Eſpand avec regret ſa lumiere féconde,
Dans une Iſle déſerte eſt un Vallon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
Là, ſur de vieux Cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oyſeaux de malheureux augure,
La terre pour toute herbe y produit des poiſons,
Et l'hyver y tient lieu de toutes les ſaiſons.
Mille ſources de ſang y font mille rivieres, &c.

3. HABERT, [*Germain*] Abbé & Comte de Cériſy, de l'Académie Françoiſe, mort à Paris, ſa patrie, en 1655, frere du précédent, & auſſi bon Poëte que lui. Le plus connu de ſes Ouvrages & qui mériteroit de l'être davantage, eſt la *Metamorphoſe des yeux d'Iris changés en Aſtres*, Poëme d'environ ſept cents Vers, digne de figurer à côté des meilleures Métamorphoſes d'*Ovide*, ſoit pour l'invention qui en eſt auſſi ingénieuſe que féconde, ſoit pour la Poéſie qui

en eſt noble, coulante, pleine de chaleur & de ſentiment, mais où le goût de l'antithèſe ſe fait un peu trop ſentir.

HALDE, [*Jean-Baptiſte* DU] Jéſuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1743.

Il eſt connu dans la République des Lettres par la *Deſcription hiſtorique, géographique & phyſique de l'Empire de la Chine*, en 4 vol. in-folio. Cet Ouvrage eſt ce que nous avons aujourd'hui de plus complet & de plus exact ſur ce vaſte Empire. On l'a traduit dans preſque toutes les Langues de l'Europe, en entier ou par extraits. Le ſtyle en eſt ſimple, judicieux, & tel qu'il convient à une Deſcription hiſtorique.

Ce Jéſuite a eu auſſi une grande part au Recueil des *Lettres édifiantes & curieuſes*, écrites des Miſſions étrangeres, où parmi des récits propres à intéreſſer la piété, on trouve des détails de Géographie, de Phyſique, d'Aſtronomie, d'Hiſtoire naturelle, propres à intéreſſer également les Curieux & les Savans, dont quelques-uns ont ſçu profiter de pluſieurs découvertes qui ſont énoncées dans cette Collection.

HALLÉ, [*Pierre*] Profeſſeur en Droit Ca-

nonique dans l'université de Paris, né à Bayeux en 1611, mort à Paris en 1689; mérite d'être plus connu des Jurisconsultes que des Littérateurs. On a de lui un Recueil de Poésies & de Harangues Latines, qu'il publia étant Professeur de Rhétorique au Collége d'Harcourt, & qui ne peuvent être estimées que de ceux qui ne connoissent pas les bons Poëtes & les bons Orateurs.

Si cet Auteur n'a pas été heureux dans la partie des Belles-Lettres, il s'est rendu justement recommandable dans la Faculté de Droit, en introduisant dans ses Ecoles la discipline qu'on y observe aujourd'hui.

HAMEL : [Il y a plusieurs Auteurs de ce nom] *Voyez* DUHAMEL.

HAMILTON, [*Antoine*, Comte D'] mort à St. Germain-en-Laye 1720.

Ses Poésies sont très-agréables pour ceux qui préférent l'esprit & la gentillesse au sentiment. Son Epitre au Comte de *Grammont*, mêlée de prose & de vers, est une des plus jolies Pièces de ce genre. Les Romans qu'il a faits, n'intéressent que par un ton de badinage & de plaisanterie, dont il a le premier donné l'exemple. On lui attribue les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui

sont

ſont très-bien écrits, & qu'on peut propoſer comme un modele à ſuivre dans ces ſortes de productions.

HARDI ou HARDY ; [*Alexandre*] Poëte François qui vivoit du tems d'*Henri IV*, & qui a fait quarante Pièces de Théâtre parmi leſquelles il n'y en a pas une bonne. Cet Auteur ne travailloit que pour vivre, & la faim ne donne ni le tact néceſſaire pour ſentir les beautés, ni le tems de les perfectionner. Son ſtyle cependant eſt plus conforme au genre dramatique, que celui de tous ſes prédéceſſeurs. Il employa ſurtout les vers héroïques. Ceux par leſquels il commence ſa *Didon* ne ſont pas irréprochables, mais on en a fait de nos jours de plus mauvais :

Grands Dieux, qui diſpoſez de l'empire du Monde :
Toy, qui portes en main le tonnerre qui gronde,
Jupiter, ennemi du Peuple Phrygien,
Qui fais que notre Troye à préſent n'eſt plus rien, &c.

Il ne faut pas chercher dans ce Poëte les régles des trois unités ; on voit dans une de ſes Pièces intitulée *la Force du ſang* une fille enlevée au premier acte & qui au ſecond paroît dans la maiſon du raviſſeur ; elle accouche d'un fils, au troiſieme, qui, au quatrieme, ſe trouve âgé de

ſept ans, &c, au cinquieme acte, eſt reconnu par ſon pere. Dans ces tems encore barbares les Auteurs & les Spectateurs étoient également peu difficiles; on n'étoit point du tout étonné de voir le début d'une Pièce commencer dans un lieu & le dénouement arriver dans un autre, vingt ans après.

HARDION, [*Jacques*] de l'Académie Françoiſe & de celle des Belles-Lettres, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1766.

Ce n'eſt pas ſur les éloges de M. *Thomas* ſon ſucceſſeur à l'Académie Françoiſe, ni ſur ceux de M. *le Beau*, qu'il faut juger du mérite de cet Ecrivain. Quand les louanges ſont d'étiquette, on peut ſe diſpenſer de les prendre à la lettre. M. *Hardion* a beaucoup travaillé, mais ſes Ouvrages ne ſont le plus ſouvent qu'une compilation où le jugement & la ſaine Critique n'ont pas préſidé. Sa *Nouvelle Hiſtoire poétique* n'eſt qu'un recueil de morceaux traduits d'*Homere*, d'*Ovide* & de *Virgile*, dont il a fait un corps auquel il a donné une forme hiſtorique & qu'il a revêtu de ſon ſtyle net & facile à la vérité, mais ſouvent inégal. Ses deux *Traités* de la Poéſie & de l'Eloquence ſont une répétition inutile des préceptes des grands maîtres anciens & modernes: on n'y trouve pas

une seule pensée qui lui appartienne. L'*Histoire Universelle* est ce qu'il a fait de mieux ; mais on pourroit en faire une meilleure pour remplir les vues qu'il s'étoit proposées.

HARDOUIN, [*Jean*] Jésuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729 ; un des plus profonds & le plus singulier de tous les Savans qui ayent paru dans notre Littérature. L'immensité de son érudition le précipita dans les plus absurdes chimeres. A force de savoir il embrouilla tout ; & la grande connoissance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs & Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages composés par les Moines du treizieme siècle. Les Jésuites l'obligerent de se rétracter, ce qu'il fit, sans changer d'opinion, preuve certaine de folie. Son Livre intitulé *Athei detecti* ne pouvoit être non plus que le fruit d'une imagination blessée qui réalisoit tout ce qui se présentoit à elle. On sera surpris après cela d'apprendre que nous lui avons l'obligation de plusieurs excellens Ouvrages d'Histoire & de Critique ; tant il est vrai que le travers de l'esprit n'exclut pas toujours les lumieres nécessaires pour produire quelquefois de bonnes choses.

HARPE, [*N.* DE LA] voyez DELA-HARPE.

HAUTEROCHE, [*Noël* LE BRETON Sieur DE] mort à Paris en 1707 à 90 ans.

Egalement Acteur & Poëte, il a compoſé pluſieurs Comédies dont quelques-unes ſont conduites avec art, & d'une gaieté aſſez piquante. *Le Deuil*, *Criſpin Médecin*, *le Cocher ſuppoſé*, ſont reſtées au Théâtre, & ſervent quelquefois à dédommager des lugubres pantomimes, triſtes enfans de la Comédie larmoyante.

HAYER, [*Jean-Nicolas-Hubert*] Récollet, né à Sar-Louis en 1708.

Le meilleur Traité & le plus complet que nous ayons dans notre langue ſur *la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame* eſt de ce Religieux. Ce Traité qui forme pluſieurs volumes eſt écrit d'un ſtyle clair, net & facile, qui annonce plus l'homme de Lettres que le Théologien. Il eſt plein de réflexions ſolides, de comparaiſons juſtes, d'applications lumineuſes, &c. Les autres Ouvrages du P. *Hayer* ont pareillement pour objet la défenſe de la Religion; ſans être auſſi eſtimables que le premier, ils prouvent l'activité de ſon zèle, &

ne font pas moins honneur à ſes lumieres qu'à ſes ſentimens.

HELVÉTIUS, [*Claude-Adrien*] ancien Maître d'Hôtel de la Reine, ci-devant Fermier-Général, né à Paris en 1716, mort dans la même ville en 1771.

Le goût des Lettres le porta à de grands ſacrifices, & l'engagea dans de grands écarts. On connoît le ſort de ſon Livre *de l'Eſprit*, où une Métaphyſique téméraire a répandu tant d'erreurs & produit tant d'abſurdes aſſertions. Mais ſi M. *Helvétius* a eu le malheur de ſe tromper, il a eu au moins le courage de ſe rétracter & la prudence de ne rien mettre au jour, depuis le malheureux ſuccès de ſon Ouvrage.

S'il nous eſt permis de faire quelque réflexion ſur ſon caractere, nous ſerons autoriſés à dire que l'amour exceſſif de la célébrité & trop de penchant à ſe laiſſer ſéduire par des inſinuations artificieuſes, ont été la vraie cauſe de l'abus qu'il a fait de ſes talens, propres d'ailleurs à ſe faire eſtimer en toute autre matiere. La candeur & les autres vertus de ſon ame faiſoient pardonner, par ceux dont il étoit connu, les illuſions de ſa Philoſophie. Nous pouvons aſſurer, d'après de juſtes obſervations, qu'elle étoit dans lui une eſpece de ma-

nie involontaire, fruit de ſes premieres liaiſons, plutôt qu'une morgue arrogante & ſyſtématique. Auſſi M. *Helvétius* n'adopta-t-il jamais les intrigues & les procédés de la Cabale qui avoit ſu d'abord ſe l'attacher, par adreſſe, & le conſerver enſuite, par la juſte crainte qu'il avoit d'en devenir la victime. Il connoiſſoit trop bien le *Stylum philoſophicum* pour ne pas s'attendre à ſe voir accablé de ſarcaſmes, pour peu qu'il eut paru ſe détacher de l'étendard ſous lequel on le retenoit captif; il ſe contentoit de gémir dans le ſein de l'Amitié, de l'extravagance & des excès de tant de maniaques qui ſe faiſoient gloire de l'avoir pour confrere. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paroître philoſophe, avec tant de riſques, & la foibleſſe de n'oſer ceſſer de l'être, avec tant de moyens d'aſſurer ſa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il étoit capable de donner.

1. HENAULT, d'autres écrivent HESNAULT [*Jean*] né à Paris, mort en 1682.

Boileau ne lui a pas rendu juſtice en le confondant dans ſa neuvieme Satyre avec *Bardin*, *Colletet*, *Pelletier*. Son Sonnet ſur un avorton, celui qu'il fit contre le miniſtre *Colbert*, un autre ſur la vie privée, prouvent qu'il avoit beaucoup de talent pour la Poéſie. Ce fut lui qui en donna le

goût & en apprit les regles à Madame *Deshoulieres* ; peut-être même a-t-il ſacrifié à la gloire de cette Dame quelques morceaux dont il auroit pu lui-même ſe faire honneur. Quoi qu'il en ſoit, il étoit peu jaloux de la gloire que donnent les talens de l'eſprit, comme il le paroît par une Lettre qu'il adreſſa à ſon Eleve, ſous le nom de *Sapho*, pour l'exhorter à ne pas tant s'appliquer à l'étude.

On ne peut craindre trop d'être trop eſtimée,
Rien ne nous aſſervit comme la Renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le ſuit.
Pour moi, je ne ſuis point la dupe de la gloire :
Je vous céde ma place au Temple de Mémoire, &c.

On aſſure que ce Poëte avoit traduit en vers tout le Poëme de *Lucrece* & qu'il le mit au feu par des motifs de conſcience. A juger de cette Traduction par les cent premiers vers qui nous en reſtent & que nous devons à ſes amis qui les avoient copiés, c'eût été un des meilleurs Ouvrages de ce genre ; les divers morceaux qu'il a traduits de *Seneque* le Tragique nous confirment dans cette idée. On a oublié d'inſérer dans le Recueil de ſes Poëſies une Eglogue & une Elégie, imprimées dans le *Furetiriana*, qui feroient hon-

neur certainement à la plûpart des Poëtes de nos jours. Il y a ſurtout de très-beaux vers & beaucoup de Morale, dans l'Elégie, dont le ſujet principal eſt le combat de la Raiſon contre l'Amour. Tel en eſt le début.

Echappé des périls d'une ardente jeuneſſe,
Et parvenu dans l'âge où regne la ſageſſe,
Je m'étois réſolu d'écouter la Raiſon,
Et d'être ſage au moins dans l'arriere ſaiſon.
Je contemplois déja les miſeres humaines,
Et j'en accuſois plus nos plaiſirs que nos peines;
J'en accuſois ſur-tout les plaiſirs amoureux,
Comme les plus légers & les plus dangereux;
Je voyois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font ou par les biens qu'ils coûtent;
Et me reſſouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croyois auſſi pour jamais dégoûté;
Mais j'oſai voir *Olimpe*, &c.

Nous ne citerons plus que ce morceau où le Poëte fait parler la Raiſon qui lui a déjà donné de bons avis & qui vient de l'exhorter à ne pas la confondre avec l'Opinion qui ne pourroit que le tromper.

Fuis le phantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle Opinion, Reine des fantaſtiques,
Source de tant de biens & de maux chimériques.
C'eſt elle qui de l'homme augmentant les beſoins,

Multiplie avec eux ſes travaux & ſes ſoins ;
Qui lui faiſant haïr le repos & la joye,
Aux avares ſoucis livre ſon ame en proye ;
Qui lui fait de la gloire enſanglanter l'Autel,
Et courir à la mort pour ſe rendre immortel.
C'eſt elle qui corrompt les mœurs & les maximes,
Ravale des vertus & couronne des crimes,
Selon ſon intérêt regle ſes ſentimens,
Juge des actions par les événemens,
Mépriſe un vertueux que le ſort abandonne,
Révére un ſcélérat que le bonheur couronne,
Aux Peuples inquiets vante les nouveautés,
Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltés, &c.

L'Auteur de l'*Art Poétique* n'auroit-il pas dû retrancher du nombre des mauvais Poëtes un homme qui penſoit & verſifioit ainſi * ? Son jugement à l'égard d'*Hénault* ne doit donc être regardé que comme un de ces excès auxquels le

* » C'étoit, dit M. de *la Monnoie*, un des hommes de » ſon tems qui tournoit le mieux un vers. *Deſpreaux*, » ſi délicat là-deſſus, ne le nioit pas, & quand on lui » demandoit, pourquoi donc au troiſieme Chant de ſon » Lutrin, & dans ſa neuvieme Satyre, il en avoit parlé » avec mépris? Il répondit qu'au lieu d'*Heſnaut*, il » avoit d'abord mis *Bourſault* & enſuite *Perrault*, avec » leſquels il s'étoit réconcilié, & leur avoit ſubſtitué en » dernier lieu *Heſnault*, qui, étant mort dès 1682, étoit » hors d'état de former aucune plainte «.

penchant à la Satyre entraîne quelquefois les esprits les plus juſtes d'ailleurs.

2. HENAULT, [*Charles-Jean-François*] Préſident Honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, mort à Paris, ſa patrie, en 1770.

Ceux qui ſont capables d'apprécier la méthode & la préciſion, la profondeur & la clarté, la multitude des inſtructions & la brieveté des volumes, l'art de préſenter en raccourci des tableaux ſans rien faire perdre aux objets les plus étendus & les plus multipliés, trouveront ces qualités réunies dans ſon *Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France*. Cet Ouvrage lui a procuré une grande célébrité pendant ſa vie, & lui en aſſurera une plus ſolide encore dans la poſtérité. Ses imitateurs n'ont pas eu le même ſuccès; auſſi n'avoient-ils pas le même génie. On penſe bien que ſi M. le Préſident *Hénault* n'eût compoſé que la Comédie du *Réveil d'Epimenide* & la Tragédie de *François II*, il eût été facile de l'égaler & même de le ſurpaſſer en ce genre qui n'étoit pas fait pour lui.

HERITIER, [*Nicolas* l'] Hiſtoriographe de France, mort à Paris, ſa patrie, en 1680.

Après avoir donné au Théâtre deux Tragédies qui n'eurent pas de succès & n'en méritoient point, il s'adonna à l'Histoire où il ne réussit pas mieux. On peut en juger par son *Tableau historique des principaux événemens de la Monarchie Françoise*, Ouvrage d'un style diffus, traînant, & surchargé de détails inutiles, qui annoncent plutôt un homme qui écrivoit pour remplir les fonctions de sa place d'Historiographe & faire des volumes, qu'un Ecrivain judicieux & exercé dans la Littérature. Il est à remarquer que notre histoire n'a jamais été mieux écrite que par ceux qui s'y sont appliqués par l'impulsion du talent & non par celle du devoir qui ne le donne pas.

La Traduction du *Traité de la Paix & de la Guerre par Grotius* prouve que M. l'*Héritier* étoit aussi mince Traducteur, que Poëte médiocre, & mauvais Historien.

2. HÉRITIER DE VILLANDON, [*Marie Jeanne* L'] fille du précédent, de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Ricovrati, né à Paris en 1664, morte en 1734.

Quoique ses Ouvrages, qui consistent en des Romans, des Contes, des Traductions & des Poésies, annoncent de l'imagination, de l'esprit & de la facilité, ils n'ont pas été capables de lui

faire une réputation ſolide. La raiſon de cette diſgrace eſt qu'ils ne s'élevent pas au-deſſus de la médiocrité, deſtinée de tous les tems à une mort prompte & ſans éclat. Ils ont cependant reçu de grands éloges de ſes Contemporains; mais la Poſtérité actuelle ne daigne pas plus lire ces éloges, que ces productions qui en ont été l'objet. Ce ne ſont pas les louanges qui font vivre les écrits; c'eſt aux écrits à vivre par leur propre mérite, & à juſtifier les louanges.

HERMANT, [*Godefroi*] Chanoine de Beauvais, ſa patrie, & ancien Recteur de l'Univerſité, né en 1617, mort à Paris en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne.

M. de *Voltaire* ne le connoiſſoit ſans doute pas quand il a dit, dans ſa Notice des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV*, qu'il n'avoit fait que des Ouvrages polémiques. Il eſt vrai que ſa plume s'eſt beaucoup exercée ſur des diſcuſſions théologiques & que ſes productions en ce genre ont ſubi le ſort commun à tous les enfans de la diſpute & de l'humeur qui ne devroient pas naître, & qui meurent toujours avec la honte d'avoir exiſté; mais il n'eſt pas moins vrai que M. *Hermant* a laiſſé beaucoup d'autres écrits tels que les *Vies* de *St. Athanaſe*, de *St. Baſile*, de *St Gré-*

goire de Nazianze, de *St. Chryſoſtôme*, de *St. Ambroiſe*, & des Traductions de quelques Ouvrages des Peres de l'Egliſe, dont le défaut principal eſt l'enflûre & la diffuſion ; ce qui ſuffit pour ôter tout empreſſement de les lire, excepté à ceux qui ſavent pardonner le verbiage en faveur de l'inſtruction.

HERSAN, [*Marc-Antoine*] Profeſſeur de Rhétorique au Collége du Pleſſis & enſuite d'Eloquence au Collége Royal, né à Compiegne en 1652, mort en 1724.

Il a ſervi les Lettres de deux manieres très-utiles, en les enſeignant avec zèle & en leur procurant des ſecours par des établiſſemens. La fondation du Collége de Compiegne à ſes propres dépens, eſt un trait qui ſuffiroit ſeul pour faire honneur à ſa mémoire, ſi ſes Ouvrages ne lui donnoient un rang parmi nos Littérateurs eſtimables. Le plus connu & le plus eſtimé eſt l'*Oraiſon funebre*, en Latin, *du Chancelier le Tellier*: le ſtyle en eſt noble, pur, bien ſoutenu; la Traduction qu'en a donnée M. l'Abbé *Boſquillon*, ſans en faire ſentir tout le mérite, ne laiſſe pas d'être élégante & propre à ſe faire lire avec plaiſir. Les Poéſies latines de M. *Herſan* ne ſont pas de la premiere force ; elles annoncent plus de goût

dans l'expreſſion, que de richeſſe dans l'invention; malgré cela, on peut les mettre à côté de ce que pluſieurs modernes ont compoſé de mieux en ce genre.

HOUDART, [*Antoine*] voyez MOTHE.

HUET, [*Pierre-Daniel*] Evêque d'Avranches, de l'Académie Françoiſe, né à Caen en 1630, mort à Paris en 1721.

Tous ſes Ouvrages ſont remplis d'une érudition qui étonne l'eſprit humain & ſuppoſe l'étude la plus immenſe & la plus réfléchie. Son *Traité de l'Origine des Romans* offre tant de recherches curieuſes, de remarques inſtructives, de déciſions judicieuſes en matiere de goût, qu'il lui donneroit une place diſtinguée parmi les Littérateurs, quand il n'auroit pas d'autre titre.

Sa *Démonſtration évangélique* eſt d'un autre genre. Cet Ouvrage, le plus riche, le plus complet, le plus déciſif qu'on ait en matiere de Religion, réunit à la multitude des preuves hiſtoques, un ordre & une force de ſtyle qui en rendent la lecture intéreſſante. Ceux qui ſe plaignent de n'y pas trouver aſſez de raiſonnemens, ignorent que la Logique (dont on peut abuſer) n'eſt pas toujours propre à éclairer & à convaincre l'eſprit;

que l'enchaînement des faits conduit de lui-même & sans peine à la connoissance de la vérité. Les Ecrivains qui ont attaqué la Religion se sont attachés à des faits particuliers qu'ils ont ajustés à leur maniere, pour en tirer parti en faveur de l'incrédulité. M. *Huet* les présente tous sans déguisement, il y joint les autorités propres à les appuyer, & rend la conséquence facile & victorieuse à tout esprit juste dégagé du préjugé des passions. C'est par-là que son Ouvrage est devenu classique pour toutes les Théologies de l'Europe. Il le composa avant d'avoir embrassé l'Etat ecclésiastique, où il n'entra qu'à l'âge de 46 ans. *Louis XIV* qui connoissoit tout son mérite, lui donna l'Evêché d'Avranches, l'associa au grand *Bossuet* pour l'éducation de M. le Dauphin en qualité de Sous-Précepteur. Ce fut M. *Huet* qui traça le plan & dirigea l'exécution de tous ces Commentaires utiles qu'on nomma *Dauphins*. Il se démit de son Evêché, afin d'avoir plus de tems à donner à l'étude, & se retira ensuite à la Maison professe des Jésuites de Paris, où il passa les vingt dernieres années de sa vie.

On a encore de cet Auteur plusieurs Ouvrages de Géométrie, de Philosophie, de Morale, de Politique, d'Histoire, de Critique, de Grammaire, de Poésie Grecque & Latine, dont la

plûpart ſont eſtimés. Son *Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, porte le caractère propre de l'Auteur, c'eſt-à-dire, qu'on y trouve une érudition ſage & de la plus grande étendue. Son *Traité philoſophique de la foibleſſe de l'Eſprit humain* n'eſt pas auſſi eſtimé. Il eſt vrai qu'il y ſoutient des paradoxes, mais ces paradoxes n'ont rien qui puiſſe faire penſer qu'il ait douté des vérités de la Religion, comme M. de *Voltaire* a oſé l'aſſurer. Telle eſt la ruſe ordinaire des Incrédules : ils s'efforcent d'aſſocier à leur Secte les grands Hommes, en jettant malignement des nuages ſur la ſincérité de leur foi. M. *Huet* n'a jamais rien dit ni rien avancé de propre à favoriſer cet odieux artifice ; il fut toujours auſſi fidéle à ſes devoirs, que zélé pour la gloire de la Religion, & mourut dans des ſentimens dignes des Ouvrages qu'il avoit publiés pour la défendre.

JACOB,

J.

JACOB, [*Louis*] Carme, Bibliothécaire du Cardinal de *Retz*, né à Châlons-sur-Saone, en 1608, mort à Paris, en 1670, est un de ces Ecrivains laborieux qui n'ont d'autre mérite que celui des recherches, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'être quelquefois très-utiles. Ceux du P. *Jacob* ont tous pour objet l'Histoire Littéraire, & quoiqu'ils offrent des inexactitudes & soient écrits en Latin barbare, ils lui ont mérité un rang distingué parmi les Erudits du Siecle dernier. On prétend que sa *Bibliographie Parisienne*, dans laquelle il rendoit compte de tous les Livres qui s'imprimoient à Paris, a donné la premiere idée des Journaux, & que ce ne fut que d'après cette espece de Catalogue que M. de *Sallo* conçut le dessein du Journal des Savans. Quoi qu'il en soit, *Baillet*, le P. *Nicéron*, *Bayle* & *du Pin*, ont beaucoup puisé dans les Ouvrages de ce Religieux, dans celui, entre autres, qui a pour titre *Bibliotheca pontificia*, où l'Auteur donne un Abregé de la Vie des Papes, & une Notice des Ecrits publiés par eux & contre eux, ce qui

ſuffit pour ranger le P. *Jacob* parmi les Compilateurs utiles.

JACQUELOT, [*Iſaac*] Théologien proteſtant, né à Vaſſy, en Champagne, en 1647, mort à Berlin en 1708. Il paſſe pour un des meilleurs Prédicateurs de ſa Secte; quelques-uns des nôtres en ont ſans doute jugé de même; car il eſt facile de reconnoître dans leurs diſcours pluſieurs morceaux de cet Auteur.

Jacquelot eut de grands démêlés avec *Bayle* & le Miniſtre *Jurieu*. Ces démêlés produiſirent beaucoup d'Ecrits qu'on ne lit plus. On a de lui un Traité de l'exiſtence de Dieu, infiniment au-deſſous de celui de *Fénélon*, & un Traité de l'inſpiration des Livres ſacrés, dont la premiere Partie eſt très-eſtimée. Le ſtyle de cet Auteur eſt coulant & rapide, mais incorrect & négligé. C'eſt aſſez le défaut de ceux qui écrivent en pays étranger, où l'on n'eſt pas difficile en fait de langage.

JACQUIN, [*Armand-Pierre*] Abbé, des Académies de Rouen, de Metz & d'Arras, né à Amiens en 1721.

Ses *Entretiens ſur les Romans* & les autres Ouvrages littéraires, annoncent des connoiſſan-

ces & le talent d'écrire, ſans avoir rien qui les diſtingue de cette foule de productions qui ſe perdent dans le Public. Ce qu'il a fait de mieux, ſont deux volumes de *Sermons* pour l'Avent & le Carême, où l'onction & le zèle caractériſent cet Orateur chrétien. On n'y trouve point, à la vérité, ces traits de force qui étonnent l'Auditeur; ces tableaux énergiques qui le frappent; ces grands mouvemens qui l'entraînent; mais il eſt auſſi très-éloigné de cette affectation de deſcriptions frivoles, plus propres à amuſer qu'à inſtruire; de ces portraits où l'on s'occupe plus du coloris que de la vérité; de cette recherche d'eſprit qui éteint le feu de l'action & invite à croire qu'on n'eſt pas plus perſuadé ſoi-même, qu'on ne s'inquiéte de perſuader les autres; de ces penſées plus fines que ſolides; de ces tours plus brillans que naturels; de ces expreſſions plus mondaines qu'oratoires, reſſources indignes de la majeſté de la Chaire, & plus ajuſtées au ton des fauteuils académiques, où l'on peut ſentir le ſommeil de celui qui parle, & prédire celui des perſonnes qui écoutent. Ces Diſcours offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur, & toujours du naturel. M. l'Abbé *Jacquin* paroît s'être formé ſur *Cheminais*. Il n'a pas un caractère auſſi marqué, ni une éloquence auſſi

soutenue que son modele ; il ne laisse pas, malgré cela, de se faire lire avec autant de plaisir. Il paroît persuadé de tout ce qu'il dit, & ce mérite, si rare aujourd'hui, exige qu'en sa faveur on lui fasse grace de ce qui lui manque.

JARDIN, [*Benigne* DU] ancien Maître des Requêtes, né à Paris. Sa Traduction de *Pétrone* n'est qu'une paraphrase sans goût, sans élégance, qui ne conserve aucun des caractères de l'original. Quoique les fragmens trouvés par *Nodot*, soient reconnus pour des Ecrits supposés, M. *du Jardin* n'a pas laissé de les admettre & de les traduire, parcequ'ils donnent une liaison apparente au corps de l'Ouvrage. Il a rendu les vers Latins par des vers François, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns d'heureux. Les Notes qui accompagnent la Traduction, sont instructives pour la plûpart. M. *du Jardin* a fait aussi une Histoire de *Rienzi*, moins bien écrite & plus abrégée que celle qu'en avoit donné avant lui le P. *Ducerceau*. On n'y trouve de morceau bien frappé que le portrait qu'il fait de son Héros. » Né, dit-il, avec un esprit vif, élevé, entre-» prenant, une conception facile, une mémoire » sûre, un génie subtil & délié, beaucoup de » facilité à s'exprimer, un cœur faux & dissi-

» mulé, une ambition ſans bornes, il ſe donna
» tout entier à l'étude, enſorte qu'il devint bon
» Grammairien, meilleur Rhétoricien, excel-
» lent Humaniſte. Il employoit les jours & les
» nuits à la lecture; il ſavoit par cœur *Tite-Live*,
» *Cicéron*, *Valere Maxime* & *Séneque*. Il avoit
» une admiration particuliere pour *Jules-Céſar*,
» qu'il ſe propoſoit pour modele. Il paſſoit ſon
» tems à défricher les Inſcriptions qu'il cherchoit
» ſur les marbres briſés des ruines les plus an-
» ciennes, & les expliquoit mieux que perſonne.
» Il s'écrioit ſouvent: ô Dieu! que ſont devenus
» ces grands Hommes? Ne reverra-t-on plus de
» véritables Romains? La juſtice eſt-elle exilée
» pour jamais? Il étoit d'une figure avantageuſe,
» ſévére Obſervateur des Loix: moyen dont il ſe
» ſervoit pour gagner la bienveillance du Peuple;
» fourbe, impoſteur, hypocrite, faiſant ſervir
» la Religion à ſes deſſeins, mettant en œuvre
» ſes Révélations & les Viſions pour s'autoriſer;
» effronté juſqu'à ſe vanter d'affermir l'autorité
» du Pape, dans le même tems qu'il la ſapoit
» par les fondemens; fier dans la proſpérité,
» prompt à s'abattre dans l'adverſité, étonné des
» moindres revers; mais, avec la réflexion,
» capable de ſe ſervir des moyens les plus hardis
» pour ſe relever ".

JARDINS DE VILLEDIEU, [*Marie-Catherine* DES] née à Alençon en 1632, morte en 1683.

On disoit que pour écrire ses Romans elle s'étoit servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour; louange peut-être excessive, mais due au talent avec lequel elle a su peindre la puissance de ce Dieu. Peu d'hommes ont mieux connu qu'elle la marche des passions, & peu ont su les mettre en action avec plus d'énergie. Ses principaux Ouvrages en ce genre sont *les Désordres de l'Amour*, *les Annales galantes*, *les Exilés*, *les Amours des Grands Hommes*. Dans tous, on reconnoît une adresse singulière à profiter de certains traits de l'histoire pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé, & ce but est toujours une morale agréablement embellie, seul mérite qui puisse faire valoir un Roman.

Sa vie auroit fourni la matière à un des plus singuliers. A l'âge de dix-neuf ans elle vint à Paris où elle épousa d'abord M. de *Villedieu*; peu de tems après elle se sépara de lui, consentit que ce mariage fut déclaré nul, & se remaria avec M. de *Chate*; après la mort de celui-ci, elle épousa M. *Desjardins* son cousin. Le nom de son premier mari fut le plus cher à son cœur, &

celui qu'elle a pris plaiſir à mettre à la tête de tous ſes Ouvrages.

Quand on a lu les Romans de Madame de *Villedieu*, on eſt fâché de ſavoir qu'elle eſt l'Auteur de *Manlius*, de *Nitetis* & d'une eſpece de Tragi-Comédie intitulée *le Favori*, trois Pieces qui prouvent combien elle a méconnu ſon talent. Ses Poéſies fugitives ſont infiniment plus dignes de l'attention du Lecteur. La plûpart ſont d'un goût & d'une délicateſſe capables d'effacer tout ce que les Poëtes fugitifs modernes ont fait de plus paſſable. Un des beaux eſprits de ſon tems a tâché de la louer par ces vers proſaïques.

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes,
Il ne faut que vous mettre en train;
Tout le monde, *Iris*, vous admire;
Si les Dieux ſe mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choſes ſi belles,
Si juſtes & ſi naturelles,
Que votre ſtyle eſt ſans égal;
Sans ceſſe je vous étudie:
Qui peut être votre copie,
Paſſe pour être Original.

JOANNET, [*Claude*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né à Dôle. On trouve dans ſes *Elémens de la Poéſie Françoiſe* des réflexions, judicieuſes, une critique fine, des regles sûres; les caractères d'un bon Poëte y ſont tracés avec diſcernement & avec goût. Si ſon ſtyle étoit toujours égal & ſa maniere de s'exprimer toujours correcte, cet Ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur & le plus complet que nous ayons en ce genre. Malgré ces deux défauts qui en affoibliſſent & n'en détruiſent pas le mérite, les Compilateurs de l'Encyclopédie n'ont pas craint d'en faire ſouvent uſage; l'Article *Jeu de mots*, entr'autres, eſt entierement copié des *Elémens* de M. l'Abbé *Joannet*. On eſt étonné de ne pas voir ſon nom au bas de cet Article qui lui appartient en entier, tandis qu'on y voit ſi exactement figurer celui de tant d'Ecrivains obſcurs qui ſont allé s'enſevelir dans ce vaſte ſépulchre.

M. l'Abbé *Joannet* eſt Auteur de quelques autres Ouvrages & a long-tems travaillé au *Journal Chrétien*.

JARRY, [*Laurent* JUILLIARD DU] Abbé, né près de Xaintes en 1658, mort vers 1718.

On lit peu aujourd'hui ſes *Sermons* & ſes

Oraiſons Funebres qui offrent cependant par intervalles pluſieurs traits d'une éloquence vive, noble & convenable au ton de la chaire. Ses *Poéſies Chrétiennes* ſont plus dignes de l'oubli dans lequel on les a laiſſées depuis long-tems, quoique quelques-unes aient été couronnées par l'Académie Françoiſe. Une de ſes Odes ſur le Vœu de *Louis XIII*, ſujet propoſé en 1714, fut préférée à une de M. de *Voltaire*. Il faut convenir que celui-ci méritoit de l'emporter ſur ſon concurrent, dont les vers ſont plus bourſoufflés que poétiques, & peu convenables à la matiere & au ton de l'ode. Pour ſe venger de l'Académie, il fit imprimer ſon Ouvrage à la ſuite du Poëme de *la Ligue*, aujourd'hui *la Henriade*, en y joignant une Note qui contenoit de vifs reproches à ſes juges. Comme ces deux morceaux ne ſont point dans le Recueil des Œuvres de M. de *Voltaire*, on ſera peut-être charmé d'en retrouver ici quelques traits.

» L'Ode ſuivante, dit-il, dans la Note, fut » préſentée à l'Académie en 1714, au ſujet du » Vœu de *Louis XIII*, que *Louis XIV* ve- » noit d'accomplir, en faiſant conſtruire l'Autel de » Notre-Dame de Paris. La Pièce de M. de *Vol-* » *taire* ne remporta point le prix. L'Académie la » mit au-deſſous de celle de M. l'Abbé du *Jarry*

» que le Public trouva très-mauvaise quand elle » parut, & qui commence par ces trois vers,

» Enfin le jour paroît où le saint Tabernacle
» D'ornemens enrichi, nous offre un *beau* spectacle,
» La mort ravit un Roi plein d'un projet si *beau*, &c.

» L'Académie ne s'apperçut point de tous les » défauts de cette Pièce qui est très-plate, très- » prosaïque, & où l'on trouve des *Poles glacés* » & des *Poles brûlans*, & jugea à propos de la » couronner.

» Voyez le Recueil de l'Académie 1714, chez » *Coignard*. Faut-il s'étonner que ceux qui ont du » talent pour les vers, ne veuillent plus compo- » ser pour les prix d'une Académie qui juge si » mal ?

O D E.

» Du Rois des Rois la voix puissante,
» S'est fait entendre dans ces lieux:
» L'or brille, la toile est vivante,
» Le marbre s'anime à mes yeux.
» Prestresses de ce Sanctuaire,
» La Paix, la Piété sincére,
» La Foi souveraine des Rois,
» Du Très-haut filles immortelles,
» Rassemblent en foule au tour d'elles,
» Les Arts animés par leurs voix.

» O Vierges, compagnes des justes,
» Je vois deux Héros * prosternés,
» Dépouiller leurs bandeaux augustes,
» Par vos mains tant de fois ornés;
» Mais quelle puissance céleste
» Imprime sur leur front modeste,
» Cette suprême majesté?
» Terrible & sacré caractère,
» Dans qui l'œil étonné révère,
» Les traits de la Divinité.

» L'un vous ces pompeux portiques,
» Son fils vient de les élever.
» O que de projets héroïques,
» Seul il est digne d'achever!
» C'est lui, c'est ce Sage intrépide,
» Qui triompha du sort perfide,
» Contre sa vertu conjuré;
» Et de la discorde étouffée,
» Vient dresser un nouveau trophée,
» Sur l'Autel qu'il a consacré **.

» Tel autrefois la Cité sainte,
» Vit le plus sage des Mortels,
» Du Dieu qu'enferme son enceinte,
» Dresser les superbes Autels.
» Sa main redoutable & chérie,

* Les Statues de Louis XIII & de Louis XIV sont au deux côtés de l'Autel.

** La paix de l'Empereur faite dans le tems que le chœur a été achevé.

» Loin de ſa paiſible patrie,
» Ecartoit les troubles affreux,
» Et ſon autorité tranquille,
» Sur un peuple à lui ſeul docile,
» Faiſoit luire des jours heureux. &c.

Il eſt aiſé de connoître par ce que nous venons de citer que M. de *Voltaire* a été de tout tems très-ſenſible. Après tout, il n'avoit pas tort dans cette occaſion. Si ſa Muſe eut toujours parlé un langage auſſi religieux, il eût eu la gloire, non pas de faire des Odes comparables à celles de *Rouſſeau* & de M. de *Pompignan*, mais de ſe faire eſtimer de tous les honnêtes gens, & n'auroit pas fait la *Pucelle*, *le Cadenat*, *la Guerre de Geneve*, & tant d'autres Pièces qu'on peut regarder comme les Trophées de la Licence & l'aviliſſement de la Poéſie.

JAUBERT, [*N.*] Abbé, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, né en 17....

Son *Eloge de la Roture* n'a rien que de noble; ſon livre *des cauſes de la dépopulation & des moyens d'y remédier* n'a rien que d'utile; Sa *Traduction de l'Imitation de Jéſus-Chriſt* n'a rien que d'édifiant, & celle *des Œuvres d'Auſone* rien qui ne ſoit médiocre.

JAUCOURT, [*Louis*, Chevalier DE] de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, Stokholm, Bordeaux, &c.

Il eſt rare de trouver dans les perſonnes de ſa naiſſance autant d'amour pour le travail & de zele pour les Lettres. Cet Ecrivain laborieux, après avoir donné beaucoup d'ouvrages latins & françois ſur la médecine, dont il ne nous appartient pas de juger le mérite, s'eſt livré tout entier à l'Encyclopédie. On peut dire que les deux tiers de cette immenſe Compilation ont été fournis par lui ſeul. Ce n'eſt pas qu'il ait tiré tout de ſon propre fonds: la vie d'un homme ne ſuffiroit pas pour produire une ſi grande abondance d'idées & de préceptes ſur tant de matieres différentes: mais on doit lui ſavoir gré d'avoir ſoutenu ſi courageuſement la fatigue & le dégoût des recherches, & d'avoir préſenté les penſées d'autrui ſous un jour qui les rend plus ſenſibles & plus intéreſſantes que dans les originaux. M. de *Jaucourt* eût encore ajouté à ſa gloire, en ſe rendant plus ſévere dans le choix des matériaux, & en indiquant les ſources où il les a puiſés. Quoi qu'il en ſoit, on peut dire à ſa louange que l'eſprit philoſophique ne l'a jamais entraîné dans aucun de ces démêlés, où la Philoſophie de notre Siecle

a si fort prouvé combien elle étoit éloignée de la véritable Philosophie. Il auroit même, dit-on, à se plaindre de l'ingratitude des Philosophes encyclopédistes, s'il eut attendu de la reconnoissance de leur part. L'expérience l'a sans doute fait revenir sur les principes de ces Messieurs, dont il est si facile de se détacher, quand on a été à portée d'en juger par la pratique; & en se rendant à ses propres sentimens, elle ne fera qu'offrir au suffrage du Public un Littérateur habile, autant que noble & désintéressé, qui n'a besoin des manéges d'aucun Parti pour se faire estimer.

JEANNIN, [*Pierre*] simple Avocat, puis Conseiller, puis premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1622, âgé de 82 ans.

Son éloquence & son mérite l'élevèrent aux premieres charges de la Robe. On a de lui des *Mémoires* & des *Négociations* que le Cardinal de *Richelieu* appelloit son *Bréviaire*, & qu'on peut lire encore aujourd'hui avec plaisir; quoique le style en soit suranné: avec du talent pour les affaires, le Président *Jeannin* eut le tems d'observer; car il vécut sous sept Regnes différens, & fut employé dans les négociations les plus importantes, où il montra toujours autant d'intelligence que de probité.

JEUNE, [*Jean* LE] Oratorien, né à Poligni en Franche-Comté en 1592, mort à Limoges en 1672.

Dix gros volumes de *Sermons* dépoſent en faveur de ſon zèle & de ſa facilité. Il fut regardé comme un des plus célebres prédicateurs de ſon tems; & ſi on lui pardonne le défaut de goût & les vices du ſtyle de ſon ſiecle, on conviendra que du côté de l'onction, de la ſimplicité & de l'inſtruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue & qu'il conſerve encore parmi ceux qui font plus de cas des choſes, que de la maniere, du ton, & de l'arrangement des mots. Ses Sermons furent traduits en Latin ſous ce titre *Johannis Junii delicia paſtorum ſive concionis*, ce qui prouve combien on les eſtimoit. On aſſure que la lecture de cet Orateur ne fut point inutile à M. *Maſſillon* qui ſut en éviter les défauts, & y puiſer les germes de cette facilité & de cette douce chaleur qui le caractériſent.

JODELLE, [*Etienne*] né à Paris en 1599, mort dans la même ville en 1573. Avant lui la Tragédie n'étoit chez nous que ce qu'elle fut d'abord chez les Grecs, c'eſt-à-dire, informe & groſſiere. De même que les Payens célébrerent leurs

Divinités dans des chants ou dans quelque récit qu'ils exécutoient en leur honneur, de même parmi nous, les premiers Poëtes prétendus Tragiques s'attacherent à repréſenter des myſteres, ſans s'aſſujettir à aucune des regles de l'art dramatique. *Jodelle* a le premier diſtribué les Tragédies & les Comédies en actes, les actes en ſcènes, & rappellé les trois unités preſcrites par *Ariſtote*. Voilà à-peu-près à quoi ſe réduit tout ſon mérite; car ſa Tragédie de *Cléopatre*, celle de *Dion* & ſa Comédie d'*Eugene*, ne peuvent pas être comparées même aux plus mauvaiſes Pièces d'à-préſent; mais dans un ſiecle groſſier c'eſt beaucoup que d'imaginer quelque choſe. *Jodelle* fut regardé pendant quelque tems comme un génie ſupérieur: *Henri II* lui accorda une gratification de cinq cens écus après la repréſentation de *Cléopatre*; &, pour renouveller les uſages des anciens, il fit conduire chez lui un Bouc couronné de lierre dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce triomphe dura peu. Cet Auteur ſi bien fêté eut peu après des Rivaux qui firent oublier ſes talens; ſon nom eut éprouvé le même ſort, ſi ce Poëte ne faiſoit époque dans l'hiſtoire de notre Théâtre.

1. JOLY, [*Guy*] Conſeiller du Roi au Châtelet, Sécretaire du Cardinal de *Retz*.

Il

Il s'en faut de beaucoup que ſes *Mémoires* valent ceux de ſon maître qui, par ſon eſprit, conſerve la même ſupériorité qu'il avoit ſur lui par ſon rang. On y trouve quelques détails curieux ; mais tant d'autres Ecrivains ont parlé des mêmes faits, que les *Mémoires* de *Joly* pourroient être ſupprimés ſans conſéquence.

On ignore le tems de ſa naiſſance & celui de ſa mort ; on ſait ſeulement qu'en 1652 il fut nommé Syndic des Rentes de l'Hôtel de Ville de Paris.

2. JOLY, [*Claude*] Evêque d'Agen, né à Bury dans le Diocèſe de Verdun en 1610, mort en 1678.

Les *Prônes* qu'on a de lui ont été beaucoup eſtimés autrefois ; ils méritent encore de l'être, quoiqu'ils ayent été ſurpaſſés par pluſieurs autres ouvrages de ce genre donnés depuis au Public, parmi leſquels nous ne prétendons pas placer quelques prônes modernes qui ne les valent pas.

JOUBERT, [*Joſeph*] Jéſuite, né à Lyon, mort en 1724.

Tout le monde connoît ſon *Dictionnaire François-Latin* qui eſt devenu un Ouvrage claſſique.

Cette eſpece de travail procureroit aujourd'hui peu de gloire ; mais dans le tems du P. *Joubert*, il ſuppoſoit quelques talens, de l'application, de l'étude, & ſurtout le déſir eſtimable d'être utile au Public.

JOUVENCY, [*Joſeph*] Jéſuite, né à Paris en 1643, mort à Rome en 1719.

Une latinité pure, élégante, facile, & comparable à beaucoup d'égards à celle des anciens, caractériſe tous ſes Ouvrages. Ses *Harangues* & ſon traité de l'*Art d'apprendre & d'enſeigner* ajoutent au mérite du ſtyle, celui des préceptes & du bon goût. Ses *Notes* ſur *Horace*, *Perſe* & *Juvenal* ſont des modeles de clarté & de préciſion ; il eſt difficile de développer l'eſprit d'un Auteur avec plus de ſubſtance & en moins de mots, contre la coutume des Commentateurs ; il ne faut pas s'étonner que ces Ouvrages, auſſi bien que ſon *Appendix de Diis & Heroïbus Poëticis*, ſoient devenus des Ouvrages claſſiques. Nous ne parlons pas de ſa continuation de l'Hiſtoire de ſa Société, où la richeſſe de l'imagination & l'élégance de l'expreſſion ſe font autant ſentir, que les préjugés ultramontains qui lui attirerent la condamnation du Parlement de Paris.

JURET, [*François*] Chanoine de Langres, né à Dijon, mort à Paris en 1626, âgé d'environ 73 ans, eſt Auteur de pluſieurs vers latins & de quelques Commentaires ſur des Auteurs peu connus, qui n'ont gueres contribué à les faire connoître.

JURIEU, [*Pierre*] Miniſtre Proteſtant, né dans le Diocèſe de Blois en 1637, mort à Rotterdam en 1713 où il étoit Profeſſeur de Théologie.

Il eſt moins connu par ſes Ouvrages, que par ſes démêlés avec *Bayle*, *Boſſuet*, M. *Arnaud*. Toutes ſes productions annoncent le Sectaire hardi, violent & fanatique, & ne ſont plus lues aujourd'hui, parce que les déclamations intéreſſent peu, quand la cauſe des démêlés ne ſubſiſte plus, & qu'elles révoltent toujours, quand elles ſont portées à l'excès.

IRAILD, [*N.* L'ABBÉ] Prieur de S. Vincent-les-Moiſſac, connu dans la République des Lettres par un Ouvrage qui y a excité de juſtes murmures; il a pour titre *Querelles Littéraires*, & pour Epigraphe, le *Tantæ ne animis cœleſtibus iræ!* On y trouve l'hiſtoire des démêlés des Ecrivains les plus célébres anciens & modernes. Cet Ouvrage qui eſt aſſez bien écrit contient un grand

nombre d'anecdotes ſingulieres propres à le rendre amuſant ; mais la vérité, la juſtice & le bon goût y ſont preſque toujours ſacrifiés à M. de *Voltaire*, dont M. l'Abbé *Iraïld* a élevé un des petits neveux. On y reconnoît même en pluſieurs endroits la touche & les idées de l'hiſtorien du *Siecle de Louis XIV* ; c'eſt ſa maniere d'écrire, ſa tournure d'eſprit, ſa façon de penſer ; ce qui a fait dire à quelques perſonnes, qu'il avoit eu quelque part à cet Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, le ſtyle n'en eſt pas toujours ſoutenu, tous les faits n'en ſont pas exacts, ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'Auteur eſt de juſtifier M. de *Voltaire* de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des Gens de Lettres qu'il a ſi indignement outragés, & de le placer au-deſſus de tous les Ecrivains qui l'ont précédé dans les différens genres de littérature qui ont exercé ſa plume. M. l'Abbé *Iraïld* auroit-il dit ſans cela, en parlant de *Racine* qu'il place au-deſſus du ſublime *Corneille* : *heureux s'il eût été auſſi grand Philoſophe qu'il étoit grand Poëte* ! On ne voit pas ce qu'auroit pu ajouter au mérite de *Racine* cette bienheureuſe Philoſophie que le beau M. *Iraïld* prend la peine de lui ſouhaiter, ſans s'appercevoir qu'il avoit la véritable, celle du cœur ; c'étoit ſans doute pour réſerver à M. de *Vol-*

taire un dégré de prééminence ſur l'Auteur de *Phédre*, d'*Athalie*, de *Britannicus*, &c. Il ignoroit vraiſemblablement qu'il faudroit une grande doſe de philoſophie pour équivaloir au mérite de ces Chefs-d'œuvre. Auroit-il dit encore que *les Oraiſons funebres de Boſſuet & ſon Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle, ſont les ſeuls de ſes ouvrages qui méritent l'immortalité*; s'il n'eut eu intention, à l'exemple de ſon *Mecène*, de déprimer tout ce qui éleve les ouvrages de controverſe de ce Prélat, au-deſſus des miſérables rapſodies qu'on a débitées contre la Religion? Auroit-il accuſé M. de *Fénélon d'avoir fait des vers galants dans le goût de ceux de Quinault*, ſi ſon ſouffleur ne lui eut perſuadé cette ridicule anecdote, que le neveu de ce grand Homme, & M. l'Abbé de L. ***, ont ſi formellement démentie? Auroit-il ajouté, en parlant de ce vertueux Archevêque, & de M. *Boſſuet, qu'ils avoient une façon de penſer toute philoſophique, & que s'ils étoient nés à Londres, ils auroient donné l'eſſor à leur génie, & déployé leurs principes que perſonne n'a bien connu*, s'il n'avoit voulu groſſir la Secte philoſophique de deux Noms qui en ſeront toujours le fléau? Auroit-il été aſſez injuſte à l'égard de *Boileau*, pour avancer qu'*on ne peut lui refuſer toutes les parties d'un grand Poëte excepté l'invention*,

Si le *Lutrin* qui eſt tout invention n'étoit un meilleur Poëme * que la Henriade ? Auroit-il eu enfin la ſimplicité d'aſſurer, qu'il n'eſt rien ſorti des mains de M. de *Voltaire*, qui ne reſpire l'amour du vrai, ſi l'Auteur de l'*Hiſtoire générale*, du *Siecle de Louis XIV*, du *Siecle de Louis XV*, & de cent autres Hiſtoires, n'eut dirigé ſa plume ou plutôt ne l'eut aveuglé ſur la ſottiſe qu'il avançoit ?

Nous ne relevons pas mille autres menſonges répandus dans cet Ouvrage, & ſurtout dans les articles qui regardent les démêlés de M. de *Voltaire* avec *J. B. Rouſſeau*, l'Abbé *Desfontaines*, M. de *Maupertuis*, &c. Nous nous contentons d'avertir le Lecteur du cas qu'on doit faire de ces Auteurs prétendus impartiaux, qui ne s'occupent jamais que de ceux pour qui ils écrivent, ſans réfléchir ſur ce qu'ils écrivent.

IVETEAUX, [*Nicolas* VAUQUELIN DES] Abbé, fils du Poëte *la Freſnaye*, né dans un château près de Falaiſe, mort en 1649 ; eſt plus

* Ceux qui doutent que *le Lutrin* ne ſoit un meilleur Ouvrage, que *la Henriade*, conſidérée comme Poëme, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qui a été fait de ces deux Ouvrages.

connu par ſon goût pour les plaiſirs, que par ſes ouvrages, quoiqu'il écrivit, dit-on, purement en Latin, en Italien & en François, ſoit en proſe ſoit en vers. Il ne nous reſte de lui qu'un Poëme médiocre, intitulé l'*Inſtitution du Prince*, compoſé pour M. de *Vendôme*, dont il étoit alors précepteur, & quelques Pièces fugitives inſérées dans le Recueil qui a pour titre, *Délices de la Poéſie Françoiſe*. A juger de ſon eſprit par ces petites pièces, on peut aſſurer qu'il l'avoit délicat & orné; mais c'eſt le chant de la fauvette & non celui du roſſignol.

L'Abbé *des Iveteaux* fut plus ſingulier dans ſes mœurs, qu'il ne l'eſt dans ſes écrits. A cauſe de ſa vie licencieuſe, il ſe fit chaſſer de la Cour où il étoit Précepteur du Dauphin, depuis *Louis XIII*. Cette diſgrace ne l'affligea pas beaucoup. L'amour du repos, celui des plaiſirs, deux ſources de Philoſophie pour ceux qui ne peuvent en connoître de meilleure, le conſolerent de la perte de ſa fortune & de ſon honneur. C'eſt aſſez l'effet ordinaire de cet égoïſme, qui réduiſant chaque Individu à lui-même, ne l'attache qu'à ce qui le flatte & le porte à ne compter pour rien ce qu'il doit à la Société. Un eſprit d'indépendance, le plus funeſte de tous les travers, le rend inſenſible, nous ne dirons pas à tout, mais du moins

au blâme. L'Orgueil toujours avide de louanges, dédaigne alors celles qu'il ne peut obtenir, & brave la cenſure qu'il ne peut éviter. C'eſt ainſi qu'on parvient à cette prétendue élévation d'ame ou plutôt à cette exiſtence iſolée, où l'on ne s'endort avec complaiſance, que parceque n'écoutant que ſoi-même, on ne trouve pas de contradicteurs; eſpece de mort morale, dont on oſe faire une vertu ſublime, tandis qu'elle anéantit toutes les vertus. C'eſt ce qui a fait dire avec raiſon à *J. J. Rouſſeau*, que le fanatiſme eſt moins dangereux que la Philoſophie qui conduit toujours à cet égarement. Et quelle étoit la philoſophie de *des Iveteaux* ? un genre de délire moins ſombre que la morgue dominante, mais auſſi abſurde dans ſa maniere.

Cet homme ne voyoit rien de ſi beau que la vie paſtorale; c'eſt pourquoi ſans ſortir de la ville, il chercha à contenter la bizarrerie de ſon goût pour les champs. Il s'habilloit en Berger, & dans cet équipage, la houlette à la main, la pannetiére au côté, le chapeau de paille ſur la tête, accompagné d'une Chanteuſe des rues, erigée en Bergere, il ſe promenoit dans un Jardin, & s'imaginoit mener paître des troupeaux. Pour completter la Bergerie, il chantoit des airs champêtres, pendant que ſa Maîtreſſe jouoit de la Harpe, [inſtrument qui n'eſt pas fort paſtoral] & attiroit par ſes airs

des oiſeaux de voliere dreſſés péniblement à ce manége.

Cette manie n'a pas trouvé beaucoup d'imitateurs, quoique *des Iveteaux* ait trouvé des panégyriſtes ; mais chacun a ſa maniere de philoſopher, & qu'importe la maniere, ſi elles tendent toutes au même but ?

L.

LABAT, [*Jean-Baptiſte*] Dominicain, né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroiſſe tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs qui obſervent mal & exagerent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéreſſans, dans ſon *Nouveau voyage aux Iſles de l'Amérique*; il y donne une idée aſſez étendue de l'Hiſtoire naturelle de ce pays, des Mœurs, de la Religion, du Gouvernement & du Commerce de ſes Habitans. Il eſt écrit avec un ton de liberté & de franchiſe, qui le fait lire avec plaiſir, malgré la prolixité & l'incorrection du ſtyle. L'Auteur le compoſa, dit-on, ſur les lieux.

Le P. *Labat* a fait auſſi l'Hiſtoire de ſes *Voyages en Eſpagne & en Italie*, qui ſont beaucoup moins lus, depuis que tant de Voyageurs ont écrit ſur ces mêmes contrées.

Il a donné encore d'autres Relations hiſtoriques de divers pays, & rédigé les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux, Envoyé du Roi de France à la Porte*, qui ne ſont pas à l'abri de reproche,

ou, pour mieux dire, ils fourmillent de fautes de toute eſpece, comme on peut en juger par une Critique publiée, dans le tems, ſous le nom d'un Secretaire de l'Ambaſſadeur *Méhémet Effendi*.

LABBE, [*Philippe*] Jéſuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une Bibliothéque de tout ce qu'il a publié. Ses Ouvrages, preſque tous en Latin, forment une immenſité de volumes in-folio; les plus connus ſont la *grande Collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliothéque des Bibliothéques*, & le *Chronologue François*. On chercheroit vainement dans ces Ecrits, de la pureté, de la préciſion & du goût; l'Auteur a un peu trop négligé ces qualités qui donnent un nouveau luſtre à l'Erudition; peut-être a-t-il trop écrit pour ſe rendre capable de bien écrire.

LABÉ, [*Louiſe* CHARLY, dite] ſurnommée *la belle Cordiere*, parcequ'elle étoit femme d'un Marchand de cordes, née à Lyon en 1526, morte en 1566.

Elle cultiva la Poéſie dans un tems où les principes du goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née avec de vrais

talens, c'eſt que malgré la barbarie de ſon ſiecle, on remarque dans ſes Poéſies des traits d'eſprit & de délicateſſe qui ſont le plus grand plaiſir. L'allégorie intitulée, *Débats de folie & d'Amour*, eſt un Ouvrage plein d'images, de naturel, de fineſſe, & dont le ſujet eſt auſſi ingénieux, que la morale en eſt utile.

LABOUREUR, [*Jean* LE] Aumônier du Roi, né à Montmorency près de Paris en 1623, mort en 1676.

Tous ſes Ouvrages hiſtoriques ne ſont bons qu'à être conſultés par ceux qui travaillent ſur l'Hiſtoire, & qui ſont bien aiſes de s'épargner la peine de puiſer dans les ſources, en feuilletant les ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

LACHARRY, [*Gilles*] Jéſuite, né dans le Diocèſe de Caſtres, en 1605, mort à Clermont en 1684. Il a beaucoup écrit ſur l'Hiſtoire Romaine, & ſur-tout ſur celle de nos premiers Rois; & ſes différens Ouvrages, qui ſont tous en Latin, annoncent un Ecrivain qui a ſçu allier le goût au ſçavoir & la clarté à la profondeur.

1. LACOMBE, [*Jacques*] Avocat, puis Libraire, né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de ſe rendre utile au Public par des Ouvrages, tels que l'*Hiſtoire de Chriſtine Reine de Suede*, l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire ancienne*, le *Dictionnaire* portatif *des Beaux Arts*, de l'amour des Lettres il eſt paſſé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir, par cette voye, un certain empire dans la Littérature, que ſes talens ne lui auroient pas procuré : il faut cependant convenir que ſes Compilations annoncent des connoiſſances, de l'ordre, du diſcernement, & qu'elles pourroient contribuer à l'inſtruction, ſi elles ne favoriſoient trop la pareſſe, par la méthode ſuperficielle des abrégés.

M. *Lacombe* pourroit rendre des ſervices plus réels aux Lettres, en uſant avec plus de fermeté de ſa ſurintendance ſur un grand nombre de nos Journaliſtes ; car il a ſu ſoumettre au joug de ſa Preſſe, non-ſeulement l'*Avant-Coureur*, *la Gazette univerſelle de Littérature*, & quelques autres petits Journaux, mais encore le *Mercure*. Ce dernier Recueil ſurtout, qu'on a vu autrefois intéreſſant par le choix des pièces & l'impartialité des jugemens, ne paroît être, depuis qu'il en a la direction, qu'un dépôt de fadeurs & de délires philoſophiques qui commencent à fatiguer le Public éclairé. Comment le vrai Goût pourroit-il ne pas

être ſoulevé par la fumée inſipide de tant de louanges prodiguées à des ouvrages médiocres, & le bon ſens ne pas être révolté par l'enthouſiaſme que l'eſprit de Parti y affiche dans toutes les occaſions ? Ce Journal, deſtiné dans ſon origine à recueillir les prémices des Muſes naiſſantes, à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des Talens capables de flatter ſes eſpérances, à être un mêlange intéreſſant des différens traits de délicateſſe, d'agrément, de force & de ſenſibilité que peut produire l'imagination françoiſe, à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours, & à encourager, à éclairer les Artiſtes par de juſtes éloges ou de critiques lumineuſes, ce Journal borne à préſent tout ſon mérite à des Logogryphes dignes du ſeizieme ſiecle, à des Contes ou d'une froideur ou d'une extravagance qui glace l'eſprit, égare le ſentiment & corrompt le goût, à quelques Pièces fugitives en l'honneur des héros littéraires du tems, admiſes par préférence ſur d'autres productions plus propres à être goûtées, à des Analyſes infideles ou partiales, qui contrediſent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence. Ce n'eſt plus qu'un Théâtre burleſque où l'on voit toujours reparaître les mêmes acteurs, tenir les mêmes propos, reſſaſſer les mêmes

principes, décrier les grands hommes & deïfier les plus minces avortons.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Lacombe* ces déſordres dont il ſera la premiere victime, puiſque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution de ſes Souſcripteurs; mais ne devroit-il pas réprimer ſes Gagiſtes, & exclure de ſa domination les plumes foibles ou téméraires? Ne devroit-il pas rejetter tant de lambeaux paraſites conſacrés à des extaſes ridicules ſur l'excellence prétendue de tant de mauvaiſes Pieces (1) de Théâtre, foudroyées par le Parterre, & réhabilitées dans ſes Bureaux? Ne devroit-il pas défendre, en vertu de ſon autorité pécuniaire, à M. *de la Harpe*, par exemple, d'outrager le grand *Rouſſeau* (2) en faveur de M. de *Voltaire* & de *la Mothe Houdart*, de ſe déchaîner contre M. *Clément* (3) pour applaudir aux corrupteurs du goût? Ne devroit-il pas abaiſſer, par de ſages avis, ce ton de ſuffiſance qui n'eſt pas celui de la ſupériorité, mais le fruit d'un égoïſme dont l'excès ſouleveroit l'indignation, s'il étoit moins ridi-

(1) De la *Mere jalouſe*, entre autres. Voyez le *Mercure* de Mars, 1772.

(2) Voyez le *Mercure* d'Avril, 1772, premier vol.

(3) *Ibid.* Voyez auſſi celui de Juin, 1772.

cule ? Ne devroit-il pas enfin lui dire, ne louez pas vos propres ouvrages, car le Public ne rétractera pas le jugement qu'il en a porté ; ne célébrez pas les Philoſophes, parce que le tems de l'illuſion ne ſubſiſte plus ; ne farciſſez pas vos Extraits des Eloges que M. de *Voltaire* vous prodigue, parce qu'on ſait que M. de *Voltaire* ne loue que la médiocrité ; n'ajoutez point aux Lettres qu'il vous écrit, parceque vous les gâtez par votre amplification, & ſur-tout gardez-vous bien de les faire arriver trop tôt (4), parceque vos bévues ſont trop ſenſibles.

De cette maniere M. *Lacombe* réprimeroit les abus de ſa preſſe, préviendroit les murmures des Gens-de-Lettres, & réuniroit à l'eſtime qu'on doit à ſa politeſſe, l'avantage de contribuer, ſans

(4) Dans le 2 vol. du Mercure d'Avril, 1772, qui ne parut que le 17 ou le 18 du même mois, M. *Delaharpe* rend compte des *Odes Pythiques de Pindare*, traduites par M. de *Chabanon* : dans le Mercure du mois de Mai ſuivant, on trouve une Lettre de M. de *Voltaire* à M. *Delaharpe*, dans laquelle on lui dit qu'il a *rendu au très-eſtimable M. de Chabanon la juſtice que mérite ſa proſe noble & harmonieuſe.* Or cette Lettre de M. de *Voltaire* eſt datée *du* 18 *Avril* 1772, c'eſt-à-dire, du jour même que parut à Paris le Mercure où ſe trouve l'Extrait en queſtion.

aucun

aucun reproche, à l'amuſement & à l'utilité du Public.

2. LACOMBE DE PREZEL, [*Honoré*] Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou ſix Dictionnaires tels que le *Dictionnaire Iconologique*, celui *du Citoyen*, celui *de Juriſprudence & de Pratique*, celui *d'Anecdotes & de Traits ſinguliers*, celui *de Portraits des hommes célebres*, dont quelques-uns ont eu du ſuccès, ſont le fruit de ſes travaux littéraires. On remarque dans ces différentes compilations de la méthode & du goût, dans l'arrangement & le choix des matieres. C'eſt à-peu-près tout le mérite que comporte ce genre de Travail. S'il n'eſt pas propre à procurer une gloire brillante, il fait du moins goûter la ſatisfaction de s'être rendu utile, &, ce qui n'eſt pas moins ſatisfaiſant, l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, [*François*] né à Avignon en 173....

Ce Nom eſt deſtiné ſans doute à figurer à la tête de tout ce qui s'appelle Dictionnaire ou Compilation. On a de celui-ci un *Dictionnaire du vieux Langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Au-

teurs, aux Généalogiſtes, aux Chartriers, aux Notaires, qui ſeroient embaraſſés pour l'intelligence de quelques expreſſions hors d'uſage. Il a auſſi donné une Edition des *Lettres choiſies de Chriſtine, Reine de Suede.* Ces Lettres ont été bien accueillies du Public, parcequ'elles ſont véritables. Il n'en a pas été de même des *Lettres ſecrettes*, qu'il a publiées ſous le nom de cette même Princeſſe, parcequ'il étoit aiſé d'en ſentir la ſuppoſition. D'ailleurs, elles ne ſont nullement propres à faire honneur à cette Reine; elle y paroît pédante, orgueilleuſe, livrée à toutes les paſſions, ſans décence, & preſque ſans jugement. Sa conduite, il eſt vrai, pourroit faire croire qu'elle en a écrit quelques-unes; mais il vaut mieux les rejetter toutes, comme apocriphes, puiſque la fauſſeté manifeſte de quelques-unes, forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

1. LACROIX, [*Pierre-Firmin*] Avocat au Parlement de Toulouſe, de l'Académie des Jeux Floraux, né en 173....

Le Recueil de ſes *Mémoires* offre une diverſité de cauſes intéreſſantes, bien préſentées; & ſurtout un ſtyle noble, facile, élégant, propre à ſervir quelquefois de modele à la plûpart des

Avocats de la Capitale, quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province, & qu'il ſoit expoſé aux inconvéniens d'un Idiome particulier qui influe ſouvent ſur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur pluſieurs petits Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres, & qui ne font pas moins honneur à ſa plume.

2. LACROIX, [*N.*] moins de Réflexions dans ſes *Mémoires du Chevalier de Gonthieu*, publiés en 1766, en rendroit la lecture plus intéreſſante & n'étoufferoit pas ſi ſouvent la chaleur & le ſentiment que l'Auteur a ſu y répandre. Un faiſeur de Romans doit moins s'attacher à penſer, ſur-tout quand il met de l'affectation dans ſes réflexions, qu'à faire penſer ſon Lecteur, ce qui arrive toujours, quand les ſituations ſont énergiques, les caractères bien ſaiſis, les événemens bien amenés.

Les *Lettres d'Aſi à Zurac*, celles du *Colonel Talbert*, le *Traité de Morale* du même Auteur, ſont en général trop dépourvus de bonnes choſes, pour qu'on puiſſe ſe plaindre de l'oubli où ces Ouvrages ſont tombés.

3. LACROIX, [*N.*] né à Compiegne, en 17..

L'Eſprit de Mlle Scudery, Ouvrage qui ſuppoſe le talent de l'analyſe par la profuſion qui regne d'un bout à l'autre dans les productions de cette Demoiſelle, le *Dictionnaire des Mœurs, Coutumes & Uſages des François*, celui *des Dits & Faits mémorables*, lui méritent une place parmi ceux qui, ſans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir ſçu joindre l'utile & l'agréable dans ces différens Recueils, dont le titre du dernier nous paroît fautif. Il eut ſuffi d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables*, car les *Faits* y ſont très-rares & toujours ſecondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre devroit préſenter un récit abrégé des principaux événemens arrivés ſur notre Globe, & celui de M. *Lacroix* ne contient que des Anecdotes & des Bons-mots.

LADVOCAT, [*Jean-Baptiſte*] Docteur, Bibliothécaire & Profeſſeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Diocèſe de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diverſité des objets auxquels il s'eſt attaché, l'a ſans doute empêché, non de réuſſir, mais d'exceller dans aucun genre, comme les diſpoſitions de ſon eſprit ſembloient l'annoncer. Belles-

Lettres, Langues ſavantes, Philoſophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Hiſtoire ſacrée & profane, eccléſiaſtique & littéraire, tout a été de ſon reſſort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il a eu cependant l'avantage de ſe rendre utile à pluſieurs égards, ce qui ſuffit pour lui donner un rang parmi les bons Littérateurs de ce Siecle. On fait cas de ſa *Grammaire* Hébraïque, compoſée pour l'inſtruction de ſes Eleves, auſſi bien que de ſon *Dictionnaire géographique* portatif, qu'il publia ſous le nom de *Voſgien*, où il a ſçu réduire à de juſtes notions les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Dictionnaire hiſtorique* portatif conſervera toujours ſa ſupériorité ſur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & ſur ceux même qu'on a publiés depuis. Il eſt moins complet que le *nouveau Dictionnaire hiſtorique* en 6 vol.; mais on y trouve auſſi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fauſſes citations, moins de faux jugemens, moins de fautes de ſtyle & de typographie. Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat*, qu'ils ſont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reproché, & qu'ils en ont commis une infinité de nouvelles beaucoup plus ré-

préhenſibles. D'ailleurs, ils ont ſouvent copié l'Auteur qu'ils ſe ſont efforcés de déprimer, & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puiſée dans le *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & critique* qu'ils n'ont pas laiſſé de décrier auſſi.

LAFARGUE, [*Etienne* DE] Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve dans ſes *Œuvres mêlées* pluſieurs petits Ouvrages qui annoncent un homme éclairé, un Obſervateur judicieux, un ſage Moraliſte & un Ecrivain qui, ſans être de la premiere ni de la ſeconde claſſe, ne laiſſe pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, [*Pierre-François*] Evêque de Siſteron, né à Bordeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gazettier eccléſiaſtique, comme les Auteurs du *nouveau Dictionnaire hiſtorique* des Hommes célébres, que l'*Hiſtoire de la Conſtitution* UNIGENITUS de M. *Lafiteau*, offre *plus de légereté dans le ſtyle que de vérité dans les faits*, & ce ſera par un Eſprit d'impartialité; car on y trouve au contraire de l'ordre, de la clarté, du

développement, un ſtyle noble, convenable à l'hiſtoire, &, ſans entrer dans le fonds de la queſtion, une modération qu'on doit obſerver à l'égard de tout le monde. Ses Ouvrages de Piété ſont écrits avec onction, avec élégance, & renferment des maximes très-utiles pour la conduite des ames pieuſes. Si ſes *Sermons* n'abondent pas en raiſonnemens & en ſolidité, ils ſont du moins bien ſupérieurs aux diſcours légers de la plûpart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais que d'un Evêque François, comme l'a dit encore, avec ſon élégance ordinaire, le Gazetier Eccléſiaſtique.

LAFONT, [*N.* DE] né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit ſervir & pour les talens & pour les mœurs. Si ſa mort, cauſée par la débauche, ne l'eût enlevé dans la vigueur de l'âge, il auroit pu ſe faire une grande réputation dans la carriere dramatique. De pluſieurs Comédies qu'il a compoſées, on ne joue aujourd'hui que les *trois Freres rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, repréſenté pour la premiere fois en 1714, eut quatre-vingt Repréſentations de ſuite, & reparoît toujours avec ſuccès. La vigueur

de l'eſprit, les graces du pinceau, ſe font ſentir dans ces deux productions, quoique d'un genre différent.

LA FONTAINE, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, né à Château-Thiéry en 1621, mort à Paris en 1695.

Qui croiroit que l'Homme de tous les âges & de toutes les nations, le Poëte de la nature, le Génie peut-être le plus original qui ait paru dans la littérature, ait trouvé dans notre ſiecle des détracteurs, & que, parmi ces détracteurs, le plus acharné ſoit préciſément celui qui en eût dû ſentir le plus tout le mérite, M. de *Voltaire*? Nous nous garderons bien de ſoupçonner qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célebre Ecrivain ait voulu déprimer le ſeul Poëte qu'il eut tenté vainement d'imiter & dont il n'a pas même eſſayé de ſuivre la carriere. Ce motif ſeul ſuffiroit pour ôter toute autorité à ſon jugement. Mais quand on le voit, dans différentes brochures, réduire tantôt à *trente* les bonnes fables de l'*Eſope* françois, tantôt à une *cinquantaine*, & en dernier lieu * lui en accorder comme par grace *quatre-vingt*; quand

* *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, ſixieme Partie, article *Fable*.

on lui entend dire que ce Poëte *n'a rien inventé, qu'il n'a qu'un ſtyle, qu'il écrivoit un Opéra du même ton dont il parloit de Jeannot Lapin & de Rominagrobis; que ſon génie n'étoit nullement propre à la poéſie ſublime, & que tout cela pouvoit excuſer Boileau de n'avoir pas fait mention de lui & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui faiſoient honneur au Siecle de Louis XIV* *, il eſt impoſſible de ne pas croire que dans une critique auſſi peu judicieuſe, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes, ſans réfléchir qu'il devoit ſoulever contre lui, non-ſeulement ſes Compatriotes, mais encore tous les peuples éclairés de l'Europe qui ne s'étudient à faire des progrès dans notre langue, que pour mieux ſentir les beautés originales de ces mêmes fables qu'il cherche à déprifer. D'après cette obſervation il ſeroit inutile de réfuter des déciſions auſſi étranges; cependant comme un Nom accrédité dans la littérature n'eſt que trop capable aujourd'hui d'en impoſer à la multitude, comme les Eſprits foibles & légers ſe laiſſent aiſément ébranler par le perſifflage, comme la plûpart d'entre eux ceſſent d'admirer, dès que la mode ou le ridicule les effraye, il n'eſt pas inutile de défendre la gloire d'un des premiers Poëtes de la Nation.

* *Ibid.*

Nous remarquerons d'abord que la méthode de M. de *Voltaire* pour décrier *la Fontaine*, eſt préciſément la même qu'il a conſtamment employée contre les grands génies qui ont illuſtré notre littérature. *Deſcartes*, *Corneille*, *Monteſquieu*, les deux *Rouſſeau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, M. *le Franc*, auroient trouvé le tombeau de leur célébrité, ſi on eut ſouſcrit à cette formule qui lui eſt ſi familiere, *un homme qui s'exprime ainſi mérite-t-il....*, formule qui ne vient jamais qu'après l'expoſition de quelques fautes légeres contre la langue, preſque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas juſtifier *la Fontaine* ſur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque ſorte à la tournure de ſa penſée & contribuent ſouvent à l'embellir. Il en eſt de ces inexactitudes comme des licences poétiques : dès qu'elles produiſent un grand effet, elles ceſſent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que M. de *Voltaire*, ſi ſévere ſur cet article, en offre plus d'exemples dans ſa poéſie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé ſa cenſure : la *Henriade* ſeule en fournit plus de mille, comme il ſera facile d'en juger, par l'édition commentée que M. de *la Beaumelle* ſe propoſe d'en donner. Nous ajou-

terons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, peuvent ſervir de condamnation contre les ſiens, quand il s'en appuye pour décrier ceux des autres.

Il n'eſt pas mieux fondé, lorſqu'il refuſe à *la Fontaine* le talent de l'invention. M. de V. peut-il ignorer que le coloris a toujours été ſa partie principale? N'eſt-on pas en droit de lui dire, que ſon plus grand mérite, en Poéſie, eſt d'embellir tout ce qu'il touche? & embellir, eſt-ce inventer?

On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

La Fontaine, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même & de ne rien devoir à perſonne. En convenant que pluſieurs ſujets de ſes Fables ont été tirés d'*Eſope*, de *Phédre*, de *Locman*, il n'en ſera pas moins vrai que la maniere neuve, originale, naïve, pleine de grace & de fécondité dont il les a préſentés, l'en rend comme le créateur. C'eſt un Statuaire habile qui ſait former une figure accomplie d'un bloc informe & groſſier qui, ſans ſon ciſeau, n'auroit eu qu'une exiſtence obſcure. D'ailleurs toutes ſes Fables n'ont pas été tirées d'un fonds étranger; il en eſt un très-grand nombre dont il eſt l'inventeur, & dont le mérite le place bien au-deſſus des Auteurs qui lui ont quel-

quefois fourni des matériaux. C'eſt-là qu'on reconnoit le vrai Poëte : nature du ſujet, ſageſſe du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornemens, richeſſe de détails, naturel des deſcriptions, vérité des caractères, fineſſe de morale, tout y fait ſentir cette heureuſe facilité inconnue avant lui.

On l'accuſe encore d'avoir toujours le même ſtyle. Si on prétend dire par-là que ſes Fables ſont toutes écrites de la même maniere, du même ton, comment ne s'eſt-on pas apperçu qu'on avançoit une abſurdité démentie par la ſeule inſpection de ſon Recueil ? Quelle variété de ſujets, de deſſein, d'exécution, de coſtume, d'images, de tours, d'expreſſions, de morale ! On y reconnoit partout, à la vérité, le même caractere de génie, comme on reconnoit la touche de *Rubens* à chacun de ſes tableaux, mais chaque objet y eſt traité avec les couleurs qui lui ſont propres. Si on veut faire entendre que *la Fontaine* n'a fait que des fables ou qu'il n'eſt eſtimable que dans cette ſeule partie ; ſes imitations des Métamorphoſes d'Ovide, ſa belle Elégie ſur la diſgrace de M. *Fouquet*, ſes diſcours à Madame de *Monteſpan*, à Madame de *la Sabliere*, &c. & quelques autres de ſes ouvrages, prouvent qu'il étoit capable de réuſſir & même d'exceller dans

plus d'un genre. En un mot, s'il étoit poſſible que *la Fontaine* n'eut jamais eu qu'un ſtyle, il ſeroit toujours certain qu'il a eu celui du génie ; il auroit donc mal fait d'en changer.

A-t-on plus de raiſon de nier qu'il eût de l'aptitude au ſublime ? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Roſeau, celle du Payſan du Danube & une infinité d'autres, ne démontrent-elles pas un eſprit qui ſait s'élever dès que ſon ſujet exige de la nobleſſe, de la force, de l'enthouſiaſme ? Y a-t-il, ſoit parmi les anciens, ſoit parmi les modernes, un Poëte qui offre autant d'exemples du ſublime de ſentiment & du ſublime d'expreſſion ? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois ſainement des grands maîtres, dit en parlant de *la Fontaine*, que nous n'avons pas de *Poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus* SUBLIME ; il recommande la lecture de ſes Fables aux jeunes Poëtes pour étudier ſa verſification & ſon ſtyle, *où les Pédans*, ajoute-t-il, *n'ont ſu relever que des négligences & dont les beautés raviſſent les hommes de l'art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats* *.

Que faut-il donc conclurre de la critique

* Poétique françoiſe, Chap. XVII, *de la Fable.*

de M. de *Voltaire* & du ſilence de *Boileau* *? Rien autre choſe, ſi ce n'eſt que l'un & l'autre tournent au déſavantage de ces deux Auteurs. Sans pénétrer dans les motifs de l'Auteur de l'*Art poétique*, on pourroit aſſurer que ce Poëme ceſſe d'être complet, dès qu'il omet un genre le plus capable de faire honneur à notre Parnaſſe & à notre langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faiſoit cas de ce Fabuliſte, & M. de *Voltaire*, ſi inſtruit dans les anecdotes littéraires, auroit dû ſe rappeller que ce Juge ſi éclairé de l'eſprit & du cœur humain avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Meſſieurs, ne raillez point le bon homme, il ira plus loin que nous.* Ne ſeroit-il pas honteux pour la gloire des Lettres, que la modeſtie de *la Fontaine* & la ſimplicité de ſon caractere & de ſes mœurs, euſſent affoibli le mérite de ſes talens auprès des deux hommes le plus en état de les apprécier! Quoi qu'il en ſoit, les Fables de ce Poëte ſi délicat & ſi naïf ſeront toujours des chefs-d'œuvre ; les plus médiocres n'ont pas encore été égalées par ceux qui ont le mieux réuſſi dans la même carriere.

* Si *Boileau* n'a pas fait mention de *la Fontaine*, dans ſon *Art poétique*, il a beaucoup parlé de ce Poëte dans ſa Diſſertation ſur *Joconde*, où il le propoſe comme un modele de naturel & de naïveté.

Il eſt fâcheux pour les mœurs que ſes *Contes*, qui ſont autant de modeles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuſe, ſoient en même tems un recueil de tableaux que la Jeuneſſe doit redouter. La ſimplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit au contraire comme des préſervatifs contre les piéges de la ſéduction, ce qui lui faiſoit dire, avec une confiance que la trempe ſeule de ſon caractere peut ſauver du ſoupçon de fauſſeté :

J'ouvre l'eſprit & rends le Sexe habile
A ſe garder des piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une ſeule à qui nuiront mes Vers.

Tout le monde ſait combien le repentir expia les écarts de ſon imagination, quand on eut diſſipé ſa ſécurité ;

Vrai dans tous ſes Ecrits, vrai dans tous ſes Diſcours,
Vrai dans ſa pénitence à la fin de ſes jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la juſtice,
Et l'Auteur de *Joconde* eſt armé d'un cilice *.

Peut-être ces marques non équivoques de repentir ont-elles ſoulevé contre lui pluſieurs hé-

* Epitre de M. *Racine* le fils, à *J.-B. Rouſſeau.*

ros de la Philoſophie. Leur admiration & leur ſuffrage ne ſe réglent que ſur les rapports qu'on a avec leur façon de penſer. Il y a long-tems qu'on lit ſur le Frontiſpice du Sanctuaire d'où ils diſpenſent les réputations :

Et la Proſe & les Vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos Amis.

Qu'ils apprennent cependant que *la Fontaine* a plus droit qu'aucun d'eux, au titre de Philoſophe qu'ils uſurpent. Une ſeule de ſes Fables renferme plus de vraie philoſophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les ouvrages dont ils fatiguent le Public. Il eſt vrai que la philoſophie du Fabuliſte ne reſſemble en rien à cette manie audacieuſe qui tourmente, dégrade & ruine l'Humanité, en prétendant l'inſtruire ; elle eſt puiſée au contraire dans la ſaine raiſon, préſentée avec décence, avec intérêt, & eſt toujours d'accord avec la politique & la vertu. On peut en juger par ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

Ni l'or, ni la grandeur, ne nous rendent heureux ;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille,
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel aſyle,
Véritable Vautour, que le fils de *Japhet*
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.

L'humble

L'humble toict eſt exempt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour?
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.

* * *

Les vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les vices ſont freres;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger ſous un même toict.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un ſujet éminemment placées,
Se tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt; l'autre eſt prudent, mais froid, &c.

* * *

Deux Démons à leur gré partagent notre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la Raiſon;
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie;
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour; & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin ſon empire,
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir: &c.

* * *

Du titre de Clément rendez-le ambitieux ; [*Louis XIV*]
C'eſt par-là que les Rois ſont ſemblables aux Dieux.
Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie,
Dès qu'il put ſe venger il en perdit l'envie,
Inſpirez à *Louis* cette même douceur :
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.

* * *

Comme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
Le ſoient auſſi ; c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance. &c.

* * *

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.

* * *

La Ruſe la mieux ourdie,
Peut nuire à ſon Inventeur ;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon Auteur.

* * *

Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux ;
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

* * *

Il ne ſe faut jamais mocquer des miſérables,
Car qui peut ſe flatter d'être toujours heureux ?

* * *

Ne ſoyez, à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade Adulateur, ni Parleur trop ſincére, &c.

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ſes propres ſonges :
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour le menſonge.

Il ſeroit aiſé de pouſſer plus loin les citations. On peut donc dire de *la Fontaine* qu'en qualité de Philoſophe, il connut la vraie ſageſſe & l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui, en qualité de Poëte,

Il peignit la nature & garda les pinceaux.

LAINEZ, [*Alexandre*] né à Chimai en Hainault en 1650, mort à Paris en 1710. Ce n'eſt pas le grand nombre de Poéſies de cet Auteur qui l'a rendu célebre, c'eſt la ſingularité de ſes mœurs & l'originalité de ſon talent. Son caractere auſſi indépendant, que ſon imagination étoit vive & féconde, ne lui a pas permis de s'appliquer conſtamment à un même Ouvrage, & l'amour de la gloire n'a jamais pû le porter à recueillir ce qu'il avoit compoſé en différentes occaſions. C'eſt pourquoi il ne nous reſte qu'un très-petit nombre de ſes Poéſies, encore a-t-il fallu que ſes amis aient pris ſoin eux-mêmes de les garantir de l'oubli. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'eſt

qu'à lui ſeul ; ſa maniere de peindre, l'agrément de ſon coloris, la vivacité de ſes expreſſions, la chaleur de ſa compoſition, le diſtinguent de tous ceux qui ſe ſont exercés dans le genre de Poéſies fugitives. Parmi ſes Ouvrages perdus, ceux qu'on doit regretter davantage ſont une *Epitre à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille vers ſur les campagnes de *Charles XII*, dont les fragmens qui nous reſtent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien ſon eſprit étoit facile, délicat & orné.

Le tendre *Apelle*, un jour, dans ces jeux ſi vantés,
Qu'Athènes autrefois conſacroit à *Neptune*,
Vit au ſortir de l'onde éclater cent Beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa *Vénus* un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas ! s'il avoit vu la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

La Fontaine, *Boileau* & *Chapelle* faiſoient beaucoup de cas de *Lainez* & de ſes Poéſies. *Chapelle* ſurtout l'eſtima d'une façon particuliere : la reſſemblance d'eſprit, de caractere & de conduite décide ſouvent les ſuffrages des hommes : ce fut ſans doute ce qui rendit *Lainez* ſi aimable aux yeux de ſon confrere qui avoit les mêmes paſſions que lui.

LALANDE, [*Joſeph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE] de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Stockolm, de Harlem, de Bologne, de Florence & des Arcades de Rome.

Il a cultivé les Lettres en même tems que les Sciences. A ce dernier égard, on le place parmi les premiers Aſtronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur, il a fait connoître, par quelques bons Ouvrages, qu'il eût été en état de ſe diſtinguer dans cette carriere, s'il s'y fut totalement conſacré. Son *Voyage d'Italie* eſt écrit avec autant d'ordre & de méthode, que de jugement & d'érudition; tout ce qui regarde la topographie & les beaux Arts y eſt traité de maniere à donner de juſtes & de ſaines idées ſur les différentes contrées & ſur les Chefs-d'œuvre de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de cette délicieuſe partie de l'Europe. Les réfléxions critiques de l'Auteur ſe trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art & avec les remarques des habiles Artiſtes. On trouve encore dans les Ouvrages de M. *Lalande* un Eloge du Maréchal de *Saxe* aſſez bien écrit, pour faire connoître que l'Eloquence ne lui eſt pas plus étrangere que l'Aſtronomie.

LALANE, [*Pierre*] Poëte qui vivoit du tems de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pièces, parceque la délicateſſe de ſon goût ne lui permit pas, dit-on, d'en faire paroître davantage. On eût pû encore ajouter qu'il en avoit fait paroître deux de trop, car il n'y a que ſes *Stances* à *Ménage* qui vaillent la peine d'être lues. En paſſant légerement ſur quelques-unes qui ſont minces ou qui ne ſont que des répétitions, nous en rapporterons ici les meilleures, afin qu'on puiſſe juger qu'il n'eſt point d'auteur médiocre où l'on ne puiſſe trouver des traits eſtimables. Il s'agit dans ces Stances d'inviter *Ménage* à venir habiter la Campagne.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelques légers qu'ils puiſſent eſtre;
Viens, *Ménage*, en ce lieu champeſtre,
Où content de tes propres biens,
Tu n'auras que toy pour ton maiſtre.

Non que le Maiſtre que tu ſers,
Ne ſoit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers,
Ne ſoit charmante & déſirable.

Lui-meſme viendroit dans ces bois,
Jouir au murmure de l'onde,

D'une félicité profonde,
Si les oracles de ſa voix
N'eſtoient pour le ſalut du monde.

Toy qui peux prendre ce loiſir,
Fuy le tumulte de la ville ;
Et ſi tu veux eſtre tranquille,
Ton ame ne ſçauroit choiſir
Un plus délicieux aſyle.....

Les plaiſirs y ſont purs & doux,
Comme l'air que l'on y reſpire,
L'innocence y tient ſon empire ;
Et chacun ſans être jaloux,
Y poſſéde ce qu'il deſire.....

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine idole ;
Et nous mépriſons la ſplendeur,
De tous les thréſors du Pactole.

Nous n'avons ſçeu que trop ſouvent,
Tout ce que peut un beau viſage ;
Mais par un tel apprentiſſage,
Noſtre cœur, devenu ſçavant,
En eſt auſſi devenu ſage.

Icy comme dans un miroir,
Noſtre ame, à ſoy-meſme connue,
Et de nulle erreur prévenue,
Se conſidére & ſe fait voir
Libre, ſans fard & toute nuë.

Des violentes paſſions,
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ſes actions,
Elle eſt ſeulement occupée . . . . .

Viens donc en ces lieux peu battus,
Où la fortune & ſes careſſes,
L'Amour & toutes ſes tendreſſes,
Cédent aux ſolides vertus,
Qui ſont nos biens & nos Maiſtreſſes.

Lalane avoit épouſé *Marie Galtelle des Roches* qui, ſelon lui, étoit une des plus belles Femmes de ſon tems. Une mort prématurée la lui enleva. Il l'avoit célébrée pendant ſa vie, il la célébra après ſa mort, & l'on ſoupçonneroit ſon amour ou ſes regrets d'avoir été très-foibles, à en juger par ſes vers, que M. de *St. Marc* a eu tort de recueillir contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre juſtice, en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, [*Ambroiſe*] Chanoine de Ste. Opportune, à Paris, ſa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans ſon *Hiſtoire* des Traductions françoiſes de l'Ecriture Sainte, & dans ſon *Hiſtoire & Abrégé* des Ouvrages Latins, Italiens & François, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on trouve

des choſes inſtructives & curieuſes, qui doivent faire pardonner les défauts de ſtyle dont ces deux Ouvrages ne ſont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture Sainte donne ſurtout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif & éclairé, qui ſait relever à propos les falſifications que les Miniſtres Proteſtans ſe ſont ſi ſouvent permiſes, pour ajuſter les textes aux principes de leur doctrine.

1. LAMARE, [*Nicolas* DE] Doyen des Commiſſaires du Châtelet, mort en 1723, âgé de 82 ans.

Tout le monde connoit ſon *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails inſtructifs, de réflexions ſolides, de vues utiles. Perſonne avant lui n'avoit embraſſé cette matiere. On ne peut pas dire que ce *Traité* ſoit complet, ni exempt de défauts; mais un Ecrivain habile qui ſauroit en conſerver les matériaux & les employer avec plus de diſcernement & de critique, auroit peu de choſe à faire, pour en tirer un grand parti, & rendre des ſervices précieux à cette partie eſſentielle de tout gouvernement éclairé.

2. LAMARRE, [*N.*] ex-Abbé, né à Bretagne, mort en 1742, Poëte qui n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans talens, mais qu'une vie diſſipée

empêcha de s'élever au-dessus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former son Goût auroient pû perfectionner ses heureuses dispositions pour la Scène-lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le Plan, de l'intelligence dans la distribution des Scènes, du naturel & de la vérité dans les idées & les expressions, du sentiment & du pathétique dans les situations.

La Pastorale de *Titon & l'Aurore*, mise en Musique par M. de *Mondonville*, est une Production posthume de la Muse de M. *Lamare*. Le Musicien y a fait des changemens qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théâtre lyrique qui ne peut gueres se soutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pièces fugitives de ce Poëte qui méritoient peu d'être recueillies. Elles se réduisent, si l'on en excepte ses Couplets à la Princesse de R., à des pensées foibles, & le plus souvent à de la Prose rimée.

1. LAMBERT, [*Anne-Thérese* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE] née en 1647, morte à Paris en 1733; une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par son esprit, à la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*. Personne

n'a mieux rendu les caracteres d'une morale ſage, ſenſible & embellie par les graces du ſtyle. Les *Avis d'une mere à ſon fils*, ceux *d'une mere à ſa fille* ſont d'une inſtruction ſaine, tendre & remplie d'aménité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plûpart des Auteurs moraliſtes & principalement aux perſonnes de ſon ſexe qui ont écrit en ce genre, elle ne s'attache point à des définitions métaphyſiques de la vertu, elle ne s'occupe qu'à en inſpirer le goût; & ſa maniere d'en parler eſt très-propre à la faire aimer. Lorſqu'elle cite les Auteurs claſſiques, Latins & François, c'eſt toujours ſans affectation & ſans pédanterie. Les jeunes perſonnes qui voudront ſe former le cœur & l'eſprit, ne ſauroient trop ſe nourrir de la lecture de ſes Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait ſentir ce doux ſentiment, le fait deſirer, & prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame *Lambert* que des négligences dans le ſtyle & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, [*Joſeph*] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous ſes Ouvrages ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus

ſont des Homélies imprimées ſous le titre d'*Année Evangélique*, des conférences intitulées *Diſcours ſur la vie eccléſiaſtique*, des *Inſtructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'Année. On y remarque, en général, un Eſprit nourri de la lecture des Livres ſaints, quelquefois de l'onction, & preſque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui auroient un vrai deſir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'eſt pas toujours exact ; la multitude de ſes compoſitions l'a ſans doute jetté quelquefois dans des négligences & des mépriſes, qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, [*Claude-François*] Abbé, né à Dôle, mort à Paris en 1765, a compoſé des Romans où le ſtyle du beſoin & de la faim ſe fait ſentir à chaque page, & des Hiſtoires qu'on ne lit gueres que pour les noms & les dates. Le plus connu de ſes Ouvrages eſt ſon *Hiſtoire littéraire du Siecle de Louis XIV*, diviſée en autant de Livres qu'il y a de claſſes de Littérateurs & de Savans, & dont chaque livre eſt précédé d'un Diſcours ſur l'origine & les progrès de chaque art, de chaque ſcience. Ces Diſcours au nombre de ſeize ſont écrits comme le reſte de l'Ouvrage,

c'eſt-à-dire, que le ſtyle en eſt lourd & diffus, que les réflexions en ſont triviales, les détails ennuyeux, les faits mal expoſés. Son *Hiſtoire générale de tous les Peuples* n'eſt pas mieux écrite. On y trouve, il eſt vrai, ce qu'il faudroit aller chercher dans cent Auteurs différens; mais ce qu'on chercheroit vainement d'y trouver, c'eſt du goût, de l'exactitude dans les faits, de la vérité dans les portraits, de la nouveauté dans les idées, de la nobleſſe & de la correction dans le langage. Il arrive à M. *Lambert* de ſe recopier & de tomber ſouvent en contradiction avec lui-même, défaut ordinaire aux longues compilations.

1. LAMI, [*Bernard*] Prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715.

Nous ne le jugerons pas ſur ſes productions de Théologie, qui ſe réduiſent pour la plûpart à des diſcuſſions polémiques, ni ſur ſes Ouvrages de Mathématiques, dont on fait cas. Nous n'en parlons qu'eu égard à ce qu'il a fait dans le Genre littéraire; & l'on peut dire que ſes *Entretiens ſur les Sciences & la maniere d'étudier* forment une compoſition eſtimable, dont la lecture ſeroit très-utile aux Jeunes-gens aſſez ſages pour vouloir s'inſtruire, avant d'exercer leur plume au hazard & ſans principes. L'Auteur y donne des avis très-

judicieux & leur indique avec diſcernement les ſources où ils peuvent puiſer.

Sa *Rhétorique ou l'Art de parler*, ſans être le meilleur Ouvrage que nous ayons dans cette partie, eſt néanmoins très-propre, par l'érudition & la profondeur des réflexions qui y dominent, à former l'eſprit, & à lui faire contracter l'heureuſe habitude de juger des choſes ſur des principes clairs & ſolides. On y trouve une Préface lumineuſe où il eſt aiſé de prendre d'abord une juſte idée de la matiere que l'Auteur va traiter. Ce Livre n'eſt pas tout-à-fait à la portée de la Jeuneſſe qu'on inſtruit dans les Colléges ; mais tout homme, accoutumé à concevoir & à réfléchir, y trouvera de quoi s'inſtruire, le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Hiſtorien comme le Philoſophe. Au mérite des choſes, il réunit celui de la méthode, d'un ſtyle clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, [*Dom François*] Bénédictin, né à Montereau près de Chartres en 1636, mort à Saint-Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique* diſent que de tous les Bénédictins, il eſt celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaiſe idée de la

plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi leſquels on en trouve pluſieurs plus eſtimables du côté du ſtyle, que le P. *Lami*. En effet, les Ouvrages de ce Religieux ſont d'une diffuſion, d'une monotonie, d'une foibleſſe d'expreſſion, qui en rendent la lecture inſipide. Nous avons eu la patience d'en lire pluſieurs, celui entr'autres qui a pour titre : *la Rhétorique de Collége trahie par ſon Apologiſte*, contre l'Ouvrage de M. *Gibert* ; Nous penſions y trouver de quoi nous inſtruire, & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatigant. Quand on eſt auſſi plat & auſſi vuide de choſes, dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célebre Profeſſeur, comment peut-on être intéreſſant dans d'autres productions ? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ſes *Lettres philoſophiques ſur divers ſujets*, où une loquacité, une intempérance de raiſonnemens qui ne diſent rien, une ſurcharge de mots inutiles, autoriſent à prononcer ſur cet Ouvrage cette ſentence mortelle :

Sunt verba & voces prætereaque nihil.

1. LAMOIGNON, [*Guillaume* DE] Premier Préſident au Parlement de Paris où il naquit en 1617, & où il mourut en 1677, plus connu dans la République des Lettres par les juſtes éloges de

Boileau & l'Oraiſon Funebre de *Fléchier*, que par ſes Ouvrages qui ſont diſperſés & ne ſubſiſtent que dans de vieux recueils. Ce Magiſtrat auſſi recommandable par ſes mœurs & ſa probité, que par ſes talens, a eu la gloire d'être un des plus zèlés Protecteurs des Lettres. Il les aidoit par ſes conſeils, & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de ſon *Lutrin*.

2. LAMOIGNON, [*Chrétien-François* DE] Avocat Général du Parlement de Paris, de l'Académie des Inſcriptions, fils de *Guillaume*, né à Paris en 1644, mort dans la même Ville en 1709, n'avoit pas moins de talens que ſon pere, & eut plus d'occaſions de les faire briller. Ses *Plaidoyers* ſont d'un ſtyle vehément, rapide, pleins de penſées nobles, de tours énergiques, & d'expreſſions heureuſes. On peut les regarder comme des Traités de Juriſprudence, où l'Orateur, l'Hiſtorien, le Naturaliſte, le Philoſophe & même le Théologien trouveroient à s'inſtruire. Nous ne parlons pas des qualités de ſon cœur; ſon nom ſeul les annonce; & ce Magiſtrat auroit démenti ſon ſang, ſi elles n'euſſent pas été d'accord avec les vertus qui y ſont depuis longtems héréditaires.

LANCELOT, [*Dom Claude*] Bénédictin, né

né à Paris en 1615, mort en 1695; un de ces Littérateurs, qui, ſans avoir une réputation brillante, n'en ont pas moins rendu aux Lettres des ſervices très-intéreſſans. Ses excellentes Grammaires ſont d'un très-grand ſecours, pour faciliter à la Jeuneſſe la connoiſſance du Grec & du Latin. C'eſt à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, ainſi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes* connues ſous le nom de Port-Royal. On voit par ces Ouvrages élémentaires, devenus claſſiques, que perſonne ne connoiſſoit mieux le Méchaniſme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile*.

Le *Jardin des Racines Grecques* du même Auteur, eſt un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, ſi peu cultivée aujourd'hui. Ce n'eſt donc pas faute de ſecours qu'on néglige ſi fort les Auteurs Grecs. Il ſeroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils ont pris le parti de ne les connoître que dans les Traductions; encore la plûpart ignorent-ils qu'elles exiſtent; la facilité de ſe faire une réputation dans les Eſprits frivoles, les diſpenſe de tout travail. Mais il eſt encore tems d'apprendre aux Jeunes-gens, ſuſceptibles d'être dirigés vers les ſources du génie,

qu'on ne peut devenir un grand Homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands modeles, & que ce n'eſt qu'en allumant ſon flambeau aux rayons du ſoleil, qu'on peut, comme *Prométhée*, communiquer à ſes Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Voyez LENGLET.

LANGLOIS, [*Jean-Baptiſte*] Jéſuite, né à Nevers en 1663, mort en 1706.

De pluſieurs Ouvrages qu'il a faits, on n'eſtime aujourd'hui que ſon *Hiſtoire des Croiſades contre les Albigeois*, qui ſuppoſe des Recherches, de la Critique, & ſur-tout l'art de les fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoit*, Jacobin, avoit traité le même ſujet; mais la forme, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, en gâtoit les matieres; un ſtyle lourd déparoît le mérite des choſes, au lieu que le P. *Langlois* a ſçu les embellir, & les rendre intéreſſantes par une diction noble, aiſée, & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, [*Hubert*] né à Viteaux, en Bourgogne, en 1518, mort à Anvers en 1581;

fougueux Proteſtant, dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit, par ſa hardieſſe, que par ſon éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du Règne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* conſiſtent dans des morceaux d'Hiſtoire, & des Traités de Politique, aſſez médiocrement écrits, qui furent cependant recherchés, dans leur nouveauté, faute de mieux.

2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI, [*Jean-Joſeph*] Docteur de Sorbonne, Archevêque de Sens, arrière-petit-neveu du précédent, de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1677, mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques, aſcétiques, hiſtoriques, polémiques, académiques, dont pluſieurs ont été traduits en Latin, par le cas qu'on en a fait. On trouve, dans les Recueils de l'Académie Françoiſe, pluſieurs *Diſcours* de ſa façon, qui annoncent un ſage Littérateur & un Ecrivain élégant, mais ſouvent diffus.

Ce Prélat eſt un des Miniſtres de l'Egliſe, qui ont été le plus maltraités, par l'Auteur du *Dictionnaire critique*. Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré, avec avantage, dans un parti contraire

au ſien, ſi l'on doit appeller parti, celui de l'Egliſe, auquel M. *Languet* fut toujours attaché, & dont il fut un des plus zélés Défenſeurs. Nous ajouterons donc, par un principe d'équité, que ce Prélat doit être regardé, ſinon comme un des premiers Ecrivains de l'Egliſe, du moins comme un Miniſtre laborieux, dont les talens ſont plus dignes d'éloge, que de critique. La piété qui reſpire dans ſes Ouvrages, & celle qu'il a fait paroître dans toute ſa conduite, ſont de nouveaux titres qui dépoſent en ſa faveur, & réfutent les imputations du Cenſeur Biographique. Ce n'eſt point en cherchant à déprimer injuſtement ſes Adverſaires, c'eſt en prouvant qu'on penſe mieux qu'eux, c'eſt ſur-tout par la douceur & l'équité, qu'on peut, en matiere de doctrine, appuyer ſa propre cauſe; ou, quand on s'attache à la bonne, on n'a pas beſoin de mauvaiſes reſſources pour la ſoutenir.

LANOUE, [*Jean* SAUVÉ DE] Comédien, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit, dit-on, naturel, rempli d'intelligence, de nobleſſe & de ſentiment, quoiqu'il eut contre lui la figure & la taille. C'eſt plus qu'il n'en faut, pour nous mettre en droit de dire, qu'il étoit donc meilleur Comédien,

que bon Poëte dramatique. Il ne s'enſuit pas de-là qu'il fut ſans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II*, offre des beautés qui juſtifient le ſuccès qu'elle a eu & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de diſpoſer les Scènes de maniere, que l'action ne languit point, & c'eſt par cette eſpece de magie, peu connue des Poëtes tragiques d'à-préſent, qu'il a ſçu en rendre les défauts moins ſenſibles. De ſix Comédies que nous avons de lui, il y en a cinq au-deſſous du médiocre; mais *la Coquette corrigée* eſt une des meilleures Pièces de caractère qui aient été faites de nos jours, quoiqu'elle ne ſoit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de Théâtre de Province où elle ne reparoiſſe trois ou quatre fois l'an, & toujours avec de nouveaux applaudiſſemens. On la verroit ſans doute, avec le même plaiſir, dans la Capitale, ſi des motifs, dont on ne devine pas la cauſe, n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Quoi qu'il en ſoit, cette Pièce offre des détails très-piquants, & des vers que tout le monde ſait par cœur; tels ſont ceux, entre autres, qui réglent la conduite d'un Honnête-homme, trompé par une Maîtreſſe perfide:

Le bruit eſt pour le fat, la plainte pour le ſot,
L'honnête-homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

ils ſont applicables à plus d'une circonſtance de la vie.

LAPLACE, [*Pierre-Antoine* DE] de l'Académie d'Arras, né à Calais en 1709, Auteur du *Théâtre Anglois*, Ouvrage qui manquoit à notre Langue, & qui aſſure à M. de *Laplace* un rang diſtingué parmi nos bons Littérateurs. Cette Traduction nous a procuré des richeſſes, qui, miſes en comparaiſon avec les nôtres, en ce genre, contribuent à la gloire du Théâtre François, mais n'en offrent pas moins au Lecteur de quoi admirer mille beautés, malgré l'irrégularité qui y regne. Le Traducteur s'eſt attaché à rendre l'original, ſelon le ſtyle dont il eſt écrit, c'eſt-à-dire, qu'il traduit tantôt en Vers, tantôt en Proſe, & qu'il employe quelquefois des Vers Alexandrins ſans rimes, qu'on appelle Vers blancs, fort en uſage en Angleterre, & qui y rendent la verſification bien plus facile que parmi nous. Un autre ſervice que M. de *Laplace* a rendu, par cette Traduction, c'eſt d'avoir ouvert une ſource, où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois, peuvent aller puiſer des idées, des ſituations, des caractères, des ſujets même, pour les naturaliſer enſuite ſur notre Scène. C'eſt ce que M. de *Voltaire* n'a pas négligé de faire,

avant même que l'Ouvrage de M. de *Laplace* ne parut. La Tragédie de *Zaïre* eſt entiérement calquée ſur la Tragédie d'*Othello* de *Shakeſpéar*. Dans l'une & l'autre Pièce, c'eſt un amour exceſſif qui forme l'Action, c'eſt la jalouſie qui en eſt le reſſort, c'eſt une mépriſe qui enfante la Cataſtrophe. *Othello* croit ſa femme infidelle, à la vue d'un mouchoir qu'on lui perſuade qu'elle a donné à un de ſes Rivaux; *Oroſmane* entre en fureur à la vue d'une Lettre écrite par *Zaïre* à *Néreſtan*, qu'il croit ſon Rival. *Othello* tue ſa femme, ſe poignarde lui-même, après qu'on l'a déſabuſé; *Oroſmane* en fait autant. Ils débitent l'un & l'autre, avant de ſe poignarder, les mêmes ſentimens, avec cette ſeule différence, que ceux d'*Othello* paroiſſent plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait paſſer dans notre Langue, pluſieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Hiſtoire de Tom-Jones*, l'*Orpheline Angloiſe*, &c. lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoiſſance. Il a fait auſſi des Tragédies qui méritoient quelques ſuccès. *Veniſe ſauvée* en a eu beaucoup plus, que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu*. Il a, outre cela, long-tems

travaillé au Mercure de France, mais ce n'eſt pas ce qu'il a fait de mieux; des louanges trop peu juſtes & trop prodiguées, nous diſpenſent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, [*Joſeph* DE] Abbé, né à Béfort, en Alſace, en 172.....

Après avoir débuté, dans la carriere des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a ſçu aſſez généralement obſerver les regles du goût & celles de l'honnêteté, il a renoncé au dangereux office de Journaliſte & de Critique, dans la crainte d'être forcé de louer des Ouvrages foibles, ou de s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juſte valeur. Des Compilations ont, depuis, exercé ſa plume; mais il faut ſe garder de confondre les ſiennes avec celles de tant d'autres, qui n'ont fait que moiſſonner indiſtinctement, dans le champ d'autrui, le bon grain avec l'ivraye, en ſe réduiſant à la ſimple fonction de Copiſte, qui exigeroit du moins de l'attention & du diſcernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé, il eſt vrai, mais il a ſçu revêtir de ſon ſtyle, toujours facile & ſouvent agréable, la plûpart des Ouvrages dont il a voulu donner des Abrégés. Tel eſt ſon *Voyageur François*, où l'on ne ſauroit con-

damner que quelques descriptions qui sentent trop l'afféterie, & une affectation de gentillesses, qu'il auroit pu éviter, en se laissant aller à la tournure naturelle de son esprit.

On feroit une petite Bibliothéque de tous les Ouvrages qu'il a publiés, comme il est facile d'en juger, par la liste qu'on en donne dans *la France littéraire.*

LARCHER, [*N.*] né à Dijon en 1726, Littérateur infiniment plus versé dans l'Histoire des anciens Peuples & dans la connoissance des bons Auteurs Grecs & Latins, que nos Philosophes, qui n'ont cherché à répandre du ridicule sur l'Erudition & sur ceux qui la cultivent, que par la manie générale de proscrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il est vrai que son érudition a dû leur être incommode, par son zèle à relever quantité de bévues répandues dans leurs Ecrits, & à redresser les falsifications qu'ils se sont permises pour appuyer leurs systêmes. Son *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, a allumé la bile de M. de *Voltaire*, & lui a attiré des injures qui ne ressemblent à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici un échantillon du style polémique de ce célébre Ecrivain. Nous allons citer un mor-

ceau du *Tableau philoſophique de ſon Eſprit*, où ſe trouvent raſſemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées, dans un Libelle intitulé, *Défenſe de mon Oncle*. On jugera de quel côté eſt la raiſon & ſur qui retombe la honte & le ridicule.

EXTRAIT DES NOUVELLES DE FERNEY, DANS LE PAYS DE GEX.

» Les Savans de France juſtement allarmés du » tort que M. de *Voltaire* faiſoit à l'Erudition, » par ſes bévues, ſes anachroniſmes, ſes fauſſes » interprétations, comme il appert par pluſieurs » de ſes Ouvrages, & notamment par *ſa Philo-* » *ſophie de l'Hiſtoire*, s'aſſemblerent à Paris, pour » trouver moyen de remédier à ce déſordre. La » matiere miſe en délibération, ils convinrent » qu'on lui députeroit en poſte un d'entr'eux, pour » l'interroger juridiquement, & juger s'il avoit » les qualités néceſſaires pour former un bon » Hiſtorien, mais principalement pour s'éclaircir » s'il ſavoit le Grec. M. *Larcher* fut choiſi pour » cette importante commiſſion. Il part, accom- » pagné d'un témoin irréprochable, arrive dans » le pays de Gex, & ſe tranſporte au domicile » du ſieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé au » Grec, à la vérité, mais à du Grec à côté du-

» quel étoit une mauvaise Traduction ; il lisoit
» les anciens Auteurs, mais c'étoit dans des Ex-
» traits infidéles, qu'on lui avoit fourni des pays
» étrangers. Vous venez, sans doute, Messieurs,
» dit-il aux deux Députés, pour rendre hommage
» à mes lumieres & à mes talens ; est-ce par ha-
» sard de la part de quelque Puissance que vous
» venez ? c'est de la part du Monde savant, ré-
» pond M. *Larcher*. L'hommage du Monde sa-
» vant vaut bien celui d'un Prince, reprit modeste-
» ment M. de *Voltaire*. Oui, sans doute, con-
» tinue le Député ; mais ce n'est pas de quoi il
» s'agit. Le Monde savant, ajoute-t-il, est
» fort étonné que vous usurpiez ses droits, sans
» que vous ayez les connoissances requises. Vous
» parlez des Ecrivains Grecs que vous n'entendez
» pas ; vous employez le mot barbare de *Basiloi*,
» qui n'est point Grec, au lieu de *Basileis* ; vous
» vous servez du mot de *despotes*, sans en savoir
» la signification ; vous avez souvent le mot de
» *demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce
» qu'il veut dire ; vous prenez le nom de *Dynastie*
» pour celui d'une Province ou Contrée ; vous
» appellez les Prêtres Egyptiens des *Bouteilles* ;
» car c'est ce que signifie le mot *choas*, que vous
» leur appliquez ; vous faites passer à *Hercule* le
» détroit de Calpé & d'Abila dans son gobelet,

» au lieu de dire qu'il le paſſa dans un navire
» appellé *Scyphus* ; enfin vous êtes véhémente-
» ment ſoupçonné, par pluſieurs de vos citations,
» de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

» Le Savant du pays de Gez étonné, ſe mit
» auſſitôt à crier : *Je ſuis Seigneur de Ferney,*
» *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi,*
» *& Membre de cent Académies.* Ce n'eſt pas ce
» dont il eſt queſtion, reprit M. *Larcher*, nous
» parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en
» fureur, & ſe met à crier : *Cuiſtre*, *Fauſſaire* *,
» *Paillard.* Ce n'eſt pas du méchant François,
» c'eſt du Grec qu'on vous demande. L'Inter-
» rogé répond : *Bouc*, *Craſſeux*, *Sodomite.*
» Ceci eſt encore du François, & non du Grec,
» ajouta le Député. Mais puiſque vous ne vou-
» lez pas répondre ſur le Grec, voyons ſur les
» Auteurs.

Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire que
» *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de
» quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de
» diſtance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites-
» vous de cent quatre-vingt ſtades, huit de nos

* Telles ſont les graves raiſons que M. de *Voltaire* apporte contre les ſavantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

» grandes lieues, tandis que cent quatre-vingt
» ſtades ne font qu'environ trois & demi de nos
» petites lieues ? Pourquoi établiſſez-vous des
» Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais ?
» Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une Divinité
» particuliere, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt qu'un ſur-
» nom de *Cérès* ? Pourquoi faites-vous flageller
» par des Prêtres d'*Eleuſine*, les Pénitens & les
» Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de
» *Pauſanias*, que vous avez cités pour preuve,
» que de petites baguettes, avec leſquelles, les
» Prêtres frappoient, dans les cérémonies, non
» les Initiés & les Pénitens, mais les Images des
» Dieux des Enfers, parceque ces Dieux rete-
» noient *Proſerpine* ?

» Le Grec moderne eſt interdit par toutes ces
» queſtions. Ses accès le reprennent, & ſe met à
» crier dans ſon délire : *Janſeniſte, qu'on a vu*
» *donner des ſcènes au cimetiere de St. Medard,*
» *vil & ancien Répétiteur du Collége Mazarin*.....

» Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Com-
» pagnon, l'étude du Grec vient de renverſer,
» dès le commencement, la cervelle à ce pauvre
» homme. Il dit que j'ai donné des ſcènes au
» cimetiere de St. Médard, moi qui ſuis né en
» 1726, & les convulſions en 1729 ; il me fait
» Répétiteur au Collége Mazarin, moi dont la

» fortune a permis que j'eusse un Répétiteur. Ne » nous en étonnons pas ; c'est ainsi qu'il renverse » tous les faits, qu'il les suppose, qu'il les défi- » gure. Voilà où l'ont conduit ses lectures d'*Hé-* » *rodote*, sa rage pour le *Sanchoniaton*, forgé » par *Porphyre*, sa fureur de vouloir se perdre » dans l'antiquité, pour perdre ensuite le siecle » présent dans ses rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainsi, le Philosophe » historien étoit tombé en foiblesse, ses petits » yeux de feu s'étoient fermés, & sa grande » bouche restoit ouverte. Les Députés se retire- » rent, & le laisserent dans cet état, en prenant » la précaution d'avertir qu'on allât lui jetter de » l'eau sur la tête, & lui faire prendre de l'ellé- » bore pour purger son cerveau.

» Ils retournerent à Paris, faire leur rapport » juridique, & le Monde savant convaincu que » M. de *Voltaire* étoit *mentis & græcæ linguæ* » *non compos*, il fut délibéré, d'une voix una- » nime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un » Répétiteur du Collége Mazarin, & un *Prêtre* » *d'Eleusine* pour le *fesser*, d'après son système, » en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En atten- » dant, ordre à lui, de n'écrire que très-peu en » François, & défense de parler jamais de Grec ».

M. *Larcher* ne s'est pas borné à des Critiques ;

on a encore de lui une excellente traduction de l'*Electre* d'*Euripide*, de quelques Poéſies de *Pope*, & de pluſieurs morceaux des *Tranſactions philoſophiques* de la Société Royale de Londres, dont il ſe propoſe de publier la ſuite ; ce qui eſt plus que ſuffiſant pour donner une idée avantageuſe de cet Homme de Lettres, dont les mœurs douces & honnêtes méritoient autant d'égards, que l'utilité de ſes travaux.

LARREY, [*Iſaac* DE] Proteſtant, né à Montvilliers dans la Normandie en 1638, mort à Berlin en 1719.

Ceux de ſes Ouvrages où l'eſprit de parti n'eſt point entré ſont aſſez eſtimables, & du côté des choſes & du côté du ſtyle ; c'eſt pourquoi on lit, avec plaiſir ſon *Hiſtoire de l'Empereur Auguſte*. Celle d'*Eléonore*, femme de *Louis VII*, annonce un Réfugié qui veut plaire aux Anglois : c'eſt dans le même eſprit qu'il compoſa l'*Hiſtoire d'Angleterre*, qui n'eſt plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits, en Gravure, des Princes & des grands Hommes, qu'on y trouve. Son *Hiſtoire de Louis XIV* n'eſt le plus ſouvent qu'une compilation informe des Gazettes étrangeres de ſon tems, dont les Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. Son expreſſion favorite

eſt ; *on dit*, jamais Hiſtorien ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Hiſtorien n'a été plus avide à recueillir les bruits populaires & les calomnies débitées en faveur de ſa Secte.

LA RUE, [*Charles* DE] Jéſuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès ſa jeuneſſe, les Belles-Lettres & la Poéſie Latine & Françoiſe exercerent ſes talens qui annonçoient des ſuccès, propres à le diſtinguer des Littérateurs & des Poëtes de Collége. *Corneille* ne crut pas s'abaiſſer en traduiſant en vers françois ſon Poëme des *Conquêtes de Louis XIV* ; & fit l'Eloge du jeune Poëte, lorſqu'il préſenta ſa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande eſtime pour ce Jéſuite qui ne profeſſoit encore que les Humanités.

La Verve poétique du P. *la Rue* ſe développa bien davantage dans des Tragédies Latines & Françoiſes. De ce dernier genre, eſt celle de *Sylla*, honorée des éloges du grand *Corneille* ; on dit que les Comédiens ſe préparoient à la jouer, lorſque l'Auteur qui ne s'étoit jamais propoſé de travailler pour eux, obtint un ordre pour en arrêter la repréſentation. Il eſt vrai que ſes liaiſons avec le Comédien *Baron* ont pu le faire ſoupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le Théâtre, que ſon état ne le permettoit

mettoit ; on étoit même perſuadé, de ſon tems, comme on l'eſt encore aujourd'hui, que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonne Fortune* devoient beaucoup à ſes talens. Quoi qu'il en ſoit, la maturité de l'âge les dirigea vers leur véritable objet. La carriere de la Chaire offrit à ce Jéſuite un champ où il ſe fit une très-grande réputation, que ſes *Sermons* imprimés juſtifient, malgré qu'ils ayent perdu quantité de traits, que l'imagination de l'Auteur enfantoit ſubitement dans la chaleur du débit. Sans avoir la ſolidité de *Bourdaloue*, le P. *la Rue* a quelquefois plus d'élévation, & ſa Morale annonce un Eſprit auſſi fin obſervateur, qu'heureux à trouver des expreſſions & des tours propres à rendre ſes idées, & à les faire ſaiſir, par une vive impreſſion. Cet Orateur eſt ſurtout frappant dans les Diſcours du *Pécheur mourant*, du *Pécheur mort*, & dans celui des *Calamités publiques*. Il eſt plus éloquent, plus ſoutenu dans ſes Oraiſons Funebres. Celle du Maréchal de Luxembourg, celle du Duc & de la Ducheſſe de *Bourgogne* dont le texte eſt auſſi heureux que le ſujet en étoit affligeant, ſeront toujours regardées comme un des plus beaux monumens de l'Eloquence de la Chaire.

Nous ne parlons pas du Recueil de ſes Poéſies fugitives, dont *Barbou* a donné une Edition ma-

gnifique, où les connoiſſeurs trouvent plus d'eſprit, de délicateſſe & de ſentiment, qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque ſe ſeroit borné à ce ſeul genre.

LATTAIGNANT, [*Gabriel Charles* DE] Chanoine de Reims, né à Paris au commencement de ce Siecle.

Sa Muſe a ſu ſe plier à tous les Goûts. Tantôt gaie, tantôt ſenſible, elle a célébré ſucceſſivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lattaignant* ait choiſi le genre des Chanſons préférablement à tout autre. Il a mieux aimé ſans doute ſuivre les impreſſions de ſon génie, que la décence de ſon état qui lui a paru trop ſévere. Quoi qu'il en ſoit, ce Chanſonnier peut occuper une place parmi les Eſprits agréables qui font honneur à la gaieté françoiſe. Si ſes Chanſons ne ſont pas toujours égales, s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles, il en a beaucoup d'ingénieuſes & de très-délicates.

Une réſerve dont on doit lui ſavoir gré, c'eſt que la vivacité de ſon imagination n'a jamais laiſſé échapper aucun trait contre la Religion, aucun de ces tranſports qu'on appelle philoſophiques, aucune de ces ſaillies licentieuſes qui coûtoient ſi

peu aux *Crécourt*, aux *Chaulieu* & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'esprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire à sa gloire, qu'il a réparé les légeretés de sa Muse, par des productions plus dignes de ses talens. Ses Cantiques spirituels lui feront plus d'honneur dans les Esprits sages, que ses Ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens, de la part des Esprits frivoles, dont les suffrages ne valent pas la peine qu'on leur sacrifie ses devoirs.

LAVAL, [*P. A.*] Comédien. On a lu, dans sa Nouveauté, un Ouvrage de sa façon, intitulé, *le Tableau du Siecle*; & l'on s'est apperçu que la connoissance de nos mœurs y étoit revêtue d'un style trop lâche, trop diffus, & quelquefois trop familier. Il a publié aussi une Apologie du Théâtre, en réponse à la Lettre de *J. J. Rousseau* sur les Spectacles. Rien n'étoit plus naturel que les motifs de son zèle; c'étoit soutenir les avantages de son métier. Mais il s'en faut bien que les armes soient égales entre son Adversaire & lui, soit pour le fonds des choses, soit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre justice, du côté de la modération avec laquelle il présente ses raisons; c'est toujours beaucoup d'être modéré dans la dispute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER, [*Marc-Antoine*] Abbé, ci-devant Jéſuite, Aſſocié des Académies d'Angers, de Marſeille, & de Lyon, né à Manoſque dans le Diocèſe de Siſteron en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit ſur la Muſique, la Peinture, l'Architecture, annonce des connoiſſances, & du talent pour ſaiſir les principes & les fineſſes de ces trois Arts; ſes *Eſſais ſur l'Architecture* ſont ſurtout très-eſtimés.

L'Oraiſon Funebre du Prince de *Dombes* a des beautés d'Eloquence, qui font juger qu'il s'eſt mépris en s'attachant à un autre genre : ce genre eſt l'Hiſtoire dont il a défiguré l'eſprit & le ſtyle, en la ſurchargeant de traits plus oratoires qu'hiſtoriques, d'une intempérance de figures, d'un luxe d'expreſſions déplacé, d'une affectation de grands mots qui ne produiſent que des ſons, lorſqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'eſt ainſi qu'il a écrit ſon *Hiſtoire de Veniſe*, où il compare, en ces termes, cette République à celle de Gènes : » c'étoient comme deux tourbillons » qui, gênés l'un par l'autre dans leur rencontre, » menaçoient inceſſamment de s'abſorber l'un » & l'autre par des forces incompatibles de leur » expanſion; dominant l'un & l'autre ſur deux

» mers oppoſées, l'endroit où elles ſe réuniſſent » étoient pour eux un centre de concurrence où » ils ne portoient qu'une détermination décidée » à ſe croiſer «. Ceci n'eſt-il pas du *Diderot* tout pur? & un Ecrivain qui ſe permet des comparaiſons auſſi amphigouriques, qui les répéte en toute occaſion & même ſans occaſion, eſt très-certainement auſſi peu propre à écrire l'Hiſtoire, que l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphyſique.

LAUJON, [*Pierre*] Secretaire des Commandemens du Comte de *Clermont*, né à Paris en 17..

Poëte agréable, ingénieux & délicat, dont les Paſtorales & les Ballets ſont un des principaux ornemens de notre Théâtre lyrique. Le naturel & le tendre de la Poéſie, l'intelligence & les reſſorts de ce genre de Spectacle, y ſont maniés avec une fineſſe qui en rend l'effet des plus intéreſſans. Tout le monde ſait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie*, dont les vers ſont ſi naturels & ſi harmonieux, qu'ils font, pour ainſi dire, valoir la Muſique, quoiqu'excellente par elle-même, au lieu que dans tant d'autres, c'eſt la Muſique qui fait ſupporter les vers. Ce qui diſtingue encore les productions de M.

Laujon, c'eſt que le ſentiment y conſiſte moins dans une affectation de paroles doucereuſes, que dans un fonds de chaleur & de ſenſibilité qui anime l'expreſſion.

LAUNOY, [*Jean* DE] Docteur en Théologie, né à Valdeſie dans la Baſſe-Normandie en 1603, mort à Paris en 1678, Homme des plus érudits de ſon tems, comme on peut en juger par dix vol. *in fol.* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des diſcuſſions ſur pluſieurs Saints qui, ſelon lui, n'avoient jamais exiſté. Le ſeul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs eſt ſon *Hiſtoire du Collége de Navarre*, encore faut-il faire grace à ſa maniere dure & barbare d'écrire, en faveur des recherches curieuſes qu'il offre au Lecteur.

LAURÉS, [*Antoine* Chevalier DE] né à Gignac, dans le Diocèſe de Montpellier en 17.

Ce n'eſt pas ſur quatre Couronnes obtenues de l'Académie des Jeux Floraux & ſur trois autres décernées par l'Académie Françoiſe, qu'il faut juger de ſes talens. Ces lauriers littéraires ont été ſi ſouvent prodigués au hazard ou par ſyſtême, que la gloire qui peut en revenir commence à être généralement décriée. Il ſeroit cependant injuſte

de refuſer des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés* pleines de verve & d'enthouſiaſme, principalement celle qu'il a faite ſur *le Jeu*. Mais ce Poëte a oublié volontiers ces petits triomphes, pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre ſolidement ſa réputation. Il ſe prépare à donner au Public une Traduction en vers de la Pharſale de *Lucain*, dont les premiers chants, qu'il a lus dans les Sociétés, annoncent les plus grands ſuccès pour la ſuite du Poëme. Ce travail eſt d'autant plus propre à lui faire honneur, que, ſans s'appliquer à rendre ſcrupuleuſement ſon modele, il n'en ſaiſit que la ſubſtance, & ſe réſerve la liberté de réformer, de changer, d'ajouter & d'embellir, ſelon les divers eſſors de ſa Muſe & les principes du bon goût. C'eſt par-là qu'il peut eſpérer de ſe diſtinguer avantageuſement de la foule des Traducteurs. En mettant habilement en œuvre les matériaux d'un ancien Edifice, il n'en aura pas moins le mérite d'avoir fait un Edifice nouveau.

Juſqu'à préſent on ne paroît pas avoir aſſez ſenti l'utilité des imitations, pour le développement des diſpoſitions de l'eſprit & de l'imagination. On s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre à l'égard des Auteurs Grecs & Latins que de traduire, & l'on n'a pas fait attention

que la diverſité du génie des peuples, celle des langues, étoient des obſtacles inſurmontables pour une bonne Traduction. On a ſouvent dit que la meilleure de toutes ne ſauroit reſſembler qu'à l'envers d'une tapiſſerie, ou, tout au plus, qu'à l'Eſtampe d'un Tableau.

Il eſt donc bien plus digne des ſoins de quiconque eſt né avec du talent, de ne pas s'aſſervir à rendre un Original mot à mot, phraſe par phraſe, idée par idée, image par image. Il eſt bien plus noble d'imiter ces Fondeurs habiles, qui ſachant conſerver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour la rendre avec les beautés qu'elle avoit déjà, celles qui lui manquoient, & la correction des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuſe.

On a lieu d'eſpérer que M. de *Laurés* atteindra ce but, qui met ſouvent le Reſtaurateur au niveau & même au-deſſus du premier Artiſan. Telle a été de tout tems la marche des hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'eſt formé ſur *Pindare* & ſur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chefs-d'œuvre de ſon propre fonds. *Corneille* & *Racine* ont puiſé dans *Sophocle* & *Euripide* les alimens qui ont nourri & développé leur Muſe; & après s'être nourris de la ſubſtance des grands Hommes qui les

avoient précédés, ils ſont devenus eux-mêmes propres à ſeconder l'eſſor de quiconque voudroit marcher ſur leurs traces. L'imitateur de *Lucain* peut eſpérer les mêmes honneurs, s'il remplit ſon projet avec cette ſupériorité, ſans laquelle il ne faut jamais penſer à tenter de grandes entrepriſes.

LE BEUF, [*Jean*] Chanoine d'Auxerre, ſa patrie, né en 1687; mort en 1760, a été un des plus grands zélateurs des Monumens de l'antiquité. Le *Mercure de France* depuis 1720 juſqu'en 1740 contient plus de cent Diſſertations, ou Mémoires, ou Lettres de ſa compoſition. Tous ces différens Ouvrages ſont hiſtoriques & ont pour objet des choſes curieuſes. L'Abbé *Desfontaines* appelloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pauſanias*, le *Suidas* du Siecle, & comparoit ſes Obſervations hiſtoriques aux Obſervations phyſiques de *Galilée*, de *Malpighi*, de *Newton*. S'il étoit queſtion d'apprécier ſon ſtyle, on pourroit ſe diſpenſer de chercher des comparaiſons auſſi glorieuſes; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura toujours la gloire d'avoir rendu des ſervices utiles aux Lettres, par ſes recherches laborieuſes & par ſes heureuſes découvertes. C'eſt tout ce qu'on peut attendre de ces eſpeces de Mineurs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laiſſant aux autres la gloire de les polir.

LEFEVRE, [*N.*] de la Doctrine Chrétienne, a publié des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de France*, & une *Hiſtoire générale de la Ville de Calais*, où l'on trouve des recherches profondes des diſcuſſions préciſes, bien préſentées, propres à répandre du jour ſur divers points de notre Hiſtoire, & un ſtyle ſimple, naturel, tel qu'il convient à ces ſortes d'Ouvrages.

LE GENDRE, [*Louis*] Chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Rouen en 1655, mort à Paris en 1733, Auteur d'une mauvaiſe *Hiſtoire de France* en 7 vol. in-12, d'une *Vie du Cardinal d'Amboiſe* qui ne vaut gueres mieux, & de pluſieurs autres Ouvrages parmi leſquels il y en a un très-eſtimé & très-digne de l'être; il a pour titre: *Mœurs & Coutumes des François dans les différens tems de la Monarchie.* M. l'Abbé *Velly* & M. *Villaret* en ont ſenti tout le mérite, & c'eſt-là où ils ont puiſé la plûpart des notions curieuſes, dont ils ont enrichi leur *Hiſtoire de France*, à la fin de chaque Regne. Il ne paroît pas que M. l'Abbé *Garnier* leur Continuateur ait connu cet Ouvrage ou qu'il ait jugé à propos d'en tirer le même parti. On peut regarder cependant cette partie de notre Hiſtoire comme un objet intéreſ-

ſant & qui n'a pas peu contribué au ſuccès des Volumes qui ont paru avant les ſiens. Parmi les anciennes coutumes des François, on trouve dans le Livre de M. *le Gendre* pluſieurs articles qui méritent l'attention d'un Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'adminiſtration de la Juſtice, les Diètes, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'inſtitution des Ordres de Chevalerie, les Joûtes, les Tournois; tous ſes divers objets y ſont traités avec clarté & avec préciſion, & l'on n'y peut voir, qu'avec beaucoup de plaiſir, réunies, dans un ſeul Volume, une infinité de choſes intéreſſantes qui ſe trouvoient noyées dans les Hiſtoires générales.

LEGIER, [*N.*] né en Franche-Comté en 1732.

Les Productions de ſa Muſe avoient été enterrées au hazard, juſqu'en 1769, dans différens Journaux, & l'on peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, ſous le titre d'*Amuſemens Poétiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expreſſion, le ſort de cette triſte famille, deſtinée à vivre peu de tems, étant le fruit d'une Muſe froide, foible & décharnée, dont la Poſtérité ne pouvoit être qu'éphémere.

M. *Légier* a été auſſi malheureux du côté du

Théâtre. Il a donné aux Italiens en 1763, une Comédie intitulée, le *Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-fâcheux pour lui, puiſque ſa Pièce fut ſifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuſe, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les diſgraces de la Scène.

Il ne faut pas conclure de-là, que ce Poëte ſoit ſans eſprit; il a quelquefois de l'imagination dans l'invention des ſujets, des traits pétillans, des penſées ingénieuſes; mais l'Eſprit ſans le talent, ne procura jamais des ſuccès, & le talent ne ſe fit jamais ſentir, dans des vers aſſez communément proſaïques, ſans grace, & péniblement travaillés; ce n'eſt point l'abeille légere qui ſe joue ſur les fleurs pour y préparer ſon miel; c'eſt la fourmi qui voiture laborieuſement les minces denrées qui doivent former ſon magaſin.

LELONG, [*Jacques*] Bibliothécaire & Prêtre de la maiſon de l'Oratoire, né à Paris en 1665, mort en 1721; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliothèques*, l'une *Sacrée*, l'autre *Hiſtorique* & écrite en François, dans laquelle il a raſſemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Hiſtoire. C'eſt particulierement, par cette derniere, qu'il a rendu de grands ſervices aux Hiſtoriens. Indiquer les ſources où l'on peut

puiſer, c'eſt épargner des recherches pénibles & ſouvent rebutantes à des Eſprits capables de travailler avec ſuccès, mais trop indolens pour ſoutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande aſſiduité & les plus grands efforts de patience, ce qui ſuffit pour obtenir grace à ſon Auteur ſur pluſieurs inexactitudes échappées ſans doute à ſon attention. Elles ont d'ailleurs été corrigées dans la nouvelle Edition donnée par M. *Fevret de Fontette*, qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage, & y a joint des Notices, des Extraits, des Analyſes, quelquefois même des jugemens aſſez exacts ſur un grand nombre de Livres peu connus. Cet Editeur s'eſt ſurtout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établiſſement des Journaux littéraires ou dont les Journaliſtes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Lelong*, ſavoit l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Chaldéen, l'Italien, le Portugais, l'Eſpagnol & l'Anglois. Quand même on en croiroit ſur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique*, qui ont copié à cet égard les autres Lexicographes, la réalité de ces connoiſſances importeroit peu au Public, qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui préſente : ce qu'il y a de certain, c'eſt que jamais Compilateur n'eut

plus ce qu'on appelle l'esprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition, de la vérification d'une date, que de l'exactitude & de la correction du style; aussi le sien est-il dépourvu de tout ce qui peut plaire ou intéresser. On ne doit pas lui en faire un grand crime, non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence, la Poésie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel.

Le P. *Malebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvemens qu'il se donnoit pour découvrir un titre de Livre, une date, ou quelqu'autre minutie. *La vérité est si estimable*, lui répondoit-il, *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir.* C'est appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIÈRE, [*Antoine-Marin*] né à Paris. Il est incontestable qu'il n'est pas né Poëte, & que, par conséquent, il ne le deviendra jamais :

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Voilà le terrible anathême qu'*Horace* a prononcé contre lui, & que le Public ratifie tous les jours, d'après la lecture de ses Ouvrages, si toutefois on continue à les lire. C'est donc vraiment ici le

cas de dire, que *des cerveaux les chanterelles élaſtiques s'accordent* * à réprouver les Tragédies de M. *Lemiére*, comme des Poëmes d'une verſification propre à ruiner les inſtrumens les plus robuſtes. Il y a apparence que le goſier des Comédiens s'eſt autant fatigué à les débiter, que les oreilles des Spectateurs à les entendre, car on ne les donne plus. *Idomenée* eſt mort, peu après ſa naiſſance; *Térée* eſt rentré dans les ténébres; *Guillaume Tell*, après avoir débité un François Suiſſe, a dit:

Je pars, j'erre en ces rocs où par-tout ſe hériſſe,
Cette chaîne de monts qui couronne la Suiſſe **.

Et perſonne n'a été tenté de le rappeller. On ne s'eſt pas plus empreſſé de retirer *la Veuve de Malabar*, des flammes, où on l'eût jettée, ſi elle ne ſe fût pas exécutée d'elle-même; *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'eſt réellement mort que du poiſon de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs; & l'on ne ſait pas ce que *Barnewelt* auroit fait, ſi on eût permis qu'il parut ſur la Scène.

Telle eſt l'Hiſtoire tragique des Tragédies de

* Expreſſions poétiques de M. *Lemiere*.

** Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

M. *Lemiére.* Si ſon *Hypermeneſtre* a paru ſurvivre au déſaſtre de cette déplorable famille, c'eſt plutôt en faveur des décorations, que de l'intérêt, répandu ſur ſes malheurs. Une lampe d'une main, un poignard de l'autre, une Femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de converſion, ne l'eſt pas, ont paru à des yeux, avides de ſpectacle, une optique qu'on pouvoit ſupporter quelquefois; mais les Gens de goût ſavent combien cette pantomime eſt peu propre à intéreſſer, ou plutôt combien elle prouve la ſéchereſſe d'un eſprit qui a beſoin de recourir à de ſi minces reſſorts *.

M. *Lemiére* paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à la juſtice, qu'il s'eſt rendue à lui-même, ſi ſon Poëme ſur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche;

* » Il n'y a dans cette Tragédie, dit un Journaliſte » célébre, aucune ombre de verſification, aucune force, » aucune chaleur, aucune pureté, nul développe- » ment des penſées, nulle dégradation, nulle harmonie, » nul coloris, nul enſemble, nulle liaiſon, nulle » phraſe; tous les vers ſont iſolés, & tombent l'un » après l'autre; le Poëte a le ſecret de les faire durs & » lâches à la fois .... Cette Pièce eſt propre à figurer » avec les Œuvres tragiques des *Jodelles* & des *Hardis*, » pour la conduite & le ſtyle «. *Ann. litt. 1759, tom. 7.*

il

il eſt malheureuſement par-tout le même homme ; en prenant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant un modele bien capable de féconder ſon imagination, & d'adoucir ſon ſtyle. M. l'Abbé de *Marſy* auroit pu lui enſeigner le ſecret de rendre ſa touche plus moëlleuſe ; mais l'indomptable roideur de ſon poignet, étoit-elle capable de fléchir ? Ce n'eſt pas tout d'imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat : il faut encore ſavoir donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on préſente. M. *Lemiére* paroît n'avoir pas ſenti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'eſprit pouvoit ſuppléer à tout. Il ſeroit plus en état qu'un autre, de remplacer par-là le défaut de talent & de génie, ſi cet eſprit étoit moins baroque, & qu'il fut accompagné de plus de goût. Les meilleurs morceaux de ſon Poëme, (& l'on ne peut diſconvenir qu'il n'y en ait un certain nombre de bons) ſont offuſqués par des tirades de vers durs, giganteſques, puérils, incorrects, monotones, qui ne ſauroient être rachetés par la force & l'agrément de quelques penſées.

M. *Lemiére* n'a pas mieux réuſſi dans la Poéſie légere. On eſt tenté de rire, mais dans un ſens

contraire à celui qu'il s'eſt propoſé, lorſqu'on lit les gentilleſſes, répandues dans la plûpart de ſes Epitres; on ſe rappelle alors très-à-propos ces Vers de *la Fontaine*.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace; &c.

Malgré cela, il a des admirateurs; il faut convenir que ces admirateurs n'oſent plus lui prodiguer leurs applaudiſſemens que dans l'*Almanach des Muſes*, Almanach, dont l'Auteur n'eſt pas plus infaillible dans ſes éloges, que l'Auteur de celui de Liege dans ſes prédictions; en effet, il ne rencontre la vérité, que quand il dit que M. *Lemiére* a une maniere à lui, & il y a apparence que cette maniere lui reſtera toujours.

LEMONIER : [*N.*] cinq ou ſix petites Comédies, mêlées d'Ariettes, parmi leſquelles *le Maître en Droit*, & le *Cadi dupé*, ſont les ſeules qui ayent eu un ſuccès durable, annoncent dans lui des talens pour ce nouveau genre de ſpectacle. Il faut bien ſe garder de mettre ces ſortes de ſuccès au rang des titres qui peuvent aſſurer une gloire ſolide. On ne ſe fait jamais un grand nom, dans les Lettres, par de petites choſes; mais il

eſt des Eſprits qui amuſent pour le moment, & le ſuffrage du moment eſt toute la récompenſe qu'ils doivent attendre.

LENFANT, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant, né dans la Beauce en 1661, mort en 1728.

On ne peut lui refuſer la juſtice d'être celui de tous les Miniſtres Proteſtans, de l'autre ſiecle, qui ait écrit, chez l'Etranger, avec le plus de pureté & le plus de modération. La plupart des Ouvrages de ſes Confreres, ſont des déclamations, pleines d'emportements & de menſonges; le ſtyle en eſt auſſi dégoûtant, par ſa barbarie, que le fond des ſentimens en eſt atroce. Pour lui, ſans renoncer à ſes préjugés, [comme il le paroît par ſon *Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne*, qui ne peut être que le fruit d'un Eſprit exceſſivement crédule, ou d'une imagination trop avide à recueillir tout ce qui favoriſe les rêveries d'une Secte] il a ſçu répandre, dans d'autres Ouvrages hiſtoriques, du diſcernement, de l'ordre, de la netteté, de l'élégance & de l'inſtruction. Tel eſt le caractère de ſes *Hiſtoires* des Conciles de *Conſtance*, de *Piſe* & de *Bâle*, qui, à proprement parler, ne ſont que des continuations du même ſujet. L'extinction du grand Schiſme d'Occident, y eſt très-bien développée, à l'eſprit de Parti près, qui

égare quelquefois l'Auteur. Ces Hiſtoi res ſont écrites d'ailleurs d'un ſtyle, tantôt ſimple & tantôt noble, tantôt grave & tantôt rapide, ſelon la différence des objets qui ſe préſentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz*, ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant*, l'un dans le Dictionnaire des Héréſies, l'autre dans celui des Conciles; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent toujours puiſé dans d'auſſi bonnes ſources, quant à la diction; le Dictionnaire de M. *Alletz*, principalement, offre une bigarrure de ſtyle qui déplairoit moins, s'il n'y avoit pas autant de différence entre un article & un autre article, pour le ton & l'expreſſion. Ce défaut conſidérable eſt aſſez ordinaire aux Compilations, où les Auteurs ne font que copier, ſans ſe donner la peine, & ſans avoir le talent de refondre & de colorier les lambeaux qu'ils tirent de différens Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Abbé, né à Beauvais en 1674, mort à Paris, en 1755, un des Auteurs les plus laborieux & les plus féconds, que la France ait produit. Il a donné au Public quarante Ouvrages, qui forment plus de trois cents volumes. La Religion, la Morale, la Politique, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chymie, tout a été de ſon reſſort, & par-tout

on y reconnoît l'Homme érudit, mais ſans jugement, ſans principes, & ſans goût. C'eſt en quoi cet Auteur a fait voir combien un Eſprit cauſtique, indépendant, aidé d'une mémoire prodigieuſe, eſt propre à enfanter des erreurs, & à les débiter avec aſſurance. Jamais les réglemens de la police, pour la Librairie, ne contrarierent perſonne plus que lui; auſſi fut-il toujours en guerre avec les Cenſeurs, qu'on lui donnoit, pour examiner ſes Manuſcrits. Entêté dans ſes idées, il ne pouvoit ſe réſoudre aux changemens ou aux ſuppreſſions les plus néceſſaires. Sa méthode étoit, de rétablir à l'impreſſion ce qu'on avoit rejetté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas là. Le Cenſeur, dont il étoit mécontent, devoit s'attendre à quelque trait ſatyrique, dans le premier Ouvrage que l'Auteur faiſoit imprimer.

Nous ſentons combien, dans le ſiecle où nous ſommes, ce travers paroîtra excuſable; mais nous n'en ſerons pas moins perſuadés combien il eſt néceſſaire de donner des entraves à ces Eſprits fougueux, propres à égarer les autres, après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumieres utiles & bienfaiſantes, & rejetter celles qui ſont équivoques ou dangereuſes. Moins d'Hommes ſavans, ou des

Savans raiſonnables & bons Citoyens, telle ſera la deviſe de tout Gouvernement ſage.

Si l'Abbé *Dufreſnoy* eût pu ſe perſuader, qu'il valoit mieux ne rien écrire, que d'écrire ſans régle & ſans égard, il ſe ſeroit épargné bien des déſagrémens. Pendant le cours de ſa vie, il habita moins ſa maiſon que la Baſtille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit ſi accoutumé à ces fréquens voyages, qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin*, auſſitôt, ſans lui donner le tems de s'expliquer, *allons vîte*, diſoit-il à ſa Gouvernante, *mon petit paquet; du linge, du tabac.*

LÉONARD. [*N.*] Ce jeune Poëte annonce des talens, ſur-tout pour l'Idylle, genre de poéſie, qui, depuis Mad. *Deshouillieres*, a été cultivé aſſez infructueuſement parmi nous. Ses Paſtorales ſont très-variées, & offrent un agréable tiſſu de Penſées naturelles, naïves, délicates, embellies par une verſification douce, ſimple & facile, ce qui forme le vrai caractère de cette eſpece de production, qui ne demande que de la tendreſſe & de l'aménité.

LIGER, [*Louis*] né à Auxerre en 1658, mort à Guerchi, à trois lieues d'Auxerre, en 1717.

Cet Auteur a écrit sur les Parterres, les Jardins, les Potagers, les Vergers, les Champs, la Cuisine, & généralement sur tout ce qui a rapport à l'économie domestique. Il a peut-être rendu en cela des services très-utiles ; mais c'est à ceux pour qui il a travaillé, à apprécier son mérite.

LIGNAC, [*Joseph-Adrien* LE LARGE DE] d'abord Jésuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers, mort à Paris en 1762.

On connoît peu ses Ouvrages de Métaphysique & d'Histoire naturelle, très-estimés cependant de ceux qui sont capables d'apprécier ce genre de mérite ; tels sont les *Elémens de Métaphysique, tirés de l'Expérience ; l'Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit ; les Mémoires pour l'Histoire des Araignées*, & les *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*. Ce dernier Ouvrage prouve surtout une connoissance très-profonde & très-étendue de la Nature & de ses productions. L'Auteur y critique, avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains, plusieurs observations de M. de *Buffon*. Ses Critiques sont assez sensées, mais quelquefois trop minutieuses.

M. de *Lignac* a encore composé, contre les

Fataliſtes modernes, un Ouvrage très-bien raiſonné, intitulé, *Témoignage du ſens intime & de l'expérience*, &c. On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le Plan de défenſe de la Religion, dont M. *Paſcal* a laiſſé les riches matériaux. Peut-être les penſées qu'il eut tiré de ſon propre fonds, n'euſſent-elles pas été auſſi ſublimes que celles de cet habile Ecrivain, mais on peut juger par ſes Ouvrages, qu'il étoit en état de compoſer un bon Livre, ſur un auſſi ſolide fondement.

LIMOJON, [*Ignace-François*] *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT, [*N.*] né à Rouen, en 1702, mort en 1749, un de ces Eſprits ſubalternes qui ne ſavent exiſter, qu'en s'attachant, pour ainſi dire, au ſervice de quelques Hommes célébres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire*, & peut-être un des plus reconnoiſſans, car il n'a ceſſé de chanter ſes louanges & ſes bienfaits dans pluſieurs Odes, aſſez froides, & dans la Préface d'une Edition qu'il a donnée de la Henriade, où ſon Génie tutélaire eſt célébré avec enthouſiaſme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris ſoin de former ſes talens. Il paroît, ou que le Maître

n'étoit pas difficile ſur le choix de ſes Eleves, ou que l'Eleve a bien peu ſçu profiter des ſoins du Maître, car les Poéſies de M. *Linant* ſont très-médiocres, & deux Tragédies, qu'on a de lui, plus que médiocres.

LILLE, [*Jacques* DE] Abbé. Voyez DELILLE.

1. LINGENDES, [*Jean* DE] né à Moulins en Bourbonnois, mort en 1616. Dans un tems où l'on ne connoiſſoit pas encore le bon goût, il cultiva la Poéſie avec réputation, & quoique ſes productions ſoient bien éloignées de la perfection à laquelle on eſt parvenu depuis, on ne laiſſe pas d'en lire quelques-unes avec plaiſir. On connoit ces vers pleins de naturel & de délicateſſe.

Si c'eſt un crime de l'aimer,
On n'en doit juſtement blâmer,
Que les beautés qui ſont en elle.
La faute en eſt aux Dieux,
Qui la firent ſi belle,
Et non pas à mes yeux.

Il a ſurtout réuſſi dans les Stances où l'on remarque un ton de ſentiment & de délicateſſe qui auroit pu, cinquante ans plus tard, en faire un excellent Poëte.

2. LINGENDES, [*Claude* DE] Jéſuite, de la même famille que le précédent, né à Moulins en 1591, mort à Paris en 1660. Celui-ci a rendu de grands ſervices à l'Eloquence de la Chaire. On eſt étonné de la nobleſſe & de la chaleur qui régnent dans la plûpart de ſes Sermons, compoſés d'abord en François, & mis enſuite en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'eſt à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs qui l'ont ſuivi, ſe ſont cru autoriſés à puiſer dans cet Orateur ſacré pluſieurs beaux traits admirés enſuite dans leur Diſcours. On ſait que ce beau morceau de l'Oraiſon Funebre de *Turenne* par *Fléchier*, *ennemis de la France, vous vivez*, &c. eſt tiré de celle d'un Duc de Savoye par *Lingendes*. Ce Jéſuite joignoit au mérite de l'Eloquence, celui de la douceur & de la ſageſſe dans la direction. Il paſſa par les premieres places de ſa Société & fut Confeſſeur de *Louis XIII*.

LINGUET, [*Simon-Nicolas-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1736. La nature ſemble l'avoir formé pour l'Eloquence. Les connoiſſeurs le placent déjà dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un ca-

racière à eux, & dont il eſt aiſé de diſtinguer, au premier coup d'œil, la maniere. Celle de M. *Linguet* ſe fait ſentir dans tout ce qu'il a écrit, par une richeſſe d'imagination, une chaleur & une force de penſées, une multitude & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de ſtyle, qui le ſéparent avantageuſement de la foule de nos Littérateurs, même célébres.

Ce peu de mots ſuffit pour completter l'Eloge de ſes talens. Mais comme les plus heureuſes qualités ont des excès toujours voiſins des defauts, s'ils n'en ſont pas eux-mêmes, & qu'il eſt facile aux grands talens de s'en corriger, nous uſerons des droits de la franchiſe que nous nous ſommes impoſée.

Cet Auteur ſeroit-il moins eſtimable, en ſe montrant plus attentif à ſe prémunir contre l'eſprit de ſyſtême qui lui fait enviſager les choſes du côté le plus ſingulier, à éviter de certaines diſcuſſions propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais pas toujours d'accord avec l'exactitude du jugement, à interdire à ſon imagination quelques eſſors un peu trop libres, & à retrancher de ſa maniere d'écrire des expreſſions qui, pour être pittoreſques & ſuppoſer la facilité la plus heureuſe, n'en ſont pas toujours pour cela plus conformes à la dignité du ſtyle & à la ſévérité de

goût ? Il eſt aiſé de ſentir que ces travers momentanés ne ſauroient être le partage de la médiocrité ; mais les défauts ſont d'autant plus ſenſibles, que les beautés qui les avoiſinent ſont plus frappantes ; on peut les comparer à des taches qui échapperoient dans l'examen d'un tableau commun, & qui choquent dans les productions d'un pinceau, dont on a droit d'attendre autant de correction & de réſerve, qu'il a d'aiſance & d'énergie. Ce n'eſt pas aſſez d'être doué d'une Eloquence preſtigieuſe propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainſi dire, ſous ſa protection. Le premier devoir d'un Ecrivain éloquent eſt de ne pas ſe laiſſer ſéduire lui-même, parce que ſa propre ſéduction entraîne bientôt celle des autres, & l'on eſt fâché d'être obligé de condamner par réflexion, ce qui a d'abord entraîné par attrait.

Quoi qu'il en ſoit, ſans entrer dans la diſcuſſion de quelques principes de M. *Linguet*, ce qui nous meneroit trop loin, nous dirons qu'il n'eſt aucun de ſes Ouvrages où les beautés ne ſe trouvent en plus grand nombre, que les défauts dont nous venons de parler, ce qui ſuffiſoit pour lui mériter les égards des Journaliſtes, & dont les Auteurs du *Mercure* n'ont pas aſſez ſenti la néceſſité. En prenant ſur nous de placer ici quelques remarques ſur les fautes qui lui ſont échappées,

nous aimons à penſer que nous n'avons fait que lui indiquer ce que ſes propres réflexions ont peut-être déjà condamné dans ſes Ouvrages, & concourir à la perfection de ceux qu'il peut donner dans la ſuite.

LINIERE, [*François* PAJOT DE] né à Senlis mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poëte plus célebre par ſes impiétés & ſes mœurs dépravées, que par ſes vers qui ſont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit de l'eſprit & de la vigueur que pour les Chanſons ſatyriques ou impies. Quoi qu'il en ſoit, les vers qui nous reſtent de cet Auteur ſont au-deſſous du médiocre, comme on peut en juger par ceux qu'on a inſérés dans ce Recueil de *Poéſies choiſies* qui,

N'a fait de chez *Sercy* qu'un ſaut chez l'Epicier.

Liniere étoit l'ami de *St. Pavin* qui n'étoit ni moins débauché, ni moins impie. Il ne ſera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & ſont encore regardés comme des Philoſophes.

LIONNE, [*Hugues* DE] Miniſtre d'Etat, né en 1611, mort à Paris en 1671.

Il a laiſſé des *Mémoires* & une *Hiſtoire de ſes Négociations à Francfort*. Ces deux Ouvrages

médiocres pour le ſtyle, peuvent fournir des lumieres à ceux qui veulent s'inſtruire dans la Politique, ou pour mieux dire, la politique changeant à-peu-près comme les modes, les ouvrages anciens en ce genre ne peuvent être regardés que comme ces monnoyes qui n'ont plus de cours & qu'on garde par curioſité.

LISLE, [*Claude* DE] né à Vaucouleurs en 1644, mort à Paris en 1720. Quoique la Géographie ait été le principal objet de ſes travaux & la premiere ſource de la réputation qui lui procura des Eleves de la premiere qualité, & entr'autres le Duc d'Orléans, depuis Régent, il mérite quelqu'eſtime pour la partie hiſtorique. Sa *Relation du Royaume de Siam*, ſurtout, peut être regardée comme un Ouvrage ſagement écrit.

M. *de Liſle* eut deux fils, *Guillaume de Liſle* Membre de l'Académie des Sciences, premier Géographe du Roi, & *Nicolas de Liſle*, dont les excellens Mémoires ſur des objets d'Aſtronomie & de Mathématiques, ſe font lire avec plaiſir, dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, [*Théodore*] ci-devant Jéſuite, né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des

Jeux Floraux, & deux à celle de Marſeille, ſans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littérature ; tant il eſt vrai que les Tribunaux Littéraires ont peu d'influence ſur le goût du Public !

LONDRES, [*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE] Abbé, né à Quimper en 1722.

Il ne paroît pas qu'il ait donné d'autres Ouvrages, depuis ſes *Variétés Philoſophiques & Littéraires*, qui doivent faire blâmer l'inaction de ſa plume. Avec une imagination vive, une ame ſenſible, un eſprit nourri de la bonne Littérature, le talent de rendre avec intérêt ſes idées, comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer, il eût été en état d'enrichir notre Littérature de pluſieurs excellentes productions. L'Auteur s'eſt propoſé dans celle-ci, comme il le dit lui-même, d'inſtruire & de plaire. Il y a réuſſi ſans tomber, d'un côté, dans la morgue du Pédantiſme preſque toujours inſéparable de l'inſtruction, & ſans rien ſacrifier, de l'autre, au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle production agréable. Il a eu l'art d'y ſemer des traits hiſtoriques & légers, qui donnent du reſſort à la morale & n'ôtent rien à ſa ſolidité. Ce qu'il y a de mieux, ce ſont

des morceaux contre les Philoſophes dont il fait connoître avec énergie les travers & les inconſéquences.

LONG, [*Jacques* LE] Oratorien. Voyez LE LONG.

LONGCHAMPS, [*N.* DE] Abbé.

Nous connoiſſons de lui pluſieurs Ouvrages de Poéſie qui nous ont paru très-eſtimables, mais dont il eſt peu jaloux. Ce n'eſt pas apparemment ſur ces ſortes de Productions qu'il fonde ſa réputation. Il s'eſt attaché à un genre qui exige plus de talens, & plus propre à lui donner une place diſtinguée parmi les Ecrivains utiles. Le *Tableau Hiſtorique des Gens de Lettres*, dont il a déjà publié pluſieurs volumes, fait déſirer qu'il puiſſe donner à cet Ouvrage toute ſon étendue. Il n'eſt point encore arrivé au Regne de *François I*, &, par cette raiſon, nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ſes lumieres.

On ne peut ſe diſſimuler toutes les difficultés de la carriere que parcourt M. l'Abbé de *Longchamps*. Il y a déjà acquis une juſte gloire, mais les tems critiques ne ſont pas encore arrivés. Il y a peu de riſque à apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas, ſelon les idées du Public, on

on a le Public contre ſoi, & ſon zèle n'eſt jamais ſi ardent que celui des particuliers ; au contraire, quand il s'agit de parler des Vivans, les écueils ſe multiplient de tous côtés.

Il n'eſt point de Littérateur qui ne ſe croye des droits aux ſuffrages de ſes contemporains. Ces droits ne ſont pas toujours réglés par l'équité : l'amour-propre en établit les titres, l'amour-propre en eſt le défenſeur, & l'animoſité eſt toujours le prix de quiconque oſe ſe déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire ? Les Morts, du fonds de leur tombeau n'appellent point des Sentences prononcées contre eux ; les Vivans ſont toujours prêts à crier à l'injuſtice & à être injuſtes, pour prouver qu'on a tort de les attaquer. Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient ou qui corrompent le goût ? Les Génies les plus diſtingués peuvent-ils ſe croire irréprochables, & en rendant juſtice à leurs talens, eſt-on obligé de ſe taire ſur leurs défauts ? N'eſt-il pas à craindre que ces défauts, quelquefois ſéduiſans, ne contribuent à la ruine de la Littérature ? La République des Lettres ſeroit-elle un Etat deſpotique où chacun fut en droit d'établir des Loix arbitraires ; & quand des Journaliſtes, de leur propre mou-

vement, certaine ſcience & pleine puiſſance; auront approuvé ce que le bon goût réprouve, ou condamné ce qu'il admet, leurs décrets ſeront-ils ſans appel, comme ſans infaillibilité? Au contraire, c'eſt préciſément contre la ſéduction de ces Juges, & les applaudiſſemens du Parterre abuſé, que le zélateur du bon, du vrai, du beau, doit s'élever avec le plus de force. Ce ſont les raiſons qui prouvent, en ce cas, & non les autorités, ni les ſuffrages qui ſe décrient par l'abus qu'on en fait.

Voilà ce qui rend une Hiſtoire littéraire, le plus difficile peut-être de tous les ouvrages; car indépendamment, des recherches, du diſcernement, de l'impartialité, de l'honnêteté même, il faut encore une adreſſe ſur-humaine, pour pouvoir dire la vérité, ſans offenſer les oreilles délicates:

Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

Quoi qu'il en ſoit, nous ne penſons pas que toutes ces conſidérations ſoient capables de décourager un homme ſage; ſon premier ſoin doit être pour le vrai, & ſa derniere inquiétude pour les murmures.

Au reſte, M. l'Abbé de *Longchamps* vient

de publier une Traduction de *Properce*, qui lui a mérité les Eloges des Journaliſtes & le ſuffrage du Public.

LONGEPIERRE, [*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE] né à Dijon en *1659*, mort à Paris en 1721. Nous avons de lui une Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho*, des Idylles de *Moſchus*, de *Bion* & de *Théocrite* qu'on peut ſe diſpenſer de lire, en ne s'attachant qu'aux Remarques qui ſont aſſez bonnes. Il a compoſé auſſi un *Parallele de Corneille & de Racine*, qui prouve qu'avec un jugement peu ſain, un goût médiocre, un ſtyle lourd, incorrect & diffus, on n'eſt point en droit de juger du mérite de ces deux Poëtes.

Nous avons encore de lui les Tragédies d'*Electre* & de *Médée*, que M. de la *Monnoye* a comparées à celles de *Sophocle* & d'*Euripide*, mais qui n'y reſſemblent pas plus, que celles de MM. *Marmontel* & *Lemiere* ne reſſemblent à celles de *Corneille* & de *Racine*. On joue pourtant encore la *Médée* de *Longepierre*, tandis qu'on ne joue plus *Denys le Tyran*, *Ariſtomene*, *Cléopatre*, &c. *Idoménée*, *Artaxerce*, *Guillaume Tell &c.*

LONGUERUE, [*Louis* DUFOUR DE] Abbé des Sept-Fontaines & du Jar, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

Outre le Grec & le Latin, il ſavoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe; mais à en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre, on ſeroit tenté de penſer qu'il n'en poſſédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Deſcription hiſtorique de la France ancienne & moderne*, qu'il fit, dit-on, de mémoire, ce qu'on croit ſans peine, par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* ſur le fameux Cardinal *Volſey* ſont aſſez judicieuſes.

On a imprimé ſous le titre de *Longueruana*; un Recueil de penſées & de prétendus bons mots qui, s'ils ſont véritablement de lui, donneroient une idée peu favorable de ſes mœurs & de ſa Religion.

LONGUEVAL, [*Jacques*] Jéſuite, né près de Péronne en 1680, mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Hiſtoire, & ſurtout pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, où les diſcuſſions doivent être fondues avec tant d'adreſſe dans le corps du

récit. Les huit premiers volumes de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, & même le neuvieme & le dixieme, quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait de lui, ſont la preuve de la juſtice de cet éloge. Ils ſe font lire avec autant d'intérêt que d'utilité. L'Hiſtorien y réunit un mêlange de méthode, de clarté, de critique, & d'élégance, qui attache l'eſprit du Lecteur le plus indifférent; il lui préſente les objets ſous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événemens racontés ſans enthouſiaſme, & développés avec impartialité. On reconnoît ſur-tout, dans les Diſcours préliminaires, un Homme inſtruit & laborieux, dont l'érudition n'obſcurcit point le diſcernement, un Ecrivain auſſi ingénieux que ſage, qui ſait animer les ſujets les plus arides, & nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du tems, & embellis par l'habileté de ſon pinceau; &, par-deſſus tout, on y admire un ton de reſpect pour les matieres qu'on y traite, qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur, que de ſes lumieres.

Le P. *Longueval* a fait d'autres Ouvrages, qui ne ſont pas auſſi connus que ſon *Hiſtoire*; mais qu'on peut eſtimer, chacun dans leur genre.

C'eſt dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger ſainement de la Religion & de ſes dogmes.

On y puiſe des lumieres, propres à éclairer l'ignorance, & des ſentimens, capables de faire reſpecter la vertu; double mérite, dont nos Auteurs philoſophiques ſont bien éloignés.

LORENS, [*Jacques* DU] né à Châteauneuf, dans le Thimerais, mort en 1658, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poëte, dont les Ouvrages ſont juſtement mépriſés. On a de lui une trentaine de Satyres, qui ne ſont que de plates déclamations contre quelques abus de ſon Siecle, & le plus ſouvent contre les déſagrémens du Mariage. *Du Lorens* eſt éloquent ſur ce dernier article; il avoit, dit-on, un aiguillon, toujours prêt à réveiller ſa Muſe ſatyrique, c'eſt-à-dire, une femme acariâtre, qui ne lui laiſſoit point de repos. Après l'avoir fêtée dans ſes Satyres, il lui fit cette Epitaphe, aſſez heureuſe dans ſa ſimplicité :

Ci gît ma femme. Oh! qu'elle eſt bien,
Pour ſon repos & pour le mien.

LORET, [*Jean*] né en Normandie, mort vers 1666.

Celui-ci étoit auſſi Poëte, & mauvais Poëte. Il fit long-tems une Gazette, en vers burleſques,

où il annonçoit les Nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une maniere propre à faire rire ſes Contemporains. Le Sur-Intendant *Fouquet* s'en amuſa, ſans doute, puiſqu'il fit du Rimeur un de ſes Penſionnaires; mais il ſeroit difficile de s'amuſer aujourd'hui de la lecture de ces Gazettes, qu'on a pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE, [*Simon* DE LA] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouſe, en 1642, mort en 1729.

C'étoit un véritable Chryſologue, il ſavoit un peu de tout, & rien à fonds. Les Mathématiques, l'Hiſtoire naturelle & civile, les Langues, la Politique, la Morale, la Poéſie, exercerent tour-à-tour ſa plume, également foible dans tous les genres. Il ne laiſſa pourtant pas d'être reçu de l'Académie Françoiſe. Il eſt vrai que ce fut à la ſollicitation de M. de *Pont-Chartrain*, Contrôleur-Général des Finances, qui le protégeoit; car on fit des difficultés pour l'admettre, parceque l'Académie étoit alors plus difficile qu'à préſent. Cette réſiſtance donna lieu à *la Fontaine* de faire des vers, qui finiſſoient ainſi:

Il en ſera, quoi qu'on en die,
C'eſt un impôt, que *Pont-Chartrain*
Veut mettre ſur l'Académie.

LOUPTIERE, [*Jean-Charles* RELONGUE DE LA] de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né dans le Diocèſe de Sens, en 1727.

Le Recueil de ſes Poéſies n'a pas été accueilli du Public, auſſi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercure*, dans lequel elles ont paru ſucceſſivement, a-t-elle contribué à ce peu de ſuccès. Le dégoût qu'occaſionnent les ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal, eſt très-propre à nuire aux bonnes Pièces qui y paroiſſent de tems en tems. Tel eſt l'effet de la mauvaiſe Compagnie. Malgré cela, la Muſe de M. de *la Louptiere* doit être diſtinguée de la foule de ces Muſes meſquines qui oſent s'y montrer tous les mois. Elle eſt aſſez communément, noble, facile, ingénieuſe, tendre & délicate. Ce qui la rend plus eſtimable encore, c'eſt de ne s'être point laiſſé corrompre par le faux air du Bel-eſprit, ou le ton précieux de ſentence, ſi fort en vogue aujourd'hui. On voit, au contraire, qu'elle s'eſt appliquée à ſe former ſur les Anciens, & ſur les bons modeles

du Siecle dernier. On desireroit seulement qu'elle fût plus pittoresque & plus vigoureuse.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, [*Pierre-Joseph-François*] né dans le Diocèse de Bourges, en 173...

Avant son Procès contre les Libraires, sa célébrité étoit resserrée dans un cercle assez obscur. Une Edition de *Racine*, avec un Commentaire, formé de diverses Observations, dont peu lui appartiennent; un Recueil, sous le nom d'*Elite de Poésies fugitives*, qui n'est, à peu de chose près, qu'une répétition des autres Recueils; un *Cours d'Histoire & de Géographie universelle*, où il n'y a rien de neuf, ne sembloient pas annoncer les talens qu'il a développés lorsqu'il s'est agi de se défendre lui-même. On peut lui appliquer, à cet égard, ce passage de l'Ecriture, *vexatio dat intellectum*. En effet, rien de plus vif, de plus solide, & de mieux écrit, que les *Mémoires* qu'il a composés dans cette Affaire. On y trouve, entre autres, la Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot*, qui se réfutoit, à la vérité, d'elle-même, par son extravagance, & le délire philosophique qui y regne d'un bout à l'autre; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins la plus grande idée de son esprit & de son jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui ſavoir gré de les avoir ſi complétement vengés dans ſes *Plaidoyers* & ſes *Mémoires*, de l'oppreſſion de ces petits Tyrans, qu'ils font vivre par leur eſprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas de ſupporter ſi patiemment le joug, impoſé autrefois par les Spartiates aux Ilotes qui cultivoient la terre, pour en abandonner la moiſſon à des Maîtres, qui s'attribuoient impérieuſement le fruit de leurs travaux?

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

LUSSAN, [*Marguerite* DE] née à Paris, en 1682, morte dans la même ville, en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru ſous ſon nom, ſeroient préciſément ceux qui ne lui appartiendroient pas, s'il en falloit croire des perſonnes qui l'ont beaucoup fréquentée; auſſi en rendant à l'Abbé *Chiron*, plus connu ſous le nom de *Boismorand*, les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, qu'on lui attribue; à M. *Baudot de Juilly*, l'Hiſtoire de *Louis XI*, celle de *Charles VI*, & celle de la derniere Révolution de Naples, il ne reſteroit à Mademoiſelle de *Luſſan* que la *Vie du brave Crillon*, ouvrage prolixe, & aſſez mal écrit, ainſi que toutes les autres Hiſtoires qu'elle a adoptées, ſi on en

excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*. Mais il vaut mieux croire, par indulgence pour le Sexe, que cette Demoiſelle n'a fait qu'emprunter des ſecours, ce qui eſt aſſez ordinaire à bien des femmes qui veulent ſe donner un nom dans le Monde littéraire.

M.

MABILLON, [*Jean*] Bénédictin, né près de Mouſon dans le Diocèſe de Reims en 1632, mort à Paris en 1707, Savant, dont les Ouvrages ſont immenſes & très-utiles pour la plûpart. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du ſtyle, comme dans des productions purement littéraires : le P. *Mabillon* a de la clarté, de la méthode, mais trop de ſimplicité & quelquefois de la diffuſion, ſoit dans la trop grande quantité de preuves ſouvent inutiles, ſoit dans la maniere de les préſenter. Il eut pluſieurs démêlés, & entre autres, avec le fameux Abbé de *Rancé* qui condamnoit les études monaſtiques, & réduiſoit les Moines à la ſimple connoiſſance de la Religion. Le P. *Mabillon* entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe, & ſes Réponſes furent, d'après ſon caractere, douces, honnêtes, modeſtes, & nous croyons pouvoir ajouter, déciſives. En effet, il paroît d'après elles, & la raiſon même, que ſon Adverſaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celles des Religieux. Quand la ſcience eſt animée par l'eſprit de Religion,

bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus solides & plus respectables; l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

MABLY, [*N.* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de Condillac, né, comme lui à Grenoble, en 17..

Il est du nombre des Gens de Lettres estimables qui ne sont pas de l'Académie Françoise, & qui ne seroient jugés que plus dignes d'en être, par le suffrage du Public, si les vrais talens étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir su apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre. Ses Ouvrages en sont la preuve. Il n'en est pas sorti un seul de sa plume, [& nous en connoissons une douzaine] qui n'annonce un esprit pénétrant & un sage observateur. La plûpart sont peu connus, parcequ'ils ont pour objet des matieres au-dessus du goût de la Multitude, qui ne s'amuse gueres que de frivolités. Les plus répandus sont ses *Observations sur les Grecs*, celles *sur les Romains*, les

Entretiens de Phocion ſur le rapport de la Morale avec la Politique. Dans ce dernier Ouvrage ſurtout, les matieres ſont approfondies & épuiſées ſans effort, ſans ſéchereſſe, ſans diffuſion. La Raiſon, c'eſt-à-dire, cette ſaine Raiſon, ſi rare dans les ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme, le flambeau à la main, & découvre, ſur ſa route, des vérités profondes, enchaînées les unes aux autres, formant un tout auſſi inſtructif, que penſé avec juſteſſe, & ſagement digéré.

M. *Fréron* a eu raiſon de dire de cet Ouvrage, » qu'il étoit la production d'un ex-
» cellent Citoyen, qui n'écrit que pour ſe ren-
» dre utile, qui voit tous nos travers & tous
» nos vices, non pour en plaiſanter avec lége-
» reté, mais pour nous en corriger; qui gé-
» mit ſur cet abyme de corruption où nous
» ſommes plongés, & qui voudroit nous en
» faire ſortir; qui nous offre la perſpective la
» plus effrayante des maux que nous préparent
» des révolutions qu'amenera cette molleſſe hé-
» bétée qui tient nos ſens engourdis; car le
» voile eſt aiſé à lever; ce tableau de la Grèce
» eſt un miroir où la France doit ſe voir elle-
» même. On découvre dans ce Livre des véri-
» tés de tous les tems, de tous les lieux, de

» toutes les législations..... Puisse cet écrit » tomber entre les mains de nos Jeunes-gens ! » puissent-ils le lire & le goûter ! Ils y puiseront » des idées saines & lumineuses de la vertu » & des devoirs qui les attachent nécessairement » à l'Etat.

On ne se seroit pas attendu, après cela, que les *Entretiens de Phocion*, si lumineux & si utiles pour la Morale, fussent devenus la matiere du radotage insipide d'un héros de Roman. Il ne faut que lire *Belisaire* pour y trouver *Phocion* travesti. C'est ainsi que la Philosophie prétend faire des découvertes, en altérant les bonnes choses qu'on avoit dites avant elle, de même que les Harpies infectoient les mets servis sur la table des Sages & des Héros.

MABOUL, [*Jacques*] Evêque d'Aleth, né à Paris, mort à Aleth en 1723, un de ces Prédicateurs qui en auront toujours un grand nombre au-dessous d'eux, mais très-inférieur à ceux qui ont véritablement droit à la célébrité.

MACQUER, [*Philippe*] Avocat au Parlement, né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1769.

Il est Auteur de cinq ou six Abrégés chro-

nologiques d'Hiſtoire, faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné M. le Préſident *Hénault*.

Pierre Joſeph Macquer, ſon frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, a donné pluſieurs Ouvrages de Chymie qui lui ont procuré un nom célebre dans la Phyſique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savans, pour ce qui concerne cette derniere Science.

MADELENET, ou MAGDELENET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, né en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poëte Latin & François. Sous ce dernier titre, il eſt juſtement confondu dans la foule des Auteurs obſcurs. Ses Vers latins méritent qu'on en faſſe un peu plus de cas; ce n'eſt point parce que *Balzac* les comparoit à ceux d'*Horace*; *Balzac* n'étoit pas un Juge bien ſûr en matiere de Goût: ce n'eſt pas non plus parceque *Barbou* leur a donné une place dans ſa belle collection à côté de ceux du P. *Sautel*: c'eſt parce que pluſieurs de ſes Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent par intervalles, dans le rampant & le puérile.

Le Cardinal de *Richelieu* choiſit *Madelenet* pour ſon Interprête de la Langue Latine.

MAGNAN,

MAGNAN, ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime, né à Toulouſe en 1601, mort dans la même ville en 1676.

Comme ſes Ouvrages ſont plus d'un Phyſicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en paſſant par Toulouſe, lorſqu'il venoit d'épouſer l'Infante, ne dédaigna pas de viſiter la Cellule de ce Religieux. Le Monarque fut payé de l'honneur qu'il lui faiſoit, par le plaiſir que lui cauſerent quantité de Pièces de Méchanique dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, [*Gabriel*] né à Carcaſſone, Auteur de pluſieurs Romans Ephémeres, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne ſont connues que par leur chûte. Ce ſeroit en dire aſſez, ſi nous ne pouvions ajouter à la louange, qu'il s'eſt exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poéſie, & ſans doute à la Proſe, ce qui prouve qu'il ſait ſe rendre juſtice. Combien d'Auteurs auſſi malheureux, & plus opiniâtres!

MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier, né à Paris, mort à Toulouſe en 1502.

C'eſt un de ces hommes qui ſe ſont rendus célebres à force de ridicule. On a malheureuſement conſervé pluſieurs de ſes *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences qui atteſtent tous la biſarrerie de ſon imagination, ſon peu de goût & de raiſon. Il eſt impoſſible d'en avoir une juſte idée, à moins de les avoir lus. Ceux qui diſent que c'eſt ainſi qu'on prêchoit dans ſon ſiecle, ſe trompent groſſiérement. Nous avons des Sermons de ce tems-là, qui, ſans être auſſi éloquens & auſſi méthodiques, que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis, ſont du moins, au défaut de goût près, plus inſtructifs & plus décens. C'eſt comme ſi l'*Oraiſon Funebre de M. le Dauphin*, par le P. *Fidele*, de Pau, étoit deſtinée à faire connoître à la Poſtérité la maniere dont on prêchoit dans le dix-huitieme Siecle.

MAILLET, [*N.* DE] mort à Marſeille en 1738, après avoir été Conſul au grand Caire.

Les gens ſenſés ont toujours regardé ſon *Telliamed* *, comme l'Ouvrage le plus abſurde & le plus extravagant. Il ſuffit d'en indiquer le ſyſ-

* Ce titre eſt le nom renverſé *de Maillet.*

tême, pour en faire ſentir tout le délire. Le principal objet de l'Auteur eſt d'expliquer, par des conjectures biſarres, les différentes révolutions de notre globe. Selon lui, les montagnes les plus élevées ſont ſorties des eaux, la génération des hommes a commencé par des poiſſons, & mille autres chimeres qui ſont ſans doute l'effet des Productions d'un cerveau exalté, par la chaleur du climat qu'il a longtems habité.

Malgré cela, ce Livre a fait une eſpece de fortune, préciſément parcequ'il eſt original, biſarre, hardi, éloigné de la maniere de penſer ordinaire; moyen aſſuré de faire impreſſion ſur la multitude des Lecteurs inconſidérés.

Quelques-uns de nos Philoſophes ont tâché de le rendre un peu plus ſupportable, mais ils n'ont fait que développer cette inquiétude, cette démangeaiſon qui les porte à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout, les Auteurs où ils ont puiſé les rêveries qu'ils débitent, ne valent gueres mieux que *Telliamed.*

MAIMBOURG, [*Louis*] Jéſuite, né à Nancy en 1610, mort à Paris en 1686.

» Il eut d'abord trop de vogue, dit M. de » *Voltaire*, & on l'a trop négligé dans la ſuite;

ce qui eſt vrai. Ses *Sermons* ſont pitoyables ; mais ſes Ouvrages hiſtoriques peuvent être lus encore, avec plaiſir, de tous ceux qui ne ſont point effrayés par de longues phraſes & un ſtyle plus que nombreux. Ils ſont, en général, écrits avec feu. La marche en eſt rapide ; elle entraîne, malgré le ton romaneſque qui s'y fait trop ſentir. Il faut attribuer, ſans doute, à la lecture de *Scudery*, & de quelques autres Ecrivains à la toiſe, ce travers dont *Maimbourg* auroit pu ſe garantir, avec plus de culture ; car dans le fonds, il avoit beaucoup de talent.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que ſes Sermons, qui ſont d'une froideur inſupportable, ſoient le fruit de ſa jeuneſſe, & que ſes Hiſtoires, où reſpire tant de vivacité, aient été compoſées dans un âge mûr. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ſes véritables diſpoſitions ; quoi qu'il en ſoit, en paſſant ſur les inexactitudes de ſon *Hiſtoire des Croiſades*, on y trouvera des détails approfondis. Celles *de l'Arianiſme*, *des Iconoclaſtes*, *du Schiſme des Grecs*, *du grand Schiſme d'Occident*, &c. avec les mêmes qualités, ont les mêmes défauts, auſſi bien que celle *de la Ligue*, où l'on trouve des Pièces originales, qui, auparavant, n'avoient pas été publiées.

MAIRET, [*Jean*] né à Beſançon, mort à Paris en 1660, dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille*, il avoit la réputation du meilleur Poëte tragique, & il pouvoit la mériter alors. Ses Pièces ſeroient plus eſtimables, ſi elles n'étoient pas parſemées de pointes, reſte de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un ſuccès qui ſe ſoutint plus de trente ans & trouve encore aujourd'hui des approbateurs : *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la ſuite. La cauſe de cette préférence, ſelon M. de *St. Evremont* vient de ce que *Mairet* s'étoit appliqué dans cette Pièce à rendre les mœurs des perſonnages conformes à celles de ſon ſiecle, ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs; au lieu que *Corneille* attaché au vrai goût de l'antiquité, n'avoit pas eu la complaiſance de s'écarter de la nature pour flatter les eſprits frivoles. Il avoit conſervé à *Sophonisbe*, fille d'*Aſdrubal*, & Reine de Numide, le caractere de ſa nation, & plus particuliérement celui de ſa famille.

Dans un ſiecle où l'apparence même de l'eſprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie, on dût entendre avec plaiſir ces quatre vers de la *Sophonisbe* de *Mairet*.

Ah, Philon! ſouviens-toy que la fortune eſt femme,
Et que de quelque ardeur que Siphas la réclame,
Elle eſt pour Meſſaniſſe, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déja vieux.

Arrêtez, mon Soleil, dit un Amant à ſa Maîtreſſe dans une autre Pièce du même Auteur: la Maîtreſſe répond:

Si je ſuis un Soleil je dois aller toujours.

Ces Pointes que l'ignorance des Spectateurs applaudiſſoit, ont été proſcrites par le bon goût, mais on y ſubſtitue aujourd'hui des maximes de Morale & de Philoſophie, qui ne ſont pas moins ridicules, ni moins applaudies par les ignorans.

MAISTRE, [*Antoine* LE] Avocat au Parlement de Paris, Neveu du célebre *Arnaud*, & frere de M. de *Sacy*, né en 1608, mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers*, autrefois ſi eſtimés, ne peuvent ſervir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de diſtance, entre avoir une grande réputation, & la mériter. Ils prouvent encore combien l'Eloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un Avocat qui plaideroit, comme M. *le Maiſtre*, ſeroit aſſuré de ſe voir

accablé de ridicule, & cependant les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthousiasme, & célébrés sans mesure. On ne prévoyoit pas alors que des idées giganteſques, des mots emphatiques, des citations paraſites, ſeroient comptées pour peu de choſe, auſſitôt que les d'*Agueſſeau*, les *Cochin*, &c. avoient fixé, dans la Plaidoyrie, le vrai goût pour bien penſer & bien écrire.

MALEBRANCHE, [*Nicolas*] Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de Génie de notre Nation, qui ont cultivé la Philoſophie, il a la gloire de n'avoir à ſe reprocher que les erreurs attachées à la foibleſſe de l'eſprit humain. Il fut Philoſophe, mais Philoſophe chrétien, & l'on peut dire que ſes lumieres ont autant ſervi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philoſophie. Il s'adonna d'abord, par le conſeil d'un de ſes Confreres, qui ne connoiſſoit pas ſans doute la trempe de ſon eſprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né : des Commentaires ſur l'Ecriture ſainte, des Diſcuſſions théologiques étoient au-deſſus de cette rare ſagacité, qui lui étoit

naturelle : l'application qu'il donna à cette eſpece de travail, ſervit du moins à fortifier ſes bons principes. La lecture du Traité de *Deſcartes* ſur l'Homme, lui fit ſentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la Carriere philoſophique, & lui donna l'idée de ſon Livre ſur *la Recherche de la Vérité*. A peine eut-il publié cet Ouvrage, qu'on s'empreſſa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples, en effet, étoient intéreſſés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propoſe, eſt, de développer les erreurs, dans leſquelles nous entraînent les ſens, l'imagination, les préjugés, l'eſprit, quand il eſt abandonné à lui ſeul, & ſur-tout les paſſions, principe ordinaire de la plûpart de nos mépriſes. A ces guides infidéles, il ſubſtitue le flambeau de l'expérience, & trace la route qu'on doit ſuivre pour parvenir à la Vérité. Il a eu l'art d'inférer, dans le cours de ſon Livre, une infinité d'obſervations importantes ſur la Phyſique expérimentale, & d'y développer ce que la Métaphyſique a de plus ſublime, & la Morale de plus épuré. Quiconque eſt capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur & profond, un ordre & une netteté dans les matieres, une énergie de Penſées, un choix d'expreſſions vives, une ſolidité de raiſonnement; en un mot, tout ce

qui peut entretenir l'admiration, & faire éclore la lumiere dans les Eſprits, capables de réflexion. On convient, que le ſyſtême qu'il y expoſe, n'eſt pas exempt de contradiction; mais on eſt forcé de convenir auſſi, que ſes illuſions mêmes ſont celles du génie. Perſonne encore n'a pouſſé plus loin, que le P. *Malebranche*, le talent, de mettre à la portée de tous les Eſprits, les idées les plus profondes & les plus abſtraites; il donne, pour ainſi dire, un corps, aux choſes les plus ſpirituelles, afin de les rendre ſenſibles à tous les yeux. Son ſtyle, auſſi brillant que châtié, eſt toujours proportionné au ſujet, & à toutes les graces, dont le ſujet eſt ſuſceptible; jamais Philoſophe ne ſçut mieux orner la raiſon des richeſſes de l'Eloquence.

On doit penſer, après cela, qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques; auſſi ne manqua-t-on pas de s'élever contre pluſieurs des opinions de l'Auteur. Son Syſtême des idées, par lequel il prétend établir, qu'on voit tout en Dieu, eſſuya ſur-tout des attaques & des railleries. Nous n'entrerons pas dans les diſcuſſions du pour & du contre; ce n'eſt point de notre reſſort; nous nous contenterons de répéter, que quand bien même le P. *Malebranche* ſe ſeroit égaré dans ſes Hypothèſes, elles ſont développées avec tant

d'adreſſe, de force & de ſéduction, il en découle tant de bons principes, tant d'idées lumineuſes, une morale ſi ſaine, ſi inſtructive, qu'on doit les regarder avec reſpect. Il reſſemble, en cela, à ces Voyageurs, qui, en allant à la découverte du nouveau Monde, ont trouvé, ſur la route, des pays riches & féconds, qui ont facilité enſuite les recherches des Voyageurs, qui ſe ſont propoſés le même but. Ses Rêves ſont ceux de *Jupiter*; il n'appartient qu'au Génie de créer de pareils ſyſtêmes. M. de *Voltaire*, plus en état qu'un autre d'en ſentir le prix, auroit dû en parler avec plus d'égards; il ſe ſeroit épargné par-là le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre ſur cet illuſtre Métaphyſicien. Il eſt plus aiſé de plaiſanter les Faiſeurs de Syſtêmes, que d'en créer ſoi-même. D'ailleurs, les Eſprits vraiment éclairés, ſavent reſpecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves, les plus grandes, les plus utiles, parcequ'ils ſont plus capables d'apprécier la grandeur des obſtacles & l'immenſité de la carriere qu'il a fallu parcourir, même pour s'égarer ainſi.

Quoi qu'il en ſoit des illuſions du P. *Malebranche*, on s'aviſa de ſoupçonner que la Religion pouvoit être intéreſſée dans ſon Syſtême. Il fit auſſitôt un ſecond Ouvrage, intitulé, *Conver-*

sations chrétiennes, où il venge victorieusement sa foi & ses principes, autant que son Système pouvoit le permettre. Ces Conversations ont trois Interlocuteurs, qui concourent à expliquer & à justifier, d'une maniere aussi agréable qu'instructive, tout ce que le Philosophe avoit avancé dans *la Recherche de la Vérité*; le dialogue en est naturel, plein d'intelligence & d'adresse, les caractères en sont intéressans & soutenus. Le rôle de *Théodore*, personnage qui représente le P. *Malebranche*, est comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate*; ce personnage a même un talent supérieur à celui du Grec, pour faire accoucher ses Auditeurs des Vérités dont ils ne se doutoient pas, quoiqu'elles fussent en eux.

A cet Ouvrage en succéderent plusieurs autres, qui prouvent également le génie fécond de ce Philosophe. Celui qui a pour titre, *Entretiens métaphysiques*, peut être regardé comme un chef-d'œuvre, soit pour le raisonnement, soit pour les vues profondes, soit pour le style, & M. *d'Agueſſeau* le préfére à celui de *la Recherche de la Vérité*.

Le P. *Malebranche* avoit sur l'Histoire une opinion vraie, à quelques égards, mais qui a besoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raisonnable ne doit s'occuper que du vrai consi-

déré en lui-même ; que ce vrai peut ſeul perfectionner notre intelligence ; que l'étude de l'Homme eſt préférable à toute autre étude, & qu'il n'appartient qu'à la Philoſophie de nous le montrer, tel qu'il eſt, dans les idées primitives, dont l'Hiſtoire ne nous préſente, ſelon lui, que des copies imparfaites, ou des portraits défigurés. Il ajoutoit, qu'il y a plus de vérité dans un principe de Métaphyſique ou de Morale, que dans tous les Ouvrages hiſtoriques ; il agiſſoit en conſéquence, & s'occupoit plus à éclairer ſon eſprit qu'à charger ſa mémoire ; un Inſecte l'intéreſſoit plus, comme l'a remarqué M. de *Fontenelle*, que toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philoſophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter, avec réſerve, ſes ſentimens, ſur la néceſſité de connoître l'Homme ; mais il faut ſe garder de ſuivre ſon exemple, quant au genre d'étude excluſif qu'il ſe permettoit. L'Hiſtoire eſt une ſeconde Philoſophie, qui peut être auſſi utile que la premiere, pour la connoiſſance de l'Homme. La Métaphyſique & la Morale, forment, à la vérité, les premiers traits du Tableau de ſes paſſions ; mais elles n'indiquent que les cauſes, au lieu que l'Hiſtoire nous en découvre les effets, & par-là les différents reſſorts. C'eſt dans ce ſpectacle vivant de

la nature humaine, que les Poëtes, les Orateurs & les Moraliſtes eux-mêmes, peuvent trouver encore plus de quoi s'inſtruire, parceque les exemples y ſont plus frappans, que les préceptes ne le ſont dans un Traité de Morale; c'eſt là qu'on trouve, avec la ſource des vices & des vertus, les principes qui les excitent, les alimens qui les nourriſſent, les reſſources qu'ils déploient, le but qu'ils ſe propoſent, & les moyens qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche*, nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. » Il » avoit ſi bien acquis, dit-il, la pénible habitude » de l'attention, que quand on lui propoſoit » quelque choſe de difficile, on voyoit dans l'inſtant ſon eſprit ſe pointer vers l'objet, & le » pénétrer. Ses délaſſemens étoient des divertiſſemens d'enfant, & c'étoit par une raiſon très-» digne d'un Philoſophe, qu'il y cherchoit cette » puérilité honteuſe en apparence; il ne vouloit » pas qu'ils laiſſaſſent aucune trace dans ſon ame: » dès qu'ils étoient paſſés, il ne lui en reſtoit » rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il » étoit extrêmement ménagé de toutes les forces » de ſon eſprit, & ſoigneux de les conſerver à » la Philoſophie.... Sa converſation rouloit ſur

» les mêmes matieres que ſes Livres ; ſeulement » pour ne pas trop effaroucher la plûpart des » gens, il tâchoit de la rendre un peu moins » chrétienne, mais il ne relâchoit rien du philo- » ſophique : on la recherchoit beaucoup, quoi- » que ſi ſage & ſi inſtructive...., Il ne venoit » preſque point d'Etrangers ſavans à Paris, qui » ne lui rendiſſent leurs hommages. On dit que » des Princes Allemands y ſont venus exprès pour » lui.... Il a eu l'honneur de recevoir une viſite » de *Jacques II*, Roi d'Angleterre, &c.

» Les Compatriotes de cet Homme illuſtre, » ſentoient auſſi ce qu'il valoit, & un aſſez grand » nombre de Gens de mérite, ſe raſſembloient » autour de lui. Ils étoient la plûpart ſes Diſci- » ples, & ſes Amis en même tems ; & l'on ne » pouvoit guères être l'un ſans l'autre. Il eût été » difficile d'être en liaiſon particuliere avec un » homme toujours plein d'un ſyſtême qu'on eût » rejetté ; & ſi l'on recevoit le ſyſtême, il n'étoit » pas poſſible qu'on ne goûtât infiniment le ca- » ractère de l'Auteur, qui n'étoit, pour ainſi » dire, que le ſyſtême vivant. Auſſi jamais Phi- » loſophe, ſans en excepter *Pythagore*, n'a-t-il » eu des Sectateurs plus perſuadés ; & l'on peut » ſoupçonner, que pour produire cette forte per- » ſuaſion, les qualités perſonnelles du P. *Male-* » *branche* aidoient à ſes raiſonnemens ".

MALFILATRE, [*N.*] né à Caen, en 1733, mort à Paris, en 1767.

Sans avoir rien laiſſé d'achevé, & qui ſoit capable de lui faire une réputation ſolide, on apperçoit, dans ce qui eſt ſorti de ſa plume, le germe des plus heureux talens. Ses Productions ſe réduiſent à un Poëme de *Narciſſe*, dont quelques détails paroiſſent auſſi heureux, que l'invention en eſt médiocre, à une Ode, aſſez froide, pour juger que la Poéſie lyrique n'étoit pas de ſon reſſort; mais les morceaux d'Imitation des Géorgiques de *Virgile*, que M. *Clément* a inſérés dans ſes *Nouvelles Obſervations critiques*, donnent une idée avantageuſe de ſa Muſe, & des progrès qu'elle eût fait, ſi les Parques euſſent été d'accord avec la Fortune pour prolonger ſa vie, & lui procurer cette aiſance, ſi néceſſaire aux Enfans d'*Apollon*.

C'eſt peu pour eux d'avoir ce Dieu pour Pere,
Si rien n'échoit du côté de leur Mere.

L. D.

MALHERBE, [*François* DE] né à Caen, en 1556, mort à Paris, en 1628.

C'eſt ainſi que *Deſpreaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poéſie, parmi nous:

Enfin *Malherbe* vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans ſes Vers une juſte cadence;
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue épurée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances, avec grace, apprirent à tomber;
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix; & ce guide, fidele
Aux Auteurs de ce tems, ſert encore de Modele.

Malherbe eſt le premier de nos Poëtes, qui a fait ſentir, que notre langue pouvoit s'élever à tout ce que la Poéſie lyrique a de plus ſublime. Avant lui, *Ronſard* avoit compoſé des Odes héroïques; mais comme il s'étoit propoſé *Pindare* pour modele, il en avoit plus ſouvent imité l'enflûre & l'obſcurité, que la force & l'élévation; ſa Poéſie conſiſtoit moins à dire de grandes choſes, qu'à en exprimer de petites, par de grands mots, moitié Grecs, moitié François; ce qui donnoit un air merveilleux à ſon ſtyle, que l'ignorance ſeule pouvoit goûter. *Malherbe*, au contraire, en s'attachant à la lecture des Anciens, ne puiſa dans leurs Ouvrages que cette douce harmonie, & cette noble ſimplicité, qu'il nous eſt ſi difficile de faire paſſer dans les nôtres. Il imita les mouvemens de *Pindare*, mais à l'exemple d'*Horace*, il ſçut captiver l'enthouſiaſme ſous

ſous le joug de la raiſon, de ſorte que le déſordre eſt chez lui un effet caché de l'art, qualité bien préférable à cette impétuoſité fougueuſe, plus ſemblable au délire, qu'à la chaleur du vrai génie.

Dans l'Ode, qu'il compoſa pour *Louis XIII*; lorſque ce Prince alloit réduire les Rochelois, on admire, à la fois, une netteté d'idées, un tour heureux d'expreſſion, une juſteſſe & un choix dans les comparaiſons, une variété dans les figures, une adreſſe dans les tranſitions, qui la font regarder, avec raiſon, comme un vrai modele de Poéſie lyrique. Le ſujet en eſt grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des ſujets agréables, c'eſt une richeſſe d'ornemens qui embellit la matiere la plus ſtérile, c'eſt un coloris vif & tendre, qui anime juſqu'aux moindres détails. Peindre ainſi la Renommée,

Nymphe, qui jamais ne ſommeilles,
Et dont les Meſſagers divers;
En un moment ſont aux oreilles
Des Peuples de tout l'Univers.

nous donner cette idée de la paix,

C'eſt en la paix que toutes choſes,

Succédent * selon nos desirs.
Comme au printems naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs.

n'est-ce pas être né vraiment Poëte ? N'est-ce pas joindre la force de la vérité aux graces du pinceau ? Ne semble-t-il pas voir, dans la Strophe suivante, le tems s'écouler, *tacito pede*, comme dit *Ovide* ?

Le tems d'un insensible cours,
Nous porte au terme de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de cent soixante-douze ans ? Mais peut-on lire rien de plus poétique & de plus agréable, que la description du Siecle heureux, qu'il prédit lui-même sous le nom d'un Berger ?

La terre, en tous endroits, produira toutes choses;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

* *Succéder*, du tems de *Malherbe*, signifioit avoir un heureux succès.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans ſa fameuſe Strophe du *Pallida mors æquo pulſat pede*, que *Malherbe*, dans ſa riche Imitation, que tout le monde ſait par cœur?

Tant de douceur & d'harmonie dans le ſtyle, ne ſemblent pas devoir annoncer un caractère bruſque & cauſtique; celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa converſation & ſes manieres ne ſe reſſentoient en rien du génie de ſa Muſe. Il y a même lieu d'être étonné du peu de reſſemblance qu'il y avoit entre le Poëte & l'Homme. On eſt fâché de lui voir une ſenſibilité d'amour-propre, dont les grands talens devroient être à l'abri. Un jour, ſon ami *Racan*, à qui il venoit de réciter une Ode, lui ayant avoué de bonne foi, qu'il n'avoit pu en juger, parceque dans la récitation, il avoit *mangé*, la moitié des vers; il entre auſſitôt en fureur, & lui répond, *ils ſont à moi, puiſque je les ai faits; ſi vous me fâchez, je les mangerai tous.* Ç'auroit été dommage aſſurément, mais c'en eſt un plus grand encore, qu'un tel Génie fut ſi foible contre un reproche auſſi léger.

Malherbe, ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla, pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher; *diſpenſez-m'en*, lui dit-il bruſquement,

je dormirai bien ſans cela. On ſait qu'il voulut ſe battre contre de *Piles*, qui avoit tué ſon fils en duel. Il avoit alors ſoixante-treize ans, & quelqu'un lui faiſant ſentir l'inégalité de la partie, *c'eſt pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre; je ne hazarde qu'un denier contre une piſtole;* réponſe qui prouve auſſi peu de courage que de Philoſophie; tant il eſt vrai que les Muſes, qu'on nous dit avoir apprivoiſé les hommes ſauvages, ne rendent pas toujours le même ſervice à leurs plus chers Nourriſſons.

1. MALLET, [*Edme*] Chanoine de Verdun, ancien Profeſſeur de Théologie, au Collége de Navarre, né à Melun, en 1713, mort à Paris, en 1755.

Quoiqu'il ait fourni, au Dictionnaire Encyclopédique, quelques Articles de Littérature, qui ne ſont pas les plus médiocres de cette Compilation univerſelle, il a ſçu néanmoins ſe garantir de l'influence du Siecle, & éviter les écueils du faux Bel-eſprit & de la Philoſophie. Ses autres Ouvrages littéraires, ſans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la claſſe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poëtes*, forment une eſpece de Poétique, où ſe trouvent expoſés, d'une maniere nette & facile, les pré-

ceptes des grands Maîtres. Ce n'eſt, à proprement parler, qu'un long Commentaire de l'Art Poétique de *Deſpreaux*, accompagné d'exemples choiſis, propres à rendre les remarques plus ſenſibles. Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent ſervir auſſi de Rhétorique; l'Auteur y développe, d'une maniere aſſez lumineuſe, les principales regles qu'en donnent *Ariſtote*, *Cicéron* & *Quintilien*; il en eût fait un des meilleurs Traités d'éloquence, s'il ſe fut moins étendu ſur certains objets, peu intéreſſans, & preſque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces deux Ouvrages ont de la méthode, de la clarté; la diction en eſt noble, aiſée, & nombreuſe. M. l'Abbé *Mallet* y fait ſentir le mérite d'un goût ſûr, & exact à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale y ſont très-bien fondues avec les regles de la Littérature, attention auſſi néceſſaire, qu'utile, à l'égard de la Jeuneſſe, qu'on veut inſtruire.

2. MALLET, [*Paul-Henri*] Profeſſeur d'Hiſtoire, à Geneve, ci-devant Profeſſeur des Belles-Lettres Françoiſes à Coppenhague, de l'Académie d'Upſal & de celle de Lyon, né en 17..

Il a compoſé une *Hiſtoire de Danemarck*,

très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoiſſances aſſez incertaines, avant cette Hiſtoire. Ce qui la rend ſur-tout eſtimable, c'eſt le ton de ſimplicité, d'aiſance & d'impartialité, avec lequel elle eſt écrite. M. *Mallet* a dû trouver des reſſources abondantes pour ce travail, pendant ſon ſéjour à Coppenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince, actuellement regnant. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens des différens Peuples de l'Europe, euſſent été à portée, comme lui, de puiſer dans les ſources.

MALLEVILLE, [*Claude* DE] né à Paris, en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoiſe. Nous ne dirons pas que ce fut, ſans doute, la difficulté de trouver quarante Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-eſprits de ſon Siecle. Ses Poéſies ont de la chaleur, & de la vivacité; l'expreſſion en eſt ſouvent agréable & facile, les images en ſont quelquefois brillantes, mais preſque toujours les métaphores outrées. Son Sonnet, ſur la *Belle Matineuſe*, eut le prix ſur tous ceux qui furent compoſés ſur le même ſujet.

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air devenoit serain, & l'olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis*, au visage riant,
Sortant de son palais, plus clair que l'orient,
Fit voir une lumiere, & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parutes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu à la manie de comparer à des astres les Beautés, à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus*, jeune Romain des derniers tems de la République, ayant rencontré sa Maîtresse au lever du Soleil, lui fit aussitôt un Quatrain, où il la plaça au-dessus de l'Astre qui commençoit à paroître. On le traduisit en François, du tems de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la pensée si jolie, que depuis ce tems, le Soleil est devenu l'objet éternel des comparaisons galantes.

Malleville réussit encore mieux dans le Rondeau; celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*,

favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il ſavoit badiner agréablement.

Coëffé d'un froc bien taffiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere *René* devient Meſſire,
Et vit comme un déterminé.

Un Prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coëffé.

Ce n'eſt pas que Frere *René*,
D'aucun mérite ſoit orné,
Qu'il ſoit docte, qu'il ſache écrire,
Ni qu'il diſe le mot pour rire;
Mais ſeulement c'eſt qu'il eſt né
Coëffé.

Ce mot *né coëffé*, expliqueroit aſſez bien la petite fortune de quelques merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, [*Louis*] Chanoine du Temple, né à Paris, en 1694, mort dans la même ville en 1768; Poëte dont nous avons peu de Poéſies, encore ſont-elles toutes médiocres, en exceptant néanmoins ſon Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'eſt montré ſupérieur à tout ce que

MM. de *Fontenelle* & *la Mothe* ont fait en ce genre. Le ſtyle en eſt élégant & naturel, la narration ſimple & intéreſſante ; les ſentimens en ſont vrais & délicats, qualités qui manquent abſolument à une ſeconde Eglogue qu'il a faite, [elle a pour titre, *les Confidences*] ainſi qu'à ſes autres petites Pièces. Auroit-on tort, après cela, de s'être imaginé que *Palaprat*, ſon Oncle, & *Brueys*, ſon premier Maître, ont fort bien pu l'avoir aidé dans la compoſition du *Rendez vous*, Paſtorale infiniment ſupérieure à tout ce qu'il a donné, depuis la mort de ces deux Poëtes ?

Nous ne connoiſſons, de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en Proſe, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage, ſon *Hiſtoire abrégée de la Poéſie Françoiſe*, plaiſanterie auſſi juſte, qu'agréable, où il ſeroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle ſe réduit à une demi-page. La voici.

HISTOIRE ABREGÉE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

» La Poëſie Françoiſe, ſous *Ronſard* & ſous » *Baïf*, étoit un enfant au berceau, dont on » ignoroit juſqu'au ſexe. *Malherbe* la ſoupçonna » mâle, & lui fit prendre la robe virile. *Cor-* » *neille* en fit un héros. *Racine* en fit une femme » adorable & ſenſible. *Quinault* en fit une cour-

» risanne, pour la rendre digne d'épouser *Lully*, » & la peignit si bien sous le masque, que le » sévére *Boileau* s'y trompa, & condamna *Qui-* » *nault* à l'enfer, & sa Muse aux prisons de St. » Martin. A l'égard de *Voltaire*, il en a fait un » excellent Ecolier de Rhétorique, qui lutte con- » tre tous ceux qu'il croit Empereurs de sa classe, » & qu'aucun de ses pareils n'ose entreprendre » de dégoter, se contentant de s'en rapporter au » jugement de la Postérité, unique & seul Préfet » des études de tous les Siecles «.

MANGIN, [*N.*] Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, Doyen & Grand-Vicaire du Diocèse de Langres, sa patrie, est Auteur de quelques Ouvrages Ecclésiastiques, qui n'offrent rien qui soit digne de l'attention du Public. Ce qu'il a publié de plus utile, est l'*Histoire ecclésiastique & civile, politique, littéraire & topographique du Diocèse de Langres*, qui pourroit être beaucoup mieux faite, & sur-tout mieux écrite. Elle renferme des recherches curieuses, & quelques discussions intéressantes.

MANNORY, [*Louis*] ancien Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1696.

A ne juger de lui, que par ses Ouvrages, on

ne peut s'empêcher de rendre justice à ses talens. Sa *Traduction* de l'Oraison funebre de *Louis XIII*, par le P. *Porée*, est très-élégante, & rend très-bien l'original. Ses *Observations*, sur quelques Tragédies de M. de *Voltaire*, sont souvent justes, & annoncent un Homme qui connoit le Théâtre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers*, très-propres à donner une idée favorable de son éloquence, si sa trop grande facilité ne nuisoit souvent à l'examen, à la réflexion, & quelquefois à la gravité qu'exigent ces sortes d'Ecrits. Les Journalistes en ont parlé successivement avec des éloges que le Public semble avoir justifiés, par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA, [*Pierre*] Archevêque de Toulouse, né à Gand, dans le Béarn, en 1594, mort à Paris, en 1662.

Les Ouvrages qui nous restent de lui, prouvent qu'il étoit grand Jurisconsulte, bon Politique, savant Théologien, & excellent Critique. Son *Histoire de Béarn* est pleine d'éclaircissemens utiles, sur l'origine des Rois de Navarre, des Ducs de Gascogne, des Comtes de Toulouse, de Carcassonne, &c., & contient un grand nombre d'observations géographiques. Ceux qui

voudront travailler à l'Hiſtoire d'Eſpagne, trouveront dans le *Marca Hiſtorica* des ſecours utiles & même néceſſaires.

M. de *Marca* fut nommé, à l'Archevêché de Paris, ſur la démiſſion du Cardinal de *Retz*, mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre poſſeſſion, ce qui donna lieu à cette mauvaiſe épitaphe :

Ci gît Monſieur de *Marca*,
Que le Roi ſagement marqua,
Pour le Prélat de ſon Egliſe ;
Mais la Mort, qui le remarqua ;
Et qui ſe plaît à la ſurpriſe,
Tout auſſitôt le démarqua.

1. MARCHAND, [*Proſper*] né en Picardie, mort à la Haye, en 1756, âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches, que des réflexions & du ſtyle, trouveront de quoi ſe contenter dans ſon *Hiſtoire de l'Imprimerie ;* ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minucies biographiques, pourront ſe ſatisfaire dans ſon *Dictionnaire hiſtorique*, à l'imitation de celui de *Bayle*, où ce genre d'érudition eſt très-vaſte & très-étendu.

2. MARCHAND, [*Jean-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, Cenſeur Royal, né en 17..

Il eſt connu par pluſieurs Bagatelles littéraires, en proſe & en vers, écrites d'un ſtyle auſſi plein d'eſprit, que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy*, & le *Teſtament politique de M. de Voltaire*, ſont ce qu'il a fait de plus piquant. On peut voir, par ces Ouvrages, qu'il s'eſt fait de la Littérature un amuſement, plutôt qu'une occupation.

MARIVAUX, [*Pierre* CARLET DE] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un ſtyle pétillant, une métaphyſique trop ſubtile, en matiere de ſentimens, des réflexions trop recherchées, ont beaucoup nui au ſuccès de ſes Ouvrages, dans l'eſprit des Gens de Goût. Il auroit une maniere d'écrire agréable, s'il ne ſe fut pas trop laiſſé aller à ſon imagination & à la manie de dire les choſes, tout autrement qu'il ne les ſentoit, ce qui affoiblit & défigure ſouvent ſes meilleures penſées. Il étoit capable de développer les différents reſſorts du cœur & de l'eſprit humain; il paroît avoir ſondé & connu tous les replis du premier, mais pour avoir trop raffiné, il a quelquefois brouillé les matieres, & l'on ignore ſouvent ce qu'il a voulu dire, parcequ'il veut le dire, mieux qu'il

n'eût fallu, pour le faire comprendre. Le *Spectateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers : il eſt difficile de reunir dans un Ouvrage plus de ſagacité pour démêler les paſſions & les caprices des hommes, plus d'adreſſe à les développer, & plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* ſont encore gâtées, pour la plûpart, par l'affectation, ou pour mieux dire, par la ſingularité de ſa maniere de rendre les choſes. Nous croyons que la ſubtilité de ſes idées vient de ce que ſon eſprit n'étoit pas aſſez vigoureux pour penſer ſolidement.

Il eſt de même dans ſes Romans qui ſont néanmoins agréables & quelquefois intéreſſans, ſurtout ſa *Marianne*; il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop longs, des deſcriptions trop minutieuſes, des réflexions trop diffuſes & ſurtout les Peintures trop libres.

MARMONTEL, [*Jean-François*] Hiſtoriographe de France, né à Bort, petite ville de Limouſin.

Dès qu'il s'agira de Tragédies, de Paſtorales lyriques & de Poéſies légeres, le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poëtes de notre nation.

M. *Marmontel* s'eſt ſans doute rendu juſtice. Du Théâtre tragique & du lyrique, il s'eſt jetté dans l'Opéra-Bouffon, qui paroît être plus de ſon genre. *Le Huron*, *Lucile*, *Silvain* ſont des preuves que ſon eſprit eſt précisément fait pour les bagatelles, ſurtout quand une muſique agréable vient relever un peu la fadeur de la Poéſie.

On convient que ſa *Poétique* n'eſt nullement propre à ſervir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront ſe former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande, dont l'objet eſt d'affoiblir l'eſtime due à la ſaine Littérature pour ériger en héros du Parnaſſe des Ecrivains, que le bon ſens ne regardera jamais comme des modeles. On eſt ſurtout indigné d'y voir regner un ſtyle énigmatique, qui obſcurcit les choſes les plus claires, en voulant les expliquer par principe, & les prouver par raiſonnemens. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, pour proſcrire les vrais Légiſlateurs, [qu'il auroit beaucoup mieux fait d'imiter] ſe mettre à leur place, & s'aſſocier dans ce nouveau tribunal, des Auteurs dont on doit, avant toutes choſes, ſe défier.

La Traduction de *Lucain* eſt encore une

preuve de la particularité de ſes idées. Il a voulu réhabiliter ce Poëte, mais il l'a traduit de maniere qu'il n'en montre que les défauts, ſans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de quoi ſervir de modele, en un genre; &, après tous les grands eſſais, auxquels il s'eſt attaché, on aura peine à croire que ce genre ſe réduiſe à des Contes. Il faut convenir que les ſiens, quoique en proſe, ſe font lire avec un véritable plaiſir. Un ſtyle délicat & correct, un petit ton de minauderie, une morale légére & tout-à-fait du bel-air, les rendent propres à amuſer les têtes frivoles, & à diſtraire agréablement les ames ſenſées. Perſonne n'a ſçu, mieux que lui, développer les petits caractères, & les préſenter ſous un jour favorable, & ſouvent inſtructif. Quand il traite le ſentiment, le ſentiment, ſous ſa plume, n'eſt ni chaud, ni énergique; en revanche, il chatouille, il effleure, ce qui eſt beaucoup dans un Siecle où l'on ne veut rien approfondir. Son Dialogue eſt naturel & rapide. Il n'eſt cependant pas vrai que M. de *Marmontel* ſoit l'inventeur de la ſuppreſſion des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ſes Enthouſiaſtes ſe ſont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cents ans avant lui

lui, cette façon d'écrire étoit en uſage parmi nous. *Rabelais*, & l'Auteur du *Moyen de parvenir*, lui en auroient fourni de fréquens exemples.

Malgré cela, les *Contes Moraux* ſeront toujours des productions qui feront honneur à M. *Marmontel*, ſi l'on excepte *Béliſaire*. Ceux qui ont oſé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé, tout à la fois, la raiſon & la gloire de la Nation Françoiſe. Quelle comparaiſon! entre un Ouvrage, marqué au coin du génie, conduit avec un art qui enchante, enrichi de tableaux & de ſentimens qui attachent & pénétrent l'ame, embelli par des peintures qui raviſſent l'imagination & la captivent; un Ouvrage, le chef-d'œuvre le plus parfait qu'on puiſſe oppoſer à ceux des anciens; un Ouvrage, où la richeſſe des détails, la grandeur des événemens, la vérité des caractères, la ſublimité de la morale, l'harmonie de la proſe, l'emportent ſur la pompe de la verſification, & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en paſſer dans un Poëme épique: quelle comparaiſon! entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraiſemblance, parſemé de caractères baroques, inondé d'un radotage inſipide; un Roman, où la monotonie des incidens, l'uniformité des reſſorts, l'affeterie du

ſtyle, l'imbécillité des perſonnages, forment un contraſte perpétuel avec le bon ſens, le bon goût, & la nature des objets qu'on y traite; un Roman, enfin, dont il n'y a que les premiers chapitres qui ſoient ſoutenables, & dont tout le reſte fait tomber le Livre des mains du Lecteur tantôt ennuyé, tantôt révolté.

M. *Marmontel*, en reconnoiſſant les fautes & les erreurs, répandues dans cet Ouvrage, a ſans doute rougi, en même tems, des éloges ridicules qu'on lui a prodigués. Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes perſuadés que dans le Poëme des *Incas*, auquel il travaille, il évitera les défauts qui lui ont attiré tant de juſtes critiques. Les Articles qu'il a fait pour l'Encyclopédie, prouvent combien il eſt capable de joindre le mérite de penſer avec juſteſſe, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne veut pas ſortir de lui-même, & appliquer ſes talens à des ſujets qui leur ſont étrangers.

MAROLLES, [*Michel* DE] Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris, en 1681; Traducteur peu eſtimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards. Ceux qui ont ſuivi, depuis, la même carriere, & qui ſe font un honneur de le mépriſer, ont oublié, ſans doute, que les premiers pas, en tout genre, ſont ceux qui coûtent

le plus, & que, s'il ne leur eût pas frayé le chemin, leurs progrès euſſent été moins faciles. On ne peut diſconvenir que les Traductions de l'Abbé de *Marolles*, ne ſoient trop ſerviles & très-plates; mais ſans lui, *Plaute*, *Lucrece*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c, n'auroient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection, dont nos bons Ecrivains l'ont rendue ſuſceptible. Les Traducteurs auroient dû encore ſentir qu'il leur a été d'un très-grand ſecours. Malgré ſa ſéchéreſſe, il eſt ordinairement exact & fidéle à rendre non-ſeulement le ſens, mais tous les mots de la phraſe; & c'eſt toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ſes Originaux, mérite qui n'eſt pas le partage de tous nos Faiſeurs de Traductions. Par-là, il eſt devenu un guide ſûr, qu'ils n'ont eu que la peine de ſuivre.

On a auſſi de lui des *Mémoires* qui ſeront eſtimés de quiconque eſt capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarraſſé ou à la fauſſe chaleur que pluſieurs Ecrivains n'ont pas ſçu éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit eſſayé de traduire

Virgile en vers ; en cela, on doit lui ſavoir plus de gré de l'heureux inſtinct qui lui fit comprendre, que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poëtes, qu'on ne doit lui reprocher ſon imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage, avec auſſi peu de talent pour la verſification. *Liniere* avoit très-fort raiſon de répondre à ce mauvais Verſificateur, qui ſe vantoit de ce que les vers ne lui coûtoient rien, *ils vous coûtent ce qu'ils valent.*

MAROT, [*Clément*] né à Cahors en 1495 mort à Turin en 1544 ; le plus ancien des Poëtes François, dont la lecture ſoit capable de procurer encore quelque plaiſir.

C'eſt à lui qu'on doit le modele d'un ſtyle plein de naïveté & d'agrément, qui conſacrera ſon nom à l'immortalité. Rien ne prouve plus le mérite original, que l'approbation conſtante & l'adoption générale. *Marot* poſſédoit, au plus haut dégré, cette tournure d'eſprit qui rend les plus petites bagatelles intéreſſantes. Malgré l'imperfection du langage, ſes Poéſies ſont légeres, agréables, délicates, & ſurtout d'une fineſſe qui plaît infiniment aux perſonnes de Goût. Ce n'eſt pas tant l'eſtime des Princes de ſon tems [eſtime qui le faiſoit appeller alors *le Poëte*

des Princes & le Prince des Poëtes] que l'approbation de *la Fontaine*, de *Deſpréaux*, de *J. B. Rouſſeau*, qui a perpétué ſa réputation & l'eſtime de ſes Ouvrages. *La Fontaine* le reliſoit toujours avec un nouveau plaiſir; *Deſpréaux* le propoſe comme un modele de Poéſie piquante & gracieuſe; *Rouſſeau*, en lui adreſſant une épitre, ſe fait gloire d'imiter ſon ſtyle & de le regarder comme ſon maître. Ces trois Poëtes le reconnoiſſent pour l'inventeur de la Ballade, genre de Poéſie trop négligé à préſent, ſans doute parceque le génie de nos Poëtes modernes eſt plus tourné au jargon philoſophique, qu'à cette aimable naïveté, qui faiſoit autrefois le principal caractere & les délices de nos peres.

M. de *Voltaire* ne s'eſt attaché, dans ſes derniers Ouvrages, à décrier *Marot*, que parcequ'il eſt toujours porté à dépriſer le genre de talent qu'il n'a pas, quoiqu'il ſe ſoit efforcé dans quelques occaſions [avec peu de ſuccès à la vérité] d'imiter le ſtyle marotique. De-là vient qu'il dit auſſi qu'on devroit réduire le naïf *la Fontaine* à cinquante pages.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne ſont pas toujours exempts de reproches. Ses Contes ſont quelquefois licentieux & ſes Vers trop libres ſur des objets qu'il devoit

respecter. C'est cette liberté qui lui attira ses disgraces. On sait qu'il a traduit une grande partie des Pseaumes de *David* en vers françois; ce n'est pas cet Ouvrage qui l'a rendu célebre. Le peuple protestant a pu chanter quelque tems ces Cantiques bizarrement travestis; mais le bon sens a toujours rejetté des productions où la naïveté s'efforce envain d'atteindre au sublime qui n'a rien de commun avec elle.

MARQUEZ, [*Pierre*] Abbé, Professeur d'Eloquence au Collége Royal de Toulouse, né à Montpellier, en 1725.

L'esprit des Colléges, le ton de la Province, n'ont point nui aux talens qu'il paroît avoir pour écrire. On a de lui plusieurs petits Ouvrages, entre autres, les Eloges de *Duquesne*, de *Massillon*, & celui de M. le *Dauphin*, dont le style est noble, égal, ennemi de l'enflûre & de l'affectation; mais qui manque trop souvent d'intérêt & de vivacité, défaut qui devient aujourd'hui plus commun que jamais, dans les Ouvrages d'Eloquence.

MARSAIS, [*César* CHESNEAU DU] Avocat au Parlement de Paris, né à Marseille en 1676, mort à Paris, en 1756, un des plus habiles

& des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, *Reſtaut*, *la Touche*, *Wailli* & quelques autres ont compoſé des Grammaires qui ſe réduiſent à l'expoſition des régles du diſcours; celui-ci, moins occupé du méchaniſme des langues, que de leur génie particulier, en a fait pour ainſi dire l'anatomie; & c'eſt en les décompoſant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits ſur la Grammaire Françoiſe & Latine conviennent également aux maîtres & aux diſciples; les derniers y apprennent les élémens du langage & les premiers la maniere de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage reſté trop long-tems inconnu, offre tout à la fois & le Didactique grammatical & la Métaphyſique du diſcours; on y apprend à connoître ce qui conſtitue le ſtyle figuré & à ſaiſir, dans toutes les expreſſions, le ſens propre & celui que l'imagination y ajoute pour mieux colorier la penſée. Ce Livre eſt un chef-d'œuvre de Logique, de juſteſſe & de netteté. La *Méthode raiſonnée pour apprendre la Langue Latine*, ſans être auſſi eſtimable que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. *du Marſais*; cet Auteur y ſuit, pour ainſi dire, le progrès des idées, & en facilite le dévelop-

pement; c'eſt un Philoſophe, qui après avoir étudié la marche de la nature, nous donne ſes lumieres pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour ſentir tout le prix d'une pareille opération. On jouit ſouvent des avantages d'un bon livre, ſans ſonger aux qualités qu'il ſuppoſe, & aux travaux qu'il a coûté.

On voit par les Ouvrages de ce Grammairien qu'il avoit l'eſprit juſte, mais froid, méthodique, mais lent; ſage, mais peu brillant; profond, mais peu vif; ſon ſtyle eſt net, mais ſouvent diffus; ce qui eſt un défaut moins capital, lorſqu'il s'agit de préceptes, & qu'on veut ſe faire entendre.

Les articles de Grammaire qui ſe trouvent dans les premiers volumes de l'Encyclopédie ſont de M. *du Marſais*, & n'en font que mieux appercevoir la foibleſſe & la maigreur de ceux des volumes ſuivans.

On lui a attribué quelques petites Brochures contre la Religion, aſſez mal écrites, qui ne ſont peut-être pas de lui. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il eût de grandes liaiſons avec la Secte philoſophique, ce qui lui a valu les honneurs d'un Eloge hiſtorique, où, ſelon les loix de la Société, on l'éleve juſqu'aux nues; foibles honneurs, quand c'eſt l'eſprit de parti qui les dé-

cerne, & qu'on les a achetés par trop de complaiſance pour ceux qu'on craignoit ou qu'on mépriſoit peut-être. M. *du Marſais* a paru rétracter ſes écarts philoſophiques ; il eſt mort en rempliſſant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, [*Jacques*] Chanoine régulier de Ste Genevieve, né à Paris en 1647, mort à Uſez en 1724.

Avec du talent pour écrire l'hiſtoire, il ne s'eſt attaché qu'à des Vies particulieres, auxquelles on ne peut reprocher qu'un ſtyle quelquefois inégal, & ſouvent trop diffus ; ce ſtyle eſt plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur & de naturel. Les *Hiſtoires* du Cardinal *Ximenès*, de *Henri VII* Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne*, Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquiſition*, offrent des détails curieux qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marſolier* a auſſi conſacré ſa plume à des Productions édifiantes. Les *Vies* de *S. François de Sales*, de Madame de *Chantal* & de l'Abbé de *Rancé*, ſont parſémées de traits, qui, aux défauts près dont nous avons parlé, font encore mieux ſentir les diſpoſitions qu'il avoit

pour ce genre d'Ouvrages. La *Vie de l'Abbé de Rancé* a été fort durement critiquée ; auſſi étoit-ce par un Solitaire.

MARSY, [*François-Marie* DE] Abbé, mort à Paris ſa patrie, en 1763.

Deux excellens Poëmes, l'un ſur *la Tragédie*, l'autre ſur *la Peinture*, lui ont mérité un nom diſtingué dans les Lettres. M. *Clément*, dont les Critiques ſont ordinairement ſi juſtes, a été beaucoup trop ſévere dans le jugement qu'il a porté ſur ce dernier Ouvrage. Il nous paroît en avoir également méconnu & le fonds & le ſtyle.

De tous les Poëmes Latins qui ont paru ſucceſſivement dans le genre didactique, il n'en eſt point qui, au jugement des connoiſſeurs, annonce plus de génie, ſoit pour le deſſein, l'ordonnance, la compoſition, les détails, ſoit pour l'expreſſion & le coloris.

M. l'Abbé de *Marſy* s'étoit attaché de bonne heure aux vrais moyens de réuſſir. L'étude des anciens modeles, ſurtout de *Virgile*, avoit diſpoſé ſa Muſe à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui ſont toujours les germes aſſurés du ſuccès.

Il eſt bien difficile, après cela, de ſe rendre

aux raiſons par leſquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poëme de *la Peinture n'eſt qu'une amplification de quelques Paſſages de celui de du Freſnoy* * ſur le même ſujet, & d'élever ce dernier au-deſſus du premier, ſous prétexte qu'il le trouve plus inſtructif & plus original.

Comme ces reproches ont rapport à pluſieurs objets intéreſſans pour la Littérature, nous nous étendrons un peu plus dans cet article. Et d'abord, nous ne craignons pas d'aſſurer, que, malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poëme de *du Freſnoy*, celui de l'Abbé de *Marſy* lui eſt très-ſupérieur, quant à l'inſtruction, & quant à la maniere de la préſenter. Il eſt vrai que *du Freſnoi* eſt très-fort ſur les régles; & que preſque chacun de ſes vers renferme une leçon; mais eſt-ce la multiplicité des préceptes qui conſtitue le mérite d'un Ouvrage didactique ſurtout, d'un Poëme, & encore plus quand ces préceptes y ſont entaſſés les uns ſur les autres? De même que le Gouvernement le mieux organiſé eſt celui qui a le moins de loix; de même dans les Arts, il eſt eſſentiel de diminuer & de ſimplifier le plus qu'il eſt poſſible les préceptes.

* *Obſervations critiques ſur différens Poëmes de la Peinture, pag.* 421.

Ce n'eſt que par la clarté, la méthode & la préciſion, qu'on peut éclairer & former le commun des eſprits. Indépendamment de l'inſtruction qu'on ſait répandre ſur différens ſujets, il faut encore poſſéder l'art de rendre les objets intéreſſans, afin de les inſinuer avec autant d'agrément, que de ſolidité. L'inſtruction devient inutile, ſi l'on ne ſe rend agréable pour ſe faire lire.

Or perſonne ne peut diſputer, à cet égard, la ſupériorité à l'Abbé de *Marſi.* *du Freſnoy* eſt, en fait de Peinture, ce que *Despautere* eſt en fait de Grammaire; il eſt farci de documens & dénué d'exemples; ce n'eſt cependant que par les exemples, qu'on peut faire ſaiſir & goûter les regles, que ces exemples renferment : *longum iter per præcepta, breve per exempla.* Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marſy* ces fréquens Tableaux qui renforcent & embelliſſent ſon Ouvrage? Pourquoi les appeller de *vains ornemens*? Il eſt bien plus naturel & plus juſte de les conſidérer comme autant de préceptes, mis en action, comme autant d'Apologues, dont il eſt facile de tirer le ſens moral; & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra, par exemple, que dans la Deſcription énergique du

Tableau du Jugement dernier, par *Michel-Ange*, le Poëte a eu pour but principal, de faire ſentir aux Peintres, combien il eſt eſſentiel de ne pas négliger, dans leurs ouvrages, les bienſéances, les mœurs & le coſtume? La deſcription du Démoniaque, peint par *Raphaël*, eſt encore une leçon aux Peintres, pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les paſſions fortes & impétueuſes, &c.

Cette route, n'eſt-elle pas plus agréable, plus inſtructive, & plus sûre, que d'enſeigner ſans ceſſe ce qu'il faut faire, ſans montrer comment on le fait? *Horace* l'a dit, & nous le répétons, parceque ces paroles décident la queſtion en faveur de notre Poëte,

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

M. *Clément* a-t-il eu plus raiſon d'avancer que » le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à lui; qu'il s'eſt » formé ſur *Lucrece* & ſur *Horace*, mais qu'il ne » les a point mis à contribution; que l'Abbé de » *Marſy* a le ſtyle de tous les Poëtes Latins de » Collége; que ce ſont des membres de Vers, » pris çà & là dans *Virgile*, dans *Ovide*; qu'il » n'a rien qui lui appartienne, rien qui lui ſoit » propre, &c?

Cette aſſertion doit paroître d'autant plus étrange, qu'en convenant que le ſtyle de *du Freſnoy* eſt à lui, il n'en ſera pas moins vrai qu'il eſt dur, ſec, & quelquefois barbare, ce qui le rend ſans intérêt, d'une lecture effrayante, tout au plus ſupportable, comme l'a obſervé M. *Racine* le fils, *pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture* *. D'après cette remarque, *du Freſnoy* auroit donc fait un mauvais Poëme; car, ſelon M. *Clément*, tout Poëme qui n'eſt pas fait pour tout le monde, eſt néceſſairement mauvais **.

M. l'Abbé de *Marſy* eſt bien éloigné de ce défaut. C'eſt ſur-tout, par la chaleur & les graces du ſtyle, qu'il a rendu ſon Poëme capable d'être goûté de toutes les eſpeces de Lecteurs.

Peut-on appeller un ſtyle formé ſur celui de tous les Poëtes de Collége, une Elocution noble, vive, ferme, toujours aſſez ſouple pour ſe plier ſans effort à tous les tons, à tous les genres! Qu'eſt-ce qui forme, dans un Ecrivain, un ſtyle qu'on peut regarder comme à lui? La maniere de concevoir & de ſentir, le mouvement & l'ordre des idées, la tournure de l'expreſſion, une cer-

* *Réflexions ſur la Poëſie, chap. VII.*

** *Obſervations critiques, p.* 418.

taine forme d'exiſter & de vivre dans ſes ouvrages, qui lui eſt particuliere. On le reconnoîtra facilement dans l'Auteur du Poëme de *la Peinture*; par-tout il a la même chaleur, la même fécondité, la même élégance, la même harmonie. Malgré la variété de ſes tableaux, ſa touche eſt toujours égale. Les différens contraſtes ne font que mieux ſentir la dextérité & la richeſſe de ſon pinceau. Si on compare le coloris d'une deſcription, à celui d'une autre entiérement oppoſée, quoique différent, il s'annonce pour être parti de la même main. Ce même Poëte, qui peint les ravages des Barbares en Italie, n'a beſoin que de changer de couleurs, pour tracer avec le même ſuccès, les douces & paiſibles opérations de la Nature. Ainſi, *Rubens* laiſſe toujours l'empreinte de ſon génie, en offrant aux yeux l'agitation des Furies, ou le ſourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé à *Virgile* quelques Hémiſtiches. Nous dirons d'abord que le larcin ſeroit peut-être difficile à prouver; mais quand il exiſteroit, que peut-on en inférer à ſon déſavantage? N'eſt-il pas arrivé à *Virgile* lui-même, d'avoir mis à contribution pluſieurs Poëtes de ſon tems, à en juger par les citations de *Macrobe*? D'ailleurs, cette eſpece de vol ne prouveroit que mieux ſon génie; on ne

pourroit en conclurre autre choſe, ſinon qu'il a ſu ſe rendre propres des richeſſes étrangeres, par la maniere dont il les a miſes en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature, que dans le commun des Arts. La beauté d'un ouvrage quelconque ne conſiſte pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un tout habilement compoſé des différentes matieres qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marſy*, ſur ſon Prédéceſſeur, c'eſt qu'il eſt Poëte dans le Plan, comme dans les détails, tandis que *du Freſnoy* n'eſt jamais que verſificateur. Auſſi eſt-ce par cette raiſon qu'un autre M. *Clément* * met le Poëme de *la Peinture* au-deſſus de celui de *Lucrece*.

Le Critique de l'Abbé de *Marſy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poétique de *Deſpréaux*, tandis qu'il ne reproche point à *du Freſnoy* d'avoir imité *Horace* ſur lequel il s'appuye preſque toujours. En

* » Les deux Poëmes Latins de M. l'Abbé de *Marſy*, l'un ſur la *Peinture*, l'autre ſur la *Tragédie*, ſont preſque dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au-deſſus de *Lucrece*, autant qu'on en peut juger dans ce Siecle «. *Clément de Geneve, Nouvell. Littéraires, Lett.* 114.

ſuppoſant

ſuppoſant que l'Abbé de *Marſy* ſe ſoit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit toujours la gloire d'avoir ſu bien choiſir ſes modeles, & dans ſes modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractere de quelque Auteur original, c'eſt ſans contredit celui de *Virgile*. Mais comment l'a-t-il imité ? ſans aſſujettiſſement, ſans plagiat, à-peu-près comme *Virgile* lui-même, a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché ſur les pas de *Deſcartes*, comme *Deſpréaux* a ſaiſi la maniere d'*Horace*, & *Rouſſeau* celle de *Pindare*. Il a fait plus ; ſemblable à l'Abeille qui ſait tirer des fleurs les ſucs primitifs dont elle fait ſon miel, en les transformant en ſa propre ſubſtance, il s'eſt nourri des beautés de ce grand Poëte, ſans qu'on puiſſe lui reprocher de lui avoir rien dérobé, & par-là, il eſt devenu lui-même original.

Il doit réſulter de ce que nous avons dit, que l'imitation, bien loin d'être un vice, eſt au contraire un principe de vie & de développement pour les talens qu'on a reçus de la nature. Les plus heureux Génies ont beſoin de ſecours pour croître & s'alimenter. *Boſſuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre eſſor à ſon Eloquence, qu'après s'être nourri de la ſubſ-

tance des Livres saints, & s'être affermé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'est ce qu'il appelloit allumer son flambeau aux rayons du Soleil.

Il en est de même des Poëtes. Tant qu'ils se bornent à ne puiser que dans leur propre fonds, on s'apperçoit d'une sécheresse, d'un désordre, d'une monotonie rebutante, partage ordinaire d'un esprit qui n'a pas sçu fortifier ses propres richesses, par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point*, dit un Auteur Anglois, *ne seront jamais imités.*

On doit bien se garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats, qui n'offrent que des lambeaux, arrachés de toutes parts, dont la bizarre réunion présente l'image du Monstre, dont parle *Horace.* Le véritable Imitateur, n'est ni Copiste, ni Plagiaire. Il se transforme en son Original, évite ses défauts, s'approprie ses beautés, &, en les adaptant au sujet qu'il traite, il sait leur donner une forme & un caractère qui les lui rend propres.

Tel est l'empire de l'exemple, qu'il agit plus puissamment que les regles, en ce qu'il montre, tout à la fois, & la route, & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* fera plus d'impression sur un jeune Peintre, la lecture d'une Oraison

funèbre de *Boſſuet*, ſaiſira plus un jeune Orateur, & fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondiſſant un Modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penſer, de procéder & de s'exprimer, comme lui, mais la force néceſſaire pour inventer, penſer, procéder & s'exprimer, à ſon tour, auſſi bien que lui. *Les Ouvrages des grands Maîtres*, d'après *Longin*, *ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les eſprits les moins échauffés* *.

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il eſt inutile d'avertir de préférer ceux avec qui la Nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès ſon enfance, diſtingue les Œuvres d'*Euripide*, des Livres que ſes Maîtres lui préſentent; *Boileau* ſent, à la lecture d'*Horace*, ce qu'il eſt capable de faire. Tous les célébres Ecrivains ont eu, pour ainſi dire, un Génie tutélaire, qui a préſidé à la compoſition de leurs Ouvrages.

Il eſt cependant des précautions à prendre. Ces précautions conſiſtent, à ne pas s'enthouſiaſ-

* *Traité du Sublime, Chap. XI.*

mer ſi fort d'un Auteur, qu'on ne s'applique à joindre aux ſecours qu'il nous fournit, les ſecours qu'on peut tirer des autres Auteurs, d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui ſe trouvent éparſes, tantôt dans un modele, tantôt dans un autre. De-là vient que *Boileau*, quoique voué à *Horace*, ne fait pas difficulté de l'abandonner, pour ſuivre *Perſe* & *Juvenal*, quand il trouve, chez ces Poëtes, de quoi enrichir ſa Muſe d'un ornement de plus. *Racine*, après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractère de ſa Phédre, ne néglige point d'aller puiſer, dans *Sénéque*, d'autres traits, propres à le rendre plus intéreſſant. *Apelle* ne crut pouvoir former le Tableau d'une Beauté parfaite, qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cet Article, quoique nous nous fuſſions propoſés d'y prouver, contre l'Auteur des *Obſervations critiques*, non-ſeulement que le Poëme de l'Abbé de *Marſy* eſt très-didactique, mais encore, qu'il n'eſt pas impoſſible d'en faire un, ſur le même ſujet, dans notre Langue, dont la lecture ſoit intéreſſante; ce que nous exécuterons dans l'Article de *Racine*, le fils, où nous aurons occaſion de parler de la Poéſie didactique.

Les autres Ouvrages, qu'a laiſſés M. l'Abbé de *Marſy*, ne ſont, tout au plus, que propres à faire ſentir les mépriſes dans leſquelles ſe précipite un Eſprit, dès qu'il s'écarte de ſon vrai genre. Après ſa ſortie des Jéſuites, il ne renonça pas aux Lettres, mais la manie philoſophique éteignit le feu de ſon imagination, & ſon jugement. Son eſprit, ſi capable de produire par lui-même, ne lui permit plus que d'être un Compilateur, auſſitôt qu'il ſe fut attaché à la lecture de *Bayle*, dont il entreprit de donner une *Analyſe*. Cette Analyſe n'a pas même le mérite du diſcernement. Ce qu'il y a de plus abſurde, de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philoſophe, devint, entre ſes mains, le fonds principal d'une compilation odieuſe, condamnée au feu par le Parlement, & punie par la détention de l'Auteur à la Baſtille. Il eſt aiſé de comprendre par-là, combien la Philoſophie eſt oppoſée aux vrais talens, & combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, [*N.*] Procureur au Parlement de Paris, ſa patrie, mort en 1508; mauvais Poëte, qui eut beaucoup de réputation de ſon tems, & qui la méritoit peut-être, par l'eſprit, la gaieté, & la naïveté qu'il

mettoit, dit-on, dans la plûpart de ſes Poéſies. Celui de ſes Ouvrages, qui fût le plus goûté, eſt un Recueil d'*Arrêts d'amour*, au nombre de cinquante, dont les Poëtes Languedociens, ou *Troubadours*, lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles ſont enterrées dans un coin de Bibliothéque.

MARTIGNAC, [*Étienne* ALGAI, Sieur DE] né en 1628, mort en 1698; Traducteur médiocre d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Juvenal*, &c, mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ſes Traductions.

MARTINAY, [*Jean*] de la Congrégation de St. Maur, né à Saint-Sever, petite Ville de Gaſcogne, en 1647, mort à Paris, en 1717.

On a de lui des Traductions de quelques Peres de l'Egliſe, & de quelques Ouvrages ſur l'Ecriture ſainte, qui prouvent qu'il étoit habile dans la connoiſſance des Langues ſavantes. Pluſieurs Auteurs ont profité de ſes lumieres; ils auroient dû, par reconnoiſſance, en faire honneur à ce Religieux, dont les travaux leur ont été ſi ſouvent utiles.

MASCARON, [*Jules*] Evêque de Tulles, né à Marseille en 1634, mort à Agen en 1703. Ses Sermons & ses Oraisons funebres eurent de la réputation dans un tems où il avoit pour rivaux, *Bossuet* & *Fléchier*. L'impression de ses Ouvrages fut un écueil pour sa gloire; aussi faut-il convenir qu'il dût en partie ses grands succès à un débit séduisant; ressource très-capable de faire disparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Bossuet*, il n'en a ni la chaleur ni le génie; & avec un style assez pur, il n'a ni l'élégance, ni la politesse de *Fléchier*. Il ne faut pas cependant confondre *Mascaron* avec les Orateurs médiocres. En lisant attentivement ses Sermons, on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus grand nombre de nos Prédicateurs modernes qui ne l'estiment peut-être pas, & seroient certainement heureux de lui ressembler.

MASSIEU, [*Guillaume*] Abbé, Professeur en Langue Grecque au Collége Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Caen en 1665, mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du Siecle dernier, non dans le premier ordre, mais dans celui

d'une utilité qui exige de la reconnoiſſance pour ſes travaux. Il a fait une *Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe* dont les recherches ſont également curieuſes, inſtructives & bien digérées ; cet Ouvrage eſt écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la ſimplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare* qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entrepriſe, à en juger par les ſix Odes qu'il avoit déjà traduites. La foibleſſe du corps avoit ſans doute énervé la vigueur de ſon imagination ; ou bien il faut ſuppoſer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageuſement dans les Notes pleines de lumiere & de ſolidité qu'il y joignit. M. de *Vauvilliers* ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur ſubſtance ſon excellent *Eſſai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent pluſieurs *Diſſertations* de M. l'Abbé de *Maſſieu* ; qui ſe font lire avec autant de plaiſir que d'utilité.

MASSILLON, [*Jean-Baptiſte*] Evêque de Clermont, de l'Académie Françoiſe, né à Hieres en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom eſt devenu, parmi nous, celui de l'Eloquence chrétienne, c'eſt-à-dire, de cette Eloquence qui, ſans prétendre au ſublime, offre un ton ſimple, noble, intéreſſant, affectueux, naturel, un ſtyle pur, correct, élégant; dont le charme ſe fait ſentir, & va droit au cœur ſans le contraindre & l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne ſont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent; mais une marche paiſible, également vive & inſinuante, forme ſon véritable caractere. C'eſt dans la ſenſibilité de ſon ame qu'il puiſoit la douceur, l'abondance, le pathétique & l'élégance continue qu'on admire dans ſes productions. Le ſentiment eſt ſon reſſort favori, & l'on ne ſçauroit diſconvenir, qu'il eſt impoſſible d'en employer de meilleur, pour imprimer dans l'ame de ceux qui nous écoutent ou qui nous liſent les vérités qu'on veut leur apprendre & l'amour des devoirs qu'on veut leur faire pratiquer. *Bourdaloue*, comme un Conquérant redoutable, entraîne, ſubjugue & force de ſe rendre aux armes de la raiſon; *Maſſillon*, comme un Négociateur habile, procéde avec moins de rapidité, plus de douceur, quelquefois plus ſurement, & amene inſenſiblement au terme qu'il s'eſt propoſé. L'un s'adreſſe à l'eſprit, & le do-

mine ; l'autre s'attache à l'ame, la captive & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démoſthène* ; celui-ci, l'abondance, l'adreſſe, & le naturel de *Cicéron*.

La comparaiſon qu'on fait ordinairement de *Maſſillon* à *Racine* ſeroit aſſez exacte, ſi leurs objets n'étoient pas ſi différens : en effet, l'Evêque de Clermont, eſt dans ſon genre, auſſi tendre, auſſi moëlleux, auſſi élégant, auſſi ſoutenu, que l'Auteur d'*Athalie* ; mais celle de *Bourdaloue* à *Corneille* ne paroîtra jamais exacte : le Jéſuite n'a pas des traits aſſez ſublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie de ce Poëte ; il n'a pas non plus l'enflûre, l'incorrection & l'inégalité néceſſaires pour juſtifier le parallele. *Bourdaloue* eſt toujours égal à ſon ſujet & à lui-même. Il n'a d'autre trait de reſſemblance avec *Corneille*, que d'avoir été, parmi nous, le pere de l'Eloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna*, l'a été de la Tragédie.

Un avantage rare dans les Sermons de *Maſſillon*, c'eſt la connoiſſance du cœur humain qu'ils annoncent ; connoiſſance auſſi délicate, que juſte & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs ſeront toujours reſſemblantes, parce qu'il ne les a point deſſinées d'après quelques ſociétés particulieres. Il a pénétré juſqu'à la

ſource, & c'eſt de-là qu'il tire le ſujet de ſes Tableaux toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les déſordres extérieurs, paſſagers, n'eſt pas toujours un moyen sûr d'intéreſſer l'Auditeur, & de réprimer la corruption publique; il faut attaquer les paſſions dans leur germe, les ſuivre ſous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchemens, les oppoſer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les reſſources qu'elles employent pour ſe juſtifier. Par cet art admirable, perſonne n'a mieux poſſédé, que l'Evêque de Clermont, le talent de ſe rendre ſenſible & intéreſſant, pour tout le monde.

Son *petit Carême* paſſe pour être ſon chef-d'œuvre, & celui de l'Art Oratoire. Il nous ſemble cependant, & pluſieurs perſonnes ſont de notre avis, que le ton d'éloquence qui y regne, n'en eût été que plus eſtimable, ſi les ornemens y étoient moins prodigués, & les répétitions & les paraphraſes plus rares. Mais la rapidité de la compoſition, & l'objet que ſe propoſoit l'Auteur, ſont plus que ſuffiſans pour le juſtifier ſur ces petits défauts, dont d'ailleurs peu d'Eſprits ſont ſuſceptibles.

1. MASSON, [*Jean*] Miniſtre Proteſtant,

mort en Hollande vers 1720 ; Érudit que l'Auteur du *Mathanaſius* a eu, dit-on, en vue, dans la plûpart de ſes Plaiſanteries. Il y a grande apparence qu'il eſt le Héros de l'*Ariſtarchus Maſſo*, & on ne peut diſconvenir que ſon érudition indigeſte & diffuſe ne lui méritât cet honneur.

Il a fait une *Hiſtoire critique de la République des Lettres*, qui comprend l'eſpace de cinq années, où il eſt aiſé de voir que les citations étoient ſes armes favorites, ſans s'inquiéter beaucoup où elles pouvoient porter.

Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Pline* le jeune, écrites en Latin, ſont dans le même genre, quoiqu'on les regarde comme ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON, [*Pierre-Touſſaint*] Tréſorier de France, né à Paris, en 1715.

Ses Poéſies ne méritent pas plus la peine d'être lues, que ſa Traduction de la *Pharſale de Lucain*, qui n'eſt propre qu'à donner du prix à celle de M. *Marmontel*.

MASSON DE PEZÉ ou PEZAI, *Voyez* PEZAI.

MATHIEU, [*Pierre*] Hiſtoriographe de

France, né à Potentru, en 1563, mort à Toulouse, en 1621; Poëte oublié, qui n'étoit pas ſans mérite, plus digne d'obtenir une place dans le Parnaſſe François de M. du *Tillet*, & dans la Bibliothéque Françoiſe de M. l'Abbé *Goujet*, que tant d'autres Poëtes obſcurs, qu'on eût pu oublier mieux que lui. Quelques-uns de ſes *Quatrains* ſont préférables à ceux de *Pibrac*, & pour les Penſées & pour la Poéſie. Voici celui par lequel il débute :

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux;
Quant à moi, je la tiens pour le point déſirable,
Où commencent nos biens & finiſſent nos maux.

Mathieu eſt auſſi Auteur d'une Tragédie, intitulée, *la Ligue*, Tragédie mauvaiſe, comme on peut le croire, où l'on trouve ces Vers que *Racine* ſemble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'eſt lui ſeul que je crains....
On n'eſt point délaiſſé quand on a Dieu pour Pere,
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes Paſſeraux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes,
Tout vit de ſa bonté, &c....

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.

Dieu laiſſe-t-il jamais ſes Enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la pâture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

On a encore, de *Pierre Mathieu*, une *Hiſtoire des choſes mémorables, arrivées ſous le Regne de Henri le Grand*, où la vérité n'eſt pas toujours exacte, & où la diction ne l'eſt preſque jamais.

1. MATHON, [*Alexis*] né à Lille, en Flandres, en 17..

Comme il a cultivé les Lettres & la Poéſie, pour ſon propre amuſement, il ſeroit injuſte de lui faire un crime de n'avoir pas été tout auſſi heureux à l'égard du Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs, qui, à ſon exemple, cultivent les Muſes pour elles-mêmes, & qui ont des mœurs douces & honnêtes, fruit d'un eſprit ſans orgueil & ſans prétention.

2. MATHON DE LA COUR, [*Charles-Joſeph*] né à Lyon, en 1738.

Nous ignorons ſi celui-ci a des prétentions; en ce cas, il ſeroit très à plaindre, ſelon M. *Paliſſot*, bien capable de le guérir de cette illuſion. Quant à nous, nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon*, qu'un peu de part à la confection de l'*Almanach des Muſes*,

que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames*, Ouvrage malheureux, qui eſt venu expirer entre ſes mains, après avoir paſſé par tant de mains meurtrieres, ſeroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penſer, que M. *Mathon* compte, pour peu de choſe, toutes ces pitoyables bagatelles, & qu'il développera plus avantageuſement ſes talens dans ſon Hiſtoire de Lacédémone, plus qu'il n'en a fait dans ſa *Diſſertation ſur la décadence des Loix de Licurgue*, où il n'eſt rien moins que Laconique.

MAUBERT, [*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu ſous le nom DE] né à Rouen, en 1721, mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur, par ce qu'en ont dit pluſieurs Faiſeurs de Brochures, &, entre autres, *Chevrier*; il n'en eſt pas moins vrai, que ſa Vie a été agitée, par des événemens ſinguliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû pluſieurs à ſa bizarre deſtinée? Mais il eſt certain qu'il s'eſt attiré beaucoup de diſgraces, par ſon imprudence, & l'inquiétude de ſon eſprit, qui le portoit ſans ceſſe au changement. On l'a vu ſucceſſivement Capucin, Apoſtat, Secretaire du Roi de Pologne, *Auguſte III*,

puis rentrer dans ſon Ordre, en ſortir enſuite pour recommencer un nouveau cercle d'aventures, & finir par mourir Proteſtant.

Toutes les inconſéquences de ſa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Teſtament du Cardinal Alberoni*, & l'*Hiſtoire politique de ce Siecle*, décélent, dans lui, un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu ſe rendre très-utile, s'il eût ſçu ſe fixer, ou ſi la fortune lui eût fourni les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire ſans être frappé de la profondeur des vues, de la fineſſe des obſervations, de la juſteſſe de raiſonnement, qui y éteincellent de tems en tems. Le ſtyle ne répond pas toujours au caractère des idées; il eſt quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expreſſif.

On trouve les mêmes qualités, & les mêmes défauts, dans les *Entretiens politiques*, dans le *Teſtament du Chevalier Walpole*, & dans cinq ou ſix autres Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent ſur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, [*Jean-François-Dieudonné*] né à Metz, en 1735; mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un eſt intitulé, *Hiſtoire*

Hiſtoire de Madame d'Erneville, l'autre *Nitophar*, Anecdote Babylonienne, ne ſembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe*. Les Tableaux trop hardis, au ſujet du Calviniſme, dans ſon *Abrégé de l'Hiſtoire de Nîmes*, qui n'eſt qu'une compilation, ne devoient pas paroître non plus un titre ſuffiſant, pour le placer parmi les Ecrivains célébres, dans le *nouveau Dictionnaire hiſtorique*. Voilà pourtant tout ce qui eſt ſorti de la plume de M. *Maucomble*, à moins qu'on ne lui ſache encore gré de nous avoir régalé d'une Tragédie Bourgeoiſe, ſous le titre des *Amans déſeſpérés*, ou *la Comteſſe d'Olinval*, production monſtrueuſe, qui n'eſt autre choſe, que l'Hiſtoire de l'infortunée Marquiſe de *Ganges*, miſe en action. Ce Drame, plus ſiniſtre encore que celui de *Beverley*, n'eſt qu'un amas d'horreurs, entaſſées les unes ſur les autres, plus propres à rendre les ames féroces, qu'à leur inſpirer la haine du crime. Telles ſont les reſſources des Faiſeurs de Drames; ils veulent à toute force émouvoir, ſans ſe douter que leurs Tableaux ne ſont capables que de révolter contre le Sujet & le Peintre.

MAUCROIX, [*François* DE] Chanoine de Reims, né à Noyon, en 1619, mort en 1708.

Malgré le ſtyle languiſſant de ſes Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, elles ſe font lire encore avec quelque plaiſir, à cauſe de la clarté & de l'exactitude. Quant à ſes Poéſies, on peut ſe diſpenſer de les lire, ſi on en excepte deux ou trois Pièces, ſauvées du naufrage, à l'abri de ces Recueils, qui n'ont pas toujours l'avantage de s'en ſauver eux-mêmes, faute d'être faits avec diſcernement & avec goût. Telle eſt l'Epigramme ſuivante, dont on aime la tournure & la fineſſe:

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe;
Mais toutefois ne preſſons rien:
Prendre femme, eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

MAUGER, [*N.*] Garde-du-Corps, né à Paris, en 17..

Il publia, en 1745, un petit Poëme, ſur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des vers très-bien frappés, qui auroient fait plus d'honneur à ce Poëte, ſi l'on y découvroit moins d'hémiſtiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la Henriade. La verſification de M. *Mauger*

eſt, en général, noble, aiſée, mais ſouvent dépourvue de cette chaleur, & de ces images, qui ſont le charme de la Poéſie.

Il a fait, depuis, *Ameſtris*, *Coriolan*, *Coſroès*, Tragédies qui n'ont eu aucun ſuccès, & qui néanmoins ſont aſſez bien écrites.

MAUMENET, [*Louis*] Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris, en 1716.

L'Académie Françoiſe, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné pluſieurs de ſes Poéſies, mais n'ont pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'eſt aſſez le ſort de ces Productions fantaſtiques; elles expirent ſous les lauriers éphémeres qui les ſurchargent, & les traces de leur exiſtence ne ſont conſtatées que ſur les Regiſtres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, [*Pierre-Louis* MOREAU DE] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo, en 1697, mort à Bâle en 1759.

Auſſi bon Philoſophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres avec les Sciences. Dans ſes Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la préciſion à la clarté: la méthode y rend tout intelligible, & facile à retenir. Tour-

à-tour Géométre, Aſtronome, Naturaliſte, Géographe, Moraliſte, il eſt partout Ecrivain inſtructif, dont les leçons plaiſent toujours, parce-qu'elles n'ont point l'air de leçons, & qu'il a l'art d'éclairer l'eſprit, ſans le rebuter par un ton dogmatique. Les matieres, les plus abſtraites, deviennent intéreſſantes ſous ſa plume, par la maniere agréable dont il les préſente, & les fleurs qu'il a ſçu y répandre, ſans y joindre cet air de prétention & de ſuffiſance, qui les rend ſi ſouvent ridicules, & par conſéquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ſes vertus ſociales, lui mériterent l'eſtime, la bienveillance, & même la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à ſon égard, qu'il faiſoit encore plus de cas des vertus que des talens. L'amitié diſtinguée, dont ce Prince Philoſophe l'a honoré, devoit lui attirer des envieux, mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adverſaires qui ſe ſont déshonorés, en voulant porter atteinte à ſa gloire. Le plus acharné de tous, eſt celui qui avoit mis au bas de ſon portrait,

Son ſort eſt de fixer la figure du Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Le Roi de Pruſſe le défendit lui-même, pendant

ſa vie, contre les attaques de M. de *Voltaire*; il l'a même défendu après ſa mort. Ce qui prouve que les véritables grands Hommes ne perdent rien, en ceſſant d'exiſter.

MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé, de l'Académie des Arcades de Rome, né en 1746.

Sa plume ne s'eſt encore exercée que ſur des Eloges hiſtoriques. Celui de M. le *Dauphin* ne ſembloit pas annoncer les talens qu'on a remarqués depuis, dans ceux du Roi *Stanislas*, de *Charles V*, & de *Fénélon*. Quoique ces deux derniers, qui ont concouru pour le prix de l'Académie Françoiſe, n'ayant pas obtenu la préférence ſur ceux de M. *Delaharpe*, le Public les en a jugés dignes; l'Eloge de *Fénélon* ſur-tout, aux imprudences près qui lui ont attiré du blâme, eſt infiniment mieux écrit. On n'y trouve point, comme dans celui de ſon rival, de ces phraſes à prétention, de ces penſées détachées, de ces lieux communs, cet appareil de réflexions, couſues tout exprès, comme ſi l'on ſe fût dit à ſoi-même, il faut qu'il y en ait une ici. M. l'Abbé *Maury*, au contraire, a un ſtyle, c'eſt-à-dire, une marche uniforme, coulante, pleine d'aiſance & de facilité; il ne court point après les penſées, les penſées ſe préſentent à lui, & font

naître, ſans effort, de l'intérêt dans l'eſprit du Lecteur. Son ſeul Diſcours, pour ſervir de Préface aux Sermons de *Boſſuet*, quoiqu'un peu négligé, annonce plus de talent pour écrire, que tous les Ouvrages de M. *Delaharpe*, ſans en excepter ſes ſages Critiques, & les agréables Plaiſanteries qu'il délaye de tems en tems dans le Mercure.

MAYNARD, [*François*] de l'Académie Françoiſe, né à Toulouſe en 1582, mort en 1646; ami de *Regnier* & de *Deſportes*, & l'éleve de *Malherbe*.

Son principal mérite eſt d'avoir ſu verſifier avec beaucoup de netteté, de préciſion & d'élégance. Ses Vers ne ſont point ſurchargés de mots inutiles, d'épithetes oiſeuſes qui ne ſervent qu'à la Rime; mais ils ſont froids & monotones, quoique plus remplis de penſées que ceux de ſes prédéceſſeurs & de ſes contemporains. *Maynard* excelloit ſurtout dans l'Epigramme & vouloit que, dans celles de dix vers, on marquât un repos après le quatrieme & le ſeptieme, & que dans celles de ſix vers, on en marquât un autre au milieu, minuties très-indifférentes, & dont on ſe paſſe très-bien. Une autre obſervation qui fait plus d'honneur à ſon goût, & qui eſt

devenue une regle de l'art, c'eſt celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance, il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le ſens, en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en compoſant les deux quatrains ſur des rimes différentes; ſon exemple n'a pas été ſuivi, parcequ'on s'en tient toujours aux choſes conſacrées par des limites qui ont ſu plaire.

On ne ſait pourquoi *Maynard*, étant ſans contredit un des meilleurs Poëtes de ſon temps, n'eût aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*, qui n'étoit pas difficile pour le choix. Ce Poëte lui adreſſa un jour ces beaux vers que nous allons copier, pour le plaiſir de ceux qui ne les connoiſſent pas, & même pour celui de ceux qui les connoiſſent.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes Ayeux,
Sur le rivage du Cocyte.

C'eſt où je ſerai des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans,
En un ſiecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte

Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Eſpagne de honte.

Je contenterai ſon deſir,
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir,
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais, s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé, dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

La réponſe du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-bruſquement. *Maynard* s'en vengea par pluſieurs Epigrammes, & pluſieurs Sonnets, où ce Miniſtre eſt attaqué d'une maniere auſſi offenſante qu'ingénieuſe. La philoſophie de ce Poëte triompha de ſon reſſentiment; il ſe retira chez lui, dégoûté de la Cour & de ſon Siecle, & conſacra ſes ſentimens dans ces vers, qu'il plaça ſur la porte de ſon Cabinet d'Etude.

Las d'eſpérer & de me plaindre,
Des Muſes, des Grands & du Sort,
C'eſt ici que j'attends la Mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

MAZARELLI, [*N.* Mademoiſelle] quoique ſon nom ne paroiſſe pas françois, nous ne

balançons point à lui donner ici un article, parceque tous les Ouvrages que nous connoiſſons d'elle ſont écrits en notre langue, & propres à lui faire honneur. Son *Eloge du Duc de Sully* nous a procuré le plus grand plaiſir à la lecture. S'il n'a pas eu le prix de l'Académie pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'eſtime du Public qui y a reconnu des talens auſſi diſtingués, qu'intéreſſans. Cet Eloge eſt écrit avec une noble ſimplicité qui n'eſt rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, ſon Rival couronné, eſt très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* eſt une production ingénieuſe, aſſaiſonnée de tout ce que la connoiſſance du monde & celle du cœur humain peut offrir d'inſtructif & de piquant. La morale en eſt d'autant plus facile à ſaiſir, qu'elle s'y trouve en action. On voit que l'Auteur ſait penſer & faire penſer, mérite auſſi rare qu'utile, qu'il a du goût & de la raiſon, de l'imagination & de la ſenſibilité.

MÉHÉGAN, [*Guillaume-Alexandre* DE] né à la Salle en Cevennes en 1721, mort en 1766.

Qu'on réuniſſe tout à la fois l'eſprit, l'étendue des connoiſſances, la facilité pour écrire, un ſtyle

guindé & précieux, un goût peu sûr, & quelquefois mauvais; on se fera une juste idée des Productions de cet Auteur. On est étonné de le voir, dans ses *Considérations sur les révolutions des Arts*, donner la préférence au Siécle de *Louis XV*, sur celui de *Louis XIV*. Où a-t-il pris, entr'autres choses, que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours*; que *ce sont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la nature & l'Ecole de la vertu*; que *nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine*; que *les maximes des Tragédiens de nos jours sont plus vraies, & inspirent plus l'humanité*? M. de *Méhégan* n'avoit sans doute pas lu tous ces Ouvrages où la Morale est si fort défigurée sous le pinceau philosophique; ces Romans où la vertu n'est rien moins que le but de ceux qui les ont composés; ces Tragédies où le sentiment a beaucoup plus d'appareil & de machinisme, que de naturel & de réalité; ces tirades aussi déplacées qu'audacieuses, qui ne peuvent plaire qu'à des esprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorans qui ne sentent pas combien elles sont hors de propos.

Il y a apparence que M. de *Méhégan* auroit réformé ſes jugemens, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carriere lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait ; l'étude & la réflexion lui auroient donné de l'expérience, & l'expérience plus de circonſpection, pour ne pas décider d'une maniere auſſi tranchante.

Au reſte ſon *Tableau de l'Hiſtoire moderne*, & ſa petite *Hiſtoire d'Euphranor* ſont ce qu'il a fait de mieux. Ces deux Ouvrages ſont écrits avec intérêt, & avec chaleur ; mérite que ſes Poéſies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, [*Gilles*] de l'Académie *Della Cruſca*, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692 ; eſt un des plus célebres Littérateurs du Siecle dernier. Ce n'eſt pas à ſon génie, ni à ſon eſprit, qui étoit médiocre, qu'il doit ſa réputation : quelques Ouvrages utiles ſur la Langue françoiſe, ſes querelles avec des Gens de Lettres de toutes les claſſes, ont donné à ſon nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne ſe ſentit plus d'attrait pour la Littérature ; il ſacrifia tout à ce penchant qui l'auroit pu rendre heureux, s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, ſans y joindre la déman-

geaiſon la plus violente de mettre tout au jour. Tel eſt le caractère de ces ſortes de Dévots aux Muſes : il participe ordinairement de celui qu'on attribue aux faux Dévots qui ſont aigres & difficiles, qui font toujours parade de leur dévotion, & ſemblent attirer par-là les critiques & les contradictions.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un Appartement dans le Cloître Notre-Dame, où ſe tenoit tous les mercredis une aſſemblée, qu'il appelloit ſa *Mercuriale* : les Gens de Lettres, tant Nationnaux, qu'Etrangers, s'y rendoient avec empreſſement. Le Maître de la maiſon ſe plaiſoit fort à y débiter ſon ſavoir ; il arrivoit ſouvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occaſion de placer un ſeul mot, & s'en alloient ſans avoir fait autre choſe qu'écouter. *Ménage* s'excuſoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en diſant, que quand il étoit en Anjou, il paſſoit pour taciturne, parceque ſes Compatriotes parloient encore plus que lui. Il faut convenir que ſa mémoire, qui, dit-on, étoit prodigieuſe, devoit fournir abondamment à ſa loquacité ; par ſon ſecours, il ſe trouvoit en état de citer à tout propos & ſur toutes ſortes de ſujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens & Fran-

çois, & quantité d'Hiſtoriettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, ſoit dans les livres, ſoit dans les ſociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liſte des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenſes; commiſſion, qui lui valut, pour ſa part, une penſion de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de vers Grecs, Latins, Italiens & François. Ces derniers ſont les plus foibles: *en charmes féconde, à nulle autre pareille, chefs-d'œuvre des Cieux, Beauté ſans ſeconde*, &c. voilà tout ce que *Ménage* ſavoit faire. Ses vers Italiens ſont infiniment meilleurs; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup de cas, quoiqu'on aſſure que ce Poëte ne ſavoit pas parler Italien. Ils lui méritèrent une place à l'Académie *Della Cruſca*, & il en auroit obtenu une à l'Académie Françoiſe, ſans ſa *Requête des Dictionnaires*, Production ſatyrique & ingénieuſe, qui l'éloigna pour toujours de ce Corps; ce qui fit dire à un des membres, * qu'*on auroit dû, d'après cette Pièce, le condamner à en être*,

* *M. Habert, ſieur de Montmor, Maître des Requêtes, reçu à l'Académie Françoiſe en 1635, mort en 1679.*

comme on condamne un homme à épouſer une fille qu'il a déshonorée.

Son *Diogène Laërce* eſt très-eſtimé. Ses *Origines de la Langue Françoiſe* & *de la Langue Italienne*, conſidérablement augmentées depuis ſa mort, dénotent un grand fonds d'érudition, mais pas toujours le diſcernement néceſſaire, ni une critique exacte. Son *Anti-Baillet* eſt une réfutation des *Jugemens des Savans*. M. *Baillet* l'avoit maltraité dans cet Ouvrage; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugemens des Savans*, il en fit de nouvelles que M. de *la Monnoye* releva à ſon tour, dans ſes *Remarques ſur l'Anti-Baillet*; ce Critique, par égard pour la mémoire de *Ménage* ne vouloit pas les publier, quoique le Préſident *Couſin* le preſſât vivement de les faire imprimer. Un jour qu'il le preſſoit davantage, M. de *la Monnoye* lui répondit par ces vers.

Laiſſons en paix Monſieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon perſonnage,
Pour n'être pas de ſes amis;
Souffrez qu'à ſon tour il repoſe,
Lui, de qui les Vers & la Proſe,
Nous ont ſi ſouvent endormis.

Le Préſident *Couſin* avoit ſes raiſons; il n'a-

voit point oublié une Epigramme où *Ménage* le faiſoit parler ainſi :

Moi, qui fais de belles Harangues,
Moi, qui traduis en toutes Langues,
A quoi ſert mon vaſte ſavoir,
Puiſque par-tout on me diffame,
Pour n'avoir pas eu le pouvoir,
De traduire une Fille en Femme.

Cette plaiſanterie les brouilla irréconciliablement. Le Préſident, pour s'en venger, fit, après la mort de M. *Ménage*, l'Eloge de cet Auteur d'une maniere ironique, à-peu-près comme M. de *Voltaire* fit celui de M. de *Crébillon*, qui n'avoit pas compoſé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les ſiennes.

MENARD, [*Léon*] Conſeiller au Préſidial de Niſmes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Taraſcon en 1706, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un aſſez mauvais Roman [les *Amours de Caliſthene*], il s'eſt appliqué à des Ouvrages plus ſolides. Son *Hiſtoire civile, eccléſiaſtique & littéraire de Niſmes*, en 7 vol. in-4. eſt remplie de recherches curieuſes, mais

étendues avec une prolixité qui auroit beſoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en ſeroit que plus eſtimable, car c'eſt noyer les faits, que de les préſenter avec une quantité d'acceſſoires qui les font perdre de vue.

On ſent bien qu'il n'eſt rien de plus dur aux Savans, que le ſacrifice de quelques morceaux d'érudition; cependant avec un peu plus de réflexion, il leur ſeroit aiſé de comprendre, que l'ennui épargné au Lecteur, tourneroit à l'avantage de leur mérite littéraire, & que l'honneur de faire un bon Livre, eſt préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* eſt celui qui a pour titre *Mœurs & uſages des Grecs*. Il y a lieu d'être étonné, qu'ayant eu intention d'en donner une idée dans ſon Roman de *Caliſthene*, il l'ait fait ſi ſuperficiellement, tandis qu'il paroît ſi inſtruit, dans l'Ouvrage qu'il a compoſé exprès ſur cette matiere. Cette remarque doit faire ſentir que les Productions d'imagination ſont rarement du reſſort des Erudits.

MESNARDIÉRE, [*Hippolyte-Jules*, PILET DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Loudun en 1610, mort à Paris en 1663.

De

De tout ce que nous avons de lui, ſes Paraphraſes de l'Anthologie ſont ce qu'il a fait de mieux. *Il ſeroit plus eſtimé*, diſoit, *Chapelain, s'il ſe fut borné à ce ſeul Ouvrage.* En effet, ſes Tragédies & ſes autres Poéſies ne valent pas mieux que ſa *Poétique*, dont le ſtyle, tantôt obſcur & emphatique, tantôt diffus & rampant eſt très-bien proportionné à la médiocrité des penſées, & à la foibleſſe des principes.

La Ménardiere cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il s'acquit les bonnes graces du Cardinal de *Richelieu*, par la Réfutation de l'ouvrage d'un Médecin Ecoſſois, qui ne croyoit point à l'obſeſſion des Religieuſes de Loudun. Le Cardinal qui avoit des raiſons pour y croire, récompenſa magnifiquement le zèle de *la Ménardiere*, le fit ſon Médecin, & lui procura une place à l'Académie, & la Charge de Maître d'Hôtel du Roi, qui valoit encore mieux. C'eſt faire bien du chemin à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, [*Claude-François*] Jéſuite, né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705. Ses Ouvrages, ſans le placer parmi les Auteurs du premier ordre, ne laiſſent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a écrit, ſur le Blaſon, la Nobleſſe,

les Deviſes, les Décorations des Spectacles & des Monumens de toute eſpece, une multitude de Traités, qu'on a recueillis avec aſſez d'empreſſement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blaſon, eſt très-eſtimée, & vient d'avoir tout récemment une nouvelle Edition.

La mémoire du P. *Meneſtrier* eſt encore plus célebre que ſes Ouvrages. Quand la Reine *Chriſtine de Suede* paſſa par Lyon où il étoit, elle voulut juger par elle-même, ſi ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça en ſa préſence trois cents mots les plus bizarres qu'elle pût imaginer, & les fit écrire afin de s'en reſſouvenir. Le P. *Meneſtrier* les répéta avec facilité, non-ſeulement dans l'ordre où ils avoient été lus, mais encore ſelon tel ordre & tel arrangement qu'on voulût lui preſcrire. Il faut avouer que c'étoit un grand reteneur de mots.

MENOT, [*Michel*] Cordelier, mort en 1518. On a de lui des Sermons écrits, en Latin, dans le même goût que ceux de *Maillard*, ſon Confrere. Voyez l'article de celui-ci.

MERCIER, [*Louis-Sébaſtien*] né à Paris en 1740.

Poëte, Orateur, Romancier, Diſſertateur, Philoſophe, Faiſeur de Drames, ſous quelque rapport qu'on l'enviſage, il ſeroit difficile de le placer au-deſſus de la médiocrité, même dans ce qu'il a fait de mieux.

Après avoir débuté par des Héroïdes auſſi fades que langoureuſes, il s'eſt jetté, depuis quelque temps, à corps perdu, dans la compoſition des Drames, autres Productions de la même eſpece.

Ne paroîtra-t-il pas étrange de voir s'élever, chaque jour, parmi nous, de ces Ecrivains hypocondres, qui ſemblent avoir conjuré contre la gaieté de notre Nation? Ne vaut-il pas mieux ne point écrire, que de ſemer par-tout la doléance, & d'épaiſſir les vapeurs qui ne dominent déja que trop dans la plûpart des cerveaux?

Il eſt vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la repréſentation, du moins dans la Capitale, pas même au milieu de ces Sociétés mornes & prétendues ſenſibles, où les ſoupirs factices d'un Héros ſanglottant de trois points en trois points, ſont toujours sûrs d'être merveilleuſement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs, toujours prêts à dévorer ce qui eſt nouveau, &, encore plus, tout ce qui eſt marqué au vénérable coin de l'affectation, de

l'enflûre, du bathos, ſtyle ordinaire de tous ceux qui veulent ſinger le ſentiment.

M. *Mercier* a auſſi exercé ſa plume à des *Eloges* hiſtoriques, tels que ceux de *Charles V* & de *Deſcartes*, à des *Songes philoſophiques*, propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon, avec l'eſprit & la facilité de penſer qu'il a reçus de la Nature, s'il vouloit s'appliquer à être ſimple, naturel, & donner à ſon ſtyle cette chaleur qui ſuppoſe de l'ame, & fait vivre les Productions.

1. MERÉ, [*George* BROSSIN, Chevalier, Marquis DE] né dans le Poitou, mort vers le commencement de ce ſiecle.

On le mettoit au rang des Beaux-eſprits de ſon tems. A en juger par ſes Ouvrages, il devoit avoir la converſation plus agréable que le ſtyle, pour mériter cette réputation. Le plus connu de ſes Ecrits, eſt un petit volume, intitulé, *Converſation de M. de Clerembaut & du Chevalier de Méré.* Ce petit volume ne contient que de petites réflexions, aſſez communes, qui ne méritoient pas les honneurs de l'impreſſion. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré*, qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde*, dont on diſoit qu'ils ne conte-

noient rien de bon, que ce que tout le monde ſavoit.

2. MÉRÉ, [*N.* Chevalier DE] né en 17..

Il a écrit des *Lettres ſur les Femmes*, qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts, que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peint qu'en mal, ce qui n'eſt pas galant pour un Chevalier; mais chacun écrit ſelon qu'il eſt affecté. M. de *Meré* avoit peut-être ſujet de ſe plaindre d'elles, ce qui feroit croire que les leçons qu'il donne, ne renferment pas des moyens toujours bien sûrs pour en triompher.

Ses autres Ouvrages annoncent, comme celui-là, un Homme d'eſprit, un Ecrivain facile, mais cauſtique.

MERVESIN, [*Joſeph*] Prieur de Baret, mort à Apt, ſa patrie, en 1721.

Boileau parle de lui, dans ſes Lettres, comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait, en cela, que lui rendre juſtice. Auſſi médiocre en Proſe qu'en Vers, l'Abbé *Merveſin* n'a rien laiſſé qui méritât d'être conſervé. Son *Hiſtoire de la Poéſie Françoiſe*, eſt ce qu'il a fait de plus ſupportable, ſi toutefois on peut appeller Hiſtoire, un léger Eſſai hiſtorique, ou plutôt un coup-d'œil rapide,

& souvent peu juste sur les anciens Poëtes de notre Nation.

MERVILLE, [*Michel* GUYOT DE] né à Versailles en 1696, mort dans le pays de Gex, en 1756.

Plusieurs de ses Comédies ont été jouées avec succès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théâtre François, est *le Consentement forcé*, Pièce qu'on voit reparoître souvent, & avec plaisir. M. *Merville* a, en général, le talent de bien imaginer une intrigue, & de la conduire avec dextérité. Ses caractères sont assez bien soutenus, mais sa versification, pour être trop facile, est presque toujours foible & négligée.

Il a aussi travaillé, pendant quelque tems, à un Journal, sous le titre d'*Histoire littéraire*, dont il reste cinq ou six volumes. Ce Journal eut peu de succès, peut-être parcequ'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* sur-tout n'y étoit pas ménagé; c'en fut assez pour le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci, pour l'adoucir, fit quelques Vers à sa gloire, mais ce fut inutilement. *Je n'attaque personne*, lui répondit gravement le Héros poétique, *mais je suis impitoyable pour ceux qui m'attaquent.* Nous pourrions dire ici, que deviendra donc la

tolérance, & cette supériorité philosophique qui éleve au-dessus de tout? Mais il vaut mieux demander à M. de *Voltaire* où est la droiture, la sincérité? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Montesquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvetius* lui-même, vous ont-ils jamais attaqué? Peut-être avez-vous regardé leurs talens comme une insulte faite aux vôtres: en ce cas, vous avez raison.

MESENGUY, [*François-Philippe*] né à Beauvais, en 1677, mort en 1763.

On peut louer ses Ouvrages du côté du style; mais ceux qui aiment l'exactitude dans le Dogme, la conséquence dans les principes, la franchise dans la maniere d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abregé de l'Histoire de l'ancien Testament*, aussi bien que dans son *Exposition de la doctrine chrétienne*, condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les sentimens, la soumission à l'autorité, la modération dans la dispute, goûteront peu ses Ouvrages polémiques, où il est aisé de s'appercevoir, que l'empire du préjugé l'emporte sur sa raison, & peut-être sur ses propres sentimens.

METTRIE, [*Julien-Offroi* LA] Médecin, de l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo, en 1709, mort à Berlin, en 1751, Auteur frénétique de pluſieurs bons Ouvrages ſur la Médecine, & contre les Médecins, & de pluſieurs Livres de Philoſophie, qui font également tort aux Lettres & à la Raiſon. Il étoit en Hollande lorſqu'il publia ſon *Homme-Machine*, Production qui l'auroit conduit ſur l'échafaud, ſans une prompte fuite, qui le déroba aux perquiſitions des Magiſtrats. Si, dans cette République, on ſévit ainſi contre les Auteurs qui déchirent la Religion, comment oſe-t-on ſe plaindre de voir, en France, arrêter le débit de leurs Ouvrages, & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger? Quand la peſte eſt répandue dans un pays, on forme un cordon de troupes, afin que rien ne ſorte des lieux infectés, & ne vienne corrompre ceux qui n'ont pas ſenti la contagion. Il eſt des Ouvrages peſtilentiels, dont il eſt néceſſaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la preſſe, que M. de *Voltaire* préconiſe avec tant de complaiſance, ſeroit le moyen le plus ſûr de corrompre l'Univers. Ce Poëte a beau dire, que le choc des Eſprits produit la lumiere; il eſt certaines matieres ſur leſ-

quelles le choc des Esprits produit l'embrâsement. Qu'on imprime des inepties, à la bonne heure; le Sage en rit, & prend quelquefois la peine de les réfuter; mais, qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes, le Sage en gémit, & se garde bien de réclamer la *tolérance*. Nous remarquons que ce mot n'est ordinairement prononcé que par des Gens qui ne l'entendent pas. Que doit-on tolérer ? de minces Littérateurs, quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer ? de mauvaises Pièces de Théâtre, quand nous manquons d'Hommes de génie, qui peuvent seuls nous en donner de bonnes. Qu'est-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer ? ce sont des Ecrits impies, & par-là même séditieux, destructeurs de toute Société, parceque si on les toléroit, ce seroit une injustice envers le Curieux qui les lit, le Sot qui les adopte, le Libertin qui les préconise, l'Homme de bien qui ne peut en apprendre l'existence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, pourroit-elle jamais produire la millieme partie des maux, qu'une indulgence funeste entraîneroit à sa suite ?

MEZERAI, [*François* EUDES DE] Historiographe de France, Secretaire de l'Académie Françoise, né à Ry près de Falaise en Basse-Normandie en 1610, mort à Paris en 1683.

Tout le monde sait que son *Hist. de France*, & l'*Abrégé* de cette Histoire ont été, jusqu'au P. *Daniel*, les meilleurs Ouvrages que nous ayons eu en ce genre. On les lit encore avec fruit, quoiqu'on sente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour former un bon Historien. De la clarté, de la simplicité, une maniere de présenter les objets qui intéresse le Lecteur, forment son principal mérite; il manquoit de noblesse, de correction, de précision dans le style, & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un Traité sur l'*Origine des François* où tous les Historiens, ses successeurs, ont puisé la plus grande partie de ce qu'ils ont écrit sur les Antiquités de la Nation. Cet Ouvrage est écrit du même ton que l'Histoire de France; ton, après tout, plus supportable que celui qui substitue la déclamation & l'appareil de l'Éloquence, à la noble simplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC, [*Claude-Gaspard* BACHET, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Bourg en Bresse en 1581, mort en 1638; mauvais Poëte, mauvais Historien, mauvais Traducteur, mauvais Mathématicien, qui, selon M. l'Abbé d'*Olivet*, ne laissoit pas d'être un *bon Académicien*. L'Historien de l'Académie veut

sans doute le louer de son assiduité aux assemblées, ce qui n'est pas un mérite aux yeux du Public.

MILLIET, [*Jean-Baptiste*] de la Bibliothèque du Roi, né à Paris en 1746.

On doit à ses travaux la *Vie des Poëtes Grecs*; Ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Le Lecteur qui aime à s'instruire y jouit avec plaisir des fruits d'une infinité de recherches aussi intéressantes que bien présentées. M. *Milliet* a pris les choses d'aussi haut qu'il l'a pu; il remonte à la naissance de la Poésie Grecque, & nous donne une idée des talens des douze Poëtes qui ont précédé *Homere*. Sans se borner toujours à la simple Biographie, il se permet souvent des réflexions judicieuses sur les Ouvrages de ceux dont il écrit la Vie. Il ajoute encore un nouveau mérite à ses Remarques, celui d'en rapprocher plusieurs citations tirées des meilleurs Poëtes François, vrai moyen de répandre une agréable variété sur les sujets qu'il traite. On peut dire enfin que ce jeune Auteur a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'estime des Lecteurs solides & judicieux, pour peu qu'on fasse grace à son style, qui, à notre avis, n'est pas encore formé.

M. *Milliet* nous annonce la *Vie des Poëtes*

Latins, où il promet de s'étendre encore plus que ſur celle des Poëtes Grecs, ce qui lui ſera très-facile, parce que les matériaux ſeront plus abondans.

On peut eſpérer que les avis de quelque ami fidele lui feront ſentir la néceſſité de ſoigner un peu plus ſa maniere d'écrire, & l'engageront à indiquer les ſources où il puiſe ſes citations, attention qui lui a quelquefois échappé; on ne peut y manquer, ſans fruſtrer le Lecteur toujours curieux d'apprendre à qui appartiennent les divers morceaux de traductions ou d'imitations qu'on lui met devant les yeux.

MILLOT, [*Claude-François-Xavier*] Prédicateur du Roi, des Académies de Lyon & de Nancy, né à Beſançon en 1726.

Il s'eſt exercé dans plus d'un genre, dans l'Hiſtoire, l'Eloquence & la Traduction, & pluſieurs de ſes Ouvrages ont eu du ſuccès. Les *Elémens de l'Hiſtoire de France* en ſont dignes ſurtout, parce qu'ils réuniſſent le mérite de l'abrégé, à l'attention de ne laiſſer échapper aucuns faits intéreſſans, & encore plus à l'art de les préſenter. Cet Ouvrage donne une idée ſuccinte de tous les principaux événemens arrivés depuis *Clovis* juſqu'à *Louis XV*. L'Auteur a ſu y placer

à propos pluſieurs remarques piquantes ſur l'origine des Loix & des Uſages, ſur les Mœurs & la Politique; en cela, il paroît s'être véritablement propoſé l'inſtruction du Lecteur. On déſireroit ſeulement qu'il eut ſupprimé quelques réflexions un peu trop philoſophiques, quelques cenſures trop ameres; qu'il eût évité un certain air de complaiſance, en détaillant les abus de l'autorité dans quelques Papes, les déſordres de l'Egliſe dans une partie de ſes miniſtres, les égaremens du fanatiſme & de la ſuperſtition. Il étoit ſi aiſé de le faire avec modération & ſans annoncer un penchant trop marqué à plaiſanter ſur tous ces objets! M. l'Abbé *Milloi* auroit-il voulu, par là, faire ſa cour à nos Philoſophes? Nous nous garderons bien de lui imputer de pareils ſentimens. Il paroît trop éclairé pour ne pas ſavoir que dans tous les tems & dans toutes les claſſes d'hommes, il y a eu des erreurs & des vices; que c'eſt être Juge injuſte & mauvais raiſonneur, que de prétendre faire rejaillir ſur un Etat quelconque, les fautes qui ont pu le rendre digne de blâme dans les Siecles précédents. D'ailleurs un Ecrivain impartial doit inſiſter avec le même zele ſur le bien & ſur le mal. La Philoſophie elle-même eſt d'autant plus intéreſſée à l'obſervation de cette loi, que les délires de nos Philoſophes actuels ſont plus propres

à tourner à la honte de la Philoſophie, comme les égaremens des Philoſophes qui les ont précédés peuvent contribuer à en faire ſentir les abus, dans tous les tems.

M. l'Abbé *Millot* a auſſi compoſé des *Diſcours* où il s'applique à diſcuter pluſieurs queſtions propoſées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Diſcours ſoient mauvais, mais ils ſont bien inférieurs aux Elémens de l'Hiſtoire de France. Il ſeroit ſingulier qu'avec un ſtyle net, précis, correct, & quelquefois élégant, cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéreſſer ſes Lecteurs, ſi on ne pouvoit en rejetter la faute, ſur la froideur, l'uniformité & le défaut de mouvemens. On y trouve partout les mêmes tours, les mêmes figures, les mêmes expreſſions. Avec un appareil de penſées, rien n'y paroît ſenti. C'eſt un Géometre qui parle, & non un Orateur qui perſuade. Il eſt certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages de Morale, que pour ceux qui exigent de l'imagination & du ſentiment. Ce qui acheve de le confirmer, c'eſt ſa *Traduction* des Harangues choiſies de quelques Auteurs Latins, où il eſt toujours le même, quoique ſes Originaux ſoient pleins de chaleur & de vie.

J. MIRABEAU, [*Jean-Antoine-Jean-Baptiſte-Victor* DE] Secre-

taire perpétuel de l'Académie Françoise, né en Provence, mort en 1760, âgé de 86 ans.

On ne connoit de lui que deux Traductions assez médiocres, l'une de *la Jérusalem délivrée*, l'autre du *Roland furieux*; ces Traductions n'ont pas laissé d'avoir du succès, parceque nous n'en avons pas de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabeau* ne s'est point acquis par-là des droits à la grande célébrité, il a du moins mérité par ses vertus sociales l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toute prétention, & n'avoit, dit * M. de *Buffon*, *nul empressement de se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul desir ni apparent, ni caché de se mettre au-dessus des autres.*

Un Homme de ce caractere devoit-il jamais s'attendre qu'après sa mort, son Nom paroîtroit à la tête d'une Production aussi extravagante qu'odieuse? Que penser de l'audace philosophique qui ose lui attribuer l'assemblage de tous ses délires, en essayant de le faire passer pour l'Auteur du *Système de la Nature*? un pareil renversement de toutes les Loix, n'a pu qu'indigner les honnêtes gens & les Sectateurs même de l'incrédulité, qui ont conservé quelques sentimens d'honneur & de

* *Discours prononcé à l'Académie Françoise.*

bonne foi. Quel Citoyen pourra ſe flatter de ſauver ſa Cendre de l'ignominie, tant qu'il exiſtera parmi nous des Auteurs aſſez téméraires, des Calomniateurs aſſez intrépides, pour répandre ſur le tombeau des Hommes * reſpectables les funeſtes vapeurs de la phrénéſie qui les domine?

C'eſt cependant ce que notre Siecle a vu. L'artifice de nos Philoſophes s'eſt efforcé de ſuppléer au courage qui leur manque. Généreux ſeulement lorſqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des Ombres, pour ſe dérober, par ce ſtratagême, à l'indignation publique, & aux pourſuites de l'Autorité.

Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution, pour débiter ſans riſque des principes auſſi impies & auſſi ſéditieux, qu'humilians pour l'Humanité. Deſtructeurs de la Société, ils en avoient tout à craindre, & c'eſt à la faveur de ceux qui n'en ſont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en ſûreté à l'avilir & à la déchirer.

Comment ont-ils eſpéré trouver des Diſciples, pour peu qu'il reſte encore dans les Eſprits quel-

* On a fait la même inſulte aux Manes de *Boſſuet*, de *Fénélon* & d'*Huet*, en attribuant à ces Prélats des ſentimens philoſophiques dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

ques

ques traces de la raiſon la plus commune ? Que renferme ce *Syſtême* prétendu *de la Nature* ? Un enchaînement de contradictions frappantes, où la Nature ſe ment à elle-même, à chaque page ; un chaos de raiſonnemens abſurdes, dont il ne réſulte que des idées vagues & détruites par les obſervations les plus ſimples ; un renverſement général de toutes les notions, de toutes les régles, de toutes les inſtitutions ; un rechauffé des délires de tous les anciens Philoſophes ; en un mot, un aſſemblage monſtrueux d'inconſéquences & d'atrocités. Quand on eſt aſſez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui exiſte, ou pour n'en juger que comme des frénétiques, dont les organes ſont entiérement dépravés, n'eſt-ce pas le comble du ridicule, que d'oſer s'ériger en Précepteurs du Genre-humain ? Que penſer du ſang-froid de ces judicieux Obſervateurs, qui ſe vantent de remonter à la Source des choſes, ſans s'appercevoir qu'ils la troublent & l'empoiſonnent, & n'en font découler que des torrens d'inepties, de vices & de crimes ? Où l'ont-ils donc étudiée, cette Nature qu'ils méconnoiſſent autant qu'ils la dégradent, cette Nature qui ne devient, ſous leur pinceau, qu'un cloaque infect, d'où s'exhalent plus de maux que la Boîte de *Pandore* n'en contint jamais, puiſqu'ils ôtent

juſqu'à l'eſpérance ? Eſt-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée ? Quel doit donc être un cœur philoſophique, à en juger par l'odieuſe Morale qui en découle ! Anéantir toutes les lumieres, renverſer toutes les loix, détruire toute autorité, déchaîner toutes les paſſions, transformer tous les hommes en autant de monſtres, tel ſeroit, par une juſte conſéquence, le fruit de leurs odieuſes conceptions.

Si malheureuſement la Poſtérité devoit juger de notre Siecle, par l'idée qu'un tel Livre eſt capable d'en donner, balanceroit-elle à croire, qu'en penſant ainſi, nous avons renchéri ſur ce que les Siecles barbares peuvent offrir de plus monſtrueux ? Que deviendroit le Monde, ſi jamais les Dogmes pervers d'une ſemblable Philoſophie pouvoient ſe réduire en pratique ? Une Société de Philoſophes formés à cette Ecole, ne ſeroit-elle pas un vrai pays de Leſtrigons, dont il ſeroit dangereux d'approcher ? Ces Philoſophes, eux-mêmes, ne ſeroient-ils pas les premieres victimes de leur Doctrine antropophage, pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer ? Car, enfin, qu'on parcoure l'Hiſtoire des Peuples les plus ſauvages ; on y trouve encore quelque étincelle d'inſtinct & de raiſon, conſervée au milieu de la barbarie des mœurs & de la férocité du

genre de vie. Dans le *Syſtême de la Nature* tout s'altére, ſe brouille, s'éteint; la Nature, en déſordre, n'a plus rien qui rappelle à elle-même; tout ce qu'elle produit dans l'humanité, devient ſa honte & ſon ennemi.

C'eſt cependant ainſi qu'on a voulu éclairer les Hommes; lumieres funeſtes, qu'on peut comparer à ces clartés ſiniſtres, qui ne brillent que dans la tempête, ne frappent la vue que pour lui découvrir des ſpectres, des abymes, & un horiſon chargé de tous côtés de nouveaux orages, prêts à éclater. Voilà les guides effrayans que les Philoſophes oſent ſubſtituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent, & dont toutes leurs folles déclamations ne viendront jamais à bout de détruire l'autorité. Au contraire, l'excès de leurs emportemens a déja ſervi à déſabuſer les Eſprits, que le langage hypocrite de leur faux zèle pour l'Humanité avoit d'abord ſéduits. On a compris que ces Syrénes perfides ne cherchoient à flatter les hommes, par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & ſe repaître du ſpectacle de leur naufrage; les breuvages qu'ils préſentoient, n'ont paru propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes ceux qui ſeroient aſſez imprudens pour en approcher les lèvres.

Leurs ſyſtêmes odieux auront donc un ſuccès

bien différent de celui qu'ils croyoient devoir en attendre. L'effet des séditions a toujours été de ramener à l'obéiſſance, & de faire ſentir le prix de l'autorité légitime, par l'expérience des maux que la révolte entraîne : de même leur ſoulevement, contre la Religion, deviendra le plus ſolide trophée de ſa gloire, & le lien le plus sûr pour y attacher les Eſprits raiſonnables. Qui pourroît être aſſez aveugle, pour ne pas ſentir la différence qui ſubſiſte, entre les lumieres de cette Religion, & les phoſphores philoſophiques! La fauſſe Clarté de ceux-ci, n'eſt que le produit de la corruption, & s'éteint avec elle : l'autre eſt une Clarté, dont l'éclat ſoutenu ne nous permet pas de méconnoître le vrai guide deſtiné à nous conduire. Ils ont beau faire, ces Pigmées, qui ne paroiſſent des Géans qu'au microſcope de l'ignorance ; elle eſt, pour les Eſprits, ce que le Soleil eſt pour le Monde, deſtiné à l'éclairer, à l'embellir, à le féconder, tant qu'il exiſtera. A quoi aboutiront ces foibles nuages, que le ſouffle de l'impiété s'efforce de raſſembler contre elle? Ils ſe diſſiperont, comme ces vapeurs groſſieres que l'Aſtre du Jour met en fuite & fait retomber ſur les terres fangeuſes, d'où elles s'exhaloient en vain, pour l'obſcurcir.

Qu'ont produit, en faveur de l'Humanité,

tant de déclamations vagues, qui n'ont servi qu'à enrichir la Presse, en la deshonorant, ou plutôt, quels maux n'ont-elles pas déjà enfanté? En attaquant de légeres erreurs, elles ont détruit les principes essentiels; en cherchant à anéantir les préjugés, elles ont égaré les Esprits; en prétendant élever l'ame, elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on est inondé d'Ecrits philosophiques, il semble que les vices, qui se multiplient, aient pris un caractère qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance, la grossiereté en étoit comme la source naturelle; aujourd'hui, plus combinés & plus réfléchis, sous le masque de la décence, ils ont acquis l'art funeste de donner impunément un plus libre essor à leur perversité. L'intérêt particulier est devenu le mobile de toutes les actions; par-là, plus de sureté dans le commerce, plus de sincérité dans les sentimens, plus d'amour de la patrie, plus de lien dans les familles, plus de respect pour les Maîtres.

La Religion, au contraire, ramene à toutes ces obligations. Sous un joug qui ne fauroit être pénible qu'à l'inquiétude de l'esprit, elle sait le captiver, sans le contraindre, & l'arrête au moment de l'erreur. Par l'autorité d'une Morale toute divine, elle réprime les passions, & ne met un frein aux desirs, que pour épargner les

crimes & les remords. Ce puiſſant reſſort établit ainſi l'ordre général & la félicité de chaque individu.

La Religion ne borne pas là ſes bienfaits. L'Homme eſt encore plus ſon enfant, que celui de la Nature. Sa prévoyance attentive ne ceſſe de pourvoir à tous les beſoins de la Société. A-t-on vu, ſous d'autres auſpices, ſe former tant d'établiſſemens en faveur de l'indigence, tant de monumens d'une charité auſſi généreuſe, qu'éclairée? Nos Villes offrent par-tout des aziles, ouverts à tous les genres de miſeres & d'infirmités. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat: la Religion recueille les triſtes Créatures qui lui échappent, & les conſerve par ſes ſecours. Le Vieillard, le Malade, l'Infortuné, le Criminel même, trouvent, dans elle, toutes les reſſources d'une tendreſſe inépuiſable. Ce que la ſoif de l'or ne ſeroit pas capable d'inſpirer, ne coûte rien à ſon déſintéreſſement & à ſon zèle. Elle pénétre dans les triſtes Hôpitaux, deſcend dans les Cachots obſcurs, monte juſques ſur les échafauds, pour ſoulager, par ſes ſoins, les différentes claſſes de Malheureux. Enfin, le tableau des biens qu'elle a procurés & qu'elle procure, dépoſera toujours, en faveur de ſon eſprit, contre les calomnies de tant d'Ecrivains

philoſophes, qui ont oſé lui imputer les crimes qu'elle condamne, dont elle a bien pu être le prétexte, mais qui ont ceſſé, dès qu'on en eſt revenu à ſes vrais ſentimens.

2. MIRABEAU, [*Victor* DE RIQUETY, Marquis DE] des Académies de Marſeille & de Montauban, né en Provence, en 17..

L'Ami des Hommes trouvera toujours grace, aux yeux de la ſévére Littérature, par le bon uſage qu'il a fait de ſes talens. Qu'importe, que ſon ſtyle ſoit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu aſſujetti aux régles ſtrictes de l'élocution? Ne ſuffit-il pas qu'il offre ſouvent des traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui feroient honneur à nos Ecrivains les plus exacts? Quiconque peut s'aſſurer, comme lui, que le zèle du bien public a dirigé ſa plume, doit ſacrifier, ſans peine, le foible honneur d'être propoſé pour Modele aux Puriſtes, pourvu qu'il puiſſe être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle eſt la juſtice, qu'on ne peut refuſer à M. le Marquis de *Mirabeau*. Tout ce qu'il a écrit, porte le caractère d'une ame ſenſible, d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de la proſpérité de ſa patrie; ſon Ouvrage de l'*Ami*

des Hommes, juſtifie ſon titre, & méritera ce nom à l'Auteur, dans la poſtérité.

1. MOINE, [*Pierre* LE] Jéſuite, né à Chaumont, capitale du Baſſigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuſe & trop féconde, une verve ſans régle & ſans frein, un ſtyle trop brillant & ſans correction, joignons à cela le mauvais goût de ſon Siecle qui ſortoit à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès ſont, ſans doute, condamnables, mais ils n'en ſuppoſent pas moins les germes précieux du génie, germes ſi rares aujourd'hui, & qui l'euſſent rendu capable d'illuſtrer notre Parnaſſe dans l'Epopée, s'ils euſſent été dirigés par l'étude des bons Modeles. Le Poëme de *Saint-Louis*, *ou la Couronne reconquiſe ſur les Infidéles*, offre des richeſſes, qui, quoique ſouvent barbares, ne laiſſent pas de faire naître la ſurpriſe & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poétique ne ſoit pas né un Siecle plus tard? La lecture des Vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inſpiré ce goût qui manquoit à ſes talens; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force,

qu'on admire dans ſon Poëme, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poëtes ſublimes.

Ses autres Ouvrages poétiques offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII*, eſt pleine de métaphores trop hardies, d'expreſſions trop guindées, comme tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, mais elle a des Strophes, dont l'enthouſiaſme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois ſupérieur à *Malherbe*.

2. MOINE D'ARGIVAL, [*Henri* LE] Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il eſt né vers l'an 1719, Auteur de quelques Ouvrages de littérature, qui annoncent plus de talent naturel & d'érudition, que de goût & de ſolidité. On trouve dans ſes *Conſidérations ſur l'origine & la décadence des Lettres, chez les Romains*, des vues, ſouvent profondes, & des réflexions aſſez juſtes; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une fineſſe d'obſervation, & un diſcernement exquis, dont M. *le Moine d'Argival* ne paroît pas aſſez abondamment pourvu.

Ce ſeroit rendre un véritable ſervice aux Lettres, que de faire connoître tout à la fois les reſſorts qui les ont développées, les moyens qui les ont perfectionnées, & les vices qui concou-

rent à leur affoiblissement & à leur ruine. Nous avons l'expérience de trois Ages littéraires, qui ont précédé celui que nous finissons. Une bonne Histoire des Ouvrages qui ont paru au commencement, au milieu & vers la fin de chacun de ces Ages, pourroit nous instruire & de ce qui peut féconder, nourrir, perfectionner les Esprits, & de ce qui peut les resserrer, les énerver & les engourdir. Par ce moyen, en jugeant des différens symptômes, en comparant le caractère des Ouvrages d'un temps avec le caractère de ceux d'un autre, il seroit facile de savoir au juste si la maniere actuelle est préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cause, le progrès & le terme, de même en ce qui concerne la marche des esprits on auroit un moyen sûr, selon les diverses circonstances, d'employer les remedes & de prédire ou de prévenir la révolution. Et, pour appliquer ceci à notre Siécle, si, par exemple, les Productions qu'il enfante sont marquées au même coin, ont les mêmes travers, que celles qui ont paru sur le déclin des Siecles de *Periclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, ne sera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chûte qu'ils ont successivement éprouvée?

M. *le Moine* a fait encore un autre Ouvrage in-

titulé, *Discours sur les progrès de l'Eloquence de la Chaire & sur les manieres & l'esprit des Orateurs des premiers Siecles*; autre entreprise qui exigeoit des talens supérieurs aux siens. Pour bien décider de ces sortes de matieres, il faudroit non-seulement remonter aux sources, suivre les traces, ne jamais perdre de vue son objet, mais avoir encore une sûreté de tact pour saisir les caractères, un esprit de sagacité pour découvrir & recueillir les débris, pour ainsi dire, perdus, & une adresse pour les concilier & en former un Tout, capable de remplir le but qu'on s'est proposé; & c'est ce dont M. *le Moine* ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la négligence & la dureté de son style sont peu propres à faire ressortir le mérite de ses vues souvent profondes, & à les faire goûter. On en sera peu étonné, si ce qu'on nous dit du genre de vie de cet Auteur n'est pas exagéré.

En rendant justice à la régularité de ses mœurs & à son exactitude pour les devoirs de son ministere, on ne peut s'empêcher de remarquer dans sa conduite des traits d'une originalité peu commune. Sa maniere d'étudier surtout ressemble à celle de quelques anciens Philosophes. Il est véritablement l'homme redoutable d'*unius libri*; car il n'en a jamais chez lui plus d'un à la fois. Nous ne voulons pas plus croire que ce soit l'horreur

d'une Bibliothèque qui le porte à cette unité ; que l'attribuer à une économie que sa fortune rendroit condamnable. Nous ne prenons sur nous de lui faire ce reproche, que parcequ'avec une lecture plus suivie, une culture d'esprit plus étendue, il auroit pu se mettre en état de donner de meilleurs Ouvrages.

MOLIERE, [*Jean-Baptiste* POCQUELIN DE] né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie subsisteront, on le préférera à tout ce que les Anciens & les Modernes ont produit d'Auteurs célebres en ce genre.

Il est inutile de nous attacher à développer les différens caractères de son génie : tant d'Ecrivains se sont empressés de le faire connoître, que nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous nous permettrons seulement quelques Réflexions qui ont pu leur échapper.

Comment *Moliere*, Auteur seulement de trois ou quatre Pièces achevées, Auteur de tant d'autres dont le dénouement est si peu naturel, & les défauts sont si sensibles ; comment avec une Prose si négligée, des Vers si peu exacts, des Caracteres aussi outrés, est-il parvenu à se faire regar-

der, à juſte titre, comme le premier Poëte Comique de tous les Théâtres connus ? Il faut donc que ſon génie ait été doué d'une touche bien dominante, pour enlever ainſi l'univerſalité des ſuffrages ! Qu'eſt-ce qui pouvoit en conſtituer le reſſort principal ? Nulle autre cauſe de cette étonnante ſupériorité, que la connoiſſance profonde qu'il avoit du cœur humain, qu'une obſervation ſubtile qui lui faiſoit ſaiſir avec juſteſſe les vices & les ridicules par-tout où ils ſe trouvoient, qu'une délicateſſe de tact qui diſcernoit, à coup ſûr, ce qu'il y avoit de plus ſaillant dans les travers de la Société, que l'art enfin de les préſenter ſous un jour propre à les rendre ſenſibles, & à les corriger, par une plaiſanterie ſans aigreur, ſans apprêt, & toujours ſi naturelle, que l'effet en étoit immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talens de ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière, le ſel d'*Ariſtophane*, le coup-d'œil de *Ménandre*, la gaieté de *Plaute*, la fineſſe de *Térence*; il falloit encore les ſurpaſſer, & il l'a fait. Le Recueil de ſes Pièces, fût-il réduit à l'*Avare*, à l'*Ecole des Maris*, au *Tartuffe*, au *Miſantrope*, aux *Femmes ſavantes*, il n'en ſeroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres

Pièces, quoique moins parfaites, seroient capables de faire un nom à quiconque eût eu assez de génie pour en être l'auteur. Malgré les imperfections qui y regnent, on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule, le Peintre de la Nature, le Précepteur de la Société. La preuve, qu'il étoit destiné à corriger les Hommes, c'est que ses Comédies sont les seules qui ayent eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a corrigé les Médecins du verbiage & de la pédanterie, les Marquis de leurs ridicules, les Savans de leur morgue, les Précieuses de leur jargon, les Femmes d'une folle prétention au savoir. On pourroit dire que son génie fut favorablement secondé, par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de son tems. Plus, une espece de folie est sensible, plus le Réformateur, qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il est des défauts, qui n'ont besoin que d'être fidélement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en sont atteints, & les en détacher sans retour. Mais le grand art, est de les présenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau assez énergique, pour qu'un chacun s'y reconnoisse : la surcharge est même alors nécessaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture : & le comble du génie, est d'ôter à la

laideur, ce qu'elle a de hideux; de savoir l'apprivoiser à se considérer elle-même, pour la convaincre, & lui faire haïr plus sûrement sa propre difformité. C'est ainsi que *Moliere*, en offrant aux hommes, d'une maniere adroite, le miroir fidéle de leurs inconséquences, a trouvé le moyen de piquer leur curiosité, sans rebuter leur amour-propre, & de se servir ensuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raisonnables.

Si on lui reproche de s'être trop assujetti au goût du Peuple, & d'avoir paru quelquefois avilir ses talens, en les faisant descendre à des plaisanteries basses & outrées, on peut dire à sa décharge, que le succès de ses meilleures Pièces, exigeoit peut-être cette condescendance. *Le Misantrope*, *les Femmes savantes*, *&c*, étoient des sujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs; &, pour être l'Homme universel, il falloit qu'il travaillât pour tous les Etats. D'ailleurs, son métier de Comédien lui imposoit cette servitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui assistoient à ses Pièces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de se prêter aux différentes inclinations.

C'est ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*,

qui protégeoit les talens & ſentoit le prix de ceux de *Moliere*, à qui il donna plus d'une fois des marques d'eſtime, n'ait pas eu la penſée de le mettre, par ſes bienfaits, au-deſſus de ſon état, & de lui faire quitter une profeſſion, qui ne pouvoit que nuire à la perfection de ſon génie. Il eſt à croire, que ſi la fortune de ce Poëte eût été plus indépendante, il eût mieux travaillé ſes Pièces, & nous eût laiſſé plus de Chefs-d'œuvre, & moins de Farces.

Quoi qu'il en ſoit de ſes Farces, il ſeroit à ſouhaiter que notre Théâtre, aujourd'hui ſi languiſſant & ſi ſtérile, imitât la gaieté d'un auſſi bon Modele, en retranchant toutefois les libertés qu'il s'eſt permiſes trop ſouvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à ſon inſtitution primitive; on proſcriroit, de la Scène, ces froides déclamations, qui prouvent ſi évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment, qu'il reparût un bon Poëte comique, que d'accueillir ſi bénignement tant de Pièces bâtardes, ſi propres à étouffer les germes de la ſeule génération que le vrai Goût puiſſe avouer? Eſt-ce avec une Métaphyſique ſubtile & quinteſſenciée, des ſentimens vagues & romaneſques, le jeu d'une Pantomime inſipide, les détails minutieux d'une décoration

décoration péniblement combinée, une proſe froide, ou des vers ſymétriques, qu'on pourra ſe promettre de corriger les ridicules, qui fourmillent aujourd'hui, & demanderoient plus de vigueur comique, que n'en exigeoient ceux qui régnoient du tems de *Moliere*?

Pourra-t-on même ſe promettre d'égayer le Spectateur, en ne lui offrant que des penſées ſubtiles & ſentencieuſes, quelques ſaillies qui paſſent comme un éclair, ou de dolentes élégies, dont l'effet ſe borne à nourrir les vapeurs, ſans faire éclore aucun ſentiment ſolide?

Que ceux qui oſent occuper la Scène de leurs Productions, ſe rappellent que *Regnard* n'a chauſſé le Brodequin, qu'après s'être formé ſur *Moliere*; que les Pièces, qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur ſuccès, que parce-qu'elles retraçoient quelques foibles étincelles de ſon génie. S'il leur paroît plus facile de travailler au hazard & ſans regle, de ſe conformer au goût d'une multitude abuſée par les chimères dont on la repaît, ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leurs lauriers éphemeres ſe flétrir, ſe deſſécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Succeſſeur de *Moliere*, dont le plus utile eſſai, ſeroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainſi, le ſage *Ulyſſe*

chaſſa les ſots Amans de *Pénélope*, dès qu'il fut rentré dans ſes Etats.

MOLINE, [*Pierre-Louis*] Avocat au Parlement de Paris, né à Montpellier, en 17..

Poëte qui, juſqu'à préſent, a travaillé avec peu de ſuccès pour ſa réputation; on ſait à peine qu'il ait fait des Tragédies, des Comédies, des Opéra-comiques, des Poëmes héroïques, des Odes, des Romances, &c.

MONCRIF, [*François-Auguſtin* PARADIS DE] Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoiſe, né à Paris, en 1687, mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poéſies fugitives, pleines d'eſprit, de délicateſſe & de ſentiment, à la tête deſquelles il faut placer le *Rajeuniſſement inutile*, ont établi ſa réputation, pendant qu'il vivoit, & pourront même la ſoutenir long-tems après ſa mort. Ses Ouvrages, en proſe, ne nous paroiſſent pas devoir mériter le même ſuccès. Un ſtyle maniéré, trop ſouvent inintelligible, n'eſt pas propre à flatter la poſtérité, ſi elle poſſéde quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phraſes de cet Auteur, priſes au hazard, dans ſes *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui ſe manifeſtent, en s'emparant des Eſprits qui contribuent aux progrès de l'Eſprit même, qui ſont animés d'une paſſion conſtante pour l'Eſprit en général, ſans preſque aucun retour ſur la portion d'Eſprit, qu'ils ont eux-mêmes.

*Le ſang l'attachoit * au Miniſtre ** , dont la confiance & la faveur lui étoient néceſſaires, & par un double engagement, ce digne Miniſtre animoit & favoriſoit les productions de l'Eſprit par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richeſſes.*

Il en eſt ſouvent de l'imitation, comme de certaines adoptions qui regardent la figure.

L'uſage, à le définir ſelon l'idée qu'on s'en forme communément, eſt une eſpece d'énigme, qui reſſembleroit à un portrait des modes, au ſujet des ajuſtemens, une ſorte d'habitude, dont l'objet eſt variable, &c.

Quand on s'exprime ainſi, il faut ſe borner à quelques Admirateurs pour le tems préſent, & renoncer aux ſuffrages des Juges éclairés de l'avenir.

---

* M l'Abbé *Bignon.*

** M. de *Pont-Chartrain.*

MONGAULT, [*Nicolas-Hubert* DE] Abbé de Villeneuve, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Hiſtoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont les ſuccès ſont juſtement mérités. L'Auteur s'y montre auſſi élégant dans ſon ſtyle, que fidéle à conſerver le ſens de ſes Originaux, deux points de perfection aſſez rares dans les Traducteurs. Il ne s'eſt pas borné à traduire avec élégance & préciſion : il a éclairci ſon texte par des Notes ſavantes, qui y répandent le plus grand jour ; &, ce qui n'eſt pas un petit mérite, c'eſt que ſes Notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, [*Bernard* DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Dijon, en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poëtes de la ſeconde claſſe, & un des plus ſavans Critiques. Il remporta cinq à ſix fois le prix de la Poéſie à l'Académie Françoiſe, & ſes Ouvrages couronnés ont encore le mérite de ſe ſoutenir dans l'eſtime des Connoiſſeurs. Sa Littérature étoit des plus étendues ;

il poſſédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ſes Ouvrages ſont un répertoire d'Anecdotes auſſi piquantes qu'inſtructives ; ſi on peut lui faire un reproche, c'eſt de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons ſont fort goûtés dans ſa patrie, mais il faut être né dans ce pays là pour en ſentir le mérite. On fait encore cas de ſes Notes ſur le *Menagiana* ; mais un de ſes meilleurs Ouvrages en Proſe, eſt ſa Diſſertation ſur le Livre *de tribus Impoſtoribus* ; où il prouve que cette horrible production n'a jamais exiſté, du moins en Latin.

MONTAGNAC, [*Louis-Laurent-Joſeph* DE] Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc, en 1731.

Ce Militaire a conſacré ſes loiſirs aux Lettres ; & les différens Ouvrages qui en ont été le fruit, ne ſont pas ſans mérite. Ses *Amuſemens philoſophiques* offrent une variété de ſujets qui plairoit davantage, par les vues excellentes qui y étincellent de tems en tems, ſi le ſtyle en étoit plus naturel, & dégagé d'un entortillage, que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'eſt, dans le fonds, qu'un effort pénible de l'imagination, qui conduit à l'obſcurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac*, ſont

à-peu-près dans le même goût que sa Prose, en ajoutant qu'ils sont même plus foibles. Mais un Auteur sans prétention, qui travaille moins pour la gloire, que par attrait, ne doit pas être jugé à la rigueur, d'autant plus, que celui-ci a, par intervalles, des lueurs de talent, propres à faire oublier ses défauts.

MONTAGNE, [*Michel* DE] né dans le château de Montagne près de Bordeaux en 1533; mort en 1592; Auteur original, en vogue dès les premiers tems de notre Littérature, & plus encore de nos jours, depuis que ses *Essais* sont devenus une Mine féconde où nos Philosophes ne cessent de puiser.

On ne peut nier que son Livre ne réunisse tout ce qui peut plaire & instruire, excepté dans les occasions où il se livre trop à ses propres idées. Un esprit aisé, profond, indépendant; une imagination féconde, forte, hardie, & presque toujours agréable; un langage familier, naïf, & quelquefois énergique; une érudition vaste, choisie, & le talent assez rare de s'en parer à propos, auront toujours des charmes, propres à établir la réputation d'un Auteur; & le pouvoir de soutenir son Ouvrage contre l'inconstance des tems, malgré les défauts multipliés qu'on peut lui reprocher.

Tels ſont les principes de la grande fortune de ſes *Eſſais*. Si l'on veut cependant les apprécier à leur juſte valeur, on ne pourra s'empêcher d'en revenir à la définition qu'en donnoit le célebre *Huet*, qui les appelloit *Montaniana*, c'eſt-à-dire, un Recueil de Penſées, de Bons mots, & de remarques de *Montagne*. Ce Livre n'eſt, en effet, que cela. Le peu d'ordre & de liaiſon, qui y regnent, les contradictions qui y fourmillent, les ſaillies d'une imagination vive, qui ne s'aſſujettit à rien, un cyniſme qui brave tout, & s'égaye aux dépens de tout, une licence qu'aucun objet n'arrête, & dont la Religion, la Morale, & les Bienſéances n'ont pu rallentir l'intrépidité, ont contribué, plus que tout le reſte, à ſon mérite littéraire, parcequ'il eſt facile d'être neuf & piquant, quand on eſt hardi & cauſtique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit ſans doute pas fineſſe, quand il appelloit ce Livre, *le Bréviaire des Honnêtes-gens*. L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux, en le regardant comme *le Bréviaire des honnêtes pareſſeux & des ignorans ſtudieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du Monde, & de quelque teinture des Lettres*. En effet, il ne faut qu'une légere attention pour ſe former à cette école. Des traits d'Hiſtoire, ſemés adroitement, des Réflexions judicieuſes, des

Penſées agréables, & quelquefois ſublimes, l'art d'exprimer de grandes choſes d'une maniere naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des images, ſont des titres ſuffiſans pour contenter les Eſprits ſuperficiels, parcequ'ils ſe laiſſent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils ſont incapables de rien approfondir. Les Bons-eſprits ſe contentent plus difficilement; un peu de réflexion leur ſuffit pour s'appercevoir que la juſteſſe eſt rarement le partage du Philoſophe diſcoureur; qu'il ne ſuit jamais le plan qu'il s'eſt d'abord propoſé; qu'errant ſans ceſſe entre le pour & le contre, tout ſe réduit, chez lui, à un ſcepticiſme qui indigne le ſage Lecteur, jaloux d'apprendre quelque choſe, & de ſe fixer à un objet. Ils ſont ſur-tout choqués de le voir dégrader la Philoſophie par un Egoïſme * perpétuel qu'il ſe permet, en entrant

* M. *Paſcal* prétendoit qu'un Honnête-homme devoit éviter de ſe nommer, & même de ſe ſervir des mots de *je* ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, ſur ce ſujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache ou le ſupprime. *Logique de Por.-Royal.*

Il n'y a guère aujourd'hui que nos Philoſophes, qui affectent, dans leurs Ecrits, de parler ſouvent d'eux-mêmes.

jusques dans les plus petits détails, sur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ses domestiques, ses bonnes fortunes, ses * vertus, ses défauts, ses goûts, ses dégoûts, ses maladies, sont des objets qui flattent peu la curiosité, & qui ne conduisent à rien. *Peu m'importe*, disoit *Scaliger*, *de savoir si Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* Le Critique avoit raison.

MONTESQUIEU, [*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE ET DE] Président au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Françoise, né au Château de la Brede, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

On peut se dispenser de s'appesantir sur les louanges, dues à son génie. Toute l'Europe convient généralement, que l'*Esprit des Loix* est un des plus beaux Ouvrages qui soient partis de la main des Hommes. La réputation de son Auteur,

* Si c'est un défaut de parler de soi, dit le P. *Malebranche*, c'est une effronterie, ou plutôt une espece de folie, que de se louer à tous momens, comme fait *Montagne*, car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison. *Rech. de la Vérité, Liv. 2, Part. 3, Ch. 5.*

quoiqu'il ait vécu dans notre Siecle, a déja acquis le ſceau de l'immortalité.

Ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt que ce ne fut qu'après vingt années d'études & d'application, des voyages dans preſque toutes les parties de l'Europe, que M. de *Monteſquieu* a oſé prendre ſur lui d'inſtruire les Hommes, & de s'ériger en Légiſlateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet Eſprit obſervateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde, ſaiſiſſoit rapidement toutes les nuances, & une érudition, auſſi vaſte que bien digérée, étoit toujours prête à ſeconder, dans lui, les lumieres naturelles, & à ſuppléer aux connoiſſances, qu'il n'avoit pu acquérir ſur les lieux. A une heureuſe habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ſes idées une tournure ſaiſiſſante, & d'embellir, par la vivacité du ſtyle, le fruit de ſes profondes méditations: il eſt rare de rencontrer dans un même Homme, deux qualités qui ſemblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obſtacles ont été ſurmontés; il a ſçu même dérober, aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des matieres & l'ingratitude du ſujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux hommes un tableau approfondi

de tous le Gouvernemens, il étoit néceſſaire de remonter à l'origine des Sociétés, de les ſuivre dans leurs accroiſſemens, de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées, aucune des cauſes qui ont pu les occaſionner. C'étoit peu de ſe pénétrer de l'eſprit des Inſtitutions humaines, de les conſidérer dans le but qu'elles ſe propoſoient, d'en calculer les inconvéniens & l'utilité; il falloit interroger les Légiſlateurs eux-mêmes, ſe mettre à leur place, développer ce qu'ils ne laiſſoient qu'entrevoir, expliquer les divers rapports que les loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'homme, enſeigner enfin l'eſprit dans lequel on doit les faire. Quelle habileté ne ſuppoſe pas de ſuccès d'une pareille entrepriſe!

Quoique le ſyſtême de l'Eſprit des Loix ne paroiſſe pas offrir un enchaînement toujours ſuivi, l'Auteur ne s'écarte jamais de ſon objet. Ses chapitres ſont autant de petits corps de lumière qui, réunis enſemble, forment un Tout, dont l'effet eſt d'éclairer & de diriger l'eſprit du Lecteur ſur tous les objets qu'il doit appercevoir & ſentir. M. de *Voltaire* s'eſt donc oublié, à ſon ordinaire, quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes. N'eſt-ce pas aimer à plaiſanter aux dépens du jugement, que de

confondre ainſi les traits du génie avec les ſaillies d'une imagination légere & vagabonde ? Auſſi a-t-on mépriſé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles étoit ſi préſente, & un Ecrivain qui a défiguré l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siécles. Autant l'eſprit lumineux, méthodique & profond eſt au-deſſus de l'eſprit ſuperficiel, inconſéquent & badin, autant le Légiſlateur des Nations paroîtra au-deſſus du Peintre Hiſtorien de leurs mœurs, qui ſemble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuſer & tromper le Lecteur, au lieu de l'inſtruire.

Il nous reſte encore à examiner ſi les Philoſophes ſont en droit de réclamer M. de *Monteſquieu*. Il eſt vrai que ſa plume s'eſt égarée quelquefois ; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé ſont plutôt des ſurpriſes, que les fruits d'un deſſein prémédité d'attaquer aucun des Principes reſpectés de tous les hommes ſages *. Il étoit trop ami de l'ordre établi dans

* Il étoit ſi peu ennemi des principes de la Religion chrétienne, que dans ſon *Eſprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » *Bayle*, dit-il, après avoir

toute ſociété, pour ſe permettre aucune de ces déclamations indécentes que ſes prétendus imitateurs ſe ſont ſi ſouvent permiſes. Si, dans ſes *Lettres Perſanes*, la vivacité de la jeuneſſe & une licence qu'on ne ſauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des diſcuſſions trop hardies, ce n'a été, dans lui, que des momens d'ivreſſe qui paſſent rapidement & après leſquels la ſaine raiſon reprend ſon empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu ſapper la Religion par ſes fondemens, ni d'avoir étalé avec oſtentation une impiété audacieuſe, contre laquelle la ſolidité de ſon eſprit étoit un sûr préſervatif. *Un peu de Philoſo-*

» inſulté toutes les Religions, flétrit la Religion chré-
» tienne; il oſe avancer que de véritables Chrétiens ne
» formeroient pas un Etat qui put ſubſiſter. Pourquoi
» non? Ce ſeroient des Citoyens infiniment éclairés ſur
» leurs devoirs, & qui auroient un très-grand zele pour
» les remplir; ils ſentiroient très-bien les droits de la
» défenſe naturelle; plus ils croiroient devoir à la Re-
» ligion, plus ils penſeroient devoir à la Patrie. Les
» principes du Chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur,
» ſeroient infiniment plus forts que ce faux honneur des
» Monarchies, ces vertus humaines des Républiques,
» & cette crainte ſervile des Etats deſpotiques..... Choſe
» admirable! dit-il ailleurs, la Religion chrétienne,
» qui ne ſemble avoir d'objet, que la félicité de l'autre
» vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci «.

phie, disoit Bacon, *suffit pour faire un Incrédule; mais beaucoup de Philosophie ramene sûrement à la foi & à la vérité.*

S'il falloit d'autres preuves des sentimens de M. de *Montesquieu*, nous n'aurions qu'à offrir sa mort chrétienne & ses propres paroles à Madame la Duchesse d'*Aiguillon* : *la révélation est le plus beau présent que Dieu pût faire aux Hommes.* Quand on s'exprime ainsi, n'est-ce pas retracter d'une maniere authentique ce qu'on a pu avancer de téméraire, de peu exact & de trop licencieux ? Les Philosophes lui sauront peu de gré de ces dernieres paroles; peut-être même n'ont-elles pas peu contribué à exciter leur dépit. Après s'être applaudis des Ecrits de M. de *Montesquieu* qu'ils croyoient appartenir à leur Secte, ils auroient desiré pouvoir grossir leur Nécrologe du nom d'un homme, mort dans les sentimens qu'ils affichent; mais il sera toujours vrai de dire que l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, après avoir été abusé par une fausse sagesse, en est revenu à la véritable; celle qui nous soumet à Dieu, fait respecter la Foi, & épargne aux hommes le scandale & l'indignation.

MONTMAUR, [*Pierre* DE] Professeur Royal en Langue Grecque au Collége de Cam-

brai à Paris, né dans le Limousin, mort à Paris en 1648. Sans les vers * de *Boileau* qui parlent de lui, sa mémoire seroit peut-être oubliée ; car ses Poésies, comme ces Pièces fugitives que nos petits Auteurs voient périr tous les jours le lendemain de leur naissance, ne sont pas capables de former un Recueil intéressant. *Montmaur* avoit cependant de l'esprit, mais un esprit satyrique qui ne respectoit rien, ce qui lui attira l'inimitié de tous les Gens de Lettres. Son talent principal consistoit à disserter sur tous les Ouvrages nouveaux, à les critiqner sans ménagement, à tourner en ridicule les Auteurs, & à amuser les Sociétés où sa malignité le faisoit recevoir avec plaisir : pauvre genre de célébrité, qui fait le seul mérite de tant d'*Aristarques* circulans, dont la Littérature se borne à prononcer, dans les Caffés & autres Bureaux d'esprit, sur tout ce qui paroît, déterminés à ne rien approuver, que ce qui est marqué au coin des Fabriques qu'ils protégent, mais dont le Public rejette les censures, comme il ignore leur existence.

Montmaur étoit célebre encore par un autre

* Savant en ce Métier, si cher aux Beaux-esprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.
Sat. 1.

endroit que ces Meſſieurs voudroient pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui ; de là, cette réputation de paraſite qu'il prétendoit détruire, en diſant à *Liniere* qui lui en faiſoit un reproche, *je ne puis me défendre, on me preſſe : il eſt vrai*, lui répondit *Liniere*, *que la faim eſt un puiſſant aiguillon.*

MONTPENSIER, [*Anne-Marie-Louiſe* d'Orléans, connue ſous le nom de *Mademoiſelle* de] née à Paris en 1627, morte en 1693.

Ses *Mémoires* ſont écrits ſans ordre & avec une négligence qui annonce plus l'aiſance naturelle aux perſonnes de ſon rang, que du talent pour écrire. Beaucoup de petits détails, peu de lumieres ſur les faits eſſentiels, trop de complaiſance pour elle-même, peu d'attention pour le Lecteur, feroient croire que cette Princeſſe les a compoſés plutôt par déſœuvrement, que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à Madame de *Motteville* prouvent plus en faveur de ſon eſprit, & ſont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, [*Mathieu* de] Abbé, né à Paris en 1620, mort à Aix en Provence en 1692, Poëte aſſez agréable qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul* ſon

ſon frere, qui n'a rien fait imprimer quoiqu'il fut de l'Académie Françoiſe. L'Abbé de *Montreul* avoit l'eſprit orné, naturellement porté à la galanterie, & écrivoit aſſez bien en vers & en proſe. On eût pu cependant ſe diſpenſer d'imprimer ſes Lettres qui ſont dépourvues d'inſtruction & d'agrément; il n'y a gueres que celles qu'il écrivit ſur le Voyage de la Cour à Fontarabie, au ſujet du Mariage du Roi, qui vaillent la peine d'être lues. Ses Poéſies ſont plus intéreſſantes; on y trouve de la fineſſe, du brillant, & du naturel. On eſtime principalement ſes Madrigaux, qui tiennent preſque tous de l'Epigramme par la ſubtilité de la penſée, ce que nous nous gardons bien de donner pour un Eloge. On peut en juger par ceux-ci.

Ne me demandez pas, *Silvie*;
Quel eſt le mal que je reſſens;
C'eſt un mal que j'aurai tout le tems de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-tems.

Le ſuivant fut fait aux Petites-Maiſons.

Quand j'écoute ces fous d'un air ſi ſérieux,
Vous me raillez auſſi bien qu'eux;
Mais je leur porte envie, & je n'en ſaurois rire.
Ah! Madame, qu'ils ſont heureux!
Il leur eſt permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreul* avoit une ſœur qui cultiva la Poéſie avec quelques ſuccès. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici le Sonnet qu'elle adreſſa à ſon Amant, lorſqu'elle ſe retira dans un Couvent de Religieuſes Urſulines.

En vous diſant adieu, malgré moi je ſoupire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment;
Je ſens deux paſſions, quoiqu'inégalement,
Regner ſur mon eſprit avec beaucoup d'empire.

Je ne ſaurois penſer au bonheur où j'aſpire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement;
Mais d'un autre côté, ce triſte éloignement,
Lorſque je ſonge à vous, fait auſſi que j'expire.

Pour vaincre mon amour, j'ai long-tems combattu,
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu, par ſes bontés, n'eût aidé mes foibleſſes.

C'eſt lui, qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui
Votre humeur, vos diſcours, vos ſoins & vos tendreſſes;
Vous ne voudriez pas l'emporter deſſus lui.

On paſſera légerement ſur les petits défauts de ce Sonnet, lorſqu'on ſaura qu'il fut compoſé vers l'an 1640.

MORAND, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement d'Aix, né à Arles, en 1701, mort à Paris en 1757, exerça ſes talens poétiques ſur les trois

Théâtres de la Capitale, & eut quelques ſuccès dans le Genre tragique & comique. La Tragédie de *Téglis* fut ſon début; elle eut douze repréſentations, & en méritoit peut-être davantage. Cette Pièce eſt comparable à la *Bérénice* de *Racine*, par ſa ſimplicité. L'amour de *Pyrrhus* & de *Téglis* eſt le ſeul objet d'intérêt qui y regne; mais cette paſſion eſt conduite avec tant d'art, qu'elle ſeule ſuffit pour attacher le Spectateur, & même le Lecteur. Ce n'eſt pas un petit mérite de captiver l'ame par un ſeul reſſort. Les Poëtes tragiques, de nos jours, qui ne manquent certainement pas de ſe préférer à M. de *Morand*, ſont bien éloignés de poſſéder un ſemblable talent. La plûpart avec un eſprit peu élevé, un cœur froid & ſtérile, une imagination pauvre & dénuée de vigueur, ont beſoin d'entaſſer incident ſur incident, d'avoir recours aux épiſodes, de prodiguer les ſentences, de multiplier les coups de Théâtre, pour parvenir juſqu'au dernier Acte, encore finiſſent-ils le plus ſouvent par ennuyer le Spectateur, qui ne tolère le commencement, que dans l'eſpérance d'une fin plus heureuſe.

M. de *Morand* avoit aſſez de talent pour ſe diſpenſer de ces pitoyables reſſources. Son deſſin eſt régulier, ſes caractères ſont vrais, ſes ornemens ſont diſpenſés à propos, ſa verſification

eſt douce & facile, mais elle manque de vigueur & de coloris ; c'eſt à ces deux défauts qu'on doit attribuer, ſans doute, le peu de ſuccès de *Childéric*, Tragédie du même Auteur, la mieux combinée, ſans contredit, de toutes celles qu'on connoît ſur notre Théâtre, ſi l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*.

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand*, trois Ballets héroïques, qui n'ont pas été repréſentés, quoiqu'ils ſoient préférables, à mille égards, à preſque tous ceux qu'on nous donne depuis vingt ans.

Parmi ſes Comédies, il y en a une, intitulée, *l'Eſprit de Divorce*, repréſentée pour la premiere fois en 1738, qui eſt très-eſtimée. On nous a tranſmis une Anecdote aſſez plaiſante, au ſujet de cette Pièce. L'Auteur y avoit peint ſa Belle-mere, avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faiſoit débiter, par ſes Avocats, cent ſottiſes contre lui. M. de *Morand* entreprit de s'en venger ſur le Théâtre, & le caractère de cette Dame, ſous le nom de Madame *Orgon*, fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à ſa Pièce, le Poëte entendit qu'on ſe plaignoit que le caractère de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança ſur les bords du Théâtre, & parla ainſi au Par-

terre : » Meſſieurs, il me revient de tous côtés » qu'on trouve que le principal caractère de la » Pièce, que vous venez de voir, n'eſt point » dans la vraiſemblance qu'exige le Théâtre ; » tout ce que je puis avoir l'honneur de vous » aſſurer, c'eſt qu'il m'a fallu diminuer beau- » coup de la vérité, pour le rendre tel que je » l'ai repréſenté «. Un moment après, lorſqu'on annonça la même Pièce pour le lendemain, quelqu'un cria du Parterre, *avec le compliment de l'Auteur.* Celui-ci ſe croyant inſulté, & ne conſultant que ſa vivacité provençale, prit ſon chapeau & le jetta dans le Parterre, en diſant, *celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter ſon chapeau.* Cette ſaillie ne plut pas autant que le compliment. Quelqu'un lui répondit, dit-on, *qu'ayant perdu la tête, il n'avoit plus beſoin de chapeau.* Cependant, un Exempt ſe chargea de le lui rapporter, & conduiſit M. de *Morand* chez M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat ne put s'empêcher de rire de ce trait de vivacité ; mais pour punir l'Auteur, il lui interdit tout Spectacle, pendant deux mois. La punition étoit légere, auſſi ne s'agiſſoit-il que d'un chapeau jetté. Le Public pardonne plutôt ces traits, que de mauvaiſes Pièces.

MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Languedoc en 1655, mort en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ſes Ouvrages ſont des compilations, qui ſuppoſent une infinité de recherches, & beaucoup de diſcernement. C'étoit le plus ſavant Antiquaire de l'Europe. Si le ſtyle répondoit au mérite de ſes travaux, il ſeroit digne d'occuper une des premieres places, parmi les Erudits; mais ſa diction eſt très-négligée, & ſouvent barbare, ce qui affoiblit l'eſtime due à ſes Productions.

MONTFLEURY, [*Antoine-Jacob*] né à Paris en 1640, mort en 1685; Poëte comique, contemporain de *Moliere*, de qui nous avons pluſieurs Pièces, écrites aſſez facilement, mais ſouvent dépârées par des penſées & des expreſſions trop licencieuſes. Il y en a deux, *la Fille Capitaine* & *la Femme Juge & Partie*, qui ſont reſtées au Théâtre, avantage qui le met au-deſſus de la plûpart des Poëtes comiques venus après lui, qui ont beaucoup plus travaillé, & dont il n'eſt rien reſté.

MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Avocat au Parlement de Paris, né en 17..

L'esprit & la raison se disputent l'avantage dans tout ce qui est sorti de sa plume; par-tout on y reconnoît l'Ecrivain judicieux, plein de finesse & de sagacité. Ses Ouvrages, les plus connus, sont des *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre tems*, *l'Observateur Hollandois*, & le *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*. Ce dernier Ouvrage est contre les Philosophes de nos jours, & jamais on ne fit sentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs systêmes; tout y respire la saine critique, la fine plaisanterie; on y admire sur-tout la justesse & la vérité des tableaux.

MORENAS, [*François*] Historiographe de la ville d'Avignon, sa patrie, né en 1702.

Il est plus connu par le *Courier d'Avignon*, qu'il continue aujourd'hui sous le titre du *Courier de Monaco*, que par ses autres Productions, dont le débit s'est borné dans la Province & les Pays étrangers. Elles consistent dans un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, un *Dictionnaire portatif des Cas de Conscience*, un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne*, un autre

Dictionnaire portatif pour l'Hiſtoire ancienne; *&c.* Si ces compilations ne ſont pas du premier mérite, elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI, [*Louis*] Docteur en Théologie, né en Provence, en 1643, mort à Paris, en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raiſon de dire, en parlant du *Dictionnaire hiſtorique* de ce célebre Compilateur, que c'étoit une Ville nouvelle, bâtie ſur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis ſa mort, qu'il n'eſt preſque plus de lui; cependant il conſerve ſon nom, privilege aſſez ordinaire aux premiers Fondateurs.

MORIN, [*Jean-Baptiſte*] Docteur en Médecine, né à Villefranche, en Beaujolois, en 1583, mort à Paris, en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, preſque tous écrits en Latin, mais ce n'eſt pas ce qui l'a rendu fameux; ce fut l'Aſtrologie, à laquelle il s'appliqua. Cette ſcience, ſi toutefois c'en eſt une, ſi décriée par tous les Eſprits ſenſés, lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu*, qui auroit dû s'en rapporter plutôt à ſon génie, qu'à l'influence des Aſtres. Ce Miniſtre conſulta

cependant pluſieurs fois cet habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent par hazard leur effet; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un oracle. Tel eſt le ſort de cette ſorte de Prophétes; on conſerve le ſouvenir de quelques faits qui ſe ſont trouvés d'accord avec leurs prédictions, & on en oublie mille où ils ſe ſont trompés. Il faut avouer que, graces à l'ignorance, qui n'étoit pas encore diſſipée de ſon tems, l'Aſtrologue *Morin* n'eut pas à ſe repentir du genre d'étude, auquel il s'étoit attaché; il ſe fit, avec ſes prédictions, douze mille livres de rente, ſomme immenſe alors, qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE, [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] né à Paris, en 1696, mort à Senlis, en 1768.

Les Ouvrages, ſortis de ſa plume, n'ont point fait fortune dans le Public; mais les différens Recueils, qu'il a formés des Poéſies de nos meilleurs Auteurs, ont été accueillis. La *Bibliothéque poétique*, le *Choix de Poéſies morales*, les *Paſſe-tems poétiques, hiſtoriques & critiques*, ſont des Compilations, qui font honneur à ſon goût & à ſes mœurs. Il a ſçu y réunir les meil-

leurs morceaux de nos Poëtes, & n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent, tant soit peu, la licence; par-là, il en a rendu la lecture commune à tous les âges & à toutes les personnes. C'est à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choisies* de *J. B. Rousseau*, qui n'est pas la moins intéressante des Collections qu'il a données. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter les grands Hommes par le beau côté. C'est exécuter, en quelque sorte, leurs intentions; car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeunesse & de leur plume.

MORLIERE, [*Jacques-Auguste* DE LA] Chevalier de l'Ordre de Christ, en Portugal, né à Grenoble, en 17..

On ne doit pas parler de ses Romans, par respect pour les mœurs, & on doit se taire sur ses autres Ouvrages, par respect pour la bonne Littérature.

MORUS, [*Alexandre*] Ministre Protestant, né à Castres, en 1616, mort à Paris, en 1670.

Il cultiva & professa les Lettres presque toute sa vie; malgré cela, on ne connoît de ses Ouvrages, que quelques Poëmes Latins, qu'on ne

fit plus ; il y en a un, entre autres, sur la défaite de la Flote Turque, par les Vénitiens, qui lui valut une chaîne d'or, de la part de la République de Venise. Les talens n'étoient donc pas oubliés, ni négligés, de son tems ; un Poëme, beaucoup meilleur, n'auroit pas aujourd'hui le même succès. Il écrivit contre *Milton*, qui le lui rendit bien. Les Sermons, qu'il prêchoit à Charenton, attiroient une foule de Spectateurs, qui y venoient, sans doute, moins pour s'édifier, que pour s'égayer des Bons-mots & des allusions satyriques, dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur sont à présent dans la poussière, & l'on ne se souvient de son nom, que parcequ'il tient aux événemens de la Secte, dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

« «

1. MOTHE LE VAYER, [*François* DE LA] Précepteur du Duc d'*Orléans*, frère de *Louis XIV*, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1588, mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude que lui. Il est vrai qu'il n'en a pas toujours fait un bon usage : en s'attachant à toutes les sciences, ses recherches n'ont souvent abouti qu'à rassembler dans son esprit des doutes sur les plus intéressantes matieres. On peut le regarder, avec *Montaigne*

& *Bayle*, comme un de ces ſceptiques qui en voulant tout approfondir n'ont rien digéré, & dont les réſultats ne ſont qu'un amas d'incertitudes & de ténèbres. Il faut pourtant convenir, à la décharge de M. *le Vayer*, qu'il a été plus modéré que ces deux Philoſophes. Il eſt ſceptique, mais il n'admet le ſcepticiſme que dans les Sciences, & ne l'érige point en ſyſtême. Il reſpecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. » Comme, humainement parlant, dit-il, tout » eſt problématique dans les Sciences & dans la » Phyſique principalement, tout doit y être » expoſé aux doutes de la Philoſophie ſceptique, » n'y ayant que la véritable ſcience du Ciel qui » nous eſt venue par Révélation divine, qui » puiſſe donner à nos eſprits un ſolide conten- » tement avec une ſatisfaction entiere ».

Le ſtyle de ſes Ouvrages qui ſont en très-grand nombre, eſt clair, net, plein de penſées ſaillantes, quelquefois nerveux, plus ſouvent diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain eſt comme *Montagne*; il perd continuellement ſon objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ſes écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets ſucceſſifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier vo-

lontiers le point duquel l'Ecrivain eſt parti ; on s'y arrête avec complaiſance par le nouvel intérêt qu'il inſpire. Il n'en eſt pas de même des digreſſions de *la Mothe le Vayer* ; elles ſont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention ſur aucun objet ; on voit un Ecrivain qui veut établir un principe, & qui n'établit rien ; on ſe trouve à la fin de l'Ouvrage, ſans avoir été inſtruit du fonds de la queſtion, & ſans que les propoſitions acceſſoires vous en ayent dédommagé : ce qui prouve combien la démangeaiſon de diſcuter eſt dangereuſe : elle eſt une eſpece de Chymie deſtructive, qui anéantit les ſubſtances en les diviſant, & ne tire des corps dépoüillés de toutes leurs parties, qu'une cendre ſtérile, fruit ordinaire de ſes opérations. Malgré cela, M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont ſu reſſuſciter cette cendre & ſe parer très-ſouvent des dépouilles de ce Diſcoureur. Le doute eſt une eſpece de fonds héréditaire que les Philoſophes ſe tranſmettent les uns aux autres ; mais la vérité n'eſt point leur héritage ; elle eſt celui du bon uſage des lumieres & de la raiſon.

2. MOTHE, [*Antoine* HOUDART DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731 ; Bel eſprit

agréable, Ecrivain élégant, bon Poëte à certains égards, on trouveroit dans la diverſité de ſes Ouvrages de quoi former cinq ou ſix réputations, quoiqu'en embraſſant trop de genres; il ſe ſoit montré foible, dans quelques-uns, pour avoir méconnu ſes talens.

Sa *Traduction en vers de l'Iliade* eſt juſtement mépriſée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poéſie. De-là le peu de ſuccès qu'il a eu ſur le Théâtre. *Inès de Caſtro* eſt la ſeule de ſes Tragédies; *le Magnifique*, la ſeule de ſes Comédies qui ſoit reſtée au Théâtre. *Inès* même ne doit ſon ſuccès qu'à quelques ſituations intéreſſantes; cette Pièce eſt généralement foible de verſification & de coloris, ſans parler de pluſieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ſes *Odes* héroïques, il manque, de l'aveu de tout le monde, de cette élévation de penſées, de cette chaleur d'expreſſion, de cette vivacité d'images, de cette énergie de tours, qui ſont l'ame de la Poéſie lyrique. Il a beau étaler un enthouſiaſme apparent; on ſent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'éprouve; il eſt moins Poëte que Verſificateur ingénieux, & moins Verſificateur que Philoſophe.

La Poéſie galante paroît être plus du reſſort de ſon génie; c'eſt pourquoi ſon Théâtre lyrique

réunit tous les ſuffrages, & perſonne, depuis *Quinault*, n'a mieux ſaiſi le vrai caractère, n'a mieux développé le goût, n'a porté plus loin l'intelligence néceſſaire, dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raiſon, ſes *Odes* anacréontiques ſont pleines de délicateſſe, de douceur & d'aménité. Les fictions en ſont ſimples & ingénieuſes, les ſentimens vifs & naturels, la verſification harmonieuſe & facile, qualités ſans leſquelles il faut renoncer à ces ſortes de compoſitions. Le ſeul défaut qu'on pourroit lui reprocher, c'eſt d'y avoir mis quelquefois trop d'eſprit : les graces n'ont pas beſoin de fard, la nature eſt leur plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ſes *Eglogues* où les penſées ingénieuſes ſont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui convient au genre paſtoral, M. *la Mothe* pourra paſſer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été auſſi heureux dans ſes *Fables*; auſſi eſt-il bien éloigné de la ſimplicité d'*Eſope*, de l'élégance de *Phédre*, & de la naïveté de *la Fontaine*. Les Etres moraux, les Perſonnages métaphyſiques qui y figurent, révoltent un Lecteur délicat, & font tort à quelques-unes qui ne ſont jugées ſans examen, que parceque les autres ſont juſtement mépriſées; mais on doit lui tenir

compte de la richeſſe de l'invention, de la variété des ſujets, & de la ſolidité de la Morale, genre de mérite qui manque aux Fabuliſtes de nos jours.

Il a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates* qui prouvent que l'Ecriture Sainte d'où elles ſont tirées n'a pas été mieux traitée que l'Iliade, & ſont de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le génie de M. *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poéſie ſublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur ſoit auſſi inégal dans ſa Proſe. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit : ſa diction eſt conſtamment naturelle, pleine de douceur & d'harmonie ; le coloris en eſt vif, le ton varié, la touche facile ; parmi ſes penſées, il y en a de neuves, de brillantes, de profondes, d'agréables, qui toutes ſont toujours bien exprimées. Son *Diſcours ſur la Poéſie en général & ſur l'Ode en particulier* offre un enchaînement de réflexions judicieuſes & inſtructives, préſentées avec grace, & d'un ton ſéduiſant, dont on doit ſe garantir, dans quelques autres de ſes Ouvrages où il veut prouver, par exemple, qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en Proſe, ou détruire la ſupériorité des Anciens ſur les Modernes. Ses *Diſcours Académiques*, ſon *Eloge funebre*

nebre de Louis le Grand ſont d'un Ecrivain élégant, d'un Moraliſte profond, d'un Philoſophe raiſonnable. Il n'eſt pas juſqu'à la Critique qu'il ne ſache traiter d'une maniere intéreſſante, pleine de ſel, d'agrément, de politeſſe & de modération; ce qui le rend très-ſupérieur à ſes adverſaires, du moins par ſa maniere de combattre, & ſurtout à Madame *Dacier*, qui dans la diſpute ſur les Anciens, ne lui oppoſa que le ton du pédantiſme & de l'âcreté. » On vit paroître dans » la lice, dit M. de *Fontenelle*, d'un côté le » *Savoir* ſous la figure d'une Dame illuſtre; de » l'autre l'*Eſprit*, je ne veux pas dire la Raiſon, » car je ne prétends pas toucher au fond de la » diſpute, mais ſeulement à la maniere dont » elle fut traitée. Envain le *Savoir* voulut ſe » contraindre à quelques dehors de modération » dont notre Siecle impoſe la néceſſité, il re- » tomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, en » laiſſant échapper de la chaleur & de l'em- » portement. L'*Eſprit*, au contraire, fut doux, » modeſte, même enjoué, toujours reſpectueux » pour le vénérable *Savoir* & plus encore pour » celle qui le repréſentoit.

Ajoutons à ce paſſage de M. de *Fontenelle*, ce que l'illuſtre *Fénélon* diſoit de M. *la Mothe*, que

ſon rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes.

On ne ſait pourquoi M. L. de F. traite cet Auteur d'*Hyppocrite de mœurs*. S'il eſt vrai que *la Mothe* ſoit l'Auteur des Couplets qui ont occaſionné la diſgrace de *Rouſſeau*, comme il eſt vrai que *Rouſſeau* ne les a pas faits, il eſt inconteſtable que cette imputation lui convient; mais en attendant, que ce myſtere ſoit débrouillé, il n'eſt pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme auſſi aimable dans la Société que dans ſes Ecrits, & nous aimons mieux nous en tenir à ce ſentiment, que d'aller chercher dans le fond de ſon cœur un vice qui déprécieroit tous ſes talens.

MOTTEVILLE, [*Françoiſe* BERTAUT; Dame DE] née en Normandie, en 1615, morte à Paris, en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Bertaut*, Evêque de Séez, & nous a laiſſé des *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire d'*Anne d'Autriche*, mere de *Louis XIV*, que preſque tous nos Hiſtoriens poſtérieurs ont ſçu mettre en uſage, pour développer la connoiſſance de certains faits, dont le reſſort avoit été juſqu'alors inconnu. Madame

de *Motteville* a ſur-tout le talent de rendre, d'une maniere très-intéreſſante, juſqu'aux plus minces détails. L'air de ſincérité, qui regne dans toute ſa narration, les ſages réflexions, dont elle entremêle ſes récits, font trouver grace à ſon ſtyle, quelquefois prolixe & languiſſant, mais ſimple, naturel. Elle aura toujours, ſur ceux qui ont écrit des *Mémoires*, l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination; d'avoir donné, comme douteux, ce dont elle ne ſe croyoit point aſſez inſtruite; & d'avoir ſçu garder de juſtes meſures entre l'indiſcrétion & la flaterie.

MOUHY, [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701, & non à Dijon, comme le dit M. *Paliſſot*, dans ſes Mémoires littéraires.

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a ſurpaſſé même ſon énorme modele par le nombre de ſes Productions. En-vain le Public a-t-il paru méconnoître le prix de ſa libéralité, il s'eſt toujours obſtiné dans ſes largeſſes. Et qu'a-t-il donné? Des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore? A ſoixante ans. Ce n'eſt pas que quelques-uns de ſes pré-

ſens n'ayent pu être acceptés avec une eſpece de reconnoiſſance ; *la Payſanne parvenue*, les *Mémoires d'une Fille de qualité*, les *Mémoires poſthumes du Comte de ****, les *Délices du Sentiment*, peuvent ſe faire lire, ſans avoir beſoin d'aller dans les Colonies pour y trouver des Lecteurs. On deſireroit ſeulement que ces Ouvrages fuſſent écrits d'un ſtyle moins lâche, moins rampant ; que les événemens en fuſſent plus vraiſemblables ; qu'ils ne fuſſent pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer. Les dénouemens n'en ſont point heureux, encore moins imprévus, & par-là même nullement intéreſſans.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus, ou du moins, les Annonces de ſes Ouvrages ne tapiſſent plus nos carrefours. C'eſt avoir pris trop tard ſon parti. Quand on écrit ſur des ſujets d'imagination, il ne faut pas attendre que l'âge vienne en refroidir, & même en tarir la ſource, à plus forte raiſon, quand cette ſource n'a été qu'abondante, ſans limpidité & ſans ſaveur.

1. MOULIN, [*Charles* DU] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1500, mort dans la même ville, en 1566.

Il a mis à la tête de pluſieurs de ſes Conſul-

tations imprimées, *moi, qui ne céde à perſonne, & à qui perſonne ne peut rien apprendre: ego, qui nemini cedo, & qui à nemine doceri poſſum.* D'après cette exceſſive préſomption, on pourroit ſe diſpenſer de rien dire à ſa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le rendre célebre, ſans qu'il ſe donnât la peine de s'annoncer lui-même : plein de ſagacité, de lumieres & de jugement, plein de connoiſſances profondes, de juſteſſe & de préciſion, il répandit le plus grand jour ſur la Juriſprudence, & ſon autorité eſt encore aujourd'hui déciſive dans le Barreau. Il n'en ſeroit donc que plus eſtimable, s'il eût été plus modeſte. Les Loix civiles, qu'il connoiſſoit ſi bien, n'ont point, à la vérité, ſtatué de peine contre l'orgueil ; mais celles de la Société le proſcrivent comme le poiſon du mérite, & refuſent tout droit à l'eſtime à quiconque ſe couronne de ſes propres mains.

2. MOULIN, [*Pierre* DU] Miniſtre Proteſtant, né dans le Vexin-François, mort à Sédan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conſerve que le ſouvenir odieux de ſes emportemens. Jamais Sectaire ne décria plus ſon Parti, par la maniere de le défendre. Telle

étoit l'aigreur de ſon caractère, que preſque tous ſes Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne ſont qu'un tiſſu d'injures atroces contre les Catholiques, & ſur-tout contre les Moines. Il auroit dû, au moins, conſerver un peu plus d'égard pour ces derniers, s'il eſt vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fut fils d'un Moine Apoſtat. Ce qui le rend encore moins excuſable d'avoir tant multiplié ſes Ecrits polémiques, c'eſt qu'il n'avoit ni le talent de la Satyre, ni celui de la Plaiſanterie, & cependant il a paſſé toute ſa vie à ſatyriſer & à plaiſanter.

Deux fils, qu'il laiſſa, furent auſſi Miniſtres, & écrivirent des Controverſes, ſans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, [*Michel*] Jéſuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques ſervices à nos Verſificateurs, par un *Traité de la Poéſie Françoiſe*, qui a été long-tems le plus complet & le meilleur que nous euſſions; il a joint à ſes préceptes quelques exemples de ſa façon, &, entre autres, du Chant-Royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien ſaiſi l'eſprit. Parmi ſes autres Ouvrages, qui ſont moins connus, on doit diſtinguer celui qui a pour titre,

Parallele de la Morale chrétienne, avec celle des anciens Philoſophes.

MURET, [*Marc-Antoine*] Profeſſeur au Collége du Cardinal-le-Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.

Cet Auteur a joui d'une grande réputation, & mérite d'en conſerver encore, dans les Colléges, auſſi bien que parmi ceux qui ſont capables de juger de la bonne Latinité. Il imite parfaitement le tour d'expreſſion, le nombre, & l'abondance quelquefois verbeuſe de *Cicéron*, qu'il s'étoit propoſé pour modele; mais il n'en a ni la force, ni l'éloquence, ni la richeſſe des penſées. Ses Vers reſpirent le même goût de Latinité, que ſa Proſe, & s'ils ne manquoient pas d'invention, & ſouvent de naturel, ils ne ſeroient pas indignes de la place qu'ils occupent dans la belle Edition des Poëtes Latins, donnée par *Barbou*. Ce qu'on doit le plus eſtimer de *Muret*, ce ſont ſes Notes ſur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Cicéron*, *Tacite*, *Saluſte*, *&c*, qui fourniſſent de bonnes inſtructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin, ſi ce qu'on raconte de lui, eſt vrai. Se trouvant dans un Hôpital, entre deux Médecins, qui ne

le connoiſſoient pas plus, qu'ils ne connoiſſoient ſa maladie, il leur entendit dire, *faciamus experimentum in anima vili.* Effrayé de la ſentence, il prit auſſitôt le parti de ſe ſouſtraire à l'expérience de ces Meſſieurs, en leur diſant, *vilem animam appellatis pro quâ Chriſtus mortuus eſt?* Après quoi, il prit la fuite; recette qui fut plus heureuſe pour lui, que tous les remédes. Si les Malades étoient à portée de découvrir ainſi les ſecrets de la Médecine, les Enfans d'*Eſculape* n'auroient pas occaſion de faire tant d'eſſais; on imiteroit l'exemple de *Muret*, & l'on ne s'en porteroit que mieux.

☞ *Les Articles ſuivans, que l'Imprimeur a omis dans la Lettrine* M, *doivent être placés après celui de* MARCHAND.

MARGON, *Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé, né dans le Diocèſe de Beſiers, mort en 1760.

Il a fait, pendant quelque tems, beaucoup de bruit, dans une certaine portion du Monde littéraire, par des Critiques, des Satyres & des Libelles, dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des Caractères conformes au ſien. Peu

d'Hommes ont été plus attrabilaires ; peu d'Hommes ont donné plus d'eſſor à ce genre d'humeur, toujours atroce. Son eſprit empoiſonnoit les actions les plus vertueuſes ; & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perverſité de ſes idées.

Le Gouvernement ſe crut obligé d'éloigner de la Capitale un Sujet auſſi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Isles de Lerins, d'où on le transféra au Château d'If ; & alla ſe retirer enſuite dans une Communauté Religieuſe, ce qui fut une des conditions de ſa liberté.

On a de lui une *Hiſtoire du Duc de Villars*, les *Mémoires de Berwick*, & ceux *de Tourville*, les *Lettres de Filtz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, par le fiel & la malice qu'il y diſtille, ſans aucun égard.

Il faut convenir que le talent d'écrire eſt un funeſte préſent de la Nature, & pour l'individu qui le poſſéde, & pour la Société qu'il corrompt, quand il eſt conduit par une ame perverſe.

1. MARIGNY, [*Jacques* CHARPENTIER DE] né à Nevers, mort à Paris en 1670. Son eſprit & ſes talens pour la Poéſie, lui attirerent de la réputation ſous le Miniſtere du Cardinal de *Ri-*

chelieu. Ses saillies le firent aimer du Cardinal de *Retz*, auquel il s'attacha sur la fin de ses jours. Ses Poésies sont oubliées, & ne le méritent pas, à en juger par celles qui sont contenues dans un Recueil, imprimé en 1660, chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de *Marigny*, qui feroit honneur à nos *Anacréons* modernes.

BALLADE.

Si l'amour eſt un doux ſervage ;
Si l'on ne peut trop eſtimer
Les plaiſirs où l'amour engage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais ſi l'on ſe ſent enflâmer,
D'un feu, dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

Si dans la fleur de ſon bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer,
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais s'il faut toujours s'allarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau viſage,
Qu'Amour puiſſe jamais former,

S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la Belle eſt toujours de même,
Sans que rien la puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

ENVOY.

En amour, ſi rien n'eſt amer,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Si tout l'eſt au degré ſuprême,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

Les Faiſeurs de Recueils de Poéſies auroient dû puiſer dans celui de *Sercy*; le Public auroit vu, avec plaiſir, beaucoup de petites Pièces, infiniment préférables au plus grand nombre de celles du *plus joli des Recueils*, de l'*Elite de Poéſies*, de l'*Abeille du Parnaſſe*, du *Portefeuille d'un Homme de Goût*, *&c.* ſortes de Compilations, où le choix eſt la premiere choſe qu'on annonce, & la premiere qui y manque.

2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Hiſtoire des Arabes*, en 4 vol., où il rapporte des converſations ridicules, des anecdotes puériles, des combats

bizarres, des contes, des fables, des visions, & toutes les rêveries de ces Peuples Orientaux. N'est-ce pas là une belle maniere d'écrire l'Histoire? Nous avons encore de lui un autre Ouvrage historique sur les Révolutions de l'Empire de la même Nation. C'est toujours la même critique & le même bon sens: des prédictions accomplies, des songes vérifiés, des miracles arrivés, tels que des pluyes de sang, des fleuves qui suspendent leur cours, des mains invisibles qui écrivent sur les murailles, voilà à quoi se réduit la plus grande partie de cet Ouvrage. On croit lire les mille & une Nuits. A l'égard du style, il est conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Histoires, plusieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on se laisse conduire par une imagination sans frein, ou par un esprit enthousiaste?

M. l'Abbé de *Marigny* a composé, dit-on, d'autres Ouvrages, mais s'ils sont aussi arabesques que ceux dont nous venons de parler, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

1. MARIN, [*Michel-Ange*] Religieux Minime, né à Marseille, en 1697, mort en 1767.

On doit rendre juſtice aux bons motifs qui ont dirigé ſa plume, dans la compoſition de ſes Romans ſpirituels, quoique l'exécution n'en ſoit pas tout-à-fait heureuſe. Trop de prolixité, peu de connoiſſance du monde, défaut aſſez ordinaire & même louable dans un homme de ſon état, affoibliſſent une partie de l'intérêt, qu'il a ſçu y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne ſauroit trop louer cet eſtimable Religieux, d'avoir conſacré ſa plume à des ſujets, qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. Il eſt aiſé de juger par ſes *Vies des Solitaires d'Orient*, ſes *Lettres ſpirituelles*, *la Comédienne convertie*, *la parfaite Religieuſe*, *la Vierge chrétienne*, en un mot, par tous les Ouvrages du P. *Marin*, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à ſon ſtyle, s'il ſe fut autant occupé de ſa réputation littéraire, que du deſir de faire ſervir ſa pieuſe induſtrie à inſpirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] Cenſeur Royal, des Académies de Marſeille & de Nancy; ci-devant Cenſeur de la Police, & Se-

crétaire Général de la Librairie, né à la Ciotat, en Provence.

Il ne doit pas, aux Places qu'il a eues, les jugemens avantageux, que pluſieurs Journaliſtes ont porté ſur ſes Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le ſont pas. » Des ſentimens nobles, des maxi-» mes ingénieuſes, des portraits bien deſſinés, » de l'agrément & de la facilité dans la diction, » &, ce qui fait encore plus d'honneur à M. » *Marin*, un grand reſpect pour la Morale & » la Religion «, ſont autant de traits, dignes d'éloge, auxquels l'Auteur de l'*Année Littéraire* paye un juſte tribut.

L'Hiſtoire de Saladin mériteroit l'eſtime des Savans, quand elle ne ſeroit recommandable que par les recherches qu'elle ſuppoſe, & la clarté avec laquelle l'Auteur a ſçu débrouiller les faſtes obſcurs de la Chronologie arabeſque; mais une qualité plus eſtimable, c'eſt l'adreſſe avec laquelle il a ſçu dire la vérité, ſans inſulter les préjugés du public.

Ses Ouvrages dramatiques, quoique non repréſentés, lui ont acquis le droit de juger ceux des autres. L'indulgence, qu'il a pouſſée quelquefois trop loin à cet égard, ne doit point tour-

ner au désavantage de son discernement ; elle prouve seulement l'honnêteté de son ame.

Si M. *Marin* paroît avoir renoncé aux Lettres, ce n'a été que pour les servir plus utilement dans un Emploi [celui de Censeur de la Police & de la Librairie] très-propre à en favoriser les progrès, & à en arrêter les abus. Aujourd'hui, qu'il écrit la Gazette de France, il se sert utilement de ses connoissances de la Géographie, pour faire connoître les anciens noms des Villes, que la succession des tems a dénaturés, ce qui y répand de l'agrément pour les curieux.

MARION, [*Simon*] Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris, en 1605.

On dit, qu'avant d'être Avocat-Général, il avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Plaidoyers qui nous restent de lui, ne sont propres qu'à prouver la barbarie du Siecle qui les a applaudis.

MARIOTE, [*Edme*] Prieur de Saint-Martin de Baumont, né en Bourgogne, mort à Paris en 1684, étoit un bon Mathématicien, qui a fourni d'excellentes Dissertations aux *Mémoires*

de l'Académie des Sciences, dont il étoit Membre. Ses Ouvrages ont été imprimés à Leyde, en 2 vol. in-4, 1717. M. de *Fontenelle* n'a point fait d'Eloge particulier de cet Académicien, on ne ſait pas pourquoi; mais il l'a loué dans celui de *Newton*, où il aſſure que M. *Mariote* avoit beaucoup de génie pour les expériences, & qu'il a rendu beaucoup de ſervices à la Phyſique. On attribue a cet Auteur ce beau Diſtique ſur les Conquêtes rapides de *Louis XIV*.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna, quid annus erit?

☞ *La ſuite des Articles qu'on vient de lire, ſe trouve à la page* 517, *après l'Article* Jean-Henri MARCHAND.

Fin du ſecond Volume.

LISTE

LISTE
DES ÉCRIVAINS
DONT ON A PARLÉ DANS CE VOLUME.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

F.

FABRE. [*Jean-Claude*] Page 1
FAGAN. [*Chriſtophe-Barthelemi*] 2
* FAGNAN. [*Marie-Antoinette*] 4
FAILLE. [*Germain* DE LA] *ibid.*
FARET. [*Nicolas*] 5
* FAVART. [*Charles-Simon*] *ibid.*
* FAUQUE. [*N.* Mademoiſelle] 6
FAIDIT. [*Pierre*] *ibid.*
FAYE. [*Jean-François* LERIGUET DE LA] 7
FAYETTE, [*Marie-Madelaine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comteſſe DE LA] 8
1.* FEBVRE. [*Philippe* LE] 11
2. FEBVRE DE ST. MARC. [*Charles-Hugues* LE] *ibid.*
FÉLIBIEN. [*André*] *ibid.*
FÉNÉLON. [*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE] 14

* FÉNOUILLOT DE FALBAIRE. [*N.*] 29
1. FERRAND. [*Louis*] 30
2. FERRAND. [*Antoine*] *ibid.*
* FEUTRY. [*Amé-Ambroiſe-Joſeph*] 31
FEVRE. [*Tannegui* LE] *ibid.*
FLÉCHIER. [*Eſprit*] 33
1. FLEURY. [*Claude*] Abbé. 36
2. FLEURY, [*Jacques*] Avocat. 37
FONT. [*N.* DE LA] 39
FONT DE ST. YENNE. [*N.* DE LA] *ibid.*
1. FONTAINE : [*Jean*] *Voyez* LAFONTAINE.
2. FONTAINE. [*Jean*] *ibid.*
FONTAINES : [*Pierre-François* GUYOT DES] *Voyez* DESFONTAINES.
* FONTANELLE. [*Jean-Gaſpard* DE] 40
FONTENELLE. [*Bernard* LE BOVIER DE] 41
* FORBONNAIS. [VÉRON DE] 46
FORCE. [*Charlotte-Roſe* DE CAUMONT, Demoiſelle DE LA] 47
FORT : [*Adrien-Claude* LE] *Voyez* MORINIERE.
FOSSE. [*Antoine* DE LA] 48
1. FOUCHER. [*Simon*] 49
2. * FOUCHER. [*Paul*] *ibid.*
FRAGUIER. [*Claude-François*] 50
1. * FRANC. [*Jean-George* LE] 51
2. * FRANC : [*Jean-Jacques*] *Voyez* POMPIGNAN.

FRANCHEVILLE. [*Joſeph* DUFRESNE DE] 53
1. FRANÇOIS I, Roi de France. 54
2.* FRANÇOIS, [*Laurent*] Abbé. 55
3.* FRANÇOIS, [*Louis*] Avocat. 57
FRASNAY. [*Pierre* DE] 58
FRERET. [*Nicolas*] 59
* FRERON. [*Elie-Catherine*] 62
FRESNAYE. [*Jean* VAUQUELIN, Sieur DE LA] 67
FRESNOY. [*Charles-Alphonſe* DU] 68
FRESNY. [*Charles* RIVIERE DU] 69
FRONTEAU. [*Jean*] 72
FURETIERE. [*Antoine*] *ibid.*
FUZELIER. [*Louis*] 73

G.

GACON. [*François*] 75
GAICHIEZ. [*Jean*] 76
* GAILLARD. [*Gabriel-Henri*] 77
GALLAND. [*Antoine*] 78
GAMACHES. [*Etienne-Simon*] 79
GARASSE. [*François*] 80
* GARDEIN DE VILLEMAIRE. [*N.*] 81
1. GARNIER. [*Robert*] 82
2. GARNIER. [*Jean*] 83
3.* GARNIER, [*N.*] Abbé. 84

* GAUCHAT. [*Gabriel*] 86
GAUMIN. [*Gilbert*] 87
GAUTIER. [*Jean-Baptiſte*] *ibid.*
GAYOT DE PITAVAL. [*François*] 88
* GAZON DOURXIGNÉ. [*Sebaſtien-Marie*] 89
GEDOYN. [*Nicolas*] 90
GENEST. [*Charles-Claude*] *ibid.*
GENNES. [*Pierre* DE] 92
* GEOFFROY. [*Jean-Baptiſte*] *ibid.*
1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé. 93
2. GERVAISE, [*Dom-Armand-François*] Carme Déchauſſé. 94
GESSÉE ou JESSÉE. [*Jean* DE LA] *ibid.*
1. GIBERT. [*Jean-Pierre*] 95
2. GIBERT. [*Balthaſar*] *ibid.*
GILBERT. [*Gabriel*] 98
GILLET. [*Louis-Joachim*] 99
GIRAC. [*Paul-Thomas* DE] *ibid.*
1. GIRARD DE VILLE-THIERI. [*Jean*] 100
2. GIRARD, [*N.*] Abbé. 101
* GIRAUD. [*Claude-Marie*] 102
GIROUST. [*Jacques*] 103
GLAIN. [*N.* DE SAINT] *ibid.*
GLATIGNY. [*Gabriel* DE] 104
GOAR. [*Jacques*] 105
1. GODEAU. [*Antoine*] *ibid.*
2. GODEAU. [*Michel*] 108

GODEFROI. *ibid.*
GOGUET. [*Antoine-Yves*] *ibid.*
GOMBAUD. [*Jean* OGIER DE] 109
GOMBERVILLE. [*Marin* LE ROI, Sieur DE] *ibid.*
GOMEZ. [*Madelaine-Angélique* POISSON DE] 111
* GOMICOURT. [*Auguſtin-Pierre* DE] 112
GOUDELIN. [*Pierre*] 114
GOUJET. [*Claude-Pierre*] 116
GOULU. [*Jean*] *ibid.*
GOURNAY. [*Marie* JARS DE] 117
* GOURNÉ. [*Pierre-Mathias* DE] 118
GOUSSET. [*Jacques*] 119
GRAFFIGNI. [*Françoiſe* D'HAPPONCOURT DE] *ibid.*
GRAMMONT. [*Gabriel*, Seigneur DE] 121
1. GRAND. [*Joachim* LE] *ibid.*
2. GRAND. [*Marc-Antoine* LE] 122
GRANVILLE : [*Jean-Etienne* LE BRUN DE] *Voyez* BRUN.
GRANGE. [*Joſeph* DE CHANCEL DE LA] *ibid.*
GRAVILLE. [*Barthelemi-Claude* GRAILLARD DE] 124
GRECOURT. [*Jean-Baptiſte-Joſeph* VILLARS DE] 125
* GRESSET. [*Jean-Baptiſte-Louis*] 126

GREVIN. [*Jacques*] 127
* GRIFFET. [*Henri*] 128
* GROSLEY. [*Pierre-Jean*] 129
GUEDEVILLE. [*Nicolas*] *ibid.*
GUELETTE. [*Thomas-Simon*] 130
GUENEBAULD. [*Jean*] 131
* GUÉNÉE. [*Antoine*] 132
GUERET. [*Gabriel*] 134
* GUIBERT. [*N.* Madame] 135
* GUICHARD. [*Jean-François*] *ibid.*
GUICHENON. [*Samuel*] 136
* GUYON, [*N.*] Abbé. 137
GUYS. [*Jean-Baptiste*] 139

H.

1. HABERT. [*François*] 140
2. HABERT. [*Philippe*] 141
3. HABERT, [*Germain*] 142
HALDE. [*Jean-Baptiste* DU] 143
HALLÉ. [*Pierre*] *ibid.*
HAMEL : [il y a plusieurs Auteurs de ce nom] *Voyez* DUHAMEL.
HAMILTON. [*Antoine*, Comte D'] 144
HARDI ou HARDY. [*Alexandre*] 145
HARDION. [*Jacques*] 146
HARDOUIN. [*Jean*] 147

HARPE. [*N.* DE LA] *Voyez* DELAHARPE.
HAUTEROCHE. [*Noël* LE BRETON, Sieur DE] 148
* HAYER. [*Jean-Nicolas-Hubert*] *ibid.*
HELVETIUS. [*Claude-Adrien*] 149
1. HENAULT. [*Jean*] 150
2. HENAULT. [*Charles-Jean-François*] 154
1. HERITIER. [*Nicolas* L'] *ibid.*
2. HERITIER DE VILLANDON. [*Marie-Jeanne* L'] 155
HERMANT. [*Godefroi*] 156
HERSAN. [*Marc-Antoine*] 157
HOUDART. [*Antoine*] *Voyez* MOTHE.
HUET. [*Pierre-Daniel*] 158

J.

JACOB, [*Louis*] Carme. 161
JACQUELOT. [*Isaac*] 162
* JACQUIN. [*Armand-Pierre*] *ibid.*
JARDIN. [*Bénigne* DU] 164
JARDINS DE VILLEDIEU. [*Marie-Catherine* DES] 166
* JOANNET. [*Claude*] 168
JARRY. [*Laurent* JUILLIARD DU] *ibid.*
* JAUBERT, [*N.*] Abbé. 172
* JAUCOURT. [*Louis*, Chevalier DE] 173

JEANNIN. [*Pierre*] 174
JEUNE. [*Jean* LE] 175
JODELLE. [*Etienne*] *ibid.*
1. JOLY. [*Guy*] 176
2. JOLY. [*Claude*] 177
JOUBERT. [*Joſeph*] *ibid.*
JOUVENCY. [*Joſeph*] 178
JURET. [*François*] 179
JURIEU. [*Pierre*] *ibid.*
* IRAILD. [*N.* l'Abbé] *ibid.*
IVETEAUX. [*Nicolas* VAUQUELIN DES] 182

L.

LABAT. [*Jean-Baptiſte*] 186
LABBE. [*Philippe*] 187
LABÉ. [*Louiſe* CHARLY, dite] *ibid.*
LABOUREUR. [*Jean* LE] 188
LACHARRY. [*Gilles*] *ibid.*
1.* LACOMBE. [*Jacques*] *ibid.*
2.* LACOMBE DE PREZEL. [*Honoré*] 193
3.* LACOMBE. [*François*] *ibid.*
1.* LACROIX. [*Pierre-Firmin*] 194
2.* LACROIX. [*N.*] 195
3.* LACROIX. [*N.*] *ibid.*
LADVOCAT. [*Jean-Baptiſte*] 196
* LAFARGUE. [*Etienne* DE] 198

LAFITAU. [*Pierre-François*] *ibid.*
LAFONT. [*N.* DE] 199
LAFONTAINE. [*Jean*] 200
LAINEZ. [*Alexandre*] 211
* LALANDE. [*Joſeph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE] 213
LALANE. [*Pierre*] 214
LALLOUETTE. [*Ambroiſe*] 216
1. LAMARE. [*Nicolas* DE] 217
2. LAMARE, [*N.*] Ex-Abbé. *ibid.*
1. LAMBERT. [*Anne-Théreſe* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquiſe DE] 218
2. LAMBERT. [*Joſeph*] 219
3. LAMBERT. [*Claude-François*] 220
1. LAMI. [*Bernard*] 221
2. LAMI. [*Dom-François*] 222
1. LAMOIGNON. [*Guillaume* DE] 223
2. LAMOIGNON. [*Chrétien-François* DE] 224
LANCELOT. [*Dom-Claude*] *ibid.*
LANGLET DUFRESNOY. [*Nicolas*] *Voyez* LENGLET.
LANGLOIS. [*Jean-Baptiſte*] 226
1. LANGUET. [*Hubert*] *ibid.*
2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI. [*Jean-Joſeph*] 227
LANOUE. [*Jean* SAUVÉ DE] 228
* LAPLACE. [*Pierre-Antoine* DE] 230

* LAPORTE. [*Joſeph* DE] 232
* LARCHER. [*N.*] 233
LARREY. [*Iſaac* DE] 239
LA RUE. [*Charles* DE] 240
* LATTAIGNANT. [*Gabriel-Charles* DE] 242
* LAVAL. [*P. A.*] 243
LAUGIER. [*Marc-Antoine*] 244
* LAUJON. [*Pierre*] 245
LAUNOY. [*Jean* DE] 246
LAURÉS. [*Antoine*, Chevalier DE] *ibid.*
LE BEUF. [*Jean*] 249
* LEFEVRE. [*N.*] 250
LEGENDRE. [*Louis*] *ibid.*
* LEGIER. [*N.*] 251
LELONG. [*Jacques*] 252
* LEMIERE. [*Antoine-Marin*] 254
* LEMONIER. [*N.*] 258
LENFANT. [*Jacques*] 259
LENGLET DUFRESNOY. [*Nicolas*] 260
* LÉONARD. [*N.*] 262
LIGER. [*Louis*] *ibid.*
LIGNAC. [*Joſeph-Adrien* LE LARGE DE] 263
LIMOJON: [*Ignace-François*] *Voyez* SAINT-DIDIER.
LINANT. [*N.*] 264
* LILLE: [*Jacques* DE] Abbé. *Voyez* DELILLE.

1. LINGENDES. [*Jean* DE] 265
2. LINGENDES. [*Claude* DE] 266
* LINGUET. [*Simon-Nicolas-Henri*] *ibid.*
LINIERE. [*François* PAJOT DE] 269
LIONNE. [*Hugues* DE] *ibid.*
LISLE. [*Claude* DE] 270
LOMBARD. [*Théodore*] *ibid.*
* LONDRES. [*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE] 271
LONG : [*Jacques* LE] Oratorien. *Voyez* LELONG.
* LONGCHAMPS : [*N.* DE] Abbé. 272
LONGEPIERRE. [*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE] 275
LONGUERUE. [*Louis* DUFOUR DE] 276
LONGUEVAL, [*Jacques*] *ibid.*
LORENS. [*Jacques* DU] 278
LORET. [*Jean*] *ibid.*
LOUBERE. [*Simon* DE LA] 279
* LOUPTIERE. [*Jean-Charles* RELONGUE DE LA] 280
* LUNEAU DE BOISJERMAIN. [*Pierre-Joseph-François*] 281
LUSSAN. [*Marguerite* DE] 282

M.

MABILLON. [*Jean*] 284
* MABLY. [*N.* BONNOT DE] 285
MABOUL. [*Jacques*] 287
MACQUER. [*Philippe*] *ibid.*
MADELENET. [*Gabriel*] 288
MAGNAN. [*Emmanuel*] 289
* MAILHOL. [*Gabriel*] *ibid.*
MAILLARD. [*Olivier*] *ibid.*
MAILLET. [*N.* DE] 290
MAIMBOURG. [*Louis*] 291
MAIRET. [*Jean*] 293
MAISTRE. [*Antoine* LE] 294
MALEBRANCHE. [*Nicolas*] 295
MALFILATRE. [*N.*] 303
MALHERBE. [*François* DE] *ibid.*
1. MALLET. [*Edme*] 308
2. *MALLET. [*Paul-Henri*] 309
MALLEVILLE. [*Claude* DE] 310
MANGENOT. [*Louis*] 312
MANGIN. [*N.*] 314
* MANNORY. [*Louis*] *ibid.*
MARCA. [*Pierre*] 315
1. MARCHAND. [*Prosper*] 316
2. MARCHAND. [*Jean-Henri*] *ibid.*

MARGON. [*Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] 440
1. MARIGNY. [*Jacques* CHARPENTIER DE] 441
2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé. 443
1. MARIN. [*Michel-Ange*] 444
2.* MARIN, [*Louis-François-Claude*] Cenſeur Royal. 445
MARION. [*Simon*] 447
MARIOTE. [*Edme*] *ibid.*
MARIVAUX. [*Pierre* CARLET DE] 317
* MARMONTEL. [*Jean-François*] 318
MAROLLES. [*Michel* DE] 322
MAROT. [*Clément*] 324
* MARQUEZ. [*Pierre*] 326
MARSAIS. [*Céſar* CHESNEAU DU] *ibid.*
MARSOLIER. [*Jacques*] 329
MARSY. [*François-Marie* DE] 330
MARTIAL D'AUVERGNE. [*A.*] 341
MARTIGNAC. [*Etienne* ALGAI, Sieur DE] 342
MARTINAY. [*Jean*] *ibid.*
MASCARON. [*Jules*] 343
MASSIEU. [*Guillaume*] *ibid.*
MASSILLON. [*Jean-Baptiſte*] 344
1. MASSON. [*Jean*] 347
2.* MASSON. [*Pierre-Touſſaint*] 348

* MASSON DE PEZÉ : [*N.*] *Voyez* PEZÉ.
MATHIEU. [*Pierre*] *ibid.*
1.* MATHON. [*Alexis*] 350
2.* MATHON DE LA COUR. [*Charles-Joseph*]
MAUBERT. [*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu sous le nom DE] 351
MAUCOMBLE. [*Jean-François-Dieudonné*] 352
MAUCROIX. [*François* DE] 353
* MAUGER. [*N.*] 354
MAUMINET. [*Louis*] 355
MAUPERTUIS. [*Pierre-Louis* MOREAU DE] *ibid.*
* MAURY. [*Jean-Siffrein*] 357
MAYNARD. [*François*] 358
* MAZARELLI. [*N.* Mademoiselle] 360
MÉHÉGAN. [*Guillaume-Alexandre* DE] 361
MÉNAGE. [*Gilles*] 363
MENARD. [*Léon*] 367
MESMARDIERE. [*Hypolite-Jules* PILET DE LA] 368
MENESTRIER. [*Claude-François*] 369
MENOT. [*Michel*] 370
* MERCIER. [*Louis-Sebastien*] *ibid.*
1. MÉRÉ. [*George* BROSSIN, Chevalier, Marquis DE] 372
2.* MÉRÉ. [*N.* Chevalier DE] 373

MERVESIN. [*Joſeph*] *ibid.*
MERVILLE. [*Michel* GUYOT DE] 374
MESANGUY. [*François-Philippe*] 375
METTRIE. [*Julien-Offroy* LA] 376
MEZERAI. [*François* EUDES DE] 377
MEZIRIAC. [*Claude-Gaſpard* BACHET, Seigneur DE] 378
* MILLIET. [*Jean-Baptiſte*] 379
* MILLOT. [*Claude-François-Xavier*] 380
1. MIRABEAU. [*Jean-Baptiſte* DE] 382
2.* MIRABEAU. [*Victor* RIQUETI, Marquis DE] 391
1. MOINE. [*Pierre* LE] 392
2.* MOINE DARGIVAL. [*Henri* LE] 393
MOLIERE. [*Jean-Baptiſte* POCQUELIN DE] 396
* MOLINE. [*Pierre-Louis*] 402
MONCRIF. [*François-Auguſtin* PARADIS DE] *ibid.*
MONGAULT. [*Nicolas-Hubert* DE] 404
MONNOYE. [*Bernard* DE LA] *ibid.*
* MONTAGNAC. [*Louis-Laurent-Joſeph* DE] 405
MONTAGNE. [*Michel* DE] 406
MONTESQUIEU. [*Charles* DE SECONDAT, Baron de LA BRÈDE & DE] 409
MONTFAUCON. [*Bernard* DE] 422

MONTFLEURY. [*Antoine-Jacob*] *ibid.*
MONTMOR. [*Pierre* DE] 414
MONTPENSIER. [*Anne-Marie-Louiſe* D'ORLÉANS DE] 416
MONTREUIL. [*Mathieu* DE] *ibid.*
* MOREAU. [*Jacob-Nicolas*] 423
* MORÉNAS. [*François*] *ibid.*
MORÉRI. [*Louis*] 424
MORIN. [*Jean-Baptiſte*] *ibid.*
MORINIERE. [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] 425
* MORLIERE. [*Jacques-Auguſte* DE LA] 426
MORUS. [*Alexandre*] *ibid.*
1. MOTHE LE VAYER. [*François* DE LA] 427
2. MOTHE-HOUDART. [*Antoine* DE LA] 429
MOTTEVILLE. [*Françoiſe* BERTAUT, Dame DE] 434
* MOUHY. [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] 435
1. MOULIN. [*Charles* DU] 436
2. MOULIN. [*Pierre* DU] 437
MOURGES. [*Michel*] 438
MURET. [*Marc-Antoine*] 439

Fin de la Liſte des Ecrivains.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 1, Epigraphe ; *hic ego*, liſez *his ego*. On a fait la même faute au premier volume.

P. 33, Article *Fléchier ;* quoique ſupérieur : *ajoutez*, en ſon genre.

P. 102, Art. *Giraud ;* Docteur *Diaphorus*, liſ. Docteur *Diafoirus*.

P. 114, Art. *Goudelin ;* s'il avoit écrit en France, *liſ.* s'il avoit écrit en François.

P. 116, Art. *Goujet ;* le font lire, *liſ.* la font lire.

P. 164, ligne 2, de ſe faire lire avec autant de plaiſir ; *liſ.* de ſe faire lire avec plaiſir.

P. 196, Art. *Lacroix ;* *Le Dictionnaire des Mœurs, Coutumes & Uſages des François*, que nous lui attribuons, n'eſt pas de lui.

P. 295, ligne 7, avoient, *liſ.* auroient.

Même page, derniere ligne, au-deſſus, *liſ.* au-deſſous.

P. 318, Art. *Marivaux ;* il eſt de même, *liſ.* il eſt le même.

P. 351, Art. *Mathon de la Cour ;* plus qu'il n'en a fait ; *liſ.* plus qu'il ne l'a fait.

P. 357, Art. *Maury ;* n'ayant pas obtenu, *liſ.* n'ayent pas obtenu.